Famille Tissot - Daguette du Locle des Planchettes

et de La Ferrière bourgeoise de Valangin

Je me tiens sur ma motte de terre et je creuse,
je creuse jusqu'à l'universel.

C. F. Ramuz

Madame Emilie Tissot-Suter

Lucien et Jacqueline Tissot-Soguel
Nathalie Tissot Heubi et Alexandre Heubi
Gilles et Nicole Tissot-Kocher et leur fils
Marie Tissot et Andreas Drollinger

Alain et Jacqueline Tissot-Paris
Aline et Olivier Jaquet-Tissot
Yvonne Tissot
André Tissot et Marjorie Cosandey

Anne et Pierre-André Rognon-Tissot à Cormondrèche
Valentine et Jean-Daniel Herdé-Rognon et leurs enfants
Juliette et Adrien Guggisberg-Rognon et leurs enfants
Pierre et Nadia Rognon-Jeandroz et leurs enfants

Louis et Jacqueline Tissot-Gugolz
Alexandre Tissot et Gaëlle Leuba
Héloïse Tissot

Madame Madeleine Favre-Tissot à Berne, et famille

Madame René Perrin-Tissot à Lausanne, et famille

Monsieur et Madame Maurice et Léa Tissot-Huguenin à Cormondrèche, et famille

Monsieur et Madame René et Anne Tissot-Vuille à Genève, et famille

ainsi que les familles parentes et alliées, ont la tristesse de faire part du décès de

Monsieur André TISSOT

leur cher époux, père, beau-père, grand-père, arrière-grand-père, frère, beau-frère, oncle, parent et ami, qui s'est éteint mercredi dans sa 90e année.

LA CHAUX-DE-FONDS, le 19 avril 2000.

La cérémonie aura lieu au Centre funéraire de La Chaux-de-Fonds, le samedi 22 avril, à 9 heures.

Adresse de la famille: Monsieur et Madame Alain Tissot, Chapeau-Râblé 23

Le présent avis tient lieu de lettre de faire-part.



LE COMITÉ DE L'ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE DES MONTAGNES NEUCHÂTELOISES

ASPAM

a la grande tristesse de faire part du décès de

Monsieur André TISSOT

Membre fondateur et ancien Président.

Aimez-vous les uns les autres

Lucien et Jacqueline Tissot-Soguel
Nathalie et Alexandre Heubi Tissot
Gilles et Nicole Tissot-Kocher, Emile et Marius
Marie et Andreas Drollinger Tissot et Edouard

Alain et Jacqueline Tissot-Paris
Aline et Olivier Jaquet-Tissot et Arnaud
Yvonne Tissot
André et Marjorie Tissot Cosandey

Anne et Pierre-André Rognon-Tissot à Cormondrèche
Valentine et Jean-Daniel Herdé-Rognon, Julien, Timothée et Loïse
Juliette et Adrien Guggisberg-Rognon, Emilien, Marie et Ellie
Pierre et Nadia Rognon-Jeandroz, Antoine, Justine et Louisa

Louis et Jacqueline Tissot-Gugolz
Alexandre et Gaëlle Tissot-Leuba
Héloïse Tissot et Renaud Bouvier

Madame Rose Defossez-Suter à Genève, et famille
Monsieur René Fumey au Locle, et famille

Madame Madeleine Favre-Tissot à Berne, et famille
Madame Amélie Perrin-Tissot à Morges, et famille
Monsieur et Madame Maurice et Léa Tissot-Huguenin à Cormondrèche, et famille
Monsieur et Madame René et Anne Tissot-Vuille à Genève, et famille

ainsi que les familles parentes et alliées ont la tristesse de vous faire part du décès de

Madame Emilie TISSOT

née Suter

leur chère maman, belle-maman, grand-maman, arrière-grand-maman, sœur, belle-sœur, tante, parente et amie, qui s'est éteinte samedi dans sa 89e année.

La Chaux-de-Fonds, le 13 octobre 2001.

La cérémonie aura lieu au Centre funéraire de La Chaux-de-Fonds, le mercredi 17 octobre à 11 heures.

Notre maman repose au pavillon du cimetière de La Chaux-de-Fonds.

Adresse de la famille: Monsieur et Madame Alain Tissot,
Chapeau-Râblé 23, 2300 La Chaux-de-Fonds

Le home des Fritillaires au Locle est chaleureusement remercié.

Pompes funèbres Guntert, La Chaux-de-Fonds

Amoureux des fleurs et des arbres
Amoureux du jardinage et de la nature
Inséparables, ils y puisaient leurs forces.

Françoise et Mario Rillo-Tissot, à Genève
Catherine Tissot et Vincent Fankhauser, à La Cibourg

Madeleine Favre-Tissot, à Berne, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants
Amélie Perrin-Tissot, à Morges, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants
René et Anne Tissot-Vuille, à Genève, leurs enfants et petits-enfants

Les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants de feu André et Emilie Tissot-Suter

ainsi que les familles parentes et alliées
ont la profonde tristesse d'annoncer les décès de

Monsieur

Maurice TISSOT-DAGUETTE

13.05.1918 – 11.10.2007

Madame

Léa TISSOT-DAGUETTE

née Huguenin

28.02.1921 – 11.10.2007

leurs très chers parents, beaux-parents,
frère, beau-frère, oncle, cousin, parent et ami
belle-sœur, tante, cousine, parente et amie

Mariés depuis 66 ans, ils nous ont quittés jeudi à la suite d'un tragique accident.

Cormondrèche, le 11 octobre 2007, Chemin de Torgueil 21

La cérémonie aura lieu au Centre funéraire de La Chaux-de-Fonds, le mercredi 17 octobre à 14 heures.

Maurice et Léa reposent au pavillon du cimetière de La Chaux-de-Fonds.

Domicile: Famille Catherine Tissot
Clermont 165
2616 La Cibourg



Fête au Musée paysan en 1983. Un couple de septuagénaires respirant le bonheur!
André - Lily, onze fois grands-parents !



Le boulanger du Musée paysan devant son four ardent! Même là, sa pipe ne le quitte pas.

Ma vie (principales étapes)

Les Tissot-Daguette appartiennent à une très ancienne famille du Locle. La première apparition du sobriquet remonte, à ma connaissance, à 1524.

La famille a trois communes d'origine: Le Locle - La Ferrière - Les Planchettes. Ces trois communes rappellent le périple des générations au cours des siècles.

Mes parents:
Louis Alexandre Tissot 1886 - 1954
Louise Léonie Giauque 1886 - 1978, originaire de Prêles, mais, elle aussi, née au Locle.
Leur mariage: 1909; ma naissance: 8 mars 1911, à la rue de la Côte, au Locle (maison Jacot - notaire), aujourd'hui détruite.

Ma petite enfance se passe à la rue de la Gare (5 sauf erreur, ou 3).
1917 : une demi année d'école enfantine, au Locle, chez Melle. G. Seigne!
Automne 1917, la famille déménage à La Chaux-de-Fonds, rue du Doubs 55.
Je poursuis mes classes primaires. En 1917, j'ai deux soeurs:
Madeleine 1913
Amélie 1914 suit mon frère
Maurice 1918.
En 1922, j'entre au Progymnase, classe de Georges Zwahlen.
1923, déménagement sur les Monts du Locle (maison familiale Inaebnit - Tissot).

Hommage André Tissot, de son Gymnase à sa terre jurassienne

André Tissot, le directeur d'un Gymnase qu'il a mené avec poigne et humanisme pendant 32 ans, l'intellectuel socialiste engagé, le défenseur d'une mémoire et d'un patrimoine qu'il chérissait, est mort mercredi dernier, chez lui, comme il l'aurait souhaité.

Jusqu'à ses derniers jours, André Tissot a travaillé sur le journal du perruquier-notaire Sandoz, (fin du XVIIe siècle – début du XVIIIe) un ouvrage d'ailleurs suffisamment avancé pour pouvoir être publié. C'est l'image que l'on gardera de lui: énergique et passionné comme toujours. Tellement énergique malgré l'âge, que le nouveau nonagénaire a surpris tout son monde, sa «tribu», en s'en allant subitement mercredi, sans une dernière discussion qu'on imagine au coin du feu, avec pipes et verres de rouge autour.

Il est mort *«... chez lui, à la maison, sans hôpital, sans home de vieillards, à l'ancienne, selon sa volonté viscérale»*, a dit samedi lors de la cérémonie d'adieu son fils aîné Lucien Tissot, chargé de dresser la bibliographie de celui qu'il appelle à plusieurs reprises *«le père»*.

Patriarche

Et c'est bien la trajectoire d'un patriarche qui se dessine dans les notes biographiques rassemblées. Né en 1911 au Locle dans une famille d'horlogers, André Tissot a été un intellectuel qui, dans une société qui s'est malgré tout piquée d'aristocratisme, n'a jamais perdu de vue ses origines montagnonnes, avec de la bonne terre aux semelles. Bac en 1929, licence à Genève en 1932. On s'étonne de lire qu'il a enseigné peu après au Liban, crise oblige. *«Mon pays, mon pays!»*, dira-t-il souvent, nostalgique, même en vacances.

Il trouve ensuite un poste à Bienne. On le somme quasiment de faire un doctorat. Il écrit sa thèse sur... Ramuz, bien tiens! *«Un pavé important sous la direction exigeante des professeurs Marcel Raymond et Albert Béguin»*, dit son fils Lucien; *«(...) partie obligée de la bibliographie ramuzienne»*, ajoute le professeur à l'Université de Neuchâtel André Gendre, ancien élève, enseignant dans l'école, puis ami.

1944, *«grande date»*, note Lucien. André Tissot revient vraiment au pays en succédant à Auguste Lalive à la direction du Gymnase de La Chaux-de-Fonds. Il en restera le directeur 32 ans, héritant du sobriquet de son prédécesseur: «le Peum». André Tissot dirige son école avec autorité et humanisme pour transmettre la culture avec ce qu'elle sous-tend de *«forces telluriques»*, selon le mot d'André Gendre, un *«gai savoir»* sans bornes étroites. André Gendre encore: *«Il n'a jamais vécu masqué et il avait en horreur les masques des autres. (...) Il aimait les tensions parce qu'elles font naître une compréhension plus vraie. Ce rapport authentique établi, toute sévérité disparaissait.»*

Ce que les plus jeunes (mais déjà anciens) de ses gymnasiens ignorent peut-être, c'est qu'André Tissot fut aussi un militant politique. Président des Amis de l'Espagne républicaine en 1936, ce réformé parce qu'il n'avait pas de thorax fait son école de recrues en 1940, à 29 ans, *«parce que le péril nazi l'imposait»*. Dès 1948, il s'engage en politique à La Chaux-de-Fonds, au Conseil général pendant 16 ans, puis aussi longtemps sur les bancs du Grand Conseil. *«Il est pour un humanisme sans compromission avec la perversion communiste»*, dit son fils, qui poursuit: *«Il ne sera jamais conseiller communal et cela l'a toujours affecté – même si cela nous a tous réjouis»*. On l'a dit: André Tissot n'aime pas les masques et la politique est une scène.

Ces diables de paysans

Mais la facette de l'homme la plus connue du grand public, c'est celle du défenseur du patrimoine, celui de son esprit littéraire et de ses témoins architecturaux. Co-fondateur en 1963 de l'Aspam (Association pour la sauvegarde du patrimoine des Montagnes), il part en guerre contre les destructions au rouleau compresseur de l'époque. On lui doit très largement une impressionnante liste de sauvetages: l'actuel Musée paysan, le Grand-Cachot, les Arbres, l'actuel restaurant de la Cheminée, la Combetta, la Maison carrée du Valanvron, la ferme de la Recorne remontée à Ballenberg ou encore la ferme des Brandt, à laquelle il a consacré un livre.

Descendu des toits de bardeaux, il écrit sur tout ce qui touche à l'âme de son pays. Parmi ses publications, «Le Voyage de Pierre Jaquet-Droz à la cour du roi d'Espagne 1758-1759» (Cahiers de l'Institut neuchâtelois) demeure un monument. «L'Impartial», entre autres, publie nombre de ses chroniques. Dans le fond, il tenait avant tout à ce que justice soit rendue *«à ces diables de paysans qui ont fait de si belles choses»*, écrit Lucien Tissot.

A travers eux, André Tissot a inlassablement cherché à convaincre que l'avenir ne pousse que sur un terreau que l'on retourne avec amour. Lui retourne à une terre qu'il a largement embrassée.

Robert Nussbaum

Je poursuis mes écoles à La Chaux-de-Fonds, faisant "les courses".

1927, naissance de René

1929 Baccalauréat es lettres classiques
Université de Genève 1929 - 1932

1932 Licence es lettres classiques

1932-33 Enseignement dans un collège libanais à Aley, station climatique à 800m. au - dessus de Beyrouth.

1933 Nomination à Bienne. Enseignement du français et de l'histoire au Progymnase et au Gymnase, alors allemand. J'enseigne la littérature française et la rédaction aux élèves "welches". Le Conseil exécutif bernois refuse de ratifier ma nomination. Ma licence n'est pas considérée comme un titre valable pour l'enseignement dans le canton de Berne (surtout le Progymnase où le titre d'Etat de maître secondaire est requis). Complément d'études en histoire, pédagogie, psychologie à l'Université de Berne (5 semestres, = 4 tout en enseignant + un complet). Ma place est remise au concours chaque année jusqu'à l'obtention de l'équivalence avec le Brevet de Maître de Gymnase 1937.

1936 - début de la guerre d'Espagne - Président des Amis de l'Espagne républicaine, section de Bienne.

1937 nomination définitive et
mariage avec
Emélie Suter, du Locle, originaire de Langnau Argovie.

1939 naissance de Lucien Maurice

1940 naissance d'Alain Pierre

Dès 1938, j'ai commencé une thèse sur C.F.Ramuz, à la demande du recteur du Gymnase dont tout enseignant doit être docteur, selon la tradition germanique.

Mes directeurs de thèse pour l'Université de Genève Messieurs Marcel Raymond et Albert Béguin; pour la soutenance + H. de Ziégler.
1939 début de la Seconde Guerre mondiale.
1940 récupéré, je fais mon école de recrues dans la D C A à Bümpliz. Mobilisé, un an de service actif, en plusieurs périodes et à divers lieux.
1943 postulation pour la direction du Gymnase de La Chaux-de-Fonds. Entrée en fonction, le 1er janvier 1944 succédant à Auguste Lalive.
1944 naissance d' Anne Hélène
1945 naissance de Louis Olivier
1947 soutenance de ma thèse à Genève. Editée à La Baconnière avec l'aide de Pro Helvetia
1948 Election au Conseil général (4 législatures)
1953 Election au Grand Conseil (4 législatures)
Membre, puis président du Comité de la Bibliothèque publique jusqu'en 1965 (ou 66).
Membre du Comité des Amis des Arts; du Comité dit des "Grandes Conférences" du Conseil de Fondation Ramuz.
Dès 1960 Cours d'histoire locale à l'Université populaire.
1963 réforme de l'enseignement secondaire
Fondation de l' Association pour la Sauvegarde du Patrimoine des Montagnes Neuchâteloises, ASPAM.
1964 démission du Conseil général
1966 Cantonalisation du Gymnase de La Chaux-de-Fonds
Acquisition par l'ASPAM d'Eplatures Grise 5
Dès 1967, président de l'ASPAM.
1968 projet de construction d'un nouveau bâtiment pour le Gymnase au Bois Noir (16 millions) accepté par le peuple neuchâtelois.
1969 démission du Grand Conseil.

1971 Inauguration du nouveau bâtiment du Gymnase et du Musée Paysan (Eplatures Grise 5, restauré sous ma direction 1966-1971.
Collaboration au sauvetage de plusieurs fermes: Grand Cachot, les Arbres, Maison Pierre Sandoz, Maison Carrée, transfert de la Recorne au Ballenberg (1980-85), la Maltournée, Eplatures 75, Maison des Brandt (1987) etc...
1950 et 1975 organisation du 50ème et 75ème anniversaire de la création du Gymnase de La Chaux-de-Fonds.
1976 retraite, après 32 ans de direction.
1981 (70 ans) démission réglementaire de la Commission des Monuments historiques et des Sites (après 20 ans).
1985 Décembre; déménagement de Beau-Site 5 pour Nord 147 (la maison de Beau-Site 5 ainsi que B.S.7 sont démolies, pour faire une halle de gymnastique)
1986 - 1987 Opération de Lily.
Activités de retraité: Présidence de l'ASPAM, collaboration au Musée Paysan, surveillance des chantiers de fermes restaurées, notamment Charrière 91 Maison Pierre Sandoz, Maison Carrée, Combeta, Recorne à Ballenberg; visite des fermes en transformation avec la police des constructions (Mr. Wenger); nombreuses causeries avec diapos sur les fermes et la vie d'autrefois, publications dans les journaux, surtout l'Impartial, interventions avec le Heimatschutz pour lutter contre la démolition d'anciens immeubles en ville de La Chaux-de-Fonds, du Locle et d'ailleurs. Rédaction d'une chronique familiale, préparation d'ouvrages sur les fermes du pays et la vie quotidienne aux XVIIème et XVIIIème siècles dans nos Montagnes. Collection de plusieurs centaines (ou plus) de photos et clichés, documents sur l'histoire

régionale, dont un grand nombre ont servi à illustrer les expositions du Musée et les publications (Musée Paysan, "20 ans d'ASPAM");

1987 Fête de 50 ans de mariage à La Brévine
avec les enfants et petits enfants

Ecrit une chronique familiale...encore inachevée, se sent un témoin d'une époque.

* *

Premières automobiles vers 1900
Blériot franchit la Manche en 1909
Lindbergh traverse l'Atlantique en 1927
Premières TSF 1925 - 30
Premières TV avant 1970
Les Curie découvrent le radium en 1890
Chemins de fer, Vapeur - Diesel - Electricité
Usines hydroélectriques XXème siècle
Usines atomiques.
Entrepôts frigorifiques Transports frigorifiques
Grandes surfaces Extension des villes
Téléphone Communications TSF Télévision
T G V (train grande vitesse) Quartz en horlogerie
Piles Sports, stations tourisme Ski Compétitions internationales
Temps de travail et Loisirs
Emancipation de la femme Progrès de l'hygiène
Installations sanitaires Machines à laver
Electricité, gaz = fin du bois de chauffage, des fourneaux, potagers neuchâtelois et autres
Cuisines - laboratoires Electro-ménagers.

Changements cachés, progressifs ou devenus normaux.
Tout ce qui se passe dans les laboratoires, toutes les inventions - Technologie de pointe - Métaux, electricité, électronique, médecine.
Des premières machines à calculer à la puce.
La chimie: engrais, acides, gaz toxiques, raffinement du pétrole. Catastrophes!
Dépérissement de l'artisanat, production en séries, travail à la chaîne. Bientôt travail non-stop. Plus de dimanches et jours ouvrables. Chômage.
La mesure du temps.
Assurances maladie, AVS etc...
Eclatemant de la communauté
Mélanges de populations et de races (voir population de La Chaux-de-Fonds).
Fin du savant au courant de tout, de l'honnête homme.
La plupart des grands changements se font à l'insu de l'homme de la rue, il est incapable de les comprendre.
Seuls les spécialistes peuvent comprendre leur spécialité.
La synthèse est devenue impossible, de même que l'harmonisation.
La science, la technique, l'industrie, l'art, l'architecture, le capital sont internationaux.
Les structures politiques largement en retard malgré la SDN et l'ONU. L'Europe unie se crée non sans difficulté 1992
Sauver le patrimoine Les risques énormes continuent de peser sur l'homme
Nature refuge il y a 50 ans!



André-Edouard à l'âge de 3 ou 4 ans. Pas de mitaines, la route enneigée n'est qu'un décor de photographe.

Chronique de la famille Tissot-Daguette

Histoires et portraits

par André Tissot-Daguette

La Chaux-de-Fonds
Février - Mars 1987

Les TISSOT - DAGUETTE

Ce qui se raconte, ce que je crois et sais!

La famille est assez fière:
Tous les ancêtres connus jusqu'à Charles, mon arrière grand-père, sont horlogers.
Souvent ils vivent "aux environs" du village.
Ils se saluent sous le nom de Daguette.
-Salut Daguette! et mon oncle Julien ne se séparait pas d'un parent sans lui dire "Adieu au revoir!".
Ils savent tous cultiver un jardin potager, avec le plus grand soin; ils gardent un attachement à la terre et au pays. Comme tous les horlogers ce sont des rôdeurs de bois, on va aux champignons, aux pives en famille.
La maison des Monts construite en 1923 par mon père et son directeur Marc Inaebnit est entourée de coutils sur lesquels sèchent des pives, le meilleur combustible pour le potager.
Ils sont fiers d'être bourgeois de Valangin, en général, à ce qu'il semble, républicains et socialistes. Mais aussi individualistes, on ne se visite guère dans la parenté. Pas de "bringues", si on se rencontre, un brin de causette; on demande des nouvelles et puis "à vous revoir!".
Les Tissot, en général, ont, comme on dit, la tête près du bonnet, ils sont soupe au lait; on ne leur marche pas sur les pieds, ils se défendent avec véhémence et usent d'un langage assez cru et populaire.
Dans l'ensemble, ils n'ont pas une instruction très poussée, mais sont intelligents et veulent être considérés.

Pas de pieds plats devant les riches, on les ignore et ils nous ignorent. Pas d'autres relations que celles d'ouvriers à patron. On sait toutefois que les Tissot de la fabrique sont des Daguette; mon père prétendait que si son père avait mieux conduit sa vie, il aurait aussi pu devenir patron et fabricant.

Dans la famille aucun n'avait voyagé et connu une carrière plus ou moins aventureuse ou glorieuse. Tous les parents étaient restés au terroir; seule exception, l'oncle Charles Auguste domicilié à Genève pendant une vingtaine d'années. Il était horloger lui aussi. Une tante Aline demeurait à Bâle. Dans l'ensemble aussi ils n'avaient que peu de traditions bourgeoises. Pas de militaires glorieux, pas de gradés, on cherchait à échapper à l'armée. L'oncle Fernand avait fait du service mais dans la fanfare. On n'allait guère à l'église, les fêtes religieuses avaient un caractère nettement laïque. Jours de congé plutôt que de recueillement, on tenait avant tout à être libre de ses convictions à ce sujet. Le lundi de Pentecôte, on plantait les pommes de terre en famille, le dimanche matin, on pouvait voir les frères Tissot dans leur jardin autour de leurs choux et carottes. Mais le principal du travail se faisait le samedi après-midi, les femmes n'y participaient guère, en aucun cas, elles n'auraient labouré. Retourner la terre était affaire d'hommes. Pour ma part, très tôt, dès l'âge de 8-9 ans, j'ai travaillé au jardin. Mon père ne me ménageait pas; il fallait que la terre soit bien défaite, la surface parfaitement égale, les bords droits. Le maniement du râteau était un art; les jardins mal faits entraînaient le plus grand mépris pour

leurs propriétaires! On buvait force tasses de thé sucré, apporté dans de gros pots à lait. Pas d'alcool, en tout cas sur les Monts. L'atmosphère était joyeuse et fraternelle, ces moments restent parmi les plus beaux souvenirs de ma vie. Et je pratique toujours le jardinage, dont j'ai eu le goût dès l'âge de 4-5ans. Alors déjà, je plantais des fleurs dans de minuscules jardins entourés de cailloux. Ma vie durant, je n'ai jamais, ou presque jamais, été sans jardin, mais je n'ai guère cultivé que des fleurs.

Les rapports de famille étaient bons mais assez lâches, les jugements critiques et sans complaisance, parfois même sévères ou ironiques. Une certaine solidarité liait cependant tous les membres de la tribu.

Mon père était fier de la famille paternelle, même si tout n'y avait pas été parfait, on avait de quoi faire bouillir la marmite; Edouard le grand père était un excellant horloger et gagnait bien sa vie.

L'oncle Charles Auguste, au contraire, mômier dans l'âme, toujours mêlé à la Croix Bleue et à l'évangélisation populaire, était "dans la purée". Horloger peu habile, il entretenait chichement une nombreuse fa - mille. Tous les gosses avaient la "moque" au nez! Une pitié quoi!

La considération allait de pair avec les capacités dans le métier; mon père était horloger complet, donc capable de monter une montre d'un bout à l'autre. Je l'ai souvent regardé travailler. On recevait ébauches, ressorts, rouages bruts, il fallait mettre les roues plates, retailler la denture au burin fixe, ou à la machine à arrondir, équilibrer les balanciers, etc., puis, porter les mouvements chez le nickeleur ou le doreur; je faisais les commissions. Enfin, souvent

la montre,toutes parties assemblées, ne marchait pas. Il fallait trouver le ou les défauts. C'était l'affaire du décoteur; là, mon père excellait parce qu'il auscultait le mouvement avec intelligence..."Vois-tu, André! la plupart des horlogers ne comprennent pas le fonctionnement de la montre, ils la démontent, nettoient, remontent, elle ne va toujours pas, ils n'y ont rien vu, rien compris; alors, ils recommencent et ça peut durer des heures. Il faut toucher au bon endroit, ausculter, voir où ça croche! C'est ça le décoteur! A l'époque, vers 1920, la machine ne fournissait que des pièces peu précises, l'art de l'horloger consistait à les monter et à corriger tous les défauts des fournitures. La main l'emportait encore largement sur la machine.

Plus tard, la précision mécanique s'améliora au point que l'horloger n'avait plus guère qu'à monter la montre, tout marchait sans encombre. Il fallait la régler, observer jusqu'à ce qu'elle soit prête à la li - vraison. Je me souviens d'une "série" de pièces que personne ne parvenait à faire marcher. Le patron avait dit à mon père: "..si vous pouvez les faire marcher, je vous paie ce que vous voudrez! " Mon père, toujours très soucieux, n'en dormait plus; un beau matin, sur les quatre ou cinq heures, il se réveille: "J'ai trouvé!", il court à son établi, tourne le fond du barillet qui, trop épais, bloquait le mouvement. La montre se mit en route. Mon père se recouche; à six heures, il se relève, la montre marche toujours. Victoire! ...mais, je doute que le patron ait tenu ses promesses.

Ce qu'on racontait dans et sur la famille

que j'ai appris par bribes au hasard des rencontres de parents et d'ouvriers.
Le grand père Charles Tissot-Daguette habitait aux Malpierres, il était horloger; la grand mère était une Favre. Charles meurt jeune d'une attaque, sa femme lui survit et élève ses enfants à la rue Bournot. Elle est d'une grande bonté et douceur, on la trouve souvent appuyée sur le manche de son balai, en train de lire un papier quelconque, trouvé par terre! Henri Perret, qui l'a connue, en parlait avec émotion. Un épisode raconté par mon père:
Il était petit garçon et désirait faire partie des Cadets, dans la musique bien entendu...Il va se présenter au directeur, un Allemand comme presque tous les directeurs de fanfares. Le père Dietrich ?..au Locle on disait "Diétric"..Malheureusement Louis porte l'insigne de l'Espoir (le père avait signé la "tempérance" et sera pour un temps de la Croix bleue), le vieux bougre se met aussitôt en colère: "Croix bleue, salutistes, chanter dans les rues! va-t'en au diable!", désolé le petit garçon va se faire consoler chez sa grand'mère: "Tu vas voir, je vais te faire de belles culottes de gym et tu iras à la Fédé!" C'est ainsi que mon père est devenu gymnaste, l'oncle Julien était président de la Section; mon père, par la suite, caissier! Mon père fut un fidèle de la Gymnastique, il prendra part à de nombreuses fêtes; je vois encore son sautoir aux couleurs fédérales, garni des médailles des fêtes auxquelles il avait participé. Plus tard, à La Chaux-de-Fonds, il fondera la Gym ouvrière et sera membre du Comité romand de la Satus.

Il a toujours détesté les clubs d'athlétisme, mais surtout le Football! "Ces gens qui ne savent que foutre des coups de pied à une balle!" Sur ce point déjà plutôt conservateur!

Alexandre, le célèbre oncle Alexandre, électricien, chef pompier, grand gueulard et passablement vantard mais intelligent et capable. Mon père qui "adorait les incendies" et arrivait toujours parmi les premiers pour porter secours aux sinistrés, ne pouvait pas supporter son oncle et les exercices; il préféra, sa vie durant, payer la taxe des pompes.

Cet Alexandre était un gaillard impossible. Comme c'était l'usage à l'époque, il aimait faire des farces. Sa mère en vit de toutes les couleurs avec lui: - Un jour, il l'appelle de l'alcôve, elle ouvre les rideaux et se trouve en face de son fils à poil, coiffé de son képi et ceint de la bayonnette! une blague de cantonnement, mais sans doute pas du goût de la brave vieille femme!

Un autre jour, elle appelle son fils, désespérée: "Alexandre, je suis aveugle! je ne peux plus lire un mot!"...il lui avait enlevé les verres de ses lunettes!

Certaines vieilles filles d'en face, passaient leur temps à épier ce qui se passait chez les Tissot. Alexandre, toujours prêt à utiliser des moyens radicaux, baisse ses culottes et leur présente son cul à la fenêtre! Furent-elles corrigées ou satisfaites, l'histoire ne le dit pas! Il faut cependant savoir que dans les milieux populaires, mais surtout pour les femmes, c'était l'ultima ratio et la marque de mépris la plus efficace!

Une autre histoire postérieure celle-là! Alexandre aimait le scandale; lecteur assidu de Rabelais, il se

plaisait à lâcher les pets les plus sonores au buffet de la Gare, où son frère Julien, président de Commune, venait faire sa partie de cartes! Inutile de dire qu'il mettait son frère plutôt mal à l'aise; c'était son bonheur!

Alexandre est peut-être le seul personnage de la famille qui ait une légende! Je l'ai fréquenté au Doubs où il était grand pêcheur devant l'Eternel. Il détestait les nageurs, bien entendu, et s'en protégeait en déposant d'imposantes merdes sur les rochers où ils avaient l'habitude de s'installer! C'est à cette renommée que le fils de Louis doit probablement de s'appeler Alexandre. Julien a probablement transmis son nom au fils d'Alain, André-Julien! Le plus drôle, c'est que d'après les papiers d'Etat civil, retrouvés par P.A. Borel, Julien s'appelait en réalité Paul - Lucien. J'allais oublier que Gilles, le fils de Lucien, s'appelle Gilles-Alexandre. On le voit, nous avons, tout de même, une mythologie, chez les Tissot. Il adorait sa femme, cet homme apparemment vulgaire et scandaleux. Je ne saurais rien en dire, sinon qu'elle paraissait appartenir à un autre monde. Il la perdit, se remaria avec une gentille bigote! "Ca va ? lui demandai-je une fois" - "Vois-tu, André, elle est juste bonne pour raccommoder les chaussettes! Martha, c'était Martha! irremplaçable!" Une autre grande scène...Sa seconde femme lui fait la scie pour qu'il se lave les pieds. Il s'exécute, demande une cuillère à soupe et, pour prouver à sa femme qu'il n'avait nullement besoin de se laver les pieds, se met à boire à la cuillère l'eau du bain! Encore un trait de la légende de l'oncle électrique, comme les enfants l'appelaient chez nous.

A vrai dire, il m'aimait bien et non sans quelque crainte, je le lui rendais. Je me souviens d'être allé chez lui pour éclairer mon esprit sur certains problèmes élémentaires d'électricité. Il m'expliqua fort clairemant et gentiment Volts et Ampères, courant continu et la nécessité des énormes cables qui pendaient en guirlandes, le long des rues du Locle. Il faut un mm^2 de fil par ampère. Rappelons que l'Usine de la Rançonnière fut, sauf erreur, la première de Suisse, l'installation était d'époque et encore en service vers 1920 - 30. Le pauvre Alexandre devait mourir d'un cancer. Je ne m'en souciai guère et je me demande si mon père est allé à l'enterrement. J'en doute fort. Tout compte fait, il était un objet de scandale et n'honorait guère la famille!

J'appris à Genève chez l'oncle Charles-Auguste, chez qui j'étais pensionnaire, au cours de mes études de 1930-32, que la famille était originaire du Locle, de La Ferrière et des Planchettes. Un grand-père ou arrière grand-père avait négligé de faire inscrire La Ferrière sur ses papiers. Nous avions perdu cette commune ce que mon pauvre grand oncle regrettait fort. Il avait été atteint d'une coxalgie et aurait pu être soigné à très bon compte à l'Hôpital de l'Ile à Berne, et fort bien, en tant que Bernois d'origine. N'étant plus que Neuchâtelois, il n'y fallait plus songer. Charles-Auguste resta boiteux jusqu'à la fin de ses jours. Aux Brenets, où il habitait et évangélisait avec passion, on disait "Voilà Tissot l'boiteux qui monte aux cieux!" Charles-Auguste est à l'origine de la branche pieuse du Locle; nos cousins avec lesquels nous n'avons presque plus le moindre contact. Pourtant ils sont

beaux, braves, vertueux et gentils. Il faut dire que la grand'mère et la mère des cousins valaient mieux que les mâles!

On disait aussi qu'un arrière arrière grand-père avait été soldat du roi de Prusse. Il avait laissé à sa femme le soin d'élever ses enfants en faisant des lessives, revenant tout de même fidèlement chaque année pour lui faire le suivant! On l'aurait retrouvé noyé dans le bied, un pain sous le bras!

En fait, une partie de ces "on disait" s'est révélée juste. Nous sommes bien de La Ferrière, où deux arrière grands pères ont abandonné leur femme et leurs enfants.

L'un d'eux fit partie du Régiment des Canaris!

Autre "on dit": La famille est réfugiée de l'Edit de Nantes, comme tant d'autres et avec aussi peu de fondement, bien entendu. C'était un honneur pour une famille que d'être réfugiée pour cause de religion; Bien entendu on confondait l'Edit de Nantes avec la Révocation et on ignorait que toutes, ou presque toutes les familles des Montagnes sont dans le pays dès le XIVème ou XVème siècle! D'ailleurs le populo mêle les siècles et tout le reste pourvu que ça le flatte. "Notre famille est d'origine française, même noble, ou anoblie, j'ai vu les papiers!..." L'oncle Julien, l'homme instruit de la famille, disait, paraît-il, que nous étions venus de France par Genève! Evidemment partout où il y a eu des tisserands, l'on trouve des Tissot, Texier, Tissier, Tissière, Tisserand! etc.. Le vrai Moulin Daudet, celui où Alphonse a écrit les Lettres de Mon Moulin était un moulin Tissot. C'est un très vieux nom, on trouve des Tissot dans le Midi, en Savoie, dans les cantons de Vaud et Fribourg, à Genève, en Franche-Comté. Le nom de Tissot - Daguette apparaît pour la première fois, à ma connaissance, dans un registre de notaire en 1526.

Il y est question d'une relicte Blaisa Tissot Daguette qui échange avec le curé Jean Bard une terre près de l'église de La Chaux de Fonds avec une terre située à la Sombaille. Il y a toujours des Tissot-Daguette à La Sombaille, Côtes du Doubs. Au XVIIIème siècle la combe de la Sombaille s'appelait pour A L S, la Combe Daguette. Il n'y a plus, je crois, qu'un Tissot à La Ferrière.

Quatrième génération

Charles Tissot-Daguette
OO (= épouse) le 2 juillet 1857
Cécile Favre-Bulle
premier enfant: Charles-Auguste x (=né) le 5 mai 1858
Horloger, a habité longtemps aux Brenets. Comme enfant, je suis allé souvent en visite chez eux, avec tante Amélie. Nous allions voir Marguerite, leur fille, toujours au lit. Elle était malade, peut-être du dos et de la colonne vertébrale. Alice, sa soeur plus âgée, était repasseuse; c'est là que j'ai vu pour la première fois, un de ces petits fourneaux à compartiments où l'on mettait chauffer les fers. Découverte, parce que ma mère utilisait la "peuglise", fer à charbon de bois. Aucun souvenir de la tante Cam ni de Charles Auguste sinon qu'il était boiteux. Ils habitaient la Grand'Rue au premier étage au-dessus de la boucherie. Logement avec balcon, pas si mal. Toute la famille

s'arrêtait chez Charles-Auguste pour prendre "la clé de la barque". L'oncle Julien en particulier; ce devait être le cas aussi de mon grand-père.
Dans la famille les pêcheurs étaient nombreux. Charles Auguste peut-être; Edouard, Julien en tout cas; Alexandre puis Edmond, Eugène qui était aussi batelier. Les Tissot ne pêchaient qu'au Doubs, et encore, que dans les bassins, la rosse (la rousse, à cause des nageoires roses) la brême en automne (poisson à y grecs, bon, mais dangereux à manger) parfois le brochet, au bouchon.
Au début du siècle, le Doubs était encore très poissonneux, on faisait de bonnes pêches, excellentes fritures de rosses, la brême donnait tellement que mon père devait aller vendre le poisson chez les voisins et connaissances au Locle.
C'était une corvée. Une aventure dont il se souvenait: au retour de la pêche, on avait mis les brêmes bien mortes dans une seille d'eau... le lendemain matin...elles gisaient éparses au fond de la cuisine! Les brêmes, il faut le savoir, ça a la vie dure!

Edouard était grand pêcheur. Comme les vieux de dans le temps, il se levait encore sans problème à 3 - 4 heures du matin, il se rendait aux Brenets par le plus court chemin à partir du Locle, c'est-à-dire en passant à travers le tunnel du Régio (Chemin de fer régional des Brenets); au petit matin, on était à pied d'oeuvre, dans le petit brouillard frisquet, assis sur le banc arrière de la barque, avec une, deux ou trois lignes; on pêchait à la pâte colorée au safran, non sans avoir amorcé avec des boulettes de pommes-de-terre et de pain de chanvre; la barque du Doubs, à fond plat, une fois amarrée, était aussi

stable que le plancher d'une chambre. La pêche durait toute la journée; pas, ou fort peu de bateaux-moteurs. A midi, quand ça ne mordait plus, on prenait le casse-croûte avec un bon coup de rouge, non sans avoir été à la Grotte Guillaume pour troubler la "verte". On y trouvait, en s'avançant dans la faille, de petits lacs d'eau pure et fraîche. Malheur à qui parlait trop fort, faisait un bruit quelconque, les jurements les plus dissuasifs pétaient et s'enchaînaient comme les roulements du tonnerre!

Pas question non plus de se baigner dans le voisinage, la pêche exerçait sa juridiction avec une absolue souveraineté. Défense de bouger, de jeter le moindre caillou à l'eau! D'ailleurs on craignait le Doubs, réputé traître, rempli de tourbillons qui aspiraient les baigneurs; les pêcheurs et bateliers, dans leur très grande majorité, ne savaient pas nager! Si, par malheur, une barque se remplissait d'eau, (elle ne pouvait pas chavirer) il fallait rester tranquille, bien assis, avec de l'eau jusqu'à la ceinture et attendre le secours! Mais, l'un des aspects les moins sympathiques de la pratique de la pêche, c'était que les enfants (on n'en prenait guère qu'un déjà "raisonnable" et il pouvait s'ennuyer tout à loisir, il n'avait pas droit au noble, subtil exercice de la pêche, c'était l'affaire des hommes, les femmes restaient à la maison avec les petits). Mon père s'en souvenait, devait rentrer à pied au Locle pour dîner et revenir ensuite au bord du Doubs, pour assister encore à la pêche! Résultat: il détestait la pêche et même jusqu'à un certain âge, en tout cas, le Doubs, qui, pour lui, n'était ni enchanteur, ni féerique. Au début en tout cas, pas question de prendre le train,

tous les voyages se faisaient à pied. Le régio c'était pour les riches, les touristes, les promeneurs du dimanche, ces emmerdeurs qui louaient des barques par dizaines au Pré du Lac. Que de hou-hou! on aimait crier, yodler; on n'était encore pas des gens distingués, boutonnés, honteux de manifester leur plaisir! et puis on savait encore pas mal de chants populaires comme "gentille batelière" ou "dans ma chaumière" etc.. L'Echo non plus n'était pas mort, toutes les barques, les grandes également, s'y arrêtaient obligatoirement pour "faire l'écho" en criant, en lâchant la chaîne sur le fond de la barque. Merveilleuse et obligatoire attraction dont personne ne pouvait se dire lassé! Il est vrai qu'on n'était pas blasé, les plaisirs restaient, pour beaucoup, enfantins! En cas d'orages, disait l'oncle Julien, il suffit de se mettre sous un basson, on ne risque absolument rien, surtout ne pas se laisser effrayer par les roulements du tonnerre qui déferlent dans les bassins, excellente caisse de résonance! Le bruit, si fort soit-il, et je peux vous en parler, n'est pas dangereux, c'est l'éclair qui tue! Cela nous rassura définitivement!

Leur Doubs, les Tissot le connaissaient et, bien sûr, ils l'aimaient. Ils ne savaient pas qu'ils perpétuaient une tradition ancestrale qui faisait des poissons du Doubs un des mets les plus appréciés lors des grands jours et événements de famille. Les Brenets, Le Locle, La Chaux-de-Fonds avaient leur pêche réservée le long du Doubs. Les Montagnons ne rêvaient pas du lac, leur lac c'était le Doubs, les Bassins et, pour la truite, les rapides au delà de la Chute! Mais les Tissot ne pêchaient pas la truite...pêche de haut vol et d'adresse proche de

la chasse qui exigeait des qualités et des efforts supérieurs à la moyenne, où se situaient les Daguette!

Mais laissons la pêche et revenons à Charles-Auguste et à la tante Cam. Ce sont avec mon grand père ceux de cette génération que j'ai le mieux connus.

Pour des raisons que j'ignore les Charles-Auguste, leurs enfants élevés, s'étaient établis à La Baillive à Genève, c'était près de Plainpalais à dix minutes de l'Université. Charles-Auguste travaillait dans une succursale de Tavannes watch sauf erreur. Pour moi Genève était une capitale et j'avais demandé à mon père d'y poursuivre mes études. Ma préférence se fondait autant sur le prestige de Genève que sur une certaine aversion pour Neuchâtel, héritée de siècles de guerre sourde entre le Haut et le Bas. Les gens de Neuchâtel étaient des bourgeois, des aristos, vaniteux et bêtes. Mon père accepte assez facilement puisqu'il a un oncle à Genève. Il me conduit directement chez Charles-Auguste mais celui-ci refuse de me prendre chez lui. Il veut garder la chambre, d'ailleurs minuscule, pour les visites! La Tante bien entendu n'a rien à ajouter. Réponse abrupte et fière à la Tissot. Je m'installe donc ailleurs. Mais, pour le troisième semestre, leecher oncle vient me prier de bien vouloir m'installer chez lui! Le fameux krach de 1929 l'avait mis au chômage et il ne pouvait plus payer son loyer! C'est ainsi que je vécus deux ans dans le foyer de mon grand oncle! et appris pas mal de choses sur les anciens du pays. A vrai dire, j'étais bien trop féru de Culture avec grand C pour m'intéresser beaucoup à

des histoires de village! Je le regrette aujourd'hui, que ne l'ai-je, lui et la chère tante aussi, questionné davantage!

Enfin je vais essayer de me souvenir de ce qu'au fil des jours, j'ai pu recueillir. Mais encore comment étaient mes hôtes ?

Charles-Auguste était boiteux depuis sa jeunesse, ce qui ne l'empêchait pas de trottiner avec son étrange soulier à double ou triple semelle, une sorte de sabot, à travers la ville, allant de culte en culte, sans compter les innombrables réunions de prières et visites. Il faisait partie de l'Evangélisation populaire et y côtoyait de grands personnages de Genève, le gratin moral et religieux. J'allais oublier la Croix-bleue dont il restait un fervent adepte! Il était donc en odeur de sainteté et sans doute, comme on dit maintenant, fondamentaliste, il n'approuvait guère un pasteur réputé alors, Mr. Lemaître, qui semble avoir été, ô horreur, quelque peu socinien. Ne mettait-il pas en doute la divinité de Jésus ?! Charles-Auguste était chauve sur le haut du crâne, mais il avait conservé une belle couronne de cheveux blancs, son visage avait gardé une fraîcheur de jeunesse, et une harmonie en rondeurs, il était en somme bel homme, bien que petit et handicapé. Comme il n'avait plus de travail, il passait une grande partie de son temps à lire la Bible, assis à la table de la cuisine. Il possédait un ouvrage complémentaire (les Synchronismes?), réservé sans doute aux pasteurs et qui m'était inconnu, grâce auquel il pouvait retrouver n'importe quel passage du livre saint. Il ne lisait pratiquement rien d'autre, autant qu'il m'en souvienne. Puisqu'il était né en 1858, il avait alors

72 ans, (je vais en avoir 76, est-ce vrai?). Comme sa jolie figure poupine l'indiquait, il était encore fort vert et la tante m'y fit une fois une allusion non équivoque. Il avait d'ailleurs été un excellent géniteur, puisqu'il avait engendré, sinon élevé, un nombre d'enfants tout à fait respectable. Je n'en connaissais que quelques-uns, dont le cousin Charles du Quartier neuf, autre patriarche, raide et peu communicatif en dehors de la Croix-bleue. Mais il y avait Marguerite, la belle de Rio-de-Janeiro, qui avait la beauté et l'élégance d'une vedette. L'avais-je revue avant Genève, je ne saurais le dire, mais sa visite à la famille sur les Monts, est restée une apparition délicieuse et, dirais-je, parfumée. Elle n'oubliait jamais d'écrire à sa mère et lui envoyait un délicieux café du Brésil dont bien entendu je bénéficiais largement et dont j'ai conservé le goût. Marguerite était d'un autre monde!

Je ne dirais rien du pauvre Eugène, horloger aux Brenets, qui sirotait pas mal et n'avait pas l'air bien éveillé; s'il n'avait eu une femme angélique, la cousine Angèle qui méritait bien son nom. C'était une Ruffino, fille d'un des maçons qui avaient travaillé à la construction de la ligne Morteau - Besançon.

Il y avait aussi Alice, mariée Turban, et plusieurs autres garçons, dont certains champions de bob, morts jeunes de quelque tuberculose; quant à Bernard, installé à Genève, c'était un assez triste sire, dont la femme malheureuse venait presque chaque semaine prendre le thé chez tante Cam. Petite cérémonie qui se passait entre dames! La tante savait faire le thé et la malheureuse épouse apportait quelques pâtisseries dont j'avais ma part, de temps à autre.

Quand l'oncle avait assez lu et tambouriné sur la table, ce qui m'allait sur les nerfs, il s'endormait

gentiment. J'en ai conservé un croquis! Je le plaisantais sur les"cuillères" spirituelles utilisées au paradis! Il ne le prenait pas mal et n'a jamais essayé de m'endoctriner. J'étais de la branche d'Edouard, c'est-à-dire des mécréants, gens totalement indécrottables!

Comme je l'ai dit plus haut, il savait que les Tissot Daguette étaient aussi originaires de La Ferrière. Cela s'est confirmé. Il avait vu les Bourbakis entrer au Col-des-Roches en 1871 (il avait 13 ans) mais ne les décrivait guère. En revanche, il évoquait avec plaisir la mobilisation d'alors, les miliciens vêtus de toutes les façons, les uns en cafignons, une armée farfelue qui en disait long sur l'organisation militaire d'alors. Que de progrès depuis lors! Il évoquait sauf erreur le Capitaine Giauque qui était un de leurs officiers, sans doute moins mal ficelé, qui devait être le frère de mon grand-père maternel.

Les Giauque étaient des bourgeois tandis que les Tissot n'étaient que des "environniers" c'est-à-dire des pauvres diables, riches tout au plus d'une kyrielle de gamins, qui s'en tiraient en faisant un peu de jardin, en élevant quelques poules et lapins, en allant au bois et en se serrant la ceinture. Pas moins fiers pour tout autant, en vrais Bourgeois de Valangin!

Charles-Auguste avait bon oeil, bonne dent et un petit bouc assez rigolo. Tout compte fait c'était un Tissot distingué, il ne jurait jamais, parlait bien, capable sans doute de dérouler des prières sans fin dans l'envoûtement de l'Esprit, ne buvait pas, bien

entendu, se repayait sur les douceurs, il faisait lui-même penser à un bonbon rose.

Je tiens de lui une jolie description d'Edouard. Ils travaillaient au même établi; Charles-Auguste n'avait guère d'avance au contraire d'Edouard. Mais le dénommé Edouard faisait la noce, déjà! Un lundi matin où il avait bien fêté, il sifflotait tout en travaillant et donnait l'impression de continuer la fête. C'était l'occasion pour Charles-Auguste de remporter enfin une victoire symbolique de la Vertu sur l'insouciance, voire la débauche. Et de tra - vailler, travailler sans prendre le temps de souffler, comme on dit. A midi on faisait le compte des cartons, ce bandit d'Edouard en avait fait le double de son frère et des autres! Il était imbattable comme le diable! à se demander s'il n'avait pas fait un pacte avec lui! Cruelle injustice de la nature, chacun le sait, la vertu ne paie pas! Charles-Auguste n'était pas habile de ses mains, il aurait voulu être pasteur ou tout au moins instituteur! Il n'en était pas question, bien entendu. Charles-Auguste étant l'aîné devait pour cela contribuer à élever ses frères et soeurs. Le père Charles étant mort jeune d'une attaque, il faudra attendre Julien pour voir apparaître un instituteur dans la famille. C'est ainsi que se constituait doucement la classe des Tissot distingués. Peut-être tenaient-ils de la mère, cette charmante Cécile Favre-Bulle, la rêveuse? Julien avait 14 ans de moins que Charles-Auguste, Cécile la dernière 21 ans. Il aurait pu être le père des deux derniers de 11 enfants, Julien et Cécile. Quant à Edouard et Alexandre en tout cas, ils paraissent perpétuer la branche des Daguette comme d'autres à leur suite, chez qui semblent réapparaître certaines tendances indomptables et anarchisantes, que je ne peux m'empêcher d'at-

tribuer, à tort ou à raison, aux Tissot-Daguette! Combien de femmes a-t-il fallu et quelles femmes pour venir à bout de leur sauvagerie?

En face de lui, avec lui, la tante Cam, comme on l'appelle affectueusement dans la famille, de son nom Perrenoud Camille-Adèle (mais on disait Perrenod, et comme je n'avais jamais vu son nom écrit, je n'aurais jamais pensé à un rapprochement sagnard, mais plutôt avec les Pernod de l'absinthe). Je ne sais lequel des deux m'a raconté leurs fréquentations; toujours est-il que Camille habitait le Crêt Vaillant et appartenait à une famille bourgeoise qui ne voyait pas d'un bon oeil un mariage Tissot-Daguette. Il y avait là, semble-t-il, une raison politique, les Perrenoud devaient être des bédouins, c'est-à-dire des conservateurs, royalistes de coeur, comme tout bon et vrai Sagnard d'origine; les Tissot, à cette époque du moins, devaient être républicains, mais aussi de pauvre extraction, vaguement mistons, comme on dit dans le pays, et surtout pas riches! A l'époque Charles Auguste n'avait pas encore redoré son blason en devenant membre de la Croix bleue! Mais de son Charles-Auguste elle devait être très éprise et, même à son âge, le gâtait, le pouponnait, s'occupait du ménage, de l'intendance à la perfection. C'était un intérieur modeste mais fort convenable. Tante Cam était, me semble-t-il, de plus grande stature que son mari, sa poitrine abondante et fort serrée, ses pieds élargis par des oignons qui la faisaient souffrir et l'obligeaient à porter des souliers spéciaux fort disgracieux. Le visage portait toutes les rides qu'on peut attendre chez une femme qui avait eu une vie difficile. Autant Charles-

Auguste était "bien conservé" autant elle était burinée. Mais le coeur resté jeune, elle pouvait prétendre au modèle de la parfaite épouse, de la mère dévouée et infatigable. Elle ne parlait jamais de religion, bien qu'elle suivît fidèlement son mari dans les réunions de prière! Elle avait le christianisme inné pour ainsi dire et des trésors inépuisables de bonté et d'affection. Il lui arrivait contrairement à Charles-Auguste de me parler de ses enfants, notamment des garçons qu'elle avait perdus et bien sûr de sa chère Marguerite, mariée Zürcher sauf erreur, représentant à Rio d'une importante firme internationale d'articles sanitaires. Ils étaient dans l'aisance mais n'avaient pas d'enfants. Selon tante Cam, ils s'étaient rencontrés par hasard sur un banc public, avaient lié conversation, le reste avait suivi, comme dans la plus parfaite idylle. Hélas, Marguerite devait mourir subitement d'un empoisonnement. Occupée à préparer de la viande, elle reçoit un os sur le pied, la blessure s'envenime, elle meurt en quelques jours. La pénicilline n'existe pas encore. Un rayon de soleil s'éteint pour la pauvre tante Cam, mais ce fut après mon séjour à Genève.

Comme beaucoup de femmes de ce temps, elle avait pleinement accepté son sort, ne se plaignait jamais. Pourtant elle se révoltait parfois devant certaines pratiques: à la Croix bleue, le témoignage était de règle et Charles-Auguste n'avait rien trouvé de mieux, sans doute pour relever le mérite d'une conversion absolue, que de se peindre sous les traits d'un buveur d'absinthe. Tante Cam prétendait qu'il avait fait un faux témoignage et qu'il n'avait jamais été ce qu'on appelle un buveur! Son honneur en était profondément froissé, je ne sais pas si elle allait jusqu'à sus-

pecter de quelque hypocrisie le zèle de son mari et père de famille. Elle n'avait aucun sens de l'orientation et lorsqu'elle indiquait la direction du Jura, c'était immanquablement celle du Salève; elle confondait les noms, ce qui lui valait les ripostes et mises au point foudroyantes de Charles-Auguste. Elle y était habituée et ne s'en chagrinait pas, les Tissot sont prompts, il faut les prendre comme ils sont. Elle en avait vu d'autres et sa souplesse n'avait fait que s'accroître. En revanche, la façon dont son grand diable de fils Charles l'avait traitée lors d'une visite m'avait profondément offusqué. Comment peut-on parler ainsi à une mère si brave et si aimante. La plus misérable servante n'aurait pas essuyé pire traitement.

Bien sûr, elle m'aimait beaucoup et me gâtait apparemment plus que ne l'aurait fait ma mère toujours si raisonnable et mesurée dans ses affections. Au contraire de ma grand mère Tissot, si tracassière et autoritaire, elle avait dû laisser pousser ses enfants, selon leur nature. Il y en avait d'un peu toutes les sortes et avec le peu de moyens que lui apportait son mari, elle n'avait pu dépenser que de l'affection. Je ne sais trop de quoi ils vivaient à Genève de secours de chômage probablement qui étaient d'un montant dérisoire. Cependant des billets de 100.-frs, somme importante à l'époque, enfermés dans une enveloppe blanche et sans indication d'origine apparaissaient périodiquement dans la boîte aux lettres. Charles Auguste y voyait un secours de la Providence, accepté avec reconnaissance et sans la moindre gêne puisqu'il m'en parlait ouvertement.
On ne fait pas partie de la Croix bleue et de l'Evangélisation populaire pour des prunes. Charles Auguste donnait à ses correligionnaires le moyen court de voler à leur salut! Amen.

Ces lignes indiquent assez clairement à qui des deux allait ma préférence. Avec Charles-Auguste je découvrais qu'on pouvait être chrétien, aimer son prochain comme soi-même, pratiquer prière et lectures bibliques, en parfait égoïste confit en quiétude spirituelle. Il avait mis, grâce à sa foi, Dieu dans son camp, il était pour lui plus qu'une forteresse et le dispensait de toute inquiétude, de tout souci réel et profond du prochain, du sort de ses semblables. Je ne sais pas si, dans son petit bonheur ronronnant, il se souvenait de ses enfants. Après tout, ils n'avaient qu'à faire comme lui!

Je partis pour le Liban, ma licence obtenue, puis pour Bienne où m'attendaient de cruelles bagarres; j'appris que mes deux chers grand oncle et grand' tante étaient rentrés au Locle, qu'ils s'étaient installés au Quartier neuf non loin de la famille de Charles, pour n'être plus isolés. Peut-être en tant que communiers du Locle avaient-ils avantage à y revenir pour obtenir quelque secours de l'assistance publique. Il n'y avait pas d'AVS à l'époque.

Je crois être allé leur faire une visite avec Lily, puis j'appris qu'ils étaient morts de quelque grippe et bronchite. Je ne me dérangeai pas pour leur enterrement, je ne crois même pas en avoir été averti. Il m'arrive de me reprocher d'avoir été ingrat à leur égard; à celui de tante Cam, surtout. D'autant plus qu'elle me parlait parfois d'un certain Paul (sauf erreur) qu'elle avait hébergé pendant son apprentissage et qui s'était montré d'une ingratitude parfaite à son égard!

De ses frères et soeurs Charles Auguste ne m'a jamais parlé, sinon de mon grand-père. D'Elise Berthe(20), de Louise-Aline (40) de Louis Ulysse (50), je ne sais

rien, sinon que nous avions une tante Aline à Bâle mariée Thomen. Rien ou presque de Marc-Eugène (60), l'oncle Marc dont nous connaissions la femme, la tante Léa qui venait parfois aider au ménage après les couches de ma mère, je sais seulement qu'il était dépressif et, qu'après être allé à l'Expo nationale de Genève de 1914, il était monté dans son grenier et s'était tiré une balle de mousqueton dans la tête. Il n'avait pas supporté le bruit et la cohue de l'exposition, disait-on dans la famille.

Jules Henri (7) c'était l'oncle Jules, peu aimé de ses neveux tout au moins. Alors qu'il habitait aux Recrêtes -toujours les environs- ses enfants n'avaient rien trouvé de mieux que d'enfermer Henri, frère aîné de mon père, dans un sac et de le balancer dans la citerne. On ne manquait jamais de me la montrer et de me rappeler cet étrange divertissement, lorsque nous passions devant la porte remarquablement taillée de ladite citerne. Elle fut par la suite murée, pour éviter les accidents, puis précipitée dans la cuve par ordre de la Fondation Sandoz, devenue propriétaire des lieux en suite du legs de Melle Sandoz, la "millionnaire" comme l'appelait ma mère. Papis qui avait travaillé à la ferme de cette personne de haute vertu ne l'aimait guère. Elle donnait de l'ovomaltine à son épagneul cuivre, mais n'aurait jamais eu le moindre égard pour les ouvriers qui restauraient sa ferme. J'appris à la détester avec lui et, par surcroît, du fait qu'elle avait fait poser des écriteaux de fer tout le long de sa propriété, interdisant de faire du feu. Atteinte insupportable du capital aux libertés et coutumes des Bourgeois de Valangin! dont hélas, elle était elle aussi à coup sûr descendante, mais profondément dégénérée!

L'oncle Jules avait été concierge des abattoirs du Col et avait conduit mon père dans le gouffre des anciens moulins souterrains, récemment restaurés par les fameux "Meuniers". Par la suite, il s'établit à La Chaux-de-Fonds, probablement comme horloger, mais nous n'avions aucun contact avec lui.

Paul Lucien dit Paul Julien (8), c'est l'oncle Julien, seule illustration de la famille à l'époque. Il s'était élevé d'un ou deux échelons dans l'échelle sociale, étant instituteur. On avait pu, Dieu sait comment, lui payer des études, -Le Locle, à l'époque, s'était doté d'une école normale,- à 18 ans, son examen d'Etat réussi, il était entré dans la glorieuse carrière de l'enseignement, non aux environs, mais en ville du Locle! Comment avait-il changé son nom de Lucien contre celui de Julien, je l'ignore. C'était en 1890 mon père avait alors 4 ans. Une dizaine d'années plus tard il terminait sa scolarité obligatoire sous la robuste férule de son oncle. L'oncle Julien passait pour un bon instituteur; l'écriture, l'orthographe et les capacités arithmétiques de mon père en fournissent abondamment la preuve. Je crois que l'oncle aimait bien son neveu, Louis le lui rendait mais non sans redouter les vigoureuses claques que lui valaient les fautes d'orthographe. C'est ainsi qu'on apprenait alors à être attentif et qu'entraient, tambour battant, les connaissances élémentaires indispensables et presque uniques de tout élève primaire intelligent: l'écriture et l'orthographe. Mon père avait une écriture de notaire et une orthographe surveillée qui l'accompagnèrent sa vie durant. Le pauvre favori recevait d'autant plus de claques et de coups de règle qu'il était le neveu du maître! Il s'en plaignait parfois. Les deux compères ne devaient toutefois pas mal s'entendre puisque Julien était le président de la Fédé dont Louis était l'un des pupilles.

Plus encore, l'oncle était célibataire, il avait de grandes ambitions pédagogiques et ne manquait pas de dire à ses élèves que lorsqu'il aurait des enfants, il les élèverait d'une façon autrement efficace, au point d'en faire des phénomènes! Enfin il avait une bonne amie, mais l'affaire restait secrète. Mon père, son homme de confiance, était chargé de faire parvenir les billets à la belle qui d'ailleurs devint sa femme. C'était Estelle-Amélie Robert-Prince une renchérie qui se prenait vraiment pour une princesse et qui s'employa constamment à démarquer son mari de la tribu des Tissot-Daguette. Elle ne lui fournit guère de compensation. Julien, le fils aîné plutôt jobard, habile horloger mais "gogneur" après avoir travaillé sous les ordres de mon père à Tavannes Watch du Locle, s'en alla tenir l'Hôtel de Ville de La Brévine et termina sa vie sans gloire dans un bureau de tabac de Genève; le second, Charles dit Charly, pauvre avorton, myope puis presque aveugle, dut renoncer à terminer ses études au Gymnase de La Chaux-de-Fonds, et sortit du Technicum de Bienne avec un brevet d'architecte. Sa vie ne fut qu'une série d'échecs. Alors qu'il était au Gymnase, il mangeait chez nous à dîner et, plus âgé que moi, se rengorgeait ridiculement, faisait des plaisanteries idiotes grosses comme des montagnes. Ma mère le supportait difficilement parce qu'il laissait la "moitié" de sa viande dans son assiette. Il ne parvint à m'éblouir qu'une fois, m'invitant chez sa chère mère, à Bellevue, pour me montrer ses trains, d'un format extraordinaire. Il se contenta de me présenter ses superbes locomotives mais ne jugea pas nécessaire de me les faire marcher. Je n'en valais pas la peine. C'est sans doute ces prestigieux jouets de riche qui l'autorisaient à faire des plaisanteries du genre de celle-ci, seule survivante dans ma mémoire: "..tu ne sais pas, André, il y a

quelque temps, au Locle, on a retrouvé une locomotive cachée dans l'herbe! C'était peut-être de l'humour anglais, à l'époque j'en ignorais tout.

Un épisode de la vie de mon père était resté fameux. Lors d'une fête de Noël, l'oncle Julien avait apporté des jouets pour ses neveux et nièce. On les avait posés dévotement sur une petite table et ils faisaient la joie des gosses. Le père arrive à la maison, probablement déjà pris de boisson, il prend une colère noire, donne un grand coup de poing sur la table et renverse tout. Adieu Noël, adieu jouets, ce sont des choses dont on se souvient. Pourquoi ce triste comportement, je n'arrive pas à le comprendre, sinon par l'effet de l'alcool! Et c'était ainsi dans nombre de familles.

Quelques années plus tard, Julien est président de la Section Fédérale de Gymnastique, mon père caissier, l'oncle et le neveu deviennent amis et collaborateurs. Mais, la chère tante continue à faire écran entre l'oncle et le neveu, avant de couper tout lien avec la famille en général.

Le socialisme est en plein essor, Julien et Louis sont militants, avec les Henri Perret, Spillmann, Grospierre, E.P.Graber, Charles Naine, sans oublier Marc Inaebnit. L'oncle Julien, bon orateur, fait des discours enflammés au Cercle ouvrier pour célébrer les succès aux élections. En 1918, il fera partie du Comité local de la grève générale; il deviendra membre du Conseil communal et Président de la ville du Locle, je ne sais pas exactement en quelle année. C'est un homme de bon sens et mesure, probe, apprécié généralement. Simone Favre, sa secrétaire pendant des années, disait le plus grand bien de cet homme aimable et intelligent.

Pour moi, il resta toujours lointain et il ne me semblait pas se soucier le moins du monde de son petit neveu. Pourtant il m'avait rendu service alors que,

révolté contre mon père, je me conduisais fort mal à son égard, en me faisant une petite semonce qui m'aida à retrouver un comportement plus convenable à l'égard d'un père excellent, mais autoritaire et incapable de comprendre bien des choses dont mes études m'avaient fait croire que j'étais seul capable d'en juger. Les rapports entre un fils aîné qui étudie et son père manuel, posent, outre l'adolescence souvent tumultueuse, des problèmes difficiles dont j'aurai l'occasion de reparler. Plus tard, lorsque je fus professeur à Bienne, mais, surtout lors de ma nomination comme directeur du Gymnase de La Chaux-de-Fonds, l'oncle Julien semble avoir été fier de son petit neveu et il m'envoya une lettre de félicitation. Elle ne créa pas entre nous des rapports plus étroits.

L'oncle Julien avait subi des déboires en politique, la crise de 30-36 avait vidé les caisses de la ville et le pauvre président ne savait plus comment payer ses fonctionnaires. Il en pleurait, paraît-il. Il n'avait pas la carrure d'un Camille Brandt, ni la fermeté inébranlable d'un Hermann Guinand. Je le revois un peu bedonnant, tranquille, sûr de lui, sa pipe à la bouche, l'image même du Maire français à qui il ne manquait que l'écharpe tricolore. Il fut de plus affligé d'un lupus qui lui incendiait le nez et faisait dire qu'il buvait. Soigné à l'Hôpital de L'Isle à Berne, il s'ouvrit à je ne sais qui, du chagrin qu'il avait éprouvé du fait que je n'étais pas allé le voir. C'était aussi loin de ma pensée que de partir pour les Indes ou l'Amérique et je fus bien surpris de cette nouvelle. Comment l'oncle Julien a-t-il pu se soucier de moi et attendre une visite de ma part? Peut-être en souvenir de son neveu Louis, plus chanceux que lui dans ses descendants.
Il me rencontra un jour en coup de vent, juste le temps de me confier: "..l'enseignement c'est magnifique, la politique de la saleté!" J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir, moi aussi, par la suite.

Une anecdote pour finir: les couples Julien et Louis Tissot s'étaient rencontrés à une exposition horticole à Neuchâtel; mes parents avaient rapporté une plante inconnue: le pommier d'amour. Le lendemain, nous recevions une tourte avec inscription en crème au beurre: Pommes d'amour! Un retour d'affection de l'oncle pour son neveu ? Une aimable plaisanterie? Maurice, encore petit, il avait 5 ans lorsque nous sommes venus habiter sur les Monts, regarde la tourte avec envie et tout à coup:"Maman, est-ce qu'on peut goûter l'amour avec les doigts?!" Il a porté pendant assez longtemps, entre autres surnoms, celui de Maurice Amour!

Pour terminer la série des frères et soeurs de mon grand-père Edouard arrivons à la dernière de la série Cécile Eugénie (un bien beau nom, sonore, celui de la mère et de l'impératrice d'assez triste mémoire!) la 11ème enfant! Elle avait 21 ans de moins que Charles-Auguste! C'est la tante Béguin dite, Dieu sait pourquoi, tante Popo! Elle avait épousé un boîtier sauf erreur Jules Béguin et avait, comme presque tout le monde à l'époque, une famille nombreuse: Jules, Charles, Edith, Nelly, Hélène. Ca ne faisait jamais que la moitié de la famille de ses parents! Il paraît que tante Popo, une maîtresse femme, disait:" Pour cent sous, je mettrais au monde tous les gosses du quartier!" On voit aussitôt que c'était une sorte de luronne qui, comme on dit, n'avait pas froid aux yeux et s'exprimait avec une certaine verdeur, elle devait avoir eu quelques leçons de son frère Alexandre! Enfin c'était une Daguette et une vraie. J'ai bien connu la famille, à l'exception de l'oncle dont je ne me rappelle rien, au point de me demander s'il existait encore lorsque j'y passai quelques semaines de vacances. Nous venions de nous installer à La Chaux-de-Fonds, en 1918, j'avais l'ennui du Locle, on échangeait volontiers les enfants à l'époque, un de

plus, un de moins, peu importait. Ce devait être dans les années 20, j'avais donc 8 -9 ans. La situation n'était pas drôle à ce moment, au sortir de la guerre, on manquait de nourriture, le père chômait peut-être, mais Jules l'aîné des garçons avait fourni une aide providentielle en travaillant "aux munitions", sa mère le chérissait et lui était reconnaissante d'avoir tiré tout le monde du pétrin! C'était un "tout bon type" comme on dit mais pas très doué. Charles beaucoup plus fin et futé faisait déjà figure de chat de luxe, ne se mêlant guère au reste de la nichée. Quant aux filles, elles étaient gaies, gentilles; Edith, l'aînée, très intelligente comme sa mère, était hardie, franche, décidée. J'appris par la suite qu'elle avait été élève de J.P.Zimmermann, alors qu'il était professeur de l'Ecole secondaire du Locle. Elle en gardait un merveilleux souvenir et semble avoir été une de ses élèves préférées, ce qui n'est pas peu dire! Elle fut longtemps secrétaire chez Tissot et Marie T. la soeur de Paul et Edouard l'appelaient Cousine Edith. Mariée plus tard avec Zutter le voiturier, taxi, elle a eu deux enfants; ils nous sont totalement inconnus. Ainsi s'égaillent les familles... Edith s'occupa, aussi longtemps qu'elle put, de son frère Charles, grand chasseur et toujours célibataire, on dit chez nous vieux-garçon, ce qui implique tout un programme et une manière de vivre d'où les femmes ne sont pas exclues. Mais, de ces aventures-là, s'il y en eut, on ne sut jamais rien. En revanche, jusqu'à ces derniers temps (janvier 1987) on le rencontrait encore régulièrement à Sommartel avec ses amis chasseurs. Dernières nouvelles: il est hospitalisé, ne peut plus marcher, ni se suffire, même pour les besoins les plus élémentaires. Une pitié quoi, il doit être atteint d'artériosclérose, comme sa mère et son oncle et les Daguette en général. Pauvre de lui! Puise-t-il ne pas

trop souffrir et ne pas devoir attendre la fin trop longtemps. Ensuite venait la pauvre Nelly déjà bizarre, qui finira sa vie à Perreux, sauf erreur. La plus charmante était assurément Hélène, mon aînée de quelques années. J'avais le privilège de dormir dans le même lit qu'elle, comment faire autrement dans ces familles nombreuses! Et puis, à cet âge, il ne pouvait rien arriver! C'était l'essentiel. Pour moi et pour Hélène, en revanche, c'était l'occasion de satisfaire une curiosité bien naturelle concernant l'étrange diversité des sexes. Aucune surveillance, aucune allusion. C'était aussi naturel que de laisser les jeunes lapins ou poulets ensemble, tant que les ardeurs sexuelles ne se manifestaient pas. Ensuite ne disait-on pas ? Rentrez vos poules, mon coq est dehors!

A en croire les histoires de tante Miquette qui avait vécu chez sa grand mère Tissot, alors que Cécile "était encore à la maison" et fréquentait son futur mari, les jeux d'alcôve ne manquaient pas! Il y avait dans cette façon de vivre un côté rabelaisien et populaire au bon sens du terme! Il s'agit peut-être d'un calvinisme tempéré, ou d'un respect des droits naturels! Puisqu'il faut que ça se passe, ça doit venir d'une façon ou d'une autre!

Je n'ai revu Hélène qu'une fois à Sommartel, nous étions en ski. Elle était fiancée, avec le fils Leroy, un très beau parti. Il faisait un stage de haute mécanique en Amérique; elle attendait son retour pour se marier. Toujours jolie, les yeux pétillants, le sourire aux lèvres, les cheveux frisés au vent, elle paraissait avoir totalement oublié nos amours enfantines. Son mari fut directeur à

Dixi, du temps de Georges Perrenoud; il s'occupait des appareils de cinéma. Cette industrie nouvelle avorta. La famille vécut au Locle puis à Colombier, il y eut plusieurs enfants, des filles surtout, je crois, mais le contact est entièrement perdu avec les Leroy. La chère Hélène est morte il y a un an à peine, me semble-t-il.

De la nourriture je ne me souviens guère, sinon du risotto...inconnu alors chez nous; ma mère, dépourvue de toute curiosité culinaire, ignorait tout des recettes "étrangères", ça ne signifie d'ailleurs pas que j'aimais ce riz rôti puis à peine cuit qu'on avalait un peu comme du gravier. Mais le souvenir m'est resté en mémoire avec l'odeur du riz rôti.

Par la suite, mes soeurs, formées à l'école ménagère, m'ont appris à le faire; mieux cuit, c'est un régal! Je n'en prépare jamais sans penser à la tante Popo!

Les garçons m'ignoraient, comme leurs soeurs, pour eux, j'étais un gosse! Me voilà donc plongé dans une corbeille de filles, c'est l'âge où elles sont toutes copines, où elles jouent en criant et riant, comme les hirondelles autour d'un clocher le soir au crépuscule, et il y en avait des filles sur ce plateau du stand, les deux filles Buchter(?) de vraies cavales, superbes, les filles Baillod, les filles Polier, plus réservées. Enfin, une république, une armée de filles, toutes jeunes, jolies, agiles, qui s'amusaient encore ensemble comme des petites filles. Et puis nous allions avec Nelly et Hélène baguenauder du côté de chez Brandt-Sauveur (une maison toute seule, aux volets clos et au nom mystérieux) ou de l'ancien Stand où les talus recelaient des plombs précieux que nous ramassions et collectionnions. J'y ai découvert la Parnassie, dont le nom est si facile à retenir grâce à Pharmacie, et dont j'ai toujours pensé qu'elle devait avoir, de ce fait, des vertus médicinales....

...sans parler d'un brin de mélancolie, la fleur annonciatrice de l'hiver, avec le colchique (qu'on appelle aussi la veilleuse, de quoi ou de qui?), l'euphraise dite "casse-lunettes" et la gentiane allemande. Fleurs symboles de vacances trop tôt abolies! On grimpait aussi sur les épines pour cueillir les poires à bon dieu! on se racontait des histoires, perchés comme des chats amoureux! Tels étaient les lumineux automnes de l'enfance!

Il m'arrivait cependant de me chamailler avec mes cousines, pas Edith, bien sûr, déjà bien trop raisonnable, mais probablement avec Nelly, déjà bizarre et difficile à vivre. J'allai tout de go faire mes doléances auprès de tante Popo! Sa réponse me cloua au sol! "Mes filles sont mes filles, je les préférerai toujours à un garçon comme toi, si tu n'es pas content, tu n'as qu'à retourner à la maison!" Moi qui croyais à la justice, à l'égalité de traitement. Un pan de mon être intérieur s'effondrait, je faisais connaissance avec la cynique réalité de la vie, avec l'injustice naturelle.

Il me fallut bien des années pour comprendre et digérer cette maxime d'une incroyable crudité et d'une injustice révoltante! Je ne partis d'ailleurs pas, je me plaisais bien chez la tante, dont je sus plus tard, qu'elle aimait bien mon père dont elle était l'aînée de 7 ans seulement. C'est sans doute à la parenté réelle de ces deux Daguette intelligents et bons que je devais l'accueil de ma grand'tante.

Ce séjour au Locle me valut en outre deux découvertes importantes. J'avais décidé avec le cousin Charles d'aller jusqu'à La Chaux-de-Fonds, à pied naturellement. Les Béguin n'avaient pas l'habitude de suivre les chemins battus; aussi, nous trouvâmes-nous en face d'un problème insolite, la traversée

d'un cours d'eau, profond, assez large, deux mètres peut-être, qui n'était autre que le bied du Locle quelquepart au Verger. Il aurait suffi d'un léger écart pour éviter cette grande aventure; le cousin, mon aîné de quelques années ne l'entendait pas ainsi. "Alors, attention! prépare toi!" et projeté par ses bras et l'élan de quelques pas de course, j'allai aterrir sur le gazon de l'autre rive, debout, parfaitement propulsé. D'un saut il me rejoignit, sans dire un mot. La technique en elle-même était assez éloquente!

Arrivé rue du Doubs, porte close..à ça, je n'y avais pas pensé! Depuis lors, j'y pense toujours et ménage cette éventualité pour éviter une déception; c'est cela l'expérience, c'est devenu chez moi une habitude qui m'oblige à prendre le téléphone avant d'aller voir quiconque.

Lily ma femme n'apprécie guère cette habitude et y flaire un relent de pessimisme trahissant les méfaits de l'âge. Je m'en trouve d'autant mieux que les restaurants de campagne où nous décidons parfois d'aller manger sont fermés l'un après l'autre avec une constance et une obstination diaboliques!

Autrefois, l'ouverture était obligatoire tout le long de l'année, semaine et dimanche, jours de fêtes compris, sauf le jour du Jeûne fédéral! les temps ont bien changé!..et les bistrotiers prennent une éclatante revanche! Tant pis et tant mieux!

Rien à boire, rien à manger, comme d'ordinaire pas un sou en poche. Nous voici quelque part sur le flanc de Pouillerel et j'apprends à dépouiller les chardons de leurs dards, pour manger le cul d'artichaut qu'ils gardent comme un trésor derrière leurs barbelés! Délicieux mais tout de même pas très nourrissants ni "bon contre la soif" ..hélas que ce pays est aride et pauvre en sources et fontaines. Une nouvelle tentative, fruc-

tueuse celle-là, nous réussit. Ma mère nous offrit non du thé et des bonbons, mais, pitance inattendue, un reste de macaronis à la sauce tomate! Je n'en raffolais guère, ce jus rose ne me disait rien qui vaille, jamais encore une telle fantaisie n'avait bouleversé l'ordre traditionnel des menus familiaux. Heureusement nous sommes affamés. Plus que fades les cornettes descendent, tant bien que mal. Pourtant ma pauvre mère, avec sa prudence ordinaire, n'avait tenté cette petite révolution culinaire qu'avec la plus grande circonspection. Les pâtes étaient à peine rose caleçon et le goût de tomate pratiquement inexistant! Ce fut alors et ainsi que je mangeai les premiers macaronis aux tomates. Nous étions encore aussi loin de la sauce bolognaise qu'une aurore timide du plus flamboyant coucher de soleil!

J'ai, depuis lors, appris que le perruquier notaire au XVIIème siècle déjà allait cueillir des carlines pour en déguster les fonds! Nous baignions, à notre insu, dans la plus pure tradition des Montagnes!

La fin de tante Cécile fut douloureuse, tragique même. Elle avait perdu la mémoire de l'immédiat; était complètement désadaptée. En revanche, les souvenirs anciens remontaient comme une inondation. Le passé rayait le présent. Elle savait encore des chapitres entiers de géographie sur le bout du doigt. La méthode de mémorisation de l'époque avait imprimé sa marque indestructible, à des profondeurs qu'elle ignorait elle-même et que l'artériosclérose réactivait. Malheureuse, elle souffrait de plus en plus et les derniers temps de sa vie furent un calvaire. Je tiens ces renseignements d'Edith qui en vraie fille de ce pays assista sa mère jusque dans ses derniers moments.

Et maintenant, j'arrive à un gros morceau de mon récit, le dernier de la quatrième génération, il s'agit de Fritz Edouard, né le 5 avril 1861, mon grand-père et, bien entendu, Louise Matthey-de-l'Endroit née le 10 juin 1863, ma grand mère, tous deux mariés au Locle, le 28 mars 1884.

Ils auront 8 enfants, dont le premier Henri-Edouard, pressé de voir le jour, selon la tradition des Daguette, arrivera au monde le 2 septembre de la même année! C'est ce qu'on appelle sauf erreur un mariage à la camomille, suivi d'une grossesse accélérée de 5 mois. Ne plaisantons pas trop, ils ont manqué de prudence et n'avaient pas de préservatifs. Bien d'autres parmi leurs successeurs et descendants auraient pu avoir la même surprise, sans les progrès de la contraception.

Cette pratique de l'essai préalable était courante, voire tolérée, pourvu que tout se termine à l'église. On avait, je crois, renoncé à consistorier les époux trop pressés comme cela se passait en 1705 où l'on voit la fille même du pasteur Perrelet subir cette réprimande publique à l'église, ce dont, d'ailleurs, elle ne paraît pas avoir souffert outre mesure. N'oublions pas qu'une telle aventure avait l'avantage de garantir une descendance, garantie sans laquelle une véritable tribu n'existerait pas, votre chroniqueur compris! La Réforme avait tout mis en oeuvre pour lutter contre le relâchement des moeurs, elle n'était pas parvenue à dompter les forces de la nature, toujours puissantes chez les vigoureux montagnons. Il n'en reste pas moins qu'une union mal commencée pouvait déboucher sur une guerre conjugale de longue durée. Les enfants désignaient la cohabitation de leurs parents sous le nom de guerre de 30 ans, en fait, elle a duré 59 ans,

presque le double, avec des trêves et accalmies mais sans jamais s'apaiser tout à fait. D'après les traditions familiales, la pauvre Louise était profondément énamourée du bel Edouard. Elle le voulait, elle le prit dans ses filets, mais il en déchira bien des mailles. Malgré nombre de déboires conjugaux, elle ne cessa pas d'aimer son Edouard, comme nous aurons l'occasion de le montrer. L'inverse est moins sûr, le grand père, de guère las, avait fini par s'habituer à sa Loêse, comme il l'appelait assez dérisoirement. Il faut avouer également que le pauvre Henri n'était pas une réussite, manquant de santé, d'intelligence et de volonté, il devait mourir prématurément. Avait-il souffert d'interventions malencontreuses lors de la grossesse ? Fut-il victime de gènes défavorables, la question ne comporte pas de réponse. Il faudra attendre la naissance de Louis Alexandre, mon père, pour voir la situation s'améliorer.

D'autres mécomptes surviendront dans la suite de la génération dont les produits furent d'inégale valeur. Mais, diront certains, on ne peut réussir à tout coup! et, de telles surprises arrivent dans les meilleures familles! Plus que le mariage forcé, le divorce marquait les conjoints, d'un signe d'infamie, dont ils avaient grand peine à se défaire. On peut expliquer ainsi les départs fréquents des maris abandonnant femme et enfants. L'église voulait bien consentir à unir devant Dieu des éléments peu faits pour s'entendre et sauver les apparences; elle se refusait à les séparer!

Mon père qui était progressiste avait coutume de déclarer, sans d'ailleurs courir le moindre risque que, si par malheur, son ménage devait aller aussi mal que celui de ses parents, il n'hésiterait pas à divorcer!

En fait, les moeurs de ce temps toléraient très mal le divorce, même prévu par la loi, c'est pourquoi nos deux malheureux étaient condamnés à s'entre-déchirer pendant près de soixante ans, non sans continuer à procréer!

Qui était mon grand-père? Le troisième enfant d'une famille comprenant pas mal de gens intéressants comme Charles-Auguste, Julien, Aléxandre et Cécile. Lui seul était un "artiste", c'est peut-être ce qui lui vaudra d'être aussi un noceur comme presque tous les porteurs du titre! Il ne réussit jamais à s'affranchir tout à fait de cette fâcheuse habitude: il se saoulait périodiquement, quitte à vivre ensuite très sobrement, il n'était donc pas un alcoolique, mais vraiment un noceur! Une sorte de drogué incapable de se passer longtemps de larges bordées où il savourait l'ivresse de la puissance et de la gloire! C'était chose courante à l'époque, ce qui explique la vigoureuse réaction de la Croix-bleue, des sociétés de gymnastique, du parti socialiste où l'ivresse était considérée comme dégradante, par conséquent interdite. Peut-être les grands chapeaux noirs de quakers ou de clergymen que portaient les militants devaient-ils agir comme signal et protection contre tout dérapage, au même titre que l'uniforme de l'Armée du Salut. Ceci pourrait expliquer l'étrange comportement de Marc Inaebnit croyant qu'on lui avait volé son grand chapeau noir. Il était comme fou, lui d'ordinaire si calme et maître de ses nerfs. J'ose à peine imaginer ce qui serait advenu d'Auguste Lalive si pareille aventure lui était arrivée. C'aurait été vraiment un crime de lèse-majesté et outrage à la morale publique. Le képi d'un gendarme ne méritait de loin pas le même respect.

Edouard signa et tint pendant quelques années puis, tout retomba dans l'ordre, c'est à dire, un relatif désordre!

Il n'est peut-être pas inutile de s'arrêter un temps sur sa naissance dont les papiers officiels disent qu'elle eut lieu à La Chaux-du-Milieu. En fait, il s'agit du Quartier (deuxième ferme avant la bifurcation Ponts-Chaux-du-Milieu). Le père Charles comme la plupart des

horlogers de l'époque travaillait à domicile. Sa pauvre Cécile, sur le point d'accoucher, n'en dut pas moins aller "livrer" au Locle. Elle rentrait péniblement, sentant que l'heure de la délivrance approchait. Le long de la route, un paysan la dépasse avec son char, elle lui demande de la laisser monter. Pour toute réponse, il fouette son cheval et part au trot. La pauvre femme arrive tout de même chez elle, l'enfant tombe entre ses jambes sur les dalles de la cuisine! Telle fut la naissance de Fritz Edouard! Naissance normalement réservée à quelque héros de la mythologie ou tout au moins à un mousquetaire! C'est peut-être le personnage qu'à travers l'ivresse, il n'a cessé de poursuivre inconsciemment. La vie horlogère et villageoise trop étroite pour lui devait éclater et s'élargir dans le rêve! Hypothèse bien entendu: pure hypothèse! Ce que je sais du grand père je l'ai appris par bribes et ouï-dire. En fait je l'ai peu connu, il ne m'a jamais raconté beaucoup d'histoires, même lorsque le 2 janvier, jour anniversaire de mon père, nous allions rituellement tous les trois boire un coup de rouge plutôt violet au Col-France.

Il était fier et assez peu communicatif du moins à mon égard; mais je ne l'imagine pas, un de ses petits enfants sur les genoux, genre Heidi ou Albert Anker. Il avait plutôt l'air d'un Prussien et, par la suite, pensant à ses yeux gris bleu, à ses moustaches tombantes, à une raideur presque militaire qui inspirait la crainte, je ne pouvais m'empêcher de penser à Bismarck. Ce rapprochement est peut-être dû à l'histoire qu'il m'avait tout de même racontée. En 70 ou 71 (Edouard avait 10 ans) un imbécile de franc-tireur français avait tué, précisément au Col-France, un Allemand alors que la guerre était pratiquement terminée et les Bourbakis réfugiés en Suisse. J'ai vu plus tard, beaucoup plus tard, le casque et les armes de l'Allemand. Il s'agissait d'un officier et ces

restes parvenus aux Brenets, je ne sais trop comment, ressemblaient étrangement aux dépouilles d'un aigle. Enfin parce que la guerre de 14 nous avait rendus hyperfrancophiles, je soupçonnais mon grand-père de sympathies germaniques. Après tout il était un blond aux yeux bleus ou gris bleu, je ne sais plus exactement. Type évidemment nordique que, d'après les historiens, on rencontre fréquemment en Franche-Comté, reste, selon eux, de l'occupation burgonde. Ne sommes-nous pas à un carrefour de peuples au centre même du tourbillon où s'effectuèrent les mélanges nord-sud, et couches millénaires aux couches millénaires. S'il est vrai que le croisement des souris blanches et noires donne des grises, mais aussi et toujours des blanches et des noires, on peut bien retrouver, dans cette énorme bâtardise, quelques types purs et d'origine. Quand on essaie de faire l'histoire d'une famille, il n'est pas interdit de rêver, surtout lorsqu'on retrouve, dans l'un au moins de ses enfants, des traits physiques et de caractère observés chez l'arrière grand-père.

De la jeunesse d'Edouard, je ne sais rien, sinon qu'il dut vivre aux "environs" et qu'il dut n'avoir reçu qu'une instruction primaire, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort intelligent et de s'exprimer avec facilité. Il avait même un certain talent oratoire et, la boisson aidant, de la verve et une ironie mordante qui lui donnait auprès de ses compagnons de bistrot le prestige d'un chef. Ajoutons à cela qu'il payait facilement à boire, gagnant bien sa vie.

Robuste, il l'était assurément. Etait-ce avec des compagnons gymnastes ou seul, je l'ignore, il se rendait à Besançon à pied, "par les raccourcis". Il avait fait du service militaire, je n'ai jamais su dans quelle arme, mais sans enthousiasme, et il n'en parlait jamais.

Dans la famille on racontait qu'il rentrait toujours après les autres, ayant récolté quelques jours de "clou" chaque fois. Il n'était pas fait pour obéir mais pour commander!

J'ai déjà parlé de son habileté que tout le monde reconnaissait. Mon père s'émerveillait du fait qu'à 60 ans, il faisait encore des montres-bagues! Il avait, comme tous les autres, travaillé à domicile d'abord, puis avait dû entrer en usine et s'astreindre à la discipline de fabrique. Inutile de dire qu'il n'y était jamais parvenu tout à fait, ou plutôt qu'il n'acceptait pas de s'y plier. Mon père racontait que parfois, il faisait la foire pendant trois semaines sans rentrer à la maison. La "mère" n'avait plus un sou et on vidait les cachemailles des enfants. La famille en avait beaucoup souffert matériellement et moralement. La sobriété générale et reconnue des frères Tissot, ses enfants, provenait d'expériences vécues et péniblement ressenties, encore bien des années plus tard.

L'alcoolisme, fin XIXème siècle, fut un véritable fléau des familles ouvrières et paysannes. Je n'ai jamais entendu dire que mon grand-père ait fait partie d'aucune société de tir, musique, gymnastique, de pêche ou autre; il fut toutefois fondateur, au Locle, avec quelques autres, d'une Société de Consommation qui d'ailleurs fit faillite à cause de l'infidélité du caissier, un certain Matthey-Doret qui devait être d'église et s'en tira sans trop d'ennuis. Il s'était établi à La Jonchère et ma grand mère avait fait une convalescence dans la pension qu'il avait ouverte. De là l'idée, autour de 1914, d'aller vivre à La Jonchère.

Edouard travaillait dès lors à La Chaux-de-Fonds et faisait les courses, se levant chaque matin vers 5 h. pour être au travail à 7h. La montée à pied aux Hauts-Geneveys exige une bonne demi-heure; les matins d'hiver,

quand il faut "brasser la neige", pas loin d'une heure. Ce régime ne laisse guère de loisirs! Il restait le samedi après-midi et le dimanche. Edouard fumait sa pipe devant la maison, entretenait le jardin, plantait les pommes-de-terre, bouturait même les bordures d'oeillets, allait aux champignons, faisait son bois.

Je me souviens de féeriques promenades au petit matin où nous profitions du brouillard pour aller dans le verger ramasser, en douce peut-être, les pommes tombées.

Une autre fois, nous sommes allés "trembler des vers" dans un petit bois marécageux au-dessous de Malvilliers. Cela consistait à marcher pesamment en mettant un pied devant l'autre pour faire sortir les vers; certains vers bien entendu destinés à la pêche au lac, un projet qui avait germé dans la tête du grand-père, mais qui n'eut, je crois, pas de suite. D'ailleurs l'expédition se solda par un échec complet, les vers refusèrent de se montrer. J'ai conservé pour le petit bois et la vilaine petite maison qui s'y blottit une certaine aversion.

A la Jonchère, on ne se promenait jamais le dimanche, où serait-on allés, on était à la campagne! Mais, vers la fin de l'après-midi souvent, grand-père disparaissait sans tambour ni trompette. La grand'mère savait à quoi s'en tenir. Edouard était au café, chez la mère Quadranti, sa bête noire, dont l'établissement était dans une ferme à quelque 5oo mètres au nord, dans la rangée égrenée le long de la route de Malvilliers. Ce bistrot et cette mégère, elle les observait avec ses lunettes d'approche dans une rage permanente. Un lieu de perdition d'où Edouard ne rentrerait que tard dans la nuit et dans quel état. Je l'ai vu rentrer une fois, les femmes, la grand'mère, Suzanne, parfois même Henriette l'attendaient; il fallait se

taire, lui enlever ses souliers, ne piper mot pour éviter sa colère et même des coups; un rien le mettait hors de lui, s'il ne cherchait pas lui-même noise. Je ne le reconnus pas, c'était la première fois que je voyais un homme ivre du moins dans la famille. Une terreur sourde régnait autour de lui, la grand'mère avait bien garde de s'approcher, elle savait qu'elle prendrait les premiers horions; Suzanne seule pouvait approcher le monstre, Henriette dut quelques fois s'interposer pour protéger la grand'mère, c'est qu'alors Edouard était fort et brutal. On disait qu'il ne craignait pas de se battre seul contre deux ou trois comparses et avait l'habitude de s'adosser aux murs pour mieux distribuer les coups. Oui, il était un redoutable bagarreur! Déshonneur de plus pour la famille! Il est vrai que la grand'mère le persécutait; s'il fumait sa "chière", c'est à dire sa pipe, dans la cuisine, elle se précipitait à la fenêtre pour ouvrir le guichet, il comprenait, sortait et se promenait devant la maison. Alors, même scénario: la grand'mère se précipitait pour fermer le guichet "sa chière empoisonne comme toujours!" Quel tabac fumait-il, oubliait-il de nettoyer sa pipe? je ne saurais le dire, mais cette surveillance perpétuelle, assortie de criailleries, remarques et brimades, n'était pas faite pour le retenir à la maison, alors il s'évadait!

S'il allait aux champignons, à en croire la grand' mère, il ne "ramenait" que des jambus, ces mousserons de médiocre qualité aux troncs durs comme du caoutchouc. Le temps qu'évoquait mon père où il allait aux champignons à la Montagne où les meilleurs abondaient: bolets, chanterelles, mousserons, écailleux, boules de neige dont on ramenait des hottes pleines, etc. était révolu. De plus, au Val-de-Ruz, les espèces ne sont pas tout à fait les mêmes. D'où une mésaventure qui faillit

très mal finir. Edouard avait rapporté un champignon dont il n'était pas sûr, il l'avait mis à part pour l'examiner, disait-il. Malheureusement, il l'avait sans doute oublié et Suzanne avait nettoyé la cueillette! Quelques heures après le repas, toute la famille et les invités rendaient tripes et boyaux. Le plus malade pensait avoir mangé le champignon. A grand coup de bols de lait chacun s'en tira, mais le souvenir en resta gravé dans les annales et la réputation de connaisseur de champignons du grand-père en fut passablement ébranlée. J'y pense toujours quand on me demande d'examiner une cueillette!

Bien sûr, il ne restait pas en arrière pour faire des blagues à sa Loèse! "Dis voire Loêse, j'ai entendu parler d'une recette extraordinaire, c'était de la semoule à l'ail". La grand mère s'exécute, présente le mets miracle! Edouard dans un énorme éclat de rire "Tu peux te la foutre au cul, ta recette!" Et cela, c'était lorsqu'il était de bonne humeur.

Lors de la crise de 21-22, il travailla dans la forêt avec le forestier Bilat et s'en tirait fort bien, heureux de ne pas être obligé d'aller signer!

Sa fille Henriette, qui allait parfois le rejoindre, racontait qu'elle trouvait le plus grand plaisir à l'entendre parler de la forêt, des espèces d'arbres, des plantes et des animaux. Ce qu'il savait, il l'avait appris dans le terrain ou l'avait observé lui-même. Plus tard, à la suite de divers mécomptes à La Chaux-de-Fonds, il trouva du travail au Locle, chez l'ami de mon père, Marc Inaebnit. Il ne rentrait plus que pour le week-end à La Jonchère, la grand'mère, bien que toujours accompagnée de Suzanne, se morfondait. Son horrible Edouard absent, plus de soleil, plus de joie, le Val-de-Ruz croupissait dans un brouillard permanent. Il fallut rentrer au Locle et habiter

en plein village; c'est là que la malheureuse Suzanne commença à entendre des voix! Ça allait cahin-caha! Mon père devait périodiquement aller rentrer son père ivre une fois de plus. C'était pour lui une honte insupportable! On installa le grand-père, la grand'mère et Suzanne sur les Monts d'abord chez Bersier, ensuite à la ferme du Bois Gentil, à portée de main!

Chaque dimanche, mon père allait voir sa mère et ne manquait pas de lui porter le meilleur morceau du dîner que préparait ma mère. Le grand père, presque aveugle, apportait des charges de dard en automne pour couvrir les rosiers. Je le vois encore descendre le chemin de l'école, couché sous la charge et je pensais à la fable du vieillard qui appelle la mort à son secours! Mais la mort se faisait attendre, elle survint le 22 janvier 1943. Edouard avait donc 82 ans, un bel âge pour s'en aller. Atteint d'une forte bronchite, je lui avais passé des poudres Dover que je prenais moi-même; c'était, je l'appris plus tard, une erreur, ce médicament contenait de l'opium, contre-indiqué pour les cardiaques, surtout âgés!

Suis-je, tant soit peu, responsable de sa mort, on ne le saura jamais. Toujours est-il qu'il s'assit tout à coup dans sa cuisine en disant: "Je suis foutu!" Il était mort en effet. Je trouvai que tout compte fait, il avait eu bien de la chance. Il n'avait pour ainsi dire jamais été malade et sa vie avait craqué comme une branche sèche! Ses derniers mots prolongeaient parfaitement la ligne et l'esprit de sa vie. La grand' mère fit faire un petit "cadre" avec la lettre de faire-part lisible derrière, elle le regardait avec une sourde rancoeur? Sans son persécuteur persécuté qu'allait-elle devenir? la vie n'était plus qu'un plat sans saveur et sans sel! Son veuvage dura cinq ans, il ne lui restait plus à régenter que Suzanne

sa pauvre fille à demi folle. Les visites de ses enfants ne la consolaient guére!

Tel fut Fritz Edouard Tissot, mon grand-père, reste à évoquer son puissant et illustre complément Loêse, née Matthey de l'Endroit, fille d'Henri et d'Hortense née Jeanmaire-dit-Quartier, du Locle, plus exactement des Varodes! famille non moins illustre de Bourgeois de Valangin, sans doute, mais les papiers à ma disposition ne le mentionnent pas.

Ma grand'mère Louise Matthey-de-l'Endroit, orpheline de mère, à ce que je crois, avait été élevée par sa grand mère, une Autrichienne, disait-elle, dont elle avait gardé une recette de salade sucrée qui faisait autorité en la matière. C'était une Erb c'est à dire aussi peu une Autrichienne que les Suisses allemands chez qui on envoyait les gosses "aux Allemands", étaient des Allemands! Le Dictionnaire historique et biographique le confirme comme suit: ERB : familles des cantons de Bâle campagne, Berne, St.-Gall, Schwytz, Soleure, Uri et Zürich; du prénom Erbo = héritier, dès le VIIIème siècle! Parmi eux des magistrats, un révolté, pas mal de héros morts au champ d'honneur, à St.-Jacques ou Marignan par exemple. Cette grand mère était probablement une servante venue de Suisse allemande. C'est le seul nom germanique trouvé jusqu'ici dans le pedigree de la famille!

La petite Louise a été élevée à la Porte des Chaux, non loin du domaine qui a donné son nom aux Matthey de l'Endroit. Le fait qu'elle ait été élevée par son aieule la plonge dans un ensemble de traditions encore plus paysannes, plus religieuses et plus strictes qui ne la préparaient guère à épouser un Tissot-Daguette. Mais, qui l'ignore, l'amour

est aveugle. Elle avait été à l'école, mais pas plus que son mari, sans doute aux environs dans une classe à plusieurs ordres. Si elle n'avait que peu d'instruction, elle n'en avait pas moins été éduquée, sans doute d'une façon assez stricte, religieuse et puritaine. Elle n'employait en général pas de mots grossiers, disait "le petit coin" pour les cabinets, sortait de la pièce pour faire "un vent". Ce n'était pas le style Alexandre. Pour elle jurer aurait été un grave péché: Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain! Elle employait volontiers des mots couverts, pour que les enfants ne comprennent pas; il fallait les tenir aussi longtemps que possible à l'écart des péchés des "grandes personnes". La distance entre un enfant et un adulte était alors énorme, la sexualité un tabou absolu.

Ainsi, l'oncle Henri avait "un fil à la patte" et rien de bon n'en pouvait résulter. L'innocente Paulette, ma petite soeur, hôte préférée de Louise, passa bien des heures à tourner autour de cet oncle pour essayer de voir ce fil! Ce fut en vain. Plus tard, tout le monde dans la famille, s'amusait beaucoup de cette anecdote.

Grand'mère semblait avoir une prédilection pour le féminin, c'est ainsi qu'elle affectionnait particulièrement ses poules, ses chattes et sa "pommière". Mais peut-être dans ce dernier cas était-ce simplement une locution régionale; le grand-père disait "une lièvre" pour un lièvre, de même qu'une homme (en réalité un'homme, mais en faisant la liaison comme dans unanime).

Jeune fille, comme le montre une photo, déjà assez rondelette, Louise Matthey de l'Endroit deviendra fort grosse par la suite. Généralement vêtue d'un fourreau noir qui lui descendait presque jusqu'aux pieds, il ne parvenait pas à dissimuler les multiples et importants bourrelets qui, partant du menton, des-

cendaient jusqu'au ventre où ils entouraient la taille. N'allez pas croire pour autant que ce monumental empâtement la rendait indolente. C'était tout le contraire; Louise ne cessait pas d'aller et venir d'un pas rapide, de vaquer sans relâche aux occupations du ménage, du jardin, de la basse-cour. C'était un bourreau de travail, d'autant plus qu'elle tenait impeccablement sa maison. Tout y reluisait, la propreté pour elle, avait la valeur d'un des dix commandements. Ses enfants racontaient qu'aux Billodes, pour entrer dans la maison, il fallait se déchausser devant l'Hospice situé à quelque cent mètres du domicile familial. A la Jonchère, on habitait un appartement situé à l'ouest d'une ferme de belle apparence et de vastes proportions. Un petit édicule protégeait la porte de la cuisine dont le fond était recouvert des larges dalles de calcaire habituelles, usées par les pas de plusieurs générations, elles étaient lisses comme des morceaux de savon de Marseille pendant la lessive.

La cheminée avec le potager occupait le fond de la pièce assez médiocrement éclairé, mais où régnait inconditionnellement une odeur spéciale qu'on ne tardait pas à identifier comme étant celle du pétrole.

Ma grand'mère utilisait en effet un potager à pétrole tel qu'on n'en peut plus voir que dans les musées.

Posés sur une petite table, deux cylindres jumelés, de quelque centimètres de haut, contenaient chacun deux mèches allongées réglables au moyen de jolies rondelles ressemblant à des pièces de monnaie, (elles étaient en laiton). Des espèces de bassins en émail blanc entouraient les feux, une nappe d'eau avait pour mission d'éviter l'échauffement de l'appareil et sans doute de supprimer les odeurs qui devaient en résulter. Inutile de dire que le nez le moins affiné s'apercevait rapidement qu'en fait, la

cuisine était parfumée au pétrole. Mais grand'mère et les habitants ordinaires du lieu ne sentaient plus rien; on l'eût froissée en lui disant que ses engins puaient!

D'ailleurs elle était fière, pour ne pas dire amoureuse de son potager à deux trous. Elle n'y faisait pas la cuisine ordinaire, les grosses soupes au riz, aux grus, avec force poireau, oignons et carottes, les gros rôtis du dimanche, les lapins et les poules de la basse-cour, non; le potager à pétrole immédiatement à disposition, permettait de maintenir en permanence des casseroles pleines de thé, devenu presque noir, qu'on réchauffait à toute heure et à tout propos. Grand'mère ne buvait pas d'alcool et, à la Tempérance, elle avait appris à boire du thé, l'eau étant réservée aux animaux. Le tilleul et de nombreuses et mirifiques tisanes figuraient aussi dans l'inventaire de ces appétissantes boissons. Quelque part au bas d'une armoire se cachaient deux seilles de cuivre bien ouvragées, destinées à contenir autrefois les réserves d'eau dont chaque foyer devait être pourvu et qu'il fallait aller chercher à la fontaine ou à la citerne, précisément dans ce genre de seilles qui pouvaient se porter sur la tête. Par miracle, l'une d'elles est parvenue jusqu'à moi, j'en ai le plus grand soin.

Des casseroles de laiton jaune pâle ou vermeille qui faisaient étalage, astiquées comme des sous neufs, il ne reste rien. Pas plus que de la grande "tapisserie" de la longue paroi qui, derrière la table, courait d'un bout de la cuisine à l'autre. Cette paroi avait toute une histoire. Devenue lépreuse, elle s'étalait comme un reproche, ou mieux, un défi, que Louise décida de relever... Un rouleau de papier d'emballage de deux mètres de large et de 5-6mètres de long fut, je ne sais comment, fixé au crépi. La lèpre

fut conjurée, on était au propre, enfin. Mais grand' mère ne s'en tint pas là; une telle monotonie ne lui convenait pas. La décoration commença et, grâce aux crayons de couleur, d'innombrables paysages tirés de cartes postales recouvrirent peu à peu la paroi. On y voyait des fermes, des chalets, des Alpes neigeuses, des lacs très bleus et joie suprême, des vergers en fleurs quelque part dans l'Oberland! Il ne manquait que l'accordéon et le cor des Alpes!

Quand Edouard rentrait le soir, il demandait goguenard: "Alors, l'Eplattenier, quest-ce que t'as repeint aujourd'hui?" Seul un grognement lui répondait.

Ma collaboration à la "fresque" de la cuisine marque mes débuts d'artiste peintre, elle me valut de plus une réhabilitation éclatante aux yeux de Louise. De mauvais garnement, rebelle, désobéissant, insolent, je devins collègue en peinture et fus dès lors traité en conséquence. Premier bienfait de l'art, il nous avait unis dans une durable amitié. Je me souviens que le dimanche soir, avant de remonter la côte pour aller prendre le train aux Hauts-Geneveys, il nous arrivait de trouver le temps long; la grand' mère prenait son ardoise et nous dessinait des paysages, avec chalets, Alpes et je crois même des vaches. Il y avait dans cette femme élémentaire un artiste endormi. J'ai toujours pensé, à tort ou à raison, qu'il y avait un filon d'art et de poésie dans la gent Matthey. On y connaît des orfèvres, un poète, un musicien Gustave Doret (un Matthey-Doret), (Paul Matthey, un peintre à Genève etc.)

Mais, revenons à la cuisine, une porte sur le côté droit ouvrait sur la belle chambre; sur la droite encore, la porte de la chambre à coucher n'était fermée

que par un assez considérable rideau rouge à fleurs, retenu par des chaînettes auxquelles pendaient des boules de bois garnies d'espèces de pyramides brillantes. J'y voyais des sortes de marrons étranges ou des têtes de morgenstern! Une autre porte à gauche au fond ouvrait sur un corridor, frontière infranchissable et truffée d'animosités secrètes, d'où un escalier montait à l'étage. C'étaient nos chambres d'enfant; il y en avait deux, entièrement en bois bruni par les ans. On couchait dans des lits de fer qui, sans doute, trente ou quarante ans plus tôt, avaient été des merveilles de la technique. Ils pouvaient se plier pour les déménagements ou lorsqu'on n'en avait pas besoin; quand on bougeait, ils faisaient de la musique. Des portraits de jeunes femmes au buste bien cintré avaient été mises là, au rebut sans doute. Seules la Jungfrau et la Chapelle de Tell convenaient à la belle chambre, avec l'inévitable roc battu par la tempête et surmonté d'une croix, d'où jaillissaient en tous sens les rayons sublimes de la foi, promesse de salut! Je donnerais cher pour les revoir ces belles jeunes femmes, figures de la Grenouillère, charme de Renoir et de Monet, encore inconnus de moi.

Mais, tout cela n'aurait été que banal, si l'ensemble n'avait été dominé, par la plus enveloppante, la plus inoubliable merveille: l'odeur des pommes, puissante, envoûtante, qui vous accueillait comme un chant d'allégresse, parfumait nos nuits et nos réveils tout ensoleillés.

L'ennui voulait qu'il n'y ait pas de cabinets à ce niveau. Pour peu qu'on ait croqué quelques pommes, il fallait à tout prix se soulager au cours de la nuit et, pour cela, faire le plus abominable des parcours. Descendre l'escalier de bois qui criait, suivre la frontière où tout pouvait arriver, entrer dans la grande chambre, toujours ouverte sur la chambre à coucher où,

sans doute, la grand'mère ne dormait que d'un oeil, et serait forcément réveillée par le grincement des portes et du plancher; traverser ensuite la cuisine, toujours dans le noir, les pieds nus sur les dalles glacées, sortir enfin pour pénétrer dans le "petit coin" où, risque suprême, on aurait pu pisser à côté de la lunette dont le bois blanc était récuré avec le plus grand soin. Quelle expédition! et il fallait encore refaire le même chemin en sens inverse. Cela avait quelque chose d'affolant, de terrible, d'inhumain! Comment trouver un moyen simple d'éviter de telles épreuves qui pouvaient se répéter souvent? Je décidai de m'agenouiller sur le bord de la fenêtre et de pisser de mon mieux pour ne pas asperger la façade et, si possible, diriger le jet au-delà de la courtillette qui courait sous les fenêtres tout le long de la façade. Combien de fois ce moyen simple fut-il utilisé? sans doute pas très souvent.

Tout à coup, la grand'mère scandalisée et furieuse nous prend à partie, le cousin Marco et moi: "Vous avez pissé sur mes passe-velours, petits saligots, ça ne se passera pas comme ça, etc.." Les dégats, dûment constatés, étaient considérables: outre les "passe-velours" qui devaient être des quarantaines brunes et parfumées, les belles de nuit, les tiges de maïs, plantureuses comme des légumes ou des plantes tropicales, avaient été attaquées par l'urine; nous fûmes honteux à un point que je ne saurais dire. Bien entendu, j'étais le coupable principal, l'instigateur du crime, jamais Marco seul ne se serait permis un tel forfait. Totalement confondus, l'idée ne nous vint même pas de nous demander si un pot de chambre n'aurait pas mis fin à nos débordements. Je n'ai pas souvenir d'une telle proposition ni d'avoir vu aucun de ces

braves ustensiles dans les chambres parfumées de l'étage! Je dois cependant reconnaître que, malgré de fréquents incidents du même genre, un lien dont je ne fus conscient que peu à peu, nous unissait grand'mère et moi, c'est l'amour des fleurs et des jardins.

Autour de la ferme on en voyait partout. Non des fleurs rares ou coûteuses, mais celles de la paysanne, dont elle pouvait récolter et conserver les graines. D'autres, vivaces comme il en existe au Val-de-Ruz dont le climat est plus doux que celui de la Montagne. Les passe-velours, les oeillets, les roses en buissons, les capucines, les pensées, les belles-de-nuit espèce de narcisses couleur tabac qui s'épanouissaient à la tombée de la nuit, pavots, aconit, pieds-d'alouette et, présence étrange, de place en place, surgissait une magnifique tige de maïs, obtenue en enterrant un seul petit grain jaune, distrait de la pitance des poules.

Rien ne me paraissait exprimer mieux le mystère de la croissance végétale; je n'avais pas encore eu le privilège de planter le gland d'où est sorti le chêne du chalet, dont aujourd'hui, après une quarantaine d'années, le tronc a bien 30-40cms de diamètre et une douzaine de mètres de hauteur. Avec la grand'mère de la Jonchère j'ai appris à aimer et admirer les choses les plus simples, que sa dévotion contagieuse magnifiait.

Rien de ce qu'elle obtenait ne pouvait être ordinaire, ses oeufs étaient plus gros que ceux des paysans du voisinage, le jaune d'une intensité inégalable, grâce au maïs qu'elle distribuait abondamment à ses poules, des Leghorns et des Viandott, si j'ai bonne mémoire, des brunes cuivre et feu, des blanches comme le lys, taches mouvantes sur le vert

de l'herbe, relevées encore par la petite dentelle rouge des crêtes, sans parler, bien entendu, de l'orgueilleux panache de la queue du coq, noir de jais avec des reflets bleus, de la crête haute négligemment retombante sur le côté, enfin des espèces de fanons encadrant le jaune du bec.

Mais ma grand mère ne supportait ce coq que par une nécessité purement biologique, celle d'avoir des oeufs qu'elle pouvait faire couver. Son amour allait tout entier à ses merveilleuses soeurs: les poules, que je croyais d'ailleurs si souvent et si cruellement agressées par cet abominable tyran, le coq!

Encore un mystère que j'ai mis bien du temps à percer! Mais n'allez pas croire que la grand mère élevait ses poules par pure tendresse ou en esthète seulement. Si ses pensionnaires surpassaient en beauté, en santé, tous les gallinacés du voisinage, comme tout ce qui avait rapport direct ou indirect avec sa gracieuse majesté, elles ne lui donnaient pas moins des soucis et lui créaient des devoirs spéciaux. Le poulailler était adossé à ce qu'on appelait la tonnelle, qui n'en était pas une, mais plutôt une sorte de loge, dont les portes à deux battants s'ouvraient largement sur le pré et fournissaient une protection contre le vent. Des meubles de jardin n'attendaient que les gens désireux de se reposer, c'étaient de larges fauteuils d'osier, achetés aux vanniers ambulants, dans lesquels on était divinement bien assis, quelques chaises longues, enfin une petite table de fer ronde à trois pieds qui, de ce fait, ne boitait jamais. L'ensemble était périodiquement repeint en vert émeraude, gage d'une durée indéfinie. Preuve en soit leur présence toujours vaillante au chalet, pieuse relique dont je ne saurais assez recommander

le soin à tous les descendants présents et futurs. Ajoutons à ce décor le grand poirier au large tronc et aux branches noueuses qui, en automne, fournissait des corbeilles de petites poires à demi-sauvages truffées de pierres et presque immangeables, mais qui, cuites au jus, beaucoup de jus bien sucré, avec un brin de cannelle, faisaient les délices des gosses que nous étions. Je n'en ai jamais mangé de meilleures, ni même d'aussi bonnes, à croire que ce genre de poires n'existe plus. Etait-ce la pelure ou la queue par laquelle on pouvait les saisir pour les enfourner d'un coup dans la bouche, qui leur donnait ce goût agreste, un brin amer, rêche, d'un parfum inondant la bouche, le nez, je dirais même, l'âme tout entière! Friandise plus saine que les tablettes ou le chocolat, disait grand'mère qui l'offrait généreusement à notre gourmandise dans de grandes jattes de terre, brunes dehors, blanches dedans.

Le poirier avait une autre particularité originale, les nuits de vent ou de tempête, il se mettait à sonner. Pas comme une cloche, bien sûr, mais comme une chèvre, si l'on veut, égrenant ses sons de grelot que nous épiions de nos lits dans l'obscurité. On m'en a tant parlé que je suis à peu près certain de l'avoir entendu, comme les sirènes des phares en Bretagne, mais rien n'est moins sûr!

Aucun mystère druidique ou de sorcellerie dans cet étrange comportement du maître poirier. Mon cousin en était la cause; c'est lui qui avait lancé en l'air le grelot resté suspendu dans l'arbre. Il en était assez fier, prenant ainsi place parmi les mythes de la Jonchère.

Enfin, revenons-en à nos poules. Avec sa basse-cour grand'mère nourrissait une nuée de moineaux,

abominable engeance. Aussi était-elle obligée d'y mettre ordre périodiquement quand le mal tournait à la catastrophe! Entrant furtivement dans la volière, munie d'un tape-tapis, elle étourdissait une dizaine de moineaux qui, boiteux ou l'aile cassée, se débattaient lamentablement sur le sol. Prise de pitié, la bonne Louise, habituée à ce manège dès l'enfance à coup sûr, leur tordait le cou, l'un après l'autre, avec le calme de la Justice aux yeux bandés, mais sans balance!

Certaines poules ne lui obéissaient pas au doigt et à l'oeil; c'était pourtant leur moindre devoir, étant nourries et logées comme elles l'étaient; les perverses se mettaient à glousser et ne pondaient plus. Dès lors, elles devaient se contenter du nom de tiopes et méritaient un traitement approprié. Grand'mère les enfermait seules dans des casiers obscurs, des cachots à poules, où elles avaient tout le temps de réfléchir à leur inconduite. Pour garantir le succès de l'opération, le fond de la cage était inondé: ça leur ôtait l'envie de couver!

En ce temps, l'éducation s'alliait à la fermeté prescrite par les Ecritures, ce principe s'appliquait aussi bien aux légumes qu'aux animaux et aux enfants. C'est ainsi qu'on apprenait la propreté aux petits chats en leur frottant le nez dans leur caca ou leur pipi; aux enfants à ne plus "faire au lit" en leur administrant une "bonne" fessée, comme on disait! La race était plus vigoureuse qu'aujourd'hui, les psychologues inconnus, les mignons n'en étaient pas traumatisés, à quelques exceptions près, dont la nature plus ou moins vicieuse semblait se révéler ainsi de très bonne heure!

A la saison, les poules se dispersaient dans les prés sous la garde d'un coq qui, tout en picorant, n'oubliait pas de scruter le ciel. Les éperviers

n'étaient pas rares alors et les splendides poules de grand mère offraient d'irrésistibles proies. Souvent elle observait elle-même le ciel avec ses jumelles, alertée par les croassements furieux des corbeaux qui, en bande comme des loups, harcelaient un rapace. Quel admirable spectacle et quelle douce et savoureuse vengeance! Les éperviers, malgré toutes les précautions possibles, lui ravissaient chaque année deux ou trois volatiles. Elle leur aurait peut-être pardonné, comme l'enseigne l'Ecriture, étant donné leur diabolique nature, s'ils n'avaient abandonné leur proie Dieu sait où, parce que trop pesante. Et l'affaire se soldait par une perte intolérable pour le stupide oiseau autant que pour l'éleveur! Un rôti perdu est une perte intolérable qui concerne l'humanité tout entière! Si seulement notre héroïne avait pu traiter les éperviers comme les moineaux. Malheureusement c'était bien rare que l'un d'eux fût assez sot pour se risquer dans les treillis du poulailler et se faire massacrer.

Tout cela se passait à l'ouest de la maison face à l'étendue du Val de Ruz qui s'ouvrait jusqu'à des lointains insaisissables du côté de la trouée de Bourgogne. C'était le bon côté, l'autre, à l'est de la maison, celui du paysan et de sa famille que la grand' mère détestait, ne pouvait être que maudit. C'est là que les poules et poulets allaient finir leurs jours. Devant le charti et le grand tilleul trônait l'autel des exécutions, un énorme tronc. Suzanne, ou le grand-père, nullement touchés par le virus de la pitié et dont les nerfs étaient solides, se chargeaient des exécutions. Un bon coup de hache bien décidé tranchait le cou de la bête qui, cessant de crier, s'envolait sans tête et toute sanguinolente à vingt ou trente mètres de là! Et la grand mère de se récrier sur l'humanité, de sa façon de procéder ou faire procéder,

si l'on songe à la mère Aicart qui tue les poules en leur coupant la langue avec des ciseaux. Méthode barbare, indigne d'un pays civilisé! La pauvre bête ne mourait qu'après s'être saignée dans une agonie atroce, alors que la méthode pratiquée et préconisée par elle entraînait une mort immédiate, propre et sans douleur. Les poules n'avaient pas le temps s'apercevoir qu'elles étaient mortes! Mais elles l'étaient bel et bien et on pouvait commencer de les plumer en toute tranquillité!

On conservait le duvet pour les édredons, un peu lourds peut-être, mais excellents vu leur provenance et, bientôt, la poule découpée allait découvrir ses trésors de graisse jaune doré, autre preuve de la façon exemplaire dont elle avait été nourrie!

La poule au riz de grand'mère défiait toute concurrence et garantissait les visites des enfants et petits-enfants pour le dimanche suivant!

Comme on le voit, tout marchait à merveille du côté Tissot. Il n'en était pas de même de l'autre côté, le côté Sandoz.

Pour quelle raison ma grand mère tenait-elle en si profond mépris les malheureux voisins? Il semble que la "mère Sandoz" était curieuse et s'était permis d'épier la famille Tissot-Daguette. Est-ce pour cela que la grand'mère répétait à l'envi comme un refrain et en toutes circonstances "Madame Sandoz, tirez les rideaux!" Peut-être faut-il voir dans cette habitude de détester et dénigrer les voisins, fort répandue à l'époque, l'absence de divertissements, de nourriture téléguidée pour satisfaire les instincts meurtriers, sommeillant au coeur des enfants du bon Dieu.

Mais,il yavait plus; les Sandoz, tout riches et propriétaires qu'ils étaient, n'avaient pas la moindre notion d'hygiène. Les enfants mal tenus et grossiers en témoignaient abondamment, mais suprême con-

damnation, les Sandoz se soulageaient dans la raie de l'écurie! Pouvait-on imaginer pire bassesse ? Conduite plus bestiale ?! Ils avaient pourtant des cabinets! Pour ces raisons et, sans doute, d'autres, que j'ignore, le côté Sandoz était interdit aux enfants non accompagnés, à moins qu'il se fût agi d'un aller et retour à la cave située dans le charti où de larges quartiers de viande trempaient dans la saumure.

A des moments déterminés et sous la conduite de nos oncles, père ou grand-père, le côté Sandoz nous était autorisé. C'était particulièrement le cas pour la cueillette du tilleul dont les branches se penchaient sur le toit du charti et offraient à nos mains leurs ailettes parfumées! Combien alors toute occupation sortant quelque peu de l'ordinaire séduisait notre curiosité.

Gravir les échelons, parvenir sur un toit, voir la cour, les gens, les bêtes d'en haut, la tête plongée dans la douce touffeur du tilleul inondé de soleil; c'était un monde nouveau, un Eden gagné sans effort, la félicité!

Il y avait aussi les exécutions, mais cette barbarie ne reprimait pas le bonheur. Bien entendu, ces défenses ne suffisaient pas à éteindre notre goût du nouveau et même de l'aventure. Or, il y avait là, de l'autre côté de la route, une attraction presque irrésistible. C'était la fontaine, aux larges bassins et au jet abondant. A la saison des dents-de-lions, quand les prairies se couvraient d'or au soleil, comment ne pas aller jouer avec cette éternelle tentatrice, l'eau!

Nous nous eclipsions, Marco et moi, du côté maudit, méprisant la faute et ses conséquences, pour installer d'innombrables conduites d'eau fabriquées au moyen des tiges de pissenlit. Comment ignorer

l'invite des tiges creuses et transparentes dont le petit bout avait manifestement été créé pour pénétrer dans le gros bout de la tige suivante. Ensuite, on aspirait pour amorcer le syphon et, à 3-4 mètres du bassin, l'eau argentée s'écoulait avec toute la grâce possible. Même qu'on voyait les bulles courir le long du tube vert pâle! Un miracle quoi et l'occasion rêvée de prendre conscience d'un phénomène élémentaire de physique expérimentale!

La grand'mère ne l'entendait pas ainsi; aussi étions-nous forcés de répondre à ses appels furieux. C'était de nouveau André qui avait mené l'expédition et fait désobéir son cousin! La grand'mère tempêtait mais ne tapait pas; avec un peu de patience tout se tassait, mais son acrimonie à l'égard de ce sale gosse de la ville ne faisait que s'accumuler et nous étions, grand'mère et moi, en guerre continuelle, larvée ou pas. J'avais forcément imaginé quelques tours de ma façon et profité des circonstances avec toute l'intelligence dont j'étais capable.

Ainsi, un été, nous devions aller glaner, souvent les pieds nus sur les barbes des éteules, des heures durant, pliés en deux vers la terre brûlante, avec le soleil sur la nuque. Nos sacs ne se remplissaient que lentement, pas le moindre abri en vue, sur les larges campagnes. Et puis, il y avait les "lunettes d'approche" de la grand'mère; pas moyen de biaiser, de se cacher. Heureusement, la nature vint à mon secours sous la forme d'un énorme saignement de nez. Le mouchoir gonflé de sang comme une éponge, je regagnai la ferme. Là, ô bonheur, ce fut encore pire. L'eau froide, les compresses sur le front, les clés sur la nuque...rien n'y faisait. Le sang continuait d'affluer, l'eau de la cuvette passait au rouge foncé. La grand'mère s'affolait, je ne faisais rien

pour diminuer sa terreur, feignant un début d'insolation et des maux de tête. La grand mère tint le coup, mais elle dut mesurer le poids de ses responsabilités: André ne supportait pas le soleil, c'était évident! Je ne dus plus jamais aller à la glane! les poules ne s'en portèrent pas plus mal et moi beaucoup mieux, je l'avais possédée!

Un autre jour, Marco et moi, fûmes envoyés au bois quelque part dans la forêt au-dessus de La Jonchère. Nous échappions ainsi au péril du "mauvais côté". On avait beau chercher, le bois étais rare. Un tas de branches à demi pourries ici et là, quelques écorces et retaillons. Tout à coup des cris et une formidable "dérupitée" du cher Marco sur une paroi de rochers en toboggan, je regarde médusé! Est-il devenu fou brusquement? La réponse ne se fait pas attendre, un essaim de guêpes m'assaille. Je me sauve, mais, pas en bas des rochers, et me retrouve à la lisière du bois avec onze piqûres sur le crâne. Tout se passa aussi bien que possible et j'attribuai le peu d'effet du venin au nombre élevé des piqûres!

Etait-ce la bonne explication? Marco s'en tira lui aussi, mais j'ignore le nombre de ses piqûres! Il fallait retourner à la forêt, l'aventure ne suffisait pas à nous dispenser de cette utile occupation. Heureusement la fortune nous sourit sous la forme d'un tronc assez coquet, qui fut arraché sans peine grâce à ses racines pourries. Nous rentrâmes glorieux, exhibant notre trophée, ce fut hélas, une nouvelle raison de retourner en forêt. Voulant continuer notre exploitation, nous ramenâmes force bois pourri. Cette nouvelle pratique n'était pas du goût de la grand mère et nous fûmes libérés des corvées de bois. Nouvelle victoire des travailleurs associés! Une sorte de syndicat était sur le point de naître!

J'étais fort mécontent de pareilles vacances. A la maison, je devais travailler, certes, mais toujours avec la récompense d'un moment de loisir consacré au jeu.

A la Jonchère, en vacances, le régime rejoignait celui d'un camp de travail, une corvée en appelait une autre. L'oisiveté étant la mère de tous les vices, il importait que nous soyons toujours occupés. -"Allez sarcler un carreau du jardin potager!" c'était la pire des herbes, l'abominable mouron, aux racines nombreuses et fines comme des cheveux, toujours cassantes. Il ne nous restait qu'un recours, faire durer l'opèration, ce que nous ne manquions pas d'entreprendre. Mais de nouveaux ordres franchissaient la barrière: "Allez tout de suite à Boudevilliers! -achat: une bobine de fil, un pain, n'importe quelle broutille... Et, encore, au retour... n'étions-nous pas sûrs de ne pas nous voir ré-expédiés d'urgence à la Coopé des Hauts-Geneveys! Or, Boudevilliers était à 3 kms, les Hauts-Geneveys guère moins. Il fallait, de toute évidence, prendre des mesures pour tempérer les ardeurs du Ministère des Communications. Nous partions donc pour acheter la boite de punaises ou de saccharine ou de cirage! Arrivés au premier collecteur, vers Boudevilliers, nous enlevions souliers et chaussettes et descendions les pieds dans l'eau jusqu'à la cheville. Cela rendait la marche beaucoup plus attrayante.

Nous examinions les plantes aquatiques, les insectes tapis sous les pierres, que nous faisions fuir comme des flèches dans tous les sens. Au plaisir de la découverte, de la fraîcheur et d'une pérégrination originale se joignait, comme pour l'épicer, une légère peur de se faire pincer un orteil par quelque ennemi inconnu. Il n'y en eut d'ailleurs jamais, sinon que le temps de parcours grandissait en proportion de nos ébats.

La campagne était si solitaire que je ne me souviens pas d'avoir rencontré personne le long du collecteur. Pas une bergère, pas un faucheur, pas une vache! rien que l'espace à peine mesuré aux rangées de peupliers encore debout en ce temps-là!

A peine rentrés, il nous fallait nettoyer les casseroles, les augets, les bidons, aller au lait quelque part dans le haut du village, que sais-je encore? La grand'mère, jamais à court d'imagination, avait des projets pour les cent années à venir! Et, on appelait ça des vacances! c'était de la détention avec travail forcé!

Un lac amer s'amassait en moi dont le niveau montait de jour en jour; il devait fatalement déborder! Ce fut à l'occasion du bain hebdomadaire. Une grande seille avait été amenée dans la tonnelle. On y transportait l'eau froide et chaude de la cuisine. C'est ainsi, qu'à tour de rôle, on se baignait tout nu en face de la campagne déserte et silencieuse. Capable de me laver et frotter seul, on me laissait tranquille. Le moment n'était pas desagréable, pour cette raison peut-être, après avoir revêtu une chemise fraîche et des caleçons impeccables, j'oubliai mes vêtements sales au fond de la tonnelle. Grand mère arrive, armée d'une réprimande percutante! J'essuie.

Un peu plus tard, c'est son tour d'aller prendre son bain, l'eau sans doute peut encore servir. La pensée, quelque peu perverse, de voir ce corps énorme et rebiffant de graisse faire déborder la seille, éveille ma curiosité! Le bain de grand mère terminé, je m'offre le plaisir d'une petite inspection. L'eau a-t-elle débordé? Il ne semble pas, mais, aubaine inespérée, que vois-je? Un tas d'habits à côté de la seille! Je vais aussitôt quérir ma persécutrice.

-"Alors, regarde, à qui sont ces habits?
La riposte fut foudroyante! ..je n'avais qu'à m'en aller chez moi pour apprendre que les enfants n'ont pas le droit de faire des remarques aux grandes personnes! à qui ils doivent respect et obéissance! Une fois de plus, mon sens de la justice se trouvait radicalement ébranlé! Ainsi, ce qui valait pour les uns, ne valait pas pour les autres! A n'en point douter, les dés étaient pipés!

Sans avoir lu le Discours sur l'origine de l'inégalité, j'avais appris que l'autorité n'était pas astreinte aux règles qu'elle imposait aux autres!

Décidément, je ne comprenais rien à l'exercice du pouvoir. Ce n'est pas Marco qui se serait permis une telle incartade. J'étais un rebelle de nature, l'avenir l'a prouvé en mainte circonstance, que ce soit en famille, à l'école, dans la société, au service militaire! Je n'ai cependant jamais été vraiment trop loin, je me suis raisonné, ai cherché à esquiver, quitte, par la suite, à exercer à mon tour, une autorité qui supportait mal l'opposition. Sagesse ou lâcheté qui se vanterait de pouvoir en décider ?

Mais laissons ce petit accès de révolte pour rappeler une aventure qui aurait pu me coûter cher. Ne va-t-elle pas prouver que, contrairement à toute logique, la grand'mère avait raison de considérer le côté Sandoz comme frappé de quelque mystérieuse malédiction:... c'était le jour des gâteaux, ou si vous préférez, des tartes; les Challandes, dans leur pauvre ferme délabrée, faisaient au four. Pour quelle raison au juste, je ne le vois pas, je revenais de leur ferme une plaque dans les mains que je portais consciencieusement devant moi. Arrivé dans la cour des Sandoz, sous le grand tilleul, mon regard fut attiré par une escarpolette où, dans la direction

opposée à celle de mon chemin, se balançaient deux images de bonheur... Pour ne rien perdre du spectacle, je me mis à marcher en arrière. Un choc d'une extrême violence, celui de mon menton sur un corps dur, fut suivi d'une plongée dans le noir, enfin dans un liquide épais et nauséabond. L'affaire d'une seconde je repris mes sens, les pieds heureusement sur un sol solide. J'envisageais déjà de m'accrocher à l'orifice pour me sortir de cette pénible situation, lorsque des bras vigoureux vinrent, en moins de rien, m'extraire de mon trou. J'étais, hélas, tombé dans le creux à purin. Il ne me restait qu'à regagner le côté Tissot, avec ou sans plaque à gâteau, mais le menton en sang, jambes et pantalon dégoulinant de bouse. Je fus reçu avec les honneurs convenant à une si pitoyable situation. La grand mère furieuse et inquiète ne perdit pas une minute. Une seille remplie d'eau fraîche fut amenée au milieu du pré et, dépouillé de mes habits puants, nu comme un ver face à la grande nature, je reçus ordre de me débarbouiller de mon mieux. Inutile de tergiverser, cette fois, j'avais perdu! La grand mère m'apporta une chemise et des pantalons propres, mes habits, signes tangibles de ma honte, furent mis à tremper dans la seille d'où je venais de sortir! Mon menton assez largement ouvert fut duement pansé. Je m'en tirais à bon compte grâce au savoir faire de la bonne Louise. Elle ne me félicita certes pas, mais ne se moqua pas non plus de moi, ce dont je lui fus reconnaissant. Elle avait, tout compte fait, été à la hauteur des circonstances! N'étais-je enfin pas assez humilié? tomber dans le purin n'était déjà pas drôle, mais être contraint, sans la moindre opposition, de se baigner nu, à mon âge, dans les prés ouverts à tous les regards, n'était-ce pas une des pires

calamités qui pouvait s'abattre sur un homme libre et fier. Cette fois, ma grand mère m'avait vu tout nu des pieds à la tête, ce qui, sans doute, l'avait moins surprise que moi. Elle en avait vu d'autres avant moi, jeunes et moins jeunes.

Ce fut bien pire le samedi quand mon père parut, il ne fut pas long à connaître ma pitoyable aventure. Il s'approcha de moi, retroussa son nez, m'inspecta et déclara que, manifestement, je puais encore! Il se détourna avec un air de dégoût et ne consentit à me reconnaître pour son fils qu'après plusieurs ablutions supplémentaires et approfondies. Lui ne me ménagea pas les quolibets, sans vouloir admettre un instant qu'un sort contraire s'était acharné sur moi du côté maudit, celui des Sandoz.

Enfin, tout le monde fut rasséréné quand il fut duement constaté que je n'étais pas tombé dans la fosse à purin, mais, heureusement, dans le canal conduisant la précieuse matière au pré où une vanne permettait de l'introduire dans le tonneau à pergue!

Personne ne se demanda s'il était judicieux de laisser un regard ouvert dans une cour où vivaient et jouaient des enfants! - Ce petit imbécile n'avait qu'à regarder son chemin!...en attendant, je conserve précieusement une cicatrice encore bien visible sous le menton. Marque authentique, s'il en est, du dur apprentissage de la vie et de tous ses emmerdements, au propre comme au figuré!

Combien de pages me faudra-t-il encore pour faire le tour de ce monument de mon enfance? Ma grand mère Tissot... Oui, je m'en souviens tout à coup, elle n'avait plus de dents et ses gencives, devenues dures comme des meules de moulin, lui permettaient pourtant de se nourrir. Bien sûr, elle devait tremper son pain dans le café ou la soupe, mais la façon dont elle mordillait une cuisse de

poulet et en venait à bout dénotait une voracité peu commune et révélait une évidente gourmandise! Je la vois encore devant ses casseroles, goûtant une sauce en remuant la machoire à petits coups rapides pour mieux déguster et terminant l'opération par un claquement de langue satisfait! Dieu que c'était bon! sans doute, Louise était-elle bonne cuisinière, je n'en donnerais pour preuve que le beurre doré que nous faisions nous mêmes, les biscuits à la crème toujours cuits à point, mais, surtout, les énormes plats d'énormes macaronis gros comme le petit doigt qui achevaient rituellement la journée du dimanche. Enrichis de fromage, ils baignaient dans la graisse! C'était un délice! A coup sûr des macaronis de cette taille n'existent plus!

Grand'mère, autant et plus que ses hôtes, s'en rassasiait et entretenait ainsi l'ampleur de son personnage. Quant à nous, non moins repus, nous grimpions allègrement le raide chemin des Hauts-Geneveys où déjà nous nous réjouissions de voir le train arriver. Bientôt nous l'entendions haleter grimpant la côte de Malvilliers, puis apparaissait dans une lueur rose, l'énorme panache de fumée, enfin la machine qui, progressivement, ralentissait pour s'immobiliser dans le grincement des freins. Ça sentait le charbon, la fumée et surtout l'huile chaude, odeur divine!

Profitant de l'arrêt, le chauffeur rechargeait le foyer, lui aussi tout peint en rouge flamme, comme pour le plaisir de faire jaillir de la cheminée un énorme écheveau de fumée noire comme de l'encre.

Bientôt nous traversions le tunnel des Loges, dans l'odeur âcre et délicieuse qui s'introduisait, on ne savait comment et par où, dans les wagons! Nous nagions en pleine magie!

Un des moindres dons de la grand mère n'était pas de soigner à peu près toutes les maladies. Elle aimait cela, on le sentait, ses interventions toujours bien pesées s'accomplissaient avec une vigueur et une efficacité digne d'un major médecin ou plutôt vétérinaire!

Elle disposait d'iode, de toute-bonne, de sel Karlsbad, d'huile de ricin, de tisanes, enfin de térébenthine dont, au besoin, elle nous ingurgitait une large cuillerée; le pétrole lui-même servait à badigeonner la gorge en cas d'angine. Je me vois encore assis sur la table, entre les mains une tasse de café noir où flottaient, menaçants, des yeux d'huile de ricin!..et hop, rien n'était plus facile que d'avaler cet infâme breuvage!

J'avais espéré, une autre fois, échapper au dégoût huileux du ricin en choisissant le sel Karlsbad...ce fut presque pire! Ces remèdes de cheval n'engageaient guère à contracter de nouvelles maladies! Mais, c'était incontestable, aucun mal ne résistait à cet Esculape femelle! Grand'mère n'avait-elle pas immédiatement diagnostiqué le mal dont souffrait une cousine? Sa pâleur de pâte à modeler, l'habitude de se gratter le nez, fournissaient des indices certains sur la maladie. Un remède puissant la débarrassa aussitôt d'une marmelade grouillante de vers! Elle était sauvée, bien sûr, ni parents, ni médecins n'y avaient rien vu. La grand mère scrutait le corps, dépistait les maladies, connaîssait d'avance les remèdes selon un ancestral usage, la purge administrée avec décision restait l'une des armes les plus efficaces de sa panoplie!

Elle avait le don, c'est certain! N'avait-elle pas guéri également une fille du Locle atteinte de tuberculose des intestins en lui faisant prendre des bains de soleil, dans une sorte de cabane fer-

mée par quatre couvertures attachées à des piquets. Bien qu'encore enfant, ce mystérieux temple de Vénus, me préoccupait beaucoup et j'aurais bien voulu voir comment le soleil agissait. Mais, nous le savions, aller guigner la déesse entraînait fatalement la mort! Il n'en était pas question.

Mon père avait hérité le besoin de pourchasser les maladies et d'administrer remèdes et fortifiants dès les premières heures du jour avant de se rendre au travail. S'étonnera-t-on, dès lors, que mon plus cher désir, mais toujours refoulé, était de devenir médecin. Je m'en consolai en persuadant mon petit frère de le devenir à ma place et je récidivai avec mon dernier enfant Louis 6ème du nom!

A La Jonchère, Madame Fritz Ed. Tissot ne fréquentait pas n'importe qui, elle avait son idée sur chacune des familles du hameau. Les Sandoz et les Challandes étaient sales, les Favre et les Guyot chez le capitaine, honorables; venait ensuite le petit bien, la mère Quadranti et la mère Chédel, les deux tenancières des bistrots du lieu, des femmes perdues, des chipies; ensuite, les de Merveilleux, oui des aristos, peut-être des Prussiens puisque leur nom n'est qu'une traduction de von Wunderlich (elle ne savait pas que le premier du nom avait été cuisinier de Jean de Fribourg et que la traduction du nom remontait au Moyen-âge). Ils vivaient dans la misère avec leur bande de gosses tous plus déguenillés l'un que l'autre, c'était vraiment du merveilleux, on ne pouvait imaginer pire déchéance. Elle les poursuivait d'une haine tenace et n'était pas loin de voir, dans cet abaissement, une sorte de jugement de Dieu! -"...et ce sont ces gens qui nous ont gouvernés...des tyrans à la Gessler, dont les Républicains de 48 nous ont délivrés...et, pour sûr d'anciens Prussiens!.!

Heureusement, quelques familles tout à fait recommandables pouvaient être fréquentées, les Vuillème, tout en haut du hameau, pas très riches, mais honnêtes et serviables, enfin, et surtout, les Moser (on disait Mosre) agriculteurs aisés dont la maison haute et bien bâtie témoignait de l'ordre qui régnait à l'intérieur. C'est chez les Moser que se tenaient des réunions religieuses auxquelles grand mère assistait avec Suzanne. N'oublions pas que La Jonchère n'a pas d'église, pas d'école, les croyants doivent se rendre à Boudevilliers, alors, ils entretiennent eux-mêmes leur foi; on priait, on chantait des cantiques et Suzanne accompagnait à la guitare. Où avait-elle appris à jouer et comment trouvait-elle les notes et les rythmes convenables, cela resta toujours un mystère pour moi, mais je ne songeai jamais à lui poser la question. On pourrait citer ici le texte de Rousseau, "..tous savent jouer d'un instrument, certains l'ont appris de leur père, d'autres d'une tante, d'autres croient l'avoir toujours su! Enfin de leurs chalets (il s'agit des Montagnons) s'élèvent les psaumes de Goudimel!..." Jean-Jacques n'aurait sans doute pas été déçu des soirées dans le verger, Suzanne, tante Henriette à la guitare entonnaient chant sur chant, dont nombre de cantiques, soutenues par les voix de la grand mère et de toute l'assistance. On disait même que le grand-père avait une fort belle voix de ténor, mais je ne l'ai jamais entendu chanter. Ni mon père, ni moi ne chantions, les autres avaient subi un sérieux entraînement, sans doute à la Croix bleue du Locle, peut-être même à l'église. Nous passions ainsi d'heureuses veillées, mais le sommet était atteint le soir du Premier Août.

Des lampions accrochés à des fils tendus d'un arbre à l'autre créaient l'atmosphère de fête, soulignée encore par de nombreuses tasses de thé bien su-

cré et, luxe suprême, du saumon en boîte dont chacun avait sa bonne part. Une fête du premier août ne pouvait se concevoir sans saumon en boîte, menu fort différent des tranches de saumon fumé qu'on sert aujourd'hui dans les buffets froids. On y trouvait une chair mêlée, de la peau, pas mal de liquide, mais surtout des espèces de petites bobines qui s'écrasaient sous la dent et m'amusaient beaucoup. A tel point que leur absence m'aurait fort déçu et dénaturé la fête, si l'on peut dire!

Sortant de la zone éclairée par les "lanternes vénitiennes" on allait de temps à autre voir si les feux s'allumaient sur Tête de Ran, Mont Racine ou Chaumont. La joie simple et pleine entretenue par l'illumination, les chants et la musique, enfin par le poussenion au saumon, et le thé à la cannelle durait tard dans la soirée, on n'y consommait jamais d'alcool! Bien souvent, parents et enfants compris, on comptait bien une vingtaine de participants au moins, tous à l'aise, tous heureux de se retrouver chez la grand'mère, dont l'hospitalité était des plus généreuses! Pourquoi ne pas mentionner le grand-père qui, certainement, ne devait pas s'y opposer, voire y prendre plaisir. Il n'en restait pas moins que toute l'organisation, lampions, thé, saumon compris relevaient de la grand' mère et d'elle seule. C'était son affaire, sa fête, sa joie et personne n'aurait osé apporter le moindre changement au programme! Pas même l'insertion de quelques mots rappelant le sens et l'origine de la fête. Tout le monde savait, ou plutôt était sensé savoir, de quoi il retournait, et puis on n'aimait pas les discours! Il aurait fallu qu'un des participants "prenne" la parole puisque personne n'aurait songé un instant à la lui donner et n'avait qualité pour le faire.

D'autre part dans une réunion aussi simple que celle-là, aussi naturelle si l'on peut dire, toute allocution aurait jeté un froid. Il ne serait venu à personne l'idée de gâter une soirée aussi parfaite !

Pourquoi faut-il qu'à cette évocation de bonheur se mêle un filet d'amertume? parce que tant de générosité et finalement un tel déploiement d'amour ne peut guère ne pas évoquer certains contrastes totalement incompréhensibles. Louise affectionnait comme on dit, le coup de langue, et chacun à l'occasion en prenait sa part.

Des colporteurs de draps et étoffes, les Aicart, qui passaient périodiquement et auxquels la grand' mère n'achetait jamais rien, étaient reçus dans le cagibi précédant l'entrée de la cuisine. Ils avaient droit à une tranche de biscuit maison accompagnée d'une tasse de thé réchauffé! Réception apparemment cordiale, qui, à peine avaient-ils tourné les talons, se muait en dénigrement. -...c'étaient des escrocs, des voleurs, des gens de mauvaise foi!.. Peut-être le thé et le biscuit n'avaient-ils d'autre but que de leur refuser l'entrée de la maison?

Ainsi se posait, une fois de plus, la question: ma grand'mère était-elle fausse et méchante ?

Comment avait-elle pu, un jour de mauvaise humeur peut-être, me dire du mal de mon père, toujours reçu pourtant avec effusion!? Que m'avait-elle dit? Je l'ai totalement oublié, mais j'en conserve une sorte de stupeur! Avoir osé attaquer mon père! était-ce possible? et encore en parler en l'appelant non pas Louis, mais le Gros! Assurément elle avait la langue bien aiguisée et, sur chacun, un dossier des moins charitables; dans le secret de son coeur, que de coups de griffes, même si rien n'apparaîssait à la

surface où fleurissaient les sentiments les plus purement chrétiens! L'amour, l'amitié n'étaient-ils qu'un leurre? Fallait-il mettre en doute tous les bons sentiments, il y avait de quoi être profondément troublé et je l'étais! De quoi s'agissait-il? Contrariété, ancienne querelle, frustration peut-être, besoin inconscient de vengeance? Je n'ai jamais trouvé d'explication sûre à ce dilemme !

Enfin, j'en aurai tant dit sur la pauvre Louise, que j'aurai, moi aussi, oublié l'essentiel! Pourquoi la porte de La Jonchère s'ouvrait-elle à tous les membres de la famille avec la même cordialité, pourquoi les vacances des enfants se passaient-elles presque d'office à la Jonchère, même si certains garnements dans mon genre donnaient du fil à retordre, pourquoi, lorsque l'oncle Henri perdit sa femme, les enfants furent-ils d'office transférés à la Jonchère? Pourquoi Marco, le plus jeune y fut-il élevé jusqu'à l'âge de 14 ans au moins. Pourquoi les convalescents de la famille, mon père en tête, après sa grave opération, venaient-ils s'y refaire une santé?

Autant de certificats d'une bonté instinctive, maternelle, celle de la nona, responsable de la bonne marche de la famille, prête à accomplir envers elle un devoir imprescriptible et sacré. Ce que sa grand'mère avait fait pour elle, elle le devait à tous ses descendants. C'était la loi, même si quelques esprits malins renâclaient en elle et ternissaient quelque peu ses bienfaits.

Bref, le temps de la Jonchère avait pris fin. Dès leur retour au Locle, les grands-parents n'avaient plus rien à offrir.

Devenu adolescent j'avais d'autres soucis que d'aller voir mes grands-parents. Cette ingratitude me paraîssait des plus naturelles et même légitimes. Les vieux presque séquestrés dans quelque logement bon marché du voisinage n'en sortaient plus guère. Grand mère plus du tout, nous n'avions rien à nous dire. Les enfants s'étaient cotisés pour assurer les vieux jours de leurs parents, avec l'aide de l'"assistance" d'ailleurs. Tout était donc pour le mieux! En 1948, la grand'mère avait alors 82 ans, on dut la transporter à l'hôpital où j'allai la voir. -"Suzanne va venir- me dit-elle, -"Très bien, c'est sûrement que tu vas mieux puisqu'on l'autorise à venir te voir...-"Ne fais pas l'imbécile, ça veut dire que je vais m'en aller!.." Elle m'expliqua qu'elle avait mis ses affaires en ordre avec le pasteur et qu'elle était prête au départ, son calme et sa certitude avaient quelque chose de grand! Elle "s'endormit" comme on dit, un ou deux jours plus tard, au cours de la nuit, sans personne de la famille autour d'elle, comme on meurt à l'hôpital. Lors de la cérémonie funèbre, je lus quelques lignes en son honneur que j'ai retrouvées dans les papiers de tante Miquette (alias Henriette). Elle et l'oncle Lucien se chargèrent de vider le logement, quelques pauvres objets furent sauvés, le reste alla à la décharge. Comme déjà dit, le chalet reçut un fauteuil d'osier, la table du jardin; je sauvai deux appliques sculptées du lit de grand père; peut-être était-ce le lit conjugal, qui figurent sur la paroi ouest de la chambre de séjour, on emporta également, n'ayant alors rien à disposition, un "duvet" de plumes de coq, lourd comme du plomb, qui fut, plus tard, brûlé avec quelques autres restes, au fond du jardin.

A part ces souvenirs, les miens, et ceux de mes frères et soeurs, d'une cousine peut-être, c'est tout ce qui reste de ce chaînon de notre généalogie! Tous les enfants de Charles Tissot sont morts depuis longtemps; je serais surpris qu'un petit-fils soit encore en vie. Nous autres les arrière-petits-enfants arrivons au terme de nos vies, beaucoup sont morts déjà. Mon père concluait ainsi le départ de ses parents: -"Heureusement, il n'y a rien à partager, ça évite les bringues!"

A la mort de Tante Henriette, le "régulateur à sonnerie Westminster", réservé à Marco, fils d'Henri, mort entre-temps, fut donné à sa fille.

Avant de commencer l'histoire des enfants d'Edouard et de Louise, peut-être vaut-il la peine de faire une pause et de se demander à quoi sert d'avoir rédigé toutes ces pages?

Certes, j'y ai trouvé quelque plaisir; les souvenirs de ces ancêtres sont aussi les miens et ce que je mets sur le papier à l'âge de 75 ans peut aussi bien être considéré comme mon testament. Ce témoignage mériterait d'être confronté aux souvenirs de mes soeurs et de mon frère Maurice, seuls survivants avec Henriette Konrad de ceux qui furent les hôtes de la Jonchère.

Cette revue de personnages supplée la galerie de portraits d'ancêtres qu'on trouve dans les châteaux. Tant pis si elle n'intéresse personne, tant pis si elle ne contient aucun personnage illustre. Elle n'en est pas moins le témoin d'une époque, l'histoire d'une famille comme celle de tant d'autres, que personne n'a pris la peine de rédiger. Gens obscurs, dont les noms peuplent les cimetières, flot humain qui se perd dans l'inconnu, comme les fleuves du désert dans le sable. Partis de rien pour rien! Certains se sont laissé vivre, d'autres ont lutté avec

acharnement pour survivre et laisser quelques traces; aucun ne s'est enrichi. Leurs mariages n'excèdent pas les limites du pays; nous n'avons pas un émigrant parmi eux. Nous sommes pleinement du cru, avec les limites que cela comporte. Tous ces gens, ou presque, étaient horlogers, dans leur pays reculé, à l'écart des grandes routes et des influences culturelles, assujetis sans bien le savoir aux caprices de la politique et de l'économie mondiale, de la technique et de la mode.

On voudrait pouvoir espérer que cette histoire-là a plus de sens; d'autres l'ont étudiée, de grandes intelligences souvent; certains prétendent qu'elle est aussi peu capable d'éclairer l'avenir que la reproduction aveugle des masses. Nous n'avons que peu de romanciers et de conteurs dans le pays. Il fallait d'abord apprendre à lire et à écrire, c'est ce qu'ont fait ceux de cette génération. A part l'oncle Julien, ils ne sont guère allés au-delà. Mais déjà deux courants se manifestaient. Charles -Auguste lisait la Bible, Alexandre, Rabelais! Les "religieux" et les humanistes plus ou moins incroyants. Mais tous, à des degrés divers, étaient touchés par le courant socialiste, ou, tout au moins, progressiste, comme il convient dans un milieu modeste et peu argenté. C'étaient vraiment des prolétaires. Pour tout autant, ils ne se considéraient pas moins que les familles riches et anciennes. Ils ont vu apparaître la construction urbaine, les premières automobiles, les premiers aéroplanes, la T.S.F., les routes goudronnées, la production mécanique et de grandes séries, le travail en fabrique , les progrès de la médecine et surtout de la chirurgie, mais ils y sont aussi restés relativement étrangers, n'étant guère à même d'en comprendre l'importance. Leur vie ressemblait à celles des Montagnons du XVIIIème siècle

que j'ai étudiée à travers leurs journaux. C'est ainsi que j'ai découvert un récit bien intéressant, celui d'Abram-Louis Sandoz, qui aimait écrire et a pris la peine de raconter sa vie.

Certes, aujourd'hui, les moyens d'information sont autrement riches, il suffit de penser aux journaux où dorment les traces de la vie journalière dès la seconde moitié du XIXème siècle. Mais, à ma connaissance, ces sources n'ont guère été exploitées et peut-être moins riches qu'on ne croit.

Est-ce que la famille Tissot-Daguette, à travers les souvenirs que j'essaie de fixer sur le papier, peut fournir un témoignage valable? Vaut-il la peine de poursuivre? Je me le demande, étant seul dans cette entreprise apparemment passéiste et gonflée de stupide gloriole. N'y aurait-il pas mieux à faire? On peut se le demander. Mais les temps sont pleins d'embûches et tellements mouvants, l'évolution des familles si rapide qu'on peut se demander s'il ne sera pas utile aux descendants de connaître leurs origines socio-économiques et humaines.

On part jeune avec l'idée qu'on va faire l'histoire; plus tard, on s'aperçoit qu'on l'a subie, qu'elle se poursuit vers l'inconnu et qu'on peut, tout au plus, essayer d'en tirer le moins mauvais parti. On apprend, cependant, qu'on vient de loin, que les vivants ne constituent qu'une toute petite frange par rapport aux générations disparues.

Subsiste-t-il, à travers les transmissions et changements, quelques constantes, un certain esprit de famille, il faudrait que d'autres rejetons prennent la suite de cette chronique et, la prolongent encore longtemps, pour qu'on puisse en juger.

Ces lignes sont une bouteille à la mer, une bouteille de sauvetage si l'on peut dire.

En regard de ces gens qui n'avaient que leur tête, nombre de leurs descendants ou alliés apparaîtraient comme des savants. Ces derniers sont si nombreux aujourd'hui à ce niveau, que nos modestes "savants" se perdent à leur tour dans la masse. Vit-on mieux en profondeur, c'est ce qu'il serait utile de savoir! Ce n'était en tout cas pas l'avis de ma mère qui avait coutume de dire à mon propos: "C'est tout de même triste d'avoir tant étudié pour être si bête!"

Des cinq enfants mâles d'Edouard, seuls Henri et Louis ont eu des descendants masculins; ce sont Marc-Henri pour Henri; André-Edouard, Willy Maurice et René Bernard pour Louis.

A ce jour, Marc dit Marco, est mort; les autres sont encore en vie.

Jules Bernard est mort bébé, tué dans un accident stupide. Edmond, Henriette et Suzanne n'ont pas de descendants. Fernand a eu deux filles: Marie Louise et Henriette, toutes deux mères et grands-mères de nombreux enfants et petits-enfants.

Essayons un rapide examen des descendants d'Edouard, mes oncles et tantes, avant de m'arrêter plus longuement sur mes parents.

Oncle Henri était horloger comme tous les autres; selon mon père, un bon horloger, mais, à ce qu'il semble, peu intelligent. Marié à une Wyssbrodt, une sommelière venant du Jura bernois, sauf erreur, il se trouva veuf vers 1915 ou 16 avec quatre enfants sur les bras. Je revois encore cette pauvre femme, la face grise comme du ciment, assise sur son canapé, en proie à de grandes souffrances, elle avait une tumeur cancéreuse inopérable. On distribua les enfants tant bien que mal. Germaine et Marcelle, après un passage à l'asile des Billodes dont elles gardaient un bien triste souvenir, furent envoyées au Val-de-Ruz rejoindre Marco qui devait alors avoir 4 ou 5 ans.

Reine, la seconde, fut recueillie par une vague parente à Cortébert. Henri ne voulut pas d'une adoption, elle garda son nom de famille. C'était la plus jolie, la plus choyée, la plus coquette. Ses études d'institutrice terminées à Delémont, elle enseigna avec succès sa vie durant à Reconvilier.

L'oncle Henri vivait dans la famille Blatter, il était l'amant de Madame au su et vu du mari qui semble avoir accepté cette cohabitation sans faire d'embarras. Bien entendu, cette solution n'était pas du goût de la famille. Elle se corrigea quelques années plus tard où Henri épousa en seconde noce sa cousine germaine une Matthey fille d'un frère presque inconnu de la grand-mère Tissot. Le ménage s'installa sur les Monts, dans la maison construite par mon père, où habitaient déjà les familles de Fernand et d'Edmond. Les enfants, à l'exception de Reine, furent regroupés dans le nouveau foyer. Marco, contre son gré, fut envoyé à l'école d'horlogerie du Locle.

Le père, en ce temps, disait au fils:"Tu seras horloger"..il devait obéir...Disons que mon père était d'un avis différent et qu'il trouvait cette coutume barbare. Mais Marco, qui n'avait qu'une formation primaire très limitée, par paresse et parce que son charme de petit garçon orphelin avait enjôlé son institutrice qui l'appelait son petit biscôme et lui passait tout, n'avait ni la curiosité ni les moyens de faire des études. Il aurait aimé être boulanger! Ce fut jusqu'à l'âge de 17 à 18 ans mon compagnon le plus fidèle. Avec lui je construisis le Caprice I, avec lui je découvris l'abri sous roche où nous vécûmes les plus belles heures de notre adolescence. Mais brusquement son père mourut d'une phtisie galopante, rechute d'une tuberculose pulmonaire que sa mère avait réussi à juguler à force de soins, des années auparavant.Je crois que le malheureux garçon sortit du Technicum juste au début

de la grande crise de 1930-36, chômeur avant d'avoir pu commencer à travailler; il fut envoyé comme garçon d'hôtel-valet de chambre, quelque part en Suisse, par le bureau de chômage. Il se dissipa assez rapidement à travers maint succès féminins. Parvenu enfin au grade de chef de rang dans un hôtel de Montreux, il se maria avec une de ses maîtresses. Une Marcelle Bloch, divorcée, qui vendait des cravates. Il eut d'elle une fille. Las de l'hôtellerie, assez doué pour apprendre les langues d'oreille, il répondit à une offre de place de téléphoniste, fut agréé, et se trouva tout à coup projeté à Reconvilier, précisément là où sa soeur était institutrice.

Germaine et Marcelle, après plusieurs séjours à Leysin, s'étaient rétablies et installées dans le logement paternel avec la belle-mère, si je ne me trompe. Mais Marcelle ne tarda pas à rejoindre sa soeur à Reconvilier. Elle devait être commis de fabrication dans quelque fabrique. Les rapports entre frère et soeurs ne semblent pas avoir été des meilleurs. Marcelle était intelligente mais méchante et capable de semer la discorde. Reine semble en avoir passablement souffert. Marco se tirait bien d'affaire au travail, mais s'était mis à boire. Sa santé en souffrit et il eut bien de la peine à retrouver un train de vie raisonnable. Il n'était guère satisfait de son sort et souvent dépressif. Reine avait connu une aventure particulièrement pénible pour une institutrice de village. Elle avait été la maîtresse d'un notaire du lieu; l'affaire avait éclaté au grand jour et Reine tremblé d'être renvoyée de sa place.

Elle n'avait ni la volonté, ni l'énergie nécessaires pour affronter une situation pareille. Elle resta marquée, sa vie durant, du signe d'infamie et d'un sentiment de culpabilité accablant. Peut-être est-ce

le désir de réhabilitation qui la poussa à épouser, contre l'avis de toute la parenté, un notable de Reconvilier, qui la rendit si malheureuse qu'elle tenta par deux fois de se suicider. En ce moment elle traîne une misérable existence dans une maison de vieux à Fontainemelon. Elle semble souffrir d'un ramolissement du cerveau, comme on dit. Cette déchéance nous plonge dans le chagrin et chaque fois que nous allons la voir, nous en sortons démoralisés.

Quant à Germaine, elle s'est mariée sur le tard avec un veuf nommé Jeanmairet, ouvrier de fabrique comme elle, avec qui elle a connu des jours heureux jusqu'à sa mort, il y a quelques années. Elle l'a soigné et entouré avec tout l'amour et toute la fidélité possibles. La pauvre, un peu moins atteinte que sa soeur, est juste capable de se gouverner. Mais, elle reste sociable, a de nombreux amis, voisins et connaissances, avec qui elle s'entend bien, et mange avec appétit; on dit que c'était une fille intelligente! Locloise à n'en pas pouvoir, sérieuse et brave d'autant!

A la retraite, Marco, sur l'ordre de sa femme, dut s'installer à La Chaux-de-Fonds; il s'y morfondit et y mourut d'un cancer. Il s'en alla tranquillement muni d'une foi de charbonnier, à ce qu'il paraît.

Il lui fallait bien une consolation de cette taille pour supporter l'état de sujetion misérable où l'avaient plongé, sa femme et sa fille. Madame longue plaignante, autoritaire et sachant se faire gâter l'avait complètement asservi. Elle ne pouvait plus faire le ménage, plus marcher, à peine voir encore régulièrement ses correligionnaires. La mort de son mari lui procura un regain de vie extraordinaire! Morte il y a quelques mois, elle a été enterrée selon le rite israélite, aux Eplatures. Elle fut honorée d'une nombreuse assistance et d'un beau sermon!

Marcelle atteinte de tuberculose osseuse finit ses jours dans une clinique de Montana. Elle souffrit atrocement et ce qu'on pourrait presque appeler son agonie dura plusieurs années. Tant qu'elle le put, elle nous envoya des lettres pleines de finesse et d'une écriture parfaite. Elle avait les yeux globuleux de son père, que j'ai toujours attribués aux Matthey, peut-être aussi certains traits de caractère proches de ceux de la grand-mère Tissot.

Un trait commun: ils avaient tous bon appétit et aimaient la vie, mais elle ne le leur rendit guère. Aussi ne reste-t-il de cette branche que deux pauvres filles au cerveau plus ou moins fêlé et la fille de Marco, la belle Michèle, coiffeuse et aventurière, d'une remarquable grossièreté. Son premier amant avec lequel elle eut des démêlés rocambolesques finit par se suidider après lui avoir donné un fils qui, lui aussi, est dans l'hôtellerie, à la cuisine. Actuellement, elle vit avec un nouvel amant, toujours marié, qui paraît filer plus doux que le précédent.

Surchargée de travail par l'installation dans une ferme entièrement transformée et superbement aménagée, cette charmante filleule n'a pas le temps d'aller voir Reine, sa pauvre tante et marraine, à Fontainemelon, elle qui n'a cessé de la combler de cadeaux sa vie durant. Cette branche est virtuellement morte sans avoir donné de fruit!

Après Henri, Edmond lui aussi horloger, espèce de petit gnome, curieux comme je ne sais quoi, se faufilant comme une fouine dans les logements de ses frères, à tout moment, et partout. Il n'était pourtant pas méchant, mais semblait n'avoir jamais rien à faire. Le dimanche, couvert d'un chapeau distingué, de vêtements soignés, le ventre barré d'une chaîne d'or terminée par un pendentif de chaînettes

minuscules, d'or également, il faisait l'avantageux, comme un bourgeois parvenu à une confortable aisance. Chacun savait que sa femme, l'inoubliable Tante Olivia, était une Dumont. Elle appartenait à une des familles les plus distinguées de La Brévine. Elle devait avoir épousé le petit oncle Edmond faute de mieux. D'ailleurs, la vie conjugale n'allait pas sans chicanes. Mais, c'était du père de Madame que l'oncle tenait sa chaîne d'or et, il ne faut pas l'oublier, la montre d'or à sonnerie et à répétition qu'il consentait parfois à faire fonctionner pour ébahir ses neveux et nièces. Il arrivait tout au plus à se rendre un peu plus grotesque, condamné à n'être pris au sérieux par personne. Ce qui ne l'empêchait pas d'arborer un inaltérable sourire de satisfaction qui indiquait assez la bonne opinion qu'il avait de sa personne. Il ne lui arrivait rien qui ne fût extraordinaire, lui seul, on ne sait trop pourquoi et comment, avait été preneur de vipères dans les pierriers et broussailles au-dessus de St.-Blaise. Les envieux du titre disaient qu'il n'avait pas de travail à ce moment-là et fonctionnait comme domestique. Il avait fallu lui trouver un ouvrage!
L'Espoir puis la Croix bleue en fournirent l'occasion à la grand mère qui décida de le marier à la très pieuse et distinguée Olivia Dumont! C'était un beau mariage, mais un mariage de raison auquel notre petit gnome dut se résoudre, non sans avoir pleurniché et essayé de résister; il avait, grâce à la poigne de sa mère, déjà l'hameçon dans la gueule. Le beau mariage n'aboutit d'ailleurs qu'à une ou deux fausses couches, puis à une stérilité consolidée!

Le salon restait toujours fermé, volets clos, housses sur les fauteuils, pour ne les point abîmer au soleil. Comment ce petit mari était-il parvenu à rouler des cigarettes et à les fumer dans l'appartement, je ne l'ai jamais compris.

En revanche, il était facile de comprendre pourquoi il se faufilait avec tant de souplesse chez ses frères, neveux et nièces. Il savait se faire valoir, n'était-ce pas lui qui cueillait les premiers dents-de-lion, et quels dents-de-lion!..qui mangeait les meilleurs poireaux en sauce, qui amenait de temps en temps sur les Monts ses neveux Dumont, trompettistes d'élite dans la "Musique" de St.-Imier, pour nous faire "bisquer" et m'humilier, moi, qui jouais assez mal du violon, en m'appelant gymnasiarque, mot barbare qui m'est resté dans la gorge comme l'offense dont on se souvient sa vie durant.

Pour corser ses distinctions, n'était-il pas quelque chose comme chef de gare adjoint ou inspecteur général des arrivées et départs des trains.

Ses moments de loisir, il les passait sur les quais ou au buffet de la gare, où, comme tous les gens de responsabilité, il ne buvait que du café. Nombre d'usagers pensaient qu'aucun train ne pouvait partir ou arriver sans son ordre et approbation.

La tante Olivia, grande bringue au visage flétri, sous un chapeau quatre saisons fort considérable, elle, était prise au sérieux, mais pour être universellement détestée. Elle puait la fausseté, l'envie, l'hypocrisie la plus franche! sa vertu puait à distance. Championne des fausses promesses, riches de sourires ambigus; c'était elle et personne d'autre qui m'avait fait goûter une friandise bien de La Brévine, devenue dès lors son pur symbole: un pruneau à l'aigre-doux! Cet animal est si pervers que rien que la vue m'en révulse les papilles! Comment un simple fruit peut-il devenir et rester pour toujours un si accablant témoignage?! Pendant la crise, Edmond et sa distinguée moitié, essayèrent de se faire embaucher à Paris ou plutôt, ô ironie, à La Jonchère près Paris. Lui manierait le râteau de jardinier, elle le plu-

meau de femme de chambre. Comme elle avait l'éducation nécessaire et l'art de jouer les dames en s'aplatissant, tout devait leur réussir!

Les premières lettres nous confondaient: ce n'était que châteaux, luxe et merveilles, mais, rapidement, les superlatifs tombèrent comme des soufflés au fromage et ils firent part à mon père de la nécessité de les rapatrier. Leur retour fut épique. Ils sortirent de leur wagon du Morteau - Besançon, noirs comme des ramoneurs, ils avaient dû voyager leur parapluie ouvert, tant il pleuvait dans le wagon! Non, ils n'étaient pas fiers de leur escapade. On mit la salle de bains à disposition, on les réconforta. A peine remise des aléas du voyage, tante Olivia enseignait à ma mère des recettes mirifiques de je ne sais quel mélange de pélerines, crème et confiture d'une qualité aristocratique, ça venait en droite ligne du château où elle avait si brillamment servi!

Edmond s'en foutait, lui, l'essentiel était de s'en être sorti et puis il faudrait bien que le Gros lui trouve du travail, ce qui ne manqua pas d'arriver. Il ne l'avait sans doute pas rapatrié pour rien!

J'ai eu l'occasion, également, d'apprécier ses talents de pêcheur, nul ne pouvait l'égaler pour amorcer selon ses recettes presque magiques, pour poser les bouchons, pour avancer la ligne et l'époulot le plus loin possible du bord! Comme il était petit, sans doute pour compenser ce handicap, il s'était fait construire la barque la plus longue qui ait jamais navigué sur le Doubs! Mais, du poisson, de son poisson, nenni, je n'en ai jamais vu ni mangé!

Cela était d'ailleurs sans importance et sans effet négatif sur l'excellente réputation de pêcheur qu'il s'était décernée lui-même comme la plus sérieuse des académies! Edmond était une sorte de naingéant! Enfin, lorsqu'il en eut assez, il me donna sa galère qui fut aussitôt appelée la grand'mère. Elle n'était pas facile à manier non plus, mais elle navigua glorieusement encore quelques années, très lentement il est vrai, mais tout heureuse sans doute de ne plus servir que la pêche.

Sa femme mourut, il changea de bord et épousa la plus populaire, franche et gaie femme qui fût. Une Robert-Tissot, veuve Bobillier. Il ne se donna guère la peine de la conquérir, quittant la table à peine le dernier coup de dent donné, pour aller boire son café au "Buffet" et surveiller les départs juste avant le début du travail. Pour être à pied d'oeuvre, il alla habiter l'appartement situé au-dessus du Cercle ouvrier, où, avec sa femme, il passait de longues heures, jouant les extras quand il y avait affluence, aux cartes dans les temps creux. Ils étaient bien heureux comme ça.

Il devint vieux, resté aussi vigoureux et sautillant qu'un roquet de salon, grâce à sa recette miracle, les oeufs gobés, baptisés "élixir de jouvence"!

Il sortit de ce monde comme il y était entré, sans faire de vagues, malgré son importance potentielle!

Georges Fernand, né le 20 septembre 1888, était le 4ème frère, le benjamin, pourtant à peine plus jeune que mon père, né le 2 janvier 86; c'est le seul des frères qui figure sur la photo de noces de mes parents. il devait être témoin et avait ainsi reçu la préférence parmi les trois frères. Etait-il marié? j'en doute, mais sa fiancée Emma Gagnebin est à ses côtés. Ici, la plaisanterie n'est pas de mise. L'oncle Fernand, c'est le sérieux fait homme. S'il reste dans la famille des

traces de calvinisme, elles se sont rassemblées en lui. Je le trouve dans la publication d'anciennes cartes postales du Locle, au premier rang, troisième à partir de la droite, sur une photo de la fanfare de la Croix-bleue, en 1913. Il a 25 ans et doit déjà être du Comité, à côté d'une série de moustachus, il est imberbe, on dirait qu'il sort la tête d'un trou imaginaire, sa casquette plutôt posée sur le chef que le couvrant. Le visage contracté, presque inquiet, interrogateur, le regard fixe, la bouche petite, les lèvres serrées, la main gauche tenant son instrument, un "piston" sans doute. C'est dans cette vertueuse cohorte qu'il fait ses premières armes. Plus tard, il sera trompette à l'armée et 1914 ne l'épargnera pas. On disait, dans la famille, que ses maux d'estomac, dus à des ulcères, étaient les suites de la mobilisation. Plus tard, il fera partie de la Sociale, musique ouvrière dont mon père fut l'un des fondateurs. Il n'en gardera pas moins quelque chose de puritain, une certaine distance au moins apparente. Il ne se livrait pas et ne manifestait guère les sentiments. Toujours gentil, rangé, incapable de plaisanterie, ne buvant jamais ou guère, nullement guilleret, généralement maigre et le crâne plutôt osseux. Il apparaissait un peu comme le pauvre de la famille, mais revêtu de la plus grande dignité, nanti d'une certaine façon de vivre en profondeur des principes, dont d'ailleurs, il ne parlait jamais. Mais les exigences de la morale protestante s'inscrivaient dans sa personne tout entière. Il ne semblait pas être un ouvrier bien habile et il ne gagnait que modestement sa vie. Mais il travaillait chez Nardin, une des fabriques les plus prestigieuses de la place dont les patrons, eux aussi, étaient des piliers de la Croix-bleue.

Oncle Fernand n'a jamais changé de place, au contraire d'Edmond ou d'Henri, il passa sa vie à angler des ponts. J'y voyais le travail le plus ingrat, presque celui d'un manoeuvre, il paraît que

je me trompais. Il fallait beaucoup d'adresse, de conscience et de minutie pour accomplir cet ultime raffinement du mouvement extra soigné! Peut-être cette besogne, sans doute d'une désespérante monotonie, mais exigeant le maximum de conscience, s'accordait-elle au caractère de l'oncle Fernand. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'il était mal payé, comme tous ceux qui avaient le privilège de travailler chez Ulysse Nardin. Peu d'argent, mais de l'honneur. Au fond, je soupçonne notre oncle d'avoir été conservateur, attaché inconditionnellement à la bienfacture traditionnelle, sensible à l'honneur d'appartenir à une certaine aristocratie de métier. Peut-être manquait-il d'audace, d'imagination, d'ambition extérieure tout au moins. Son frère Edmond l'appelait Dino l'Américain, parce qu'il avait, un temps, songé à traverser l'Atlantique; il n'était pas parti. Sa femme, la tante "Tchoupette", devait sortir également de la Croix-bleue, si j'en crois l'impression que me faisait le couple de ses parents, petits bourgeois, rangés, parfaits en leur genre, tirés à quatre épingles, aimables et distingués. Mais, pour moi, hors du monde réel, flottants comme des images d'un journal de mode, voire, des personnages de lanterne magique ou des marionnettes! Pour autant, elle n'était pas "maligne", mais brave, fidèle; elle passait tout son temps libre à faire des étuis de montres en cuir, pour gagner quelques sous. Un métier de pauvresse.

Lorsque nous habitions Le Locle, et même La Chaux-de-Fonds, c'est à dire avant 1923, la famille Fernand Tissot occupait un bien modeste appartement au Quartier Neuf. A partir de 1923, l'oncle Fernand, sa femme et ses deux filles Marie-Louise et Henriette, habitaient dans la maison que mon père avait bâtie, avec Marc Inaebnit, en 1923. Nous ne nous fréquentions guère et c'était au jardin, ou plutôt en faisant le jardin, que nous nous cotoyions.

Mes soeurs jouaient sans doute avec leurs cousines, quant à moi, je les trouvais bêtes et inexistantes. Les quelques souvenirs que je conserve d'elles sont ironiques, ou ridicules. Henriette, par exemple, parlait la "sation", encore à six ou sept ans, c'est à dire qu'elle baragouinait un langage incompréhensible; Marie-Louise, amoureuse, se jetait de désespoir sur un fumier! Lorsqu'elle venait se baigner avec nous au Doubs, elle grimpait jusqu'au plus haut de la forêt pour se dévêtir et enfiler son costume de bain; et cela ne nous donnait pas la moindre envie de l'épier, on faisait des gorges chaudes sur sa pruderie. La tante Tchoupette exaspérait ma mère parce qu'elle l'imitait en tout, particulièrement en ce qui concernait l'habillement des enfants. La pauvre était malade, elle souffrait "d'albumine", c'était une affection très douloureuse des reins, dont je me demande quel nom on lui donnerait aujourd'hui. Son pauvre mari, lui, souffrait d'ulcères à l'estomac; pour lui faciliter la digestion, elle mettait du bicarbonate de soude dans la pâte à gâteaux, ce qui la rendait pour moi immangeable. J'en sens encore le dégoût à l'heure où j'écris ces souvenirs, à bien des égards, ridicule, comme la découverte de la saleté dans un ménage.

Le souvenir de quelques yeux croupissant entre le manche d'une casserole et le cercle qui en entourait le haut, me soulève encore le coeur et j'en suis, aujourd'hui encore, obsédé, au point de faire de fréquentes inspections dans cet endroit critique. Tout ce qu'on consommait chez la tante Tchoupette était suspect pour moi, y compris le thé qui accompagnait la fête de Noël à laquelle nous étions invités, nous les enfants, chaque année en complément de la fête de famille. Pour être touchante, cette traditionnelle invitation ne m'en incommodait pas moins.

Oncle Fernand était sans doute du parti, mais il ne se lança jamais dans la mêlée comme mon père, qui fut, des années durant, un "militant". Il fut très actif dans les assurances-maladie, particulièrement le Progrès. Membre du Comité, il surveillait les assurés avec assiduité. L'idée de la fraude possible le rendait malade; tricherie abominable qui ruinait la caisse, volait les autres assurés, mettait en péril l'oeuvre de sa vie, celle d'une société mutuelle et fraternelle, exempte de toute fraude! Etre malade signifiait pour lui être dans un lit incapable de bouger, malheur au convalescent qui, sur ordre du médecin, faisait quelques pas au soleil. Le grand Inquisiteur du "Progrès" veillait sur ses allées et venues, un coup d'oeil, une mine suffisait à lui faire réintégrer la maison, la chambre et sans doute le lit. A ses yeux, dans chaque assuré sommeillait un pécheur en puissance, le mal doit être écrasé dans le nid, comme le jeune serpent! Cet aspect de son caractère ne rendait évidemment pas l'oncle sympathique, on y voyait une sinistre étroitesse d'esprit, mais ceux qui créèrent les premières mutuelles avaient fait d'amères expériences qui expliquaient leur méfiance. Idéalistes, ils découvraient la vérité: l'homme n'est pas bon !

Peut-être cette tendance à soupçonner le mal, était-elle en rapport avec son état de santé. Périodiquement, les douleurs d'estomac revenaient et les traits du visage se creusaient; on lui conseillait, de tous côtés, de se faire opérer. Il ne put, ou ne voulut jamais s'y résoudre. Un beau jour, il fut comme foudroyé. Le docteur Baillod, un bon praticien pour l'époque, fut appelé d'urgence. Mon père commit alors une faute irréparable, déclarant d'entrée au médecin, que son frère avait une perfo-

ration d'estomac, ce qu'on prévoyait depuis longtemps, sachant que les ulcères le tenaillaient depuis des années. Le docteur conclut immédiatement qu'il s'agissait d'une crise de foie et ordonna des cataplasmes ou des compresses chaudes. Le résultat ne se fit pas attendre, l'oncle Fernand fut transporté à l'hôpital où on constata une péritonite avancée. Je ne sais si on tenta une opération, je crois que c'était trop tard. Il mourut en quelques jours. J'allai le voir et assistai à ses derniers moments. Il divaguait, mais il n'était question que d'horlogerie, de pièces qui ne marchaient pas, enfin, il appela nettement les siens Emma, Marie-Louise, Henriette et, surprise, presque effrayante pour moi, André, Madeleine, Paulette, Maurice, René! les noms de ses neveux et nièces, fils et filles de Louis son frère! Comment savoir qu'il nous aimait, il ne nous l'avait jamais montré! ou si l'on préfère, manifesté! Oui, le pauvre oncle nous aimait! peut-être comme ses propres enfants.

Le nom de sa seconde femme manquait à l'appel, c'tait une certaine Lucie Perdrix (quel nom), une espèce de grenouille de bénitier, horrible, hypocrite, confite en bondieuseries! Mon pauvre oncle était trop peu clairvoyant. Elle mourut quelque temps après lui d'un cancer du foie. Les filles, qui ne l'aimaient pas, vinrent vider le ménage. Tout, ou presque tout, fut entassé pêle-mêle dans la cuisine et envoyé à la décharge. Lily et moi, sauvâmes la table de cuisine qui était bien minable, mais c'était par une sorte de dévotion à l'égard de cet homme droit et secrètement tendre.

Nous y avons mangé en famille pendant bien des années; c'était la table de l'oncle Fernand.

(Ecrit le 18 mars,
par un temps gris bien accordé
avec la destinée plutôt douloureuse du cher oncle Fernand.)

Après Georges Fernand, naquit Jules - Bernard, le 31 mars 1890. C'était le cinquième garçon. La famille vivait au Crozot, je ne sais trop dans quelle ferme, elle portait le no.530. Mon grand-père était désigné sous le nom de paysan-horloger. En réalité il devait être horloger. Enfin, un jour d'été, la poussette du bébé avait été arrêtée sur le pont de grange. Un char de foin approchait, la grand'mère voulut aller retirer le bébé, le paysan l'assura qu'il ne risquait rien. Mal lui en prit, le char renversa poussette et bébé qui tombèrent du pont de grange. L'enfant mourut et la grand'mère ne cessa de se lamenter sur la mort de son petit Bernard. La nature ou la tradition voulaient que le manquant fût remplacé sans tarder. Si ç'avait été une fois de plus un garçon, il aurait, très probablement, porté le nom de Jules-Bernard... ce fut une fille! Enfin! aurait-on pu dire; il ne semble pas qu'elle fut accueillie avec joie. c'était Louise Henriette née le 28 décembre 1894. Elle avait donc 8 ans de moins que mon père; pour nous, les enfants, elle fut la tante Miquette, assez mêlée à la vie de famille pour qu'elle m'ait laissé quelques souvenirs d'enfant ou de jeune garçon.

Mais, retrouvée à l'âge de la retraite, avec son mari l'oncle Lucien, puis veuve, nous apprîmes à la connaître de plus près. Ce ne fut pas toujours avec plaisir.

Je la revois d'abord à La Jonchère, jeune femme fort jolie, chantant avec sa soeur Suzanne en s'accompagnant à la guitare. Plus tard, avec son fiancé, bientôt son mari, l'oncle Dopi. Un grand garçon, très beau, viril, sergent-trompette doué pour la

musique, mais aussi pour le music-hall! C'était un véritable clown et je me rappelle une soirée de StSylvestre au cours de laquelle, alors que mon père malade avait été libéré pour un jour ou deux de l'hôpital et que toute la famille se rongeait de souci à son sujet, l'oncle Dopi parvint à nous faire rire aux larmes à peu près tout le soir. Nous l'aimions tous, il faisait à nos yeux figure de vedette et éclipsait la tante.

Mariés, ils habitaient Boudevilliers non loin de La Jonchère; l'oncle faisait de l'horlogerie à domicile, mais s'en allait fréquemment en séjour à Arosa, dans un sanatorium militaire. Il avait pris froid au service pendant les mobs et avait la tuberculose dans les reins, maladie presque incurable à l'époque. Leurs jeunes années de mariage en furent assombries, enfin l'oncle Dopi fut nommé directeur de la Sociale et il revint s'installer au Locle. Peu de temps après, il mourut. La tante Miquette fit alors la connaissance d'un jeune homme, encore au Technicum, ce fut l'oncle Lucien, orphelin de mère, abandonné par son père, il vivait chez un paysan à Provence, comme enfant de commune. Sans famille. Son instituteur avait remarqué son intelligence et il aurait voulu le voir étudier. Sa misérable situation empêchait d'y songer. Le patron était brutal, la ferme isolée et, sur le point d'être battu, le "gosse" s'était retourné et avait menacé son maître d'une fourche. Il était bien décidé à le tuer s'il insistait, l'ivrogne le comprit et cessa de malmener celui qu'il considérait comme un domestique.

Lucien passait son temps libre à baguenauder, à attacher les petits corbeaux dans leur nid pour les attraper et les rôtir lorsqu'ils étaient à point, à courir les bois pour observer les bêtes

sauvages, oiseaux, renards, lièvres et belettes. Sa vie durant il resta un homme des bois et ne connut guère de plus grand plaisir que les embuscades au petit jour pour surprendre les allées et venues des renards, chevreuils et autres habitants des fourrés.

Le conseiller communal chargé de l'assistance publique, passait une fois par an à la saison des pommes-de-terre. s'assurant que tout allait pour le mieux, il s'en retournait au Locle, non sans avoir commandé un sac de patates qu'il obtenait à bon compte, peut-être gratuitement.

La Commune vira de bord et devint socialiste, le nouveau Conseiller René Fallet vint voir son pupille qui devait arriver à la fin de sa scolarité obligatoire. Il lui demanda ce qu'il voulait devenir...la réponse fusa, instantanée, sans aucune réflexion, comme un caillou qui éclate: -mécanicien!

C'est ainsi que l'enfant de commune fut rapatrié et inscrit au Tech. On lui trouva une chambre, il se signala rapidement par ses talents et il deviendra par la suite mécanicien d'étampes chez georges Perrenoud.

En attendant, il avait trouvé une jeune veuve qui lui servait de mère et se consolait de la perte de son mari avec son jeune protégé. Le mariage s'ensuivit. Le couple s'installa à Mi-Côte où tout semblait aller pour le mieux. J'y passai bien des soirées fort agréables à discuter de tout au monde; politique, lectures, théâtre. Nos goûts ne s'accordaient pas, je devais lui paraître un produit de la culture bourgeoise, surtout lorsque je lui vantais Gide ou Proust. Enfin, j'admirais beaucoup ce qu'il semblait détester. L'oncle et la tante faisaient partie de la Théâtrale ouvrière où ils jouaient Topaze et des pièces de boulevard, plus ou

moins grivoises et "ménage à trois", auxquelles ils prenaient le plus grand plaisir. Le directeur de la troupe était un certain Toti Fleuty, acteur né qui menait fort bien son affaire et qui était adoré de ses acteurs.

C'était le temps de l'éducation ouvrière, le temps où la gauche voulait avoir ses sociétés de musique, de théâtre, de gymnastique, de chant, de loisirs à la campagne. Un vaste plan culturel et de grandes espérances parfois bien déçues.

L'oncle Lucien devint ensuite secrétaire syndical au Locle, puis secrétaire central de la FOMH, à Berne. Dès ce moment, je perdis de vue oncle et tante, à peu près complètement. Ce ne fut qu'à la retraite, où ils décidèrent de venir s'installer à La Chaux-de-Fonds, que nous refîmes connaissance. Comme beaucoup de retraités, ils n'eurent pas une fin bien heureuse. L'oncle Lucien mourut d'un cancer de la vessie ou de la prostate, la tante d'une attaque, quelques années plus tard. Nous étions, sur place en tout cas, leurs seuls parents, nous les entourâmes de notre mieux, et, de la sorte, apprîmes à les connaître de plus près.

Que dire de la tante Miquette? Bonne ou mauvaise? intelligente ou bête? sincère ou hypocrite? vraie ou comédienne? ou authentique comédienne? Je ne saurais le dire. A coup sûr, si elle n'avait été la soeur de mon père et la dernière survivante de sa génération, je ne m'en serais pas occupé un instant. Au fond elle n'était satisfaite de rien, sauf peut-être d'elle-même; on lui avait fait tort dès l'enfance. Sa mère ne l'aimait pas et, dès la naissance de Suzanne -sa soeur en 1903, c'est-à-dire dès l'âge de 9 ans- elle fut mise de côté. Cette frustration était-elle réelle, ou fruit d'un orgueil égoïste qui

semble l'avoir habitée sa vie durant. Personne ne l'avait vraiment aimée, personne ne l'avait estimée à sa juste valeur. Aussi n'aimait-elle vraiment personne. Elle faisait semblant et dès que, sur un ton sentimental et d'une voix sucrée, elle se lançait dans les éloges et les bons sentiments, on en soupçonnait aussitôt la fausseté. D'ailleurs ses déclarations d'amour n'avaient d'autre but que de relever ses propres mérites, notamment celui d'oser dire la vérité, ce qui lui permettait inévitablement de mettre quelques pointes de poison dans sa confiture. Aussi, dès qu'elle commençait à débiter des éloges, des déclarations d'affection, d'estime, de reconnaissance, étions-nous à l'affût du coup de langue qui ne manquait jamais ou sous-tendait le décor. Cependant, à travers ses épanchements, nous apprîmes quelques circonstances de sa vie qui méritent d'être notées, ne fût-ce que comme témoins de la vie au tournant du XIXème et du XXème siècles.

Comme elle détestait sa mère, elle reporta une part d'affection sur son père. Lui, au moins, était intelligent, alors que sa mère était bête. Elle ne savait pas l'orthographe et écrivait le "Jôdi" pour le jeudi, sans doute parce qu'elle le prononçait comme en patois "Jovis dies" Jôdi. Edouard lui avait révélé mille observations dans la nature, etc. Cependant, parce qu'elle était trop jeune pour quitter l'école primaire, elle avait fait une année de secondaire. Après quoi, un apprentissage chez un libraire, où elle avait eu la chance de connaître un vieux garçon du nom de Matthey, qui s'était intéressé à elle et lui avait appris des "tas de choses". Il était bien entendu difficile de savoir lesquelles. Mais, lorsqu'elle avait demandé à son père de lui permettre de poursuivre les classes un an ou deux, celui-ci lui avait répondu:"Tu n'as

qu'à te marier!" réponse brutale, qui doit, à l'époque, avoir été fréquente, surtout lorsqu'il s'agissait d'une fille. A 14 ans, les parents pensaient qu'ils avaient assez "sacrifié" à l'éducation de leurs enfants et qu'il était temps pour ceux-ci de rembourses leur dette. Ils devaient, dès lors, rapporter à la maison le peu qu'ils gagnaient. Cette situation humiliante ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être belle et d'avoir des soupirants à revendre. Ils venaient l'accompagner jusque chez elle, ce qui, bien entendu, exaspérait la grand'mère et lui valait des scènes régulièrement. Enfin, si le but principal était le mariage, elle avait raison de s'y prendre assez tôt.

D'ailleurs, parmi les clients de la librairie, figurait un jeune garçon qui venait régulièrement acheter des revues et journaux, c'était Lucien Huguenin! Comme elle disait, ce "gamin" qu'elle avait ramassé et même, ô ironie, promené dans sa poussette! Elle ne manquait pas de s'en vanter en compagnie de parents ou d'amis et en présence de son mari! Combien devait-il admirer sa grandeur d'âme et son indiscutable supériorité! Elle ne ratait presque jamais les manque à touche et savait remarquablement se rendre antipathique. Le pauvre Lucien, de guerre las, ou parce qu'il avait peut-être quelque chose à se faire pardonner, ne disait généralement rien. C'était d'ailleurs incontestable! c'était vrai, alors l'amour de la vérité l'emportait sur tout autre sentiment. chez la chère tante!

Parfois, Lucien la faisait taire d'un mot assez brusque; un jour, il me confia: "Elle m'a fait chier toute ma vie! Elle n'en miaulait que mieux sur un air différent, mais toujours renouvelé... "Quel bon petit mari j'ai eu! cinquante ans de bonheuretc.." mais aussitôt après elle racontait

comment, dans un magasin du Locle, des commères lui avaient appris qu'elle était "cocu" comme elle disait. On connaissait même le nom de sa ou ses rivales. Mais, disait-elle, Lucien n'était vraiment pas un homme à femmes! et, bien entendu, ces insinuations n'étaient fondées sur rien. Cela ne l'empêchait pas de crever de jalousie, non seulement à l'égard de certaines femmes, mais à celui de la chatte bien aimée de Lucien, une bête admirable qu'il avait sauvée, mais restée sauvage, qu' il nourrissait dans sa cave et à qui il faisait d'interminables mamours, avant de monter voir sa femme! Ne l'avait-elle pas vu pleurer lorsqu'il creusait la tombe de sa bien-aimée, dans le pré, au-dessus de la maison! Comment pardonner un tel scandale! Personne, non personne n'avait été capable de découvrir et d'honorer ses mérites.
Sa vie n'avait été, bien qu'elle sache parfaitement tout le bonheur qui lui était échu, qu'une suite d'injustices!

Si elle n'avait pas eu d'enfants, c'est qu'elle l'avait voulu. Elle n'était pas comme ces imbéciles de femmes, toujours enceintes, alors qu' elles tiraient le diable par la queue; elle savait s'y prendre, elle! Il lui suffisait, comme elle disait avec toute la pruderie exigée par l'éducation d'une "demoiselle", d'"aller faire pipi, après", le tour était joué! Elle n'avait jamais été prise! Elle avait tout lieu d'en être fière! Pas comme ce "gros cochon de Louis" qui vient de refaire un gosse à sa femme, à son âge! ". (Maman avait 41 ans à la naissance de René).

De telles remarques, d'ailleurs bien moins rares qu'on ne croirait dans le bon peuple, la rendaient particulièrement sympathique. Ma mère, sans jamais en parler, lui en voulut toute sa vie! Un jour, poussée sans doute par une activité intempestive de son démon de vérité, elle m'avoua qu'

elle ne pouvait pas avoir d'enfants. Aveu qu'elle refusa ensuite de reconnaître! sans toutefois recourir à l'argument du pipi! Nul doute que sa stérilité l'ait tourmentée, elle s'en fit une gloire, mais l'explication qu'elle me donnait avec assurance et fierté montre à quel point les filles étaient ignorantes en ce qui concerne la question sexuelle. Elle ne voyait même pas qu'elle se rendait ridicule auprès de gens plus avertis. D'ailleurs, comme elle rapportait tout à elle, la plupart de ses idées et connaissances étaient du même niveau.

Les gens qui étaient appelés à s'occuper d'elle étaient très rapidement ravalés au rang de domestiques. Elle avait subi l'opération de la cataracte à l'hôpital de La Chaux-de-Fonds. Elle ne parlait que de "petites mômes", de "petits médecins", on l'avait malmenée, empêchée de se lever pour uriner, elle avait passé une nuit entière dans son lit inondé! Tout était mauvais, elle avait été traitée d'une façon scandaleuse, etc. Elle s'était, sans doute, manifestée dès le départ à l'égard du personnel et s'était acquis sa sympathie! D'autre part, après l'opération de la cataracte, le patient doit rester immobile, ce qu'elle a, sans doute, refusé d'admettre; les petites mômes alors, ont décidé de la "dresser"!...elles ne parvinrent qu'à l'aigrir.

Tant que Lucien vécut, le couple mangeait au restaurant, généralement en Franche-Comté. Veuve, elle dut se contenter de rares sorties, refit un peu de cuisine et s'en tira bien. Elle avait retrouvé la simplicité de la famille et rien ne lui plaisait davantage qu'une bonne soupe. Elle ne manquait jamais un repas, se van-

tait de son appétit et répétait :"Quand c'est l'heure faut qu'j'bouffe!" Si elle ne se plaignait pas de sa surdité ou de sa vue bien compromise, elle se félicitait de sa bonne santé. Comme si cela avait été une qualité du plus haut prix, conquise à force de vertu! Tout ce qui se rapportait à elle prenait des dimensions planétaires. La doctoresse elle-même ne lui avait-elle pas dit qu'elle avait"un corps de jeune fille", à passé quatre vingts ans!

Le cousin Marco venait la voir régulièrement et remonter sa pendule; il devait reporter les litres vides à l'épicerie, mais, en échange, bénéficiait de tickets de bus. Ils lui furent bientôt retirés parce que la tante estimait qu'il devait se remettre à marcher. En fait, il était déjà miné par le cancer qui devait l'enlever! La pauvre "Zézette", ancienne concierge de la maison, dont Lucien avait su habilement gagner les faveurs et qui voulut bien s'occuper d'elle, à cause de lui, faisait les commissions et un peu de ménage.

Rien ne convenait à Madame, les vitres n'étaient pas propres, les yogourts trop vieux, les fruits trop verts, etc...heureusement, elle était tombée "sur la bonne" et elle comprit assez rapidement qu'il valait mieux ne pas la contrarier sous peine d'être privée de ses services. Elle se montrait d'ailleurs généreuse à son égard, lui laissant la petite monnaie!

Heureusemant, Lucien (notre fils) administrait ses biens et nous pûmes allouer un salaire fixe à la brave Zézette! Cela permit à la tante de finir ses jours chez elle. Un matin, de bonne heure, nous fûmes alertés par Madame Aellen. La tante avait été retrouvée couchée

dans la chambre, suite d'une attaque. Transportée à l'hôpital, elle mourut quelques heures plus tard. De la sorte, elle ne connut pas les misères de la maison de vieux! Au début de son veuvage, elle disait: "Moi, j'ai des ronds, je veux me payer une pension chic!" Elle s'y voyait déjà, choyée comme une reine. Une visite à la Sombaille la fit changer d'avis! Elle en revint bouleversée après avoir vu les vieux dans leur poussette tournant le dos à la fenêtre, effondrés et muets. Vivre avec des rebuts humains, jamais! A cet égard, elle fut exemplaire, tenant parfaitement son ménage jusqu'au bout, faisant sa cuisine, avec la plus grande économie. Elle aimait son verre de rouge, une petite gourmandise de temps à autre, du saumon fumé, par exemple. On la trouvait souvent endormie sur son fauteuil, elle se plaignait de la longueur du temps et disait qu'elle désirait s'en aller. Ses voeux furent accomplis.

Je pourrais raconter des dizaines de crasses qu'elle nous a faites; par malheur, ce qu'elle racontait de nous, nous était fidèlement rapporté par la fidèle Zézette, nous nous en amusions généralement. Mais, sa méchanceté et ses remarques déplaisantes finirent par indisposer sérieusement Lily! Nous avions beau nous dire que l'âge expliquait le comportement qu'on rencontre chez pas mal de femmes âgées et artériosclérosées, la comparaison avec ma mère, restée angélique jusqu'à la fin, était écrasante pour elle. C'était une mauvaise pièce! Nous réussîmes à écarter les vautours qui tournaient autour d'elle dès la mort de son mari.

Elle testa en faveur de ses neveux et nièces, qui reçurent chacun un petit pécule. Nous eûmes la tâche de vider l'appartement et le plaisir de faire quelques cadeaux à ceux qui s'étaient dévoués pour elle.

Elle s'était contentéede leur faire des promesses qu'elle retirait selon les circonstances et l'humeur. Personne n'eut à se plaindre. Pour être complet et, en quelque sorte équitable, il faudrait dire quelques mots des deux comparses Lucien et Zézette, deux phénomènes en leur genre.

A Berne, Lucien n'avait, semble-t-il, pas été très heureux, alors que la tante, choyée par ses voisines, sans doute éblouies par la haute situation de son mari, gardait de son séjour en Alémanie un excellent souvenir. Lucien avait été handicapé parce qu'il ne parlait et ne comprenait pas l'allemand. Une très aimable secrétaire le consolait de ses difficultés, elle fut la seule femme dont la tante ne fût apparemment pas jalouse, et qui ne cessât de l'honorer de ses visites après la mort de son mari; elle lui en savait gré. L'oncle était devenu un vrai secrétaire syndical sorti du rang, il était très sûr de lui et avait mené avec succès pas mal de négociations difficiles. Il était devenu retors, méprisant pour la totalité des imbéciles qui l'entouraient et qui formaient le quatre vingt quinze pour cent de la population. Lui et quelques élus se situaient dans les 5% restants. Nous n'étions bien entendu pas du tout sûrs d'être du nombre.

Il avait sombré dans un pessimisme presque total et disait volontiers: après moi le déluge! Ce qui ne l'empêchait pas d'être en général aimable, resté fin de traits, les yeux peu ouverts, volontiers rieurs, assez séduisant pour courir les sourires des femmes qui lui plaisaient, mais sans jamais pousser les choses trop loin. La tante disait: il va aux commissions pour faire sa cour aux bonnes femmes du quartier. C'était sa sortie et son heure de liberté. Nous mangions de

temps en temps ensemble, il était devenu, ou resté, très gourmand. Les cailles rôties l'attiraient jusqu'au fond de la Franche-Comté où il aimait se balader avec sa DAF; la meilleure des voitures, bien entendu, sans changements de vitesse, la pédale des gaz suffisait à la gouverner. Un jour que je lui faisais part des difficultés que j'avais rencontrées au cours de ma carrière de directeur de gymnase, il me rabroua: "Qu'est-ce que c'est?..de la broutille, moi je commandais à des milliers d'ouvriers!

Un jour qu'invité chez nous, nous lui avions offert du kirsch, il déclara tout net que c'était, comme il disait, de la merdouille. Celle-ci lui fut resservie dans une belle bouteille armoriée par la terrible Lily...il trouva le breuvage tout à fait à son goût.

Seul ce qu'il avait découvert lui-même, avait une valeur, tout le reste était merdouille. Il aimait parler de splendides cueillettes de morilles faites dans la région du Pissoux, il est mort sans jamais avoir révélé à personne où ces coins se trouvaient. Grand lecteur du Canard enchaîné, il connaissait tous les dessous de la politique et nous considérait comme les derniers des imbéciles et des naïfs. Les diamants de Bokassa le fascinaient! Il n'avait en somme guère de vue d'ensemble, mais il faut reconnaître qu' il avait passablement lu. Il possédait une assez jolie bibliothèque, mais semble ne s'être guère intéressé qu'à des ouvrages goguenards. Il avait fait des séries de photos de fleurs soigneusement collées dans un bel album. Elle révélaient une indéniable sensibilité à la Rousseau, mais entièrement repliée sur elle-même. Il me montra pourtant l'endroit où il trouvait d'incroyables pezizes pourpres qu'il cueillait muni d'une scie parce

qu'elles poussent sur des branches pourries dont il fallait éliminer les parties inutiles. Une chambre de l'appartement était réservée à ses outils, à un tour et à une quantité de fournitures de tous genres: clous de toutes grandeurs, de souliers, vis de même, tout cela rangé avec le plus grand soin dans des boîtes de fer. Malheureusement, il n'en jouissait guère, sa main droite avait été fauchée lors d'un accident, juste au début de sa retraite; un vase de cristal reçu en cadeau, lui éclata dans les mains lors d'un nettoyage. Soignée par les plus grands chirurgiens de Berne, sa main resta inutilisable et cruellement douloureuse, en hiver surtout. Plus de bricolage possible dès lors! Il s'adonna à la gamme des petits plaisirs, se faisant grand connaisseur en vin, en whysky, en alcools fins, en gastronomie. Personne ne pouvait l'emporter sur lui dans ce genre de capacités! de plus, il était à la mode, ce genre de choses fournissant les sujets les plus ordinaires des conversations chez les gens parvenus à un certain "standing". Mais le succès, le couronnement de sa vie c'était Prévor! Ce thème revenait à tout moment. Il s'agit d'une sorte de coopérative de construction destinée à fournir des logements aux ouvriers. Un coup de maître parce qu'elle groupait bourgeois et syndicalistes, capital et travail, mais sauf erreur le financement était assuré par une contribution patronale de quelques centimes sur les salaires. Le triumvirat qui l'avait lancée se composait de Jacques Cornu, de Blaise Clerc et de Lucien. L'ingénieur-conseil étant Jean-Paul Favre le fils de John qu'il aimait au-delà de tous ses neveux. Notons au passage une impres-

sionnante volte-face à l'égard de J.Cornu. C'était d'abord "un assez misérable comédien".. les Tréteaux ne "..valaient rien" en face de la Théâtrale! Pour finir Jacques avait droit à tous ou presque tous les honneurs! Bien que destiné fatalement à des "imbéciles", selon ses théories, Prévor devenait un coup de génie! En revanche, comme beaucoup de gens qui avaient habité d'anciennes fermes, ma mère notamment, il ne comprenait pas l'intérêt que je leur portais. A vrai dire, il n'avait guère de sens esthétique et les tableaux qu'il avait choisis et placés sans appel dans son appartement étaient, en général, médiocres.

Les aquarelles de John, qu'il lui avait données avec chaleur, sans doute à sa demande et non sans compliments, étaient reléguées dans la chambre atelier, celle où l'on gardait le vin et l'attirail de mécanicien. Inutile de dire que je ne pensai, à aucun instant, lui faire cadeau d'une de mes "oeuvres". Mon seul cadeau, la ferme des Siméons, d'ailleurs de peu de valeur, avait fini à la poubelle, parce que, disait la tante, "...le verre s'était cassé....'" Une expérience parmi d'autres qui m'ont mis en garde contre la distribution des fruits d'un "si beau passe-temps", la peinture, les peintures, aux yeux des amateurs, ne valent même pas un sujet en couleur découpé dans quelque journal illustré. Il fallait être bien naïf pour ne pas s'en être aperçu plus tôt.

Je croyais en avoir fini avec ce couple, mais de nouvelles remarques me viennent à l'esprit. Il faudrait un peu creuser le problème. Du vivant de Lucien déjà, nous éprouvions un malaise à nous rendre chez eux. L'appartement était parfait dans sa banalité; il y avait des bibliothèques, des tableaux, quelques bibelots et vases, jolis, trop

jolis même, des tapis vrais, ou bien imités, ou bien quelconques, de l'ordre sans doute, de la propreté. La cuisine minuscule ressemblait à une cabine de bateau, elle était parfaitement équipée et agencée, mais si exiguë qu'on pouvait à peine s'y retourner. Seuls les jardins potagers, qu'on voyait de la fenêtre, semblaient réels, ils respiraient, leurs baraques évoquaient la joie simple de leurs propriétaires. Leurs mains et leurs coeurs y étaient encore attachés, comme imprimés. Ils jouaient le rôle de pierre de touche, ou de repoussoir, dénonçaient, par contraste, la fausseté de cet intérieur petit bourgeois, à la fois pauvre et prétentieux. Là aussi, il y avait des cadres, placés définitivement par la main sûre d'un mécanicien et à l'abri de toute modification, mais les cadres ne contenaient rien ou à peu près. Ils étaient, en quelque sorte, vides, comme l'appartement; un vide bien agencé et partant, parfait. Nous y sentions l'image de ces deux vies accrochées l'une à l'autre sans autre raison que la puissance de l'habitude.

Après avoir été invités à quelques raclettes et avoir pris le café, une gêne nous envahissait toujours davantage. Nous ne pouvions que déranger des habitudes sclérosées, tout un cérémonial pour faire le café qui frisait la manie. Evidemment, le ménage était privé d'enfants, donc d'imprévu, la vie s'y était arrêtée depuis longtemps. Mais, les apparences surnageaient, Oncle Lucien et tante Miquette ne franchissaient jamais la porte du logement sans se donner un baiser sur la bouche, authentique sceau du néant. Comme cette pendule neuchâteloise qui sommait la bibliothèque, elle était fausse elle aussi! Mais, tout de même, un faux parfait, c'était une Zénith, copie garantie fidèle à l'original, dont, bien entendu, elle n'avait, et de loin, que les apparences. La maison, si l'on peut l'appe-

ler ainsi, qui, en fait, ne pouvait prétendre qu'à l'appellation d'immeuble, et encore, moderne, c'est à dire de la plus universelle banalité, dans un des quartiers les plus moroses de la ville, entre l'hôpital, une scierie, un stade de football et le cimetière, avait été choisie, sans discussion et sans recours possible, parce que l'oncle comptait assister aux matchs de sa fenêtre. Il prétendait de la sorte, avoir tout ce qui pouvait être utile à une fin de vie. Malheureusement, une rangée de hauts peupliers très feuillés dès le printemps lui dérobait la vue du stade! Une autre raison l'avait fait s'installer à La Chaux-de-Fonds, c'était de retrouver le Jura qu'il aimait comme sa vraie patrie, mais en échappant aux cancans des tristes Loclois! où leurs histoires avaient laissé quelques scories! Son indifférence à l'environnement s'accomodait de tout, y compris les fumées de l'usine d'incinération des ordures, le passage des corbillards. Sur le balcon entouré d'un mur de béton qui lui donnait un air de tombeau et offusquait la moitié de la vue sur les montagnes, avec le cérémonial qui lui était coutumier, l'oncle Lucien s'était arrangé une sorte d'éventaire de branches de sapin, de houx garni de baies, voire de gui qui formaient une sorte d'oratoire d'hiver. Cette végétation cueillie avec le cérémonial druidique, que seul il sentait et connaissait, ajoutait à l'air désespéré de cet espèce de tombeau préalable. Il n'en voulait aucun, d'ailleurs , après sa mort et exigea que ses cendres soient jetées à une sorte de fosse commune aménagée au cimetière pour le civil inconnu, où ne se font aucunes cérémonies et où ne brûle aucune flamme. Ses voeux ont été respectés.

La Zézette, Madame Aellen, était la parfaite concierge; elle tenait sa maison, son monde à la baguette! Bavarde, vive, amusante même, elle était de service et pas malveillante. Lucien l'avait mise dans sa poche en moins de rien. Elle rendit de grands services aux Huguenin avec beaucoup de bonne humeur, mais rappelait à tout moment à la chère tante qu'elle le faisait par amitié pour le cher disparu. Elle la traitait avec dévouement, mais lui assénait des vérités dont elle restait petrifiée!

Elle avait trouvé sa maîtresse dans le genre, mais était obligée d'encaisser. C'était peut-être la seule manière d'en faire façon. Bien que grosse comme poularde à l'engrais, elle ne craignait pas d'aller voir Lucien à l'hôpital, alors que la pauvre Miquette avait dû faire des efforts surhumains pour y monter, à tel point qu'elle s'était raccourci une jambe en montant les escaliers y conduisant. Le pire, c'est qu'elle racontait cette mésaventure à qui voulait l'entendre et paraissait y croire comme à un haut-fait!

Mais, ce n'est pas pour cela que je lui fais une place dans ces "écritures". Elle nous raconta, un jour, avec une verve superbe, comment, habitant La Brévine, elle allait chercher beurre et huile aux Gras, je vous prie, sous l'oeil des Allemands! Elle s'était d'ailleurs fait prendre avec une camarade et conduire à la Citadelle de Besançon. Peut-être avait-elle risqué gros, enfin, relâchée et reconduite à la frontière au bout de quelques jours, ça ne l'empêcha pas de recommancer! L'huile et le beurre de contrebande valent de l'or!

Je regrette de ne l'avoir pas questionnée davantage sur les hauts-faits accomplis, et racontés, avec la meilleure humeur du monde!

Elle aurait pu m'apprendre encore bien des choses intéressantes. Entre parenthèses, c'est grâce à elle que nous avons trouvé à nous reloger après l'arasement de notre maison de Beau-Site 5.

Avant d'en venir au principal portrait de ma galerie, celui de mon père, disons quelques mots de la dernière de la série, la pauvre tante Suzanne! Sa naissance remonte à 1903, c'est-à-dire à un moment où la grand'mère était, comme ils disaient "dérangée". Son mal avait-il précédé ou suivi l'accouchement, je n'en sais rien. En revanche, je sais qu'elle avait 40 ans et était peut-être à la veille de la ménopause. Cette petite était le fruit d'une dernière ferveur, peut-être. Mais, à mots couverts, on parlait d'une autre histoire. Il semble qu'à cette époque, le grand-père était, lui aussi, entré dans la Croix-bleue, pour se refaire une vertu. Malheureusement, fuyant le désordre de l'alcool, il s'empêtra dans d'autres rets. En chantant des cantiques et en faisant des prières, il s'était épris d'une autre femme de la Croix-bleue!

De quoi rendre folle la grand'mère toujours passionnément amoureuse de son homme. Enfin, Suzanne-Catherine naquit sur ces entrefaites. C'était une jolie petite fille qu'on voit entre les grands-mères sur la photo de mariage de mes parents. A la Jonchère, où je l'ai quelque peu connue, elle semblait normale, était même bonne élève dans sa classe de Boudevilliers. La grand'mère la choyait, c'était sa dernière, c'était la pauvre petite née dans de fâcheuses conditions. Comme déjà dit, cette préférence avait éveillé, chez Henriette une jalousie presque maladive. Suzanne avait 8 ans de plus que moi, elle ne m'intéressait guère. Ses propos, plus que maigres, ne m'ont laissé que peu de souvenirs. Elle savait des devinettes, par exemple, et, chose étrange, moi qui oublie toutes les bonnes histoires, je m'en souviens: " Latôtéfaitrou! ou encore Sitassinapsales.'" Il fallait être plus fin que moi pour déchiffrer ce charabia. Enfin, quand elle avait

des engelures, on l'envoyait faire un tour à pieds nus et en chemise autour de la maison dans la neige. C'était le remède traditionnel. Suzanne paraissait s'en accommoder. A La Jonchère déjà, elle commença à grossir d'une façon inquiétante. Etait-ce son poids ou son volume qui le lui permettaient? elle ne craignait pas le grand-père quand il rentrait ivre; lui délaçait ses souliers, le conduisait doucement dans son lit. Par elle, il se laissait mener, alors que la grand'mère, par sa simple approche, déclenchait colère, gros mots, voire même brutalités! Un mot de travers et Edouard menaçait d'assommer tout le monde. C'est la première fois que je voyais un homme ivre et je restais blotti dans mon coin, terrorisé; Suzanne nous servait de rempart à tous, c'était comme un gros matelas capable d'amortir tous les coups. Au Locle, les choses se gâtèrent rapidement. Le logement des grands-parents avait une fenêtre donnant sur un puits intérieur destiné à l'aération de l'Hôtel des Trois Rois, bâtiment mitoyen; elle commença à entendre des voix dans ce boyau assez inhabituel au Locle. Je me souviens que le Dr. Perret m'expliqua que les voix, bien entendu malveillantes et liées à un début de folie de la persécution, étaient un symptôme grave annonçant une maladie mentale généralement incurable. Puis, ce furent les Monts, le Bois - Gentil; Suzanne continuait à grossir, elle devint plus que muette, entièrement dépendante de sa mère. Elle vécut la mort de son père, puis, celle de sa mère, à qui elle survécut un mois ou deux. Mais, à Perreux, car il était impensable de la laisser seule dans la ferme.

Pour moi, elle était comme morte, ou, si l'on veut, inexistante, depuis plusieurs années, évoquant tout au plus en moi l'image d'un éléphant, d'un rhinocéros ou de quelque dinausaure. Pour tante Miquette, c'était un désastre. Pendant combien d'années faudrait-il payer la pension de cette idiote dans sa maison de fous? Suzanne lui fut compatissante, elle épargna son porte-monnaie en mourant assez rapidement. L'autopsie révéla, paraît-il, de graves malformations physiques. Miquette concluait: "En somme, c'était un avorton!" Elle avait enfin triomphé de sa rivale!

Quand, à la fin de sa vie, on l'entendait rappeler ses succès amoureux, ses triomphes de vedette à la "Théâtrale", on se demandait laquelle des deux était la plus folle!

Edouard Tissot-Daguette est fils de Charles et de Cécile Favre-Bulle
Edouard est né le 5 avril 1861, décédé le 22 février 1943; il épouse
Louise Matthey de l'Endroit fille d'Henri; née le 10 juin 1863, + le 22 janvier 1948; leurs

enfants:

Henri-Edouard	*né le 2 septembre 1884*
Louis-Alexandre	*né le 2 janvier 1886*
Charles-Edmond	*né le 11 mars 1887*
Georges-Fernand	*né le 20 septembre 1888*
Jules-Bernard	*né le 29 mars 1890*
Louise-Henriette	*née le 28 décembre 1894*
Suzanne-Catherine	*née le 24 mai 1903.*

Et, maintenant, le gros morceau, laissé pour la fin, le plus monumental, mon père

Louis- Alexandre Tissot - Daguette, né le 2 janvier 1886, probablement au Quartier Neuf, ce qui me paraît, pour le moins, étrange!

Comment naître dans cette pauvre cité ouvrière avec des noms de rois et d'empereurs ? A vrai dire, on trouve des Louis et des Alexandre dans les générations précédentes. Peut-être ces braves gens ignoraient-ils tout des rois de France, d'Alexandre le Grand, des empereurs de Russie, c'étaient des noms qui leur plaisaient, un point c'est tout. Ils ne sont pas moins classiques et il vaudrait la peine de s'y arrêter un instant. Les Frédéric et les Fritz nous viennent de Prusse, les Philibert et François de Franche Comté, ils rappellent lointainement l'appartenance des Planchettes au Prieuré de Morteau; les Charles et Henri, bien que noms royaux eux aussi, sont tombés dans le domaine commun, autant de Charlot que de Charles (on dit aussi "Tchalet" à La Tchaux); viennent ensuite les noms bibliques: Daniel, Marc, Paul, Emmanuel, accouplés à des prénoms plus usuels et, somme toute, d'une présence discrète; vers 1900, les prénoms romains et grecs, des Numa, des Georges, Eugène, Ulysse, César, Alexandre, noms à la mode après la Révolution, puis la série des prénoms anglais: Edmond, Edouard; espagnols, Fernand, etc.. un assez joli mélange, enfin!

Selon une histoire colportée dans la famille, Louise avait dit à son homme d'appeler le nouveau-né Marcel et quelque chose, le grand-père avait dit oui. Puis, non sans avoir bien fêté la naissance de son second fils, selon la coutume, (il avait alors 25 ans), il rentre à la maison, son fils inscrit a l'Etat

civil. "Alors? dit l'accouchée..."-"C'est fait: Louis-Alexandre!"...l'histoire ne dit pas quelle fut la réaction de la grand'mère! De plus, il paraît qu'on avait quelque peu retardé l'heure de la naissance pour que l'anniversaire ne coïncide pas avec la fête du Nouvel An. C'est pourquoi le 2 janvier nous nous sommes souvent retrouvés avec le grand-père pour aller boire un verre de violet au Col-France. Aussi bien Edouard que Louis avaient 25 ans à la naissance de leur fils, j'en avais 28 à celle de Lucien, ainsi les générations se suivaient à un intervalle assez régulier. Charles avait lui aussi 28 ans à la naissance de Fritz-Edouard; Philibert, son père, 26 ans; Charles-Frédéric 30 ans; Charles-Daniel 31 ans, quant à Jean-François-Charles, arrivé d'Erguel aux Planchettes, en 1756, sa date de naissance nous est, pour le moment, inconnue. Peut-être Borel aura-t-il la chance de la retrouver dans les registres de la paroisse de St.-Imier. A quoi bon de telles recherches, et encore en laissant de côté les femmes, diront certains, tous sont morts depuis longtemps et leurs corps retournés à la poussière. Ce ne sont plus, il est vrai, que des noms et, à partir de Charles, mon arrière grand-père, nous ne savons plus rien, ou presque rien, d'eux. C'est encore vrai, mais peut-être nous permettront-ils de remonter plus haut et de sentir mieux la chaîne des générations dont nous ne sommes que les anneaux, plus ou moins obscurs, mais porteurs de vie. En ce qui me concerne, en cette année 1987, je suis âgé de 76 ans révolus et peut-être destiné à disparaître bientôt. Mon père, qui se disait athée, par haine des bigots et de la tradition bourgeoise, dont il avait éprouvé la fragilité et souvent l'hypocrisie, avait, cependant, coutume de dire, de temps en temps, avec un air

solennel! .."Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure..." C'est, je crois, tout ce qui lui était resté de son catéchisme! en paroles, du moins.

De sa petite enfance, je ne sais à peu près rien. Il nous parlait du croup dont ils avaient tous été atteints lors d'une épidémie. Beaucoup d'enfants en mouraient; des espèces de couennes, plus ou moins fibreuses, se formaient dans la gorge et provoquaient l'étouffement. Ces couennes blanches, je les vois encore en imagination. On était allé chercher d'urgence à Chaillexon le Dr. Bougueley qui, dans ce genre de maladie, faisait des miracles. Tous furent tirés d'affaire. J'appris, par la suite, que le docteur Bougueley n'était pas médecin, mais un guérisseur réputé dans la région, une sorte de docteur des pauvres. Sa demeure se mire toujours dans le Doubs à Chaillexon. C'est la seule maison bourgeoise du XIXème siècle.

Mon père prétendait qu'enfant il avait les cheveux blonds et qu'il se trouvait laid. Ce fut, pourtant, un fort bel homme, au profil presque romain. J'ai parlé de son entrée à la Fédé, de ses classes avec l'oncle Julien, je n'y reviens pas.

Comme il était bon élève, son père lui avait promis de lui faire "apprendre" technicien-horloger. En fait, à l'âge de 11 ou 12 ans, Edouard le mettait à l'établi dès 5 ou 6 heures du matin. Il lui arrivait d'être à moitié endormi aux premières leçons de la matinée. L'oncle Julien en connaissait la raison, aussi, le lundi matin, jour où l'enseignement commençait par le dessin, laissait-il son neveu dormir au fond de la classe.

Au certificat d'études qui marquait la fin et la réussite des classes primaires et avait presque l'importance alors d'un baccalaureat, mon père se

vit appelé à exécuter un "croquis coté" dont il ne savait même pas ce que le nom signifiait. Il échoua et, toute sa vie, souffrit de ce premier et injuste échec. On imagine difficilement aujourd'hui qu'on puisse rater un examen de cette importance pour n'avoir pas su faire un "croquis coté" dont on ignore tout et qui pourrait encore exister dans une école professionnelle tout au plus. Quelle rigidité dans les programmes, les échelons du savoir et de la promotion.

Cela me rappelle, qu'à mon arrivée à La Chaux-de-Fonds, en 1944, les élèves de l'Ecole normale tremblaient devant la tortueuse épreuve d'orthographe où un maximum de six fautes était toléré, au-delà c'était l'échec. La rédaction et les mathématiques, même excellents, n'y pouvaient rien!

Conception formaliste, utilitaire et primaire de la formation. Aujourd'hui, on a desserré l'étau et remis les choses à leur place, mais les jeunes ne savent plus l'orthographe, ni la grammaire, ni l'écriture, ni le chant, ni l'histoire, ni la géographie! Ils s'intéressent à un tas de choses et cela suffit! J'ai reçu de mes petits enfants, même déjà grands, des cartes postales fort jolies et aimables, mais d'une écriture impossible et d'une orthographe phonétique, digne d'un Iroquois!

C'est le culte de l'intérêt, de la créativité et le règne de l'audio-visuel. D'un côté, ça les libère. Je me souviens que la peur de faire des fautes qui nous étaient durement reprochées à la rentrée des courses scolaires ou des camps de vacances, nous empêchait d'écrire à la maison! Mon père avait, comme presque tous les bons élèves de l'école primaire, une écriture et une orthographe de notaire. Mais, étrange paradoxe, nous n'avions,

à la maison, qu'un mini-dictionnaire. Il me semble qu'il en était de même, pire encore, chez l'oncle Lucien qui possédait plusieurs centaines de livres parmi lesquels je ne me souviens pas d'avoir repéré un dictionnaire. La langue ne s'apprenait pas, elle se parlait, comme on marche, respire, mange etc.

J'ai longtemps partagé cette manière de voir et j'ai reçu mes premiers Larousse en deux volumes de ma fiancée. Ils sont encore aujourd'hui dans ma bibliothèque, à côté de bien d'autres dictionnaires, toujours recouverts de toile, ouvrage de ses mains! Magnifique et touchant cadeau, surtout si l'on songe qu'à l'époque Lily ne gagnait presque rien!

Je divague sans doute, mais saisis l'occasion qui m'est offerte de fixer mes remarques, réflexions et constatations sur le papier, comme et quand elles me viennent à l'esprit. Comment savoir si elles seront transmises à la postérité, si elles seront lues par quelque descendant ou curieux, lesquelles intéresseront, lesquelles paraîtront radotage de vieillard ou, si vous voulez, du troisième âge, puisqu'aujourd'hui, époque de mensonge et d'hypocrisie, on ne vieillit plus, officiellement du moins.

Il y a quelques années encore, un peu après la grande révolution juvénile de 68, les jeunes appelaient cyniquement les gens de mon âge les PPLH (passera pas l'hiver)...c'en est fait, aujourd'hui, des Nestor, des patriarches "ringards", ce sont des vieux. Si, comme du temps de Charles-Auguste, un vieux se découvrait dans une assemblée et s'écriait:"..respectez mes cheveux blancs!",ça serait un énorme éclat de rire! Les "3ème âge" ne sont plus dans la course depuis longtemps, la technique les a dépassés d'un siècle au moins! C'est

pourquoi je m'amuse et m'attriste de cette évolution. Elle vaut peut-être la peine d'être signalée, même au risque de passer pour rengaine de vieille barbe. C'est devenu un lieu-commun, cela le restera-t-il toujours? A quoi bon, dans cette cataracte de l'histoire, soupirer: ô Temps, suspends ton vol! Comme le bonheur de Paul Fort...il est déjà parti et le "cours-y vite!" n'y peut rien.

Mais, revenons à mon père! Il nous racontait que lorsque son père Fritz-Edouard se mettait en foire avec d'autres "artistes", il ne rentrait pas à la maison pendant quinze jours, voire trois semaines. La grand'mère n'avait plus un sou et on vidait les cachemailles des enfants pour acheter, j'allais dire du pain, en fait, dans ma mémoire et, Dieu sait pourquoi, c'est de pétrole qu'il s'agit. D'ailleurs, je le tiens de Charles-Auguste, on achetait tout au "carnet" et les paiements s'effectuaient en principe à la st. Georges et à la st. Martin, donc tous les six mois. Pas besoin de dire que les épiciers et autres commerçants faisaient les prix en conséquence et n'accordaient pas de crédits supplémentaires gratis! Les ménages, surtout quand il y avait huit ou dix gosses, risquaient, à tout moment, les poursuites. Il fallut les pionniers de Rochdale et les Coopératives pour remédier à l'exploitation des consommateurs.

L'oncle Béguin, de Corcelles, s'était retiré, fortune faite, vers 50 ans. Il passa le reste de sa vie à empoisonner sa famille et à spéculer en bourse! Il "tenait" les P'tits Guyots au Locle, les Grands Guyots étaient encore plus riches! Un exemple: le père de Lily, dans ses premières années de mariage, avait été mis aux poursuites. On lui avait laissé un lit, une table et quelques chaises! Il n'avait pu payer son loyer et le propriétaire, Georges Favre, le mettait, avec ses gosses, à la porte de son modeste logis! La machi-

ne à coudre fut sauvée grâce à Maurice Matthey et, sa mère, parente de G. Favre. C'est alors que les Suter aménagèrent sur les Monts ou, plutôt, aux Petits Monts!

Pas besoin de lire Germinal pour connaître la mentalité des épiciers, de certains d'entre eux, du moins!

Mais, il faudrait aussi parler des horlogers et de l'alcoolisme qui sévissait parmi eux. Les "artistes" les plus capables se reconnaissaient à ce qu'ils faisaient la noce plus longtemps que les autres! C'était, semble-t-il, le cas d'Edouard! Son talent oratoire et son esprit caustique lui valaient une vraie cour qui se groupait autour de la bouteille! Les femmes n'y pouvaient rien, elles n'avaient qu'un recours, la résignation.

Enfin Louis fut confié comme apprenti au vieux Boucard, horloger au Chauffaud-Suisse, ou plutôt, aux Queues. Mon père pénétrait dans un milieu catholique, il lui en resta certainement quelque chose.

Les promenades faites avec lui, comme petit garçon, nous conduisaient souvent au Chauffaud-France et à son étrange église toute cuirassée de tôles de zinc, qui avait l'air importée des îles Lofoten ou tout au moins du Grand Nord. Je m'y sentais prodigieusement dépaysé, surtout lorsque, en contrebande, nous allions un moment à la messe! sans doute le dimanche matin. Mon père me disait, pour se disculper d'une curiosité et peut-être d'une secrète attirance pour les "môméries": "on va écouter comme ils chantent faux!" C'était mon premier grand voyage à l'étranger, sans oublier le Col-France, bien entendu, dont j'aurai à reparler plus tard.

Mon père faisait chaque jour à pied le trajet du Locle, très probablement de la rue de la Concorde aux Queues et retour. Il dînait chez les Barthoulot, (encore un nom étrange pour moi,) où il était d'ailleurs fort bien traité. Cet apprentissage ne dura guère plus d'un an, après quoi mon père entra en fabrique probablement chez les Calame, au Locle.

Peut-être dès ce moment, commença-t-il à prendre du poids. A la Gym., il s'entraînait aux "nationaux", jet de pierre, haltères, mais surtout lutte suisse réservée aux seuls gros et lourds, pour mieux garder le contact avec la sciure et n'être pas lancé en l'air dès la première passe!

Les hommes d'alors ne comptaient vraiment qu' à partir d'un certain poids. On y voyait un signe d'aisance, l'évidente possibilité de se "corder" les biens de ce monde sans serrer son portemonnaie avec angoisse. Les petites gens se contentaient, ou devaient se contenter, d'une maigre pitance qui ne risquait pas de les engraisser. Aussi appelait-on les riches: les gros, les grosses nuques et, s'ils étaient bedonnants, les cimetières à poulets.

Beaucoup manger signifiait être quelqu'un et représentait un acquis social; aussi faisait-on des concours de "bouffetance", c'était à qui ingurgiterait le plus de tripes ou de fondue. Mon père se vantait d'avoir, dans sa plus grande forme, soupé trois fois, sans le moindre inconvénient. Nous avons vu ce petit "ergale" ou "argale" (ergale ou argale = haridelle, individu chétif et sans vigueur) d'Edmond avaler à lui seul trois kilos de tripes! Pour être à la mode, ce régime n'était pas des plus sains et, si mon père a souffert, plus tard, de crises de foie fréquentes, sa relative obésité y contribua, sans doute.

N'allez pas croire pour autant que le poids le rendait indolent ou peu mobile. Il aimait marcher, faire des travaux pénibles et ne tenait pas en place.

Très tôt, il fut entraîné dans le courant du socialisme naissant, je crois même qu'il fit partie du Grütli. Syndicaliste, coopérateur, mutualiste, antimilitariste convaincu, il était grand admirateur de Charles Naine et même son ami. Un accident survenu à la Gym lui permit d'échapper au service militaire. La barre d'un "reck" mal vérouilléelui sectionna le pouce de la main droite. Je l'entends encore raconter cette aventure. Par un temps glacial, il porta son pouce dans la main jusque chez le docteur qui le lui recousit. Il était gelé, ou à peu près, aussi resta-t-il, pendant un certain temps, tout noir et il semblait perdu. Etre amputé d'un pouce, pour un horloger, surtout, n'était pas une petite affaire. Enfin une languette rose, comme un petit pont, apparut dans la direction des chairs mortes et, grâce sans doute à la vigoureuse constitution de son propriétaire, il repiqua comme une bouture. Sans doute ne recouvra-t-il pas son articulation et resta-t-il contrefait, appelant bien entendu les inévitables questions des enfants qui d'ailleurs sentaient parfois le malheureux doigt leur pénétrer dans la chair et de ce fait le craignaient quelque peu.

Au recrutement, Louis Tissot n'eut pas de peine à convaincre les officiers qu'il lui était impossible de tenir un fusil et à plus forte raison de tirer? On le réforma. (Il eut maintes fois l'occasion de montrer ses talents de tireur aux tire-pipes!). Il n'eut pas besoin de se sectionner le pouce d'un coup de hache (on disait un coup d'hache) comme tant de malheureux avant lui, lors de conscriptions forcées. La Providence, la chance le favorisa. Il ne cessa d'ailleurs jamais d'y croire et gagna presque toujours à la loterie; mais, jamais le gros

lot, bien entendu. D'ailleurs, mon père était, comme ses camarades, opposé par principes, aux jeux de hasard. Les loteries n'avaient d'autre but que de soutenir telle ou telle société, ouvrière ou autre, toujours à court d'argent. Cela n'empêcha pas mon père de pester, sa vie durant, contre la taxe des pompes qu'il acceptait mais, surtout, contre la taxe militaire qu'il détestait, comme tout ce qui avait trait à l'armée. En revanche, quand les "contributions" lui paraissaient lourdes, il déclarait: "..faut être content de pouvoir les payer!" c'était indirectement la preuve qu'il gagnait bien sa vie.

J'ai tout lieu de penser que mon père était un joyeux drille, comme on dit. Très sociable, il faisait partie de plusieurs sociétés. Les kermesses qui duraient du samedi soir au lundi soir avaient souvent lieu sur Les Monts, au Restaurant Giauque, celui de mes grands-parents maternels. On peut imaginer, sans trop risquer de se tromper, que Louis y découvrit les filles Giauque, des demoiselles de fort bonne famille et réputées riches. Les mauvaises langues prétendent qu'il en avait toujours deux avec lui, Amélie et Léonie, et qu'on ne savait pas trop à laquelle il faisait la cour ou, pour employer le langage du lieu, laquelle il fréquentait.

Les Giauque étaient radicaux, donc un peu moins éloignés peut-être des socialistes que les libéraux qu'on appelait les bédouins. Louis fut donc agréé, sans doute par sa belle-mère; Jules Giauque était mort jeune, à 45 ans, (je ne connais pas sa date de naissance).

Enfin, Louis Alexandre se déclara pour Léonie dite Loukette, tailleuse, sa contemporaine.

Le mariage eut lieu en 1909, à l'église, bien entendu. Les gens, paraît-il, s'étonnaient de la fragilité de la jeune épouse, mignonne mais bien fluette. "...elle ne vivra pas longtemps..etc, tandis que son mari, c'est du solide...!" Prévisions fausses puisque ma mère parviendra à l'âge de 92 ans, alors que mon père ne dépassa pas 68 ans. Je possède la photo de mariage. Rien n'y manque, les grands-mères en noir trônent au centre, les mariés occupent le milieu du second rang, flanqués des témoins et parents en bon ordre.

La qualité des costumes, les toilettes des femmes désignent sans équivoque une noce bourgeoise de gens apparemment aisés. On compte 16 personnes sur la photo, chiffre tout de même modeste. Mais, rien n'empêche de penser que la parenté, assez nombreuse, fut conviée à la fête.

Mes parents ne m'ont jamais parlé d'un quelconque voyage de noces. Si les robes à volants et dentelles sont l'ouvrage de ma mère, ce qui est probable, elles attestent du goût et du talent. Cinq enfants devaient naître de cette union, j'ouvris la marche le 8 mars 1911. L'accouchement, auquel j'assistais forcément, mais dont je n'ai pas le moindre souvenir, fut, paraît-il, des plus laborieux. Il dura des heures après la rupture de la poche des eaux et ne dut qu'au forceps d'arriver à bonne fin. J'ai donc été malmené dès mon entrée dans ce monde. Selon les données les plus récentes de la psychologie, je devais me ressentir toute ma vie de ce traumatisme; c'est bien ce qui est arrivé, je suis en effet le plus dur à cuire de la bande, malgré une cruelle imperfection dont je me serais volontiers passé, la présence d'une pomme de terre d'un beau brun dans le dos avec un gros oeil au milieu. Enfin, je me suis peu à peu consolé de cette infortune en pensant que j'au-

rais pu avoir mon "envie" sur le nez, la bouche, le front ou même au derrière! Ma pauvre mère eut quelque peine à se remettre et on décida que l'accouchement suivant ne se passerait plus à domicile c'est à dire à la rue de la Côte.

La maison Jacot notaire, comme on l'appelait, où j'ai vu le jour, a été rasée, il y a un ou deux ans. Seul l'obélisque signalant le lieu de ma naissance subsiste pour le moment. De la rue de la Côte je ne me rappelle rien, non plus, sinon ce que ma mère m'a raconté. Faisant son apprentissage de ménagère, elle avait laissé fondre une plaque de beurre sur la fenêtre. De plus, la marque indélébile que je porte comme un label de qualité, est, selon elle, une envie. Elle se souvenait parfaitement de l'odeur de röstis, -mamère disait pommes de terre rôties, ne parlant pas l'allemand-, qui embaumait les corridors, tandis que, patiemment, dans la plus douce des retraites, j'attendais ma propre naissance. L'odeur, ou si l'on préfère, l'arôme, provenait de la cuisine même du notaire, signe hautement favorable, accompagnant la pomme de terre qui m'a protégé ma vie durant contre les coups de poignard dans le dos. Chacun sait, ou plutôt savait, c'est bien loin maintenant, que 1911 fut une année de grand vin. L'été fut si chaud que ma mère fut installée au Grand hôtel des Queues, peut-être la Soldanelle, l'Ermitage, les Fougères ou Monplaisir! De toute façon, le nom de Queues, qui, dans le vieil et innocent parler de nos aïeux, désigne le bout des champs, ou encore la fin de la vallée, dut être changé. La malice du temps voulut que ce nom donnât lieu à de fâcheuses plaisanteries blessant les chastes oreilles locloises de plus très préjudiciables à la réputation des demoiselles du lieu. Non, vraiment, Monplaisir et les Queues ne pouvaient décemment cohabiter! Les Queues furent donc avantageu-

sement remplacées par le Prévoux, du nom d'une des montagnes qui domine le site. Jeanmaire, le peintre parle du Mont Prévost jumeau du Mont Musy, lequel porte le nom d'une des plus anciennes familles du Prieuré de Morteau. Mes recherches au sujet du nom de Prévost sont restées vaines, il y avait cependant des Matthey Prévost dans le pays. Aurions-nous dès lors affaire à un des premiers jumelages de la région, bien avant celui du Locle et de Kaolak.

Enfin revenons à l'été torride de 1911. D'après mon père, une si abominable épidémie de dysenterie s'abattit sur les estivants des Queues qu'il fallut installer dans la nature une grande seille remplie d'eau pour soulager les malheureux et malheureuses et leur permettre de courir au plus pressé. Le désastre une fois de plus m'épargna!

Pour en finir avec les périls encourus pendant ma petite enfance, signalons qu'une cuillerée de lysol, un des plus puissants désinfectants connus à l'époque, me fut administrée par ma jeune mère en guise de sirop pectoral! Il est probable que mes hurlements lui révélèrent sa méprise. Elle m'administra force lait, je fus sauvé et prouvai à nouveau que j'avais la vie dure. Une fois encore, mais de cela je me souviens, je fus sur le point de priver la famille d'un de ses plus valeureux rejetons; la diphtérie en fut la cause, le vieux croup ressuscité sous une "appellation" plus scientifique. Mon père ne fit ni une ni deux, c'était un dimanche matin, il se rend chez le redouté Dr. Trächsel, la bonne lui dit que Mr. est à l'église. Mon père bondit entre les travées, saute sur le docteur et lui enjoint de le suivre. La vie de son fils est en jeu. Le docteur quitte le culte furieux et vient à la maison, à ce moment-là rue de la Gare 3. Je ne vois pas le docteur, mais la table et une cuvette blanche émaillée dans le soleil. Epouvanté je me mis à hurler, bien entendu, une vigoureuse fessée

du docteur me calma instantanément et la piqûre me sauva. Le docteur, grand honnête homme, autant que rude et redoutable personnage félicita mon père de l'avoir poursuivi jusqu'entre les bras du Seigneur! On voudra bien m'excuser de m'être sans doute trop attardé sur de telles bagatelles me concernant, mais je me permets de faire remarquer que, si les choses avaient mal tourné à ces moments critiques, personne, sans doute, ne pourrait écrire ces lignes à ma place. N'ont-elles pas, d'autre part, le mérite de mettre en valeur les talents de ma mère, son courage et l'exceptionnelle détermination de mon père.

J'eus à plusieurs reprises l'occasion de pressentir que ma mère, d'une absolue discrétion pourtant, ne portait pas sa belle-mère dans son coeur. J'en appris la cause par bribes au cours des années, de je ne sais plus qui. Mon père que la grand mère Tissot appelait à la hussarde le Gros, était d'un bon rapport tant qu'il restait à la maison. Ne s'avisa-t-il pas un beau jour d'annoncer à la "moutre" qu'il allait se fiancer et qu'il se bornerait désormais à payer chambre et pension; il devait économiser pour se mettre en ménage. Cette scandaleuse rebellion resta sur l'estomac de la grand mère et elle traîna sa rancune avec elle sa vie durant, non sans en faire subir les effets à ma pauvre mère. Là gît le secret de sa réserve, polie, certes, mais non moins tenace.

Mes premiers souvenirs remontent donc à la rue de la Gare; mon père travaille à La Chaux-de-Fonds à la fabrique Vulcain. Il déploie alors une grande activité politique: il est membre du Conseil général, puis député au Grand Conseil; il s'occupe des caisses d'assurance mutualistes comme le Progrès et les Repasseurs (c'était un métier horloger, il y avait le repassage, le finissage, le décotage, le réglage, etc.) des Coopératives pas encore fusionnées avec

celles de La Chaux-de-Fonds pour devenir les Coopératives réunies. Le socialisme à l'état naissant se nourrit des plus vastes espérances. Il s'agit de créer un monde où règnent la justice, la solidarité, où soit abolie l'exploitation de l'homme par l'homme et, par dessus tout, la guerre, grâce à l'Union des prolétaires de tous les pays. Dans nos Montagnes, le Socialisme n'est pas marxiste, il est issu du christianisme trahi par les Bourgeois et qu'il s'agit de faire revivre dans la réalité sociale hic et nunc! Ici et Maintenant. Grâce au parti, mon père se lie avec des gens comme Henri Perret, William Béguin, Marc Inaebnit, Edouard Spillmann, puis le syndicaliste A. Grospierre, à La Chaux-de-Fonds, Guinand, Fritz Eimann, Camille Brandt; Paul Graber le leader de la région ne jouira pas de sa sympathie, il y avait une certaine hostilité entre lui et mon père, je ne sais trop pourquoi. Vrai leader et conducteur spirituel était Charles Naine, également très lié avec Marc Inaebnit. Bien entendu, les luttes politiques étaient très dures et la bourgeoisie, la Locloise tout particulièrement, bornée et conservatrice, voulait à tout prix et par tous les moyens barrer la route à la gauche. La discipline dans les ateliers se resserre. l'horaire de travail est quelque peu réduit, mais aucune perte de temps n'est plus tolérée. Plus question, dans les usines à la page du moins, de bavarder, de plaisanter, de manger! Chez les Calame, mon père, sans doute, le pommeau (le bleu) est chargé d'aller acheter les petits pains pour les dix heures. Il trouve la porte verrouillée: interdiction d'aller à la boulangerie. Mon père sans doute ne manqua pas de grogner contre cette brimade et l'incident est exploité au maximum. Il quitta la fabrique ou fut renvoyé.

Le voilà sans travail, à la recherche d'une place. Partout même réponse: - Rien pour le moment! Mon père

comprend qu'il figure sur la liste noire et s'en va chercher de l'embauche à La Tchaux! Il entre à la Vulcain, chez les Ditisheim; on ne lui demande pas s'il est socialiste. Mon père n'en est pas moins inquiet, Vulcain signifie horlogerie soignée. Il n'a, jusque là, de pratique que de la montre ordinaire. Enfin, il fait de son mieux, son chef se nomme Jeanrichard, une référence. Il observe son travail et conclut "Jeune homme, vous avez de la bonne volonté, ça doit aller!" Il lui apprend les finesses du métier; au bout de quelque temps, mon père est devenu un excellent horloger. L'ennui, c'est qu'il faut "faire les courses", heureusement nous habitons à quelques minutes de la gare du Locle, la Vulcain est à quelque deux pas de celle de La Chaux-de-Fonds. Papa peut revenir dîner à la maison. La famille s'agrandit, 5 février 1913, naissance de Madeleine, 3 août 1914 naissance d'Amélie et déclaration de guerre! la fameuse, terrible "guerre de 14". Un grave eczéma oblige mon père à faire un séjour à l'Hôpital de l'Ile à Berne. Ce fut pour moi l'occasion de voir un buffet de gare, des trams, des ours et un hôpital ou plutôt le jardin d'un hôpital, avec des messieurs assis tranquillement et jouant à projeter le gravier comme des billes. Ils n'avaient vraiment pas l'air malade. Mon père garda toujours une profonde reconnaissance pour le professeur Jadasohn.

Deux accouchements, dont celui de Madeleine, dans une clinique de La Chaux-de-Fonds, la maladie du chef de famille, avaient dû mettre les finances en mauvais état. Je vois encore mon père travaillant à l'établi le soir. Enfin, la guerre et la pénurie de houille obligèrent à réduire le nombre de trains, il devenait de plus en plus difficile de "faire les courses". La famille se transporta

à La Chaux-de-Fonds, à la rue du Doubs 55. Le déménagement, comme c'était l'usage, fut en partie exécuté par mon père et l'un de ses copains qui disposait d'un char à pont et d'un cheval. Je vois encore mon hercule de père portant d'énormes sacs de bois, l'attelage entamant, sous les premières averses de neige, la montée du Crêt, par l'ancienne route bordée d'arbres qui en dessinent encore maintenant le tracé.

Tout était fête bien entendu pour le petit garçon que j'étais. Mais j'avais entendu papa se plaindre de douleurs dans le ventre, on avait vidé mon cachemaille pour acheter un potager à bois, ce dont je n'étais pas peu fier. Je me prenais pour le héros qui sauve la famille. Combien je fus déçu de la maison de la rue du Doubs, une vraie déchéance.

En fait, nous entrions dans un appartement de quatre chambres bien ensoleillé, au premier étage d'un immeuble assez cossu, mais, comme tant d'autres à La Chaux-de-Fonds, d'extérieur pisseux et mal entretenu. Peut-être ce logement aurait-il été au-delà de nos moyens si le rez-de-chaussée n'avait été occupé par un atelier de mécanique, avec des "transmissions" fixées au plafond qui faisaient un bruit insupportable pendant les heures de travail; cela nous valut une réduction de loyer.

Nous sommes arrivés à l'automne 1917, la maladie de papa nécessite son transfert à l'hôpital de La Chaux-de-Fonds. Il devait y rester 240 jours, huit grands mois, au cours desquels le mal ne fit que s'aggraver. Les médecins étaient incapables d'en déterminer la cause. Rien ou presque rien ne passait plus, le chirurgien Philippe Schönholzer, d'illustre mémoire, exigeait qu'on donnât

des oeufs à son malade, celui-ci n'en vit jamais la couleur. La pénurie de nourriture tournait à la catastrophe. Maman était de nouveau enceinte; nous allions voir notre père à l'hôpital, alors une véritable prison de droit commun, dont l'entrée était gardée par un hargneux cerbère. Les visites en "commune" étaient sévèrement réglementées et aucun motif, sinon le pire, n'ouvrait les portes de la forteresse entourée de hautes grilles. Il fallait se contenter d'une brève visite le dimanche après-midi. Nous passions en rentrant chez la tante Cécile. Pour consoler ma mère, Edith jouait le Lac de Côme, butant immanquablement sur le même passage et provoquant les invectives de sa mère!

Maman pleurait assise sur le canapé, sa soeur lui expliquait que Louis s'était toujours écouté, qu'en fait il n'avait rien de grave. Quant à elle, l'odeur du lysol lui interdisait toute visite à l'hôpital. Elle n'irait jamais voir son beau-frère, d'ailleurs les autres membres de la famille pas davantage. Nous sentions bien qu'il ne fallait attendre aucune aide des Girard pourtant nettement plus à l'aise que nous.

Heureusement, tante Amélie, une autre soeur de maman, après la mort de sa mère, survenue peu auparavant, nous avait rejoints. C'était, très exactement, l'inverse de tante Cécile. Elle avait promis à son beau-frère de prendre la famille en charge, quoi qu'il arrive, mais son salaire était bien modeste.

Elle travaillait au Locle à la Fourmi et nous apportait chaque soir des plots d'acier sur lesquels nous alignions des rubis que nous collions sur une couche de gomme-laque en les chauffant au four ou sur le gaz. Les rubis étaient ensuite po-

lis à la machine. Une autre petite machine nous permettait aussi de couper les dards des ancres à la bonne longueur. Alors déjà je m'exerçai à l'horlogerie, mais sans conviction.

Enfin, Maman accoucha, le 13 mai 1918, au pire moment de la guerre; les Allemands étaient aux portes de Paris et bombardaient la ville avec la grosse Bertha, un énorme canon à longue portée. Tout le pays tremblait, le pain, des plus noirs, manquait, le lait de même et bien d'autres nourritures. Les calamités s'enchaînaient et, chaque jour, l'espoir d'une éclaircie s'amincissait. Nous étions comme des réfugiés en proie à toutes les misères. Heureusement, nous, les enfants, n'en avions qu'une conscience très vague. Nous étions quatre orphelins en puissance avec, pour tout soutien, deux femmes presque sans ressources. Les camarades d'atelier se proposaient de faire une collecte pour la famille, ils en furent dissuadés par l'un ou l'autre qui leur révéla que "Louis avait "marié" une fille riche et qu'il n'avait pas besoin de secours! William Béguin professeur au Progymnase et à l'Ecole normale, vieil ami de Papa, lui offrit de partager sa paie avec notre famille, lui-même avait quatre ou cinq enfants! Il l'aurait fait, je crois!

Le drame se dénoua brusquement. Mon père, voyant sa fin approcher, s'adressa au docteur Schönholzer:-"Si ça continue, je suis perdu, je vous demande pour ma femme et mes enfants de m'opérer. J'aime mieux mourir après avoir au moins tenté ma dernière chance."- Schönholzer accepta; l'opèration eut lieu dans les trois jours. Papa nous l'a racontée bien des fois. Il fut d'abord attaché sur la table au

moyen de courroies et immobilisé par des sacs de sable. Etant donné l'inconnue de la durée de l'intervention, on ne pratiqua qu'une anesthésie locale. Sous l'effet de la douleur, mon père rompit tous ses liens, il fallut le rattacher. Ainsi, mon père assista, lucide, à toute la séance qui dura trois heures. Tout-à-coup le chirurgien se mit à chanter, mon père entendit: "..il est sauvé, le garçon!" On avait craint une tumeur cancéreuse, il s'agissait, d'après ce qui lui a été dit, d'une appendicite d'un genre particulier! L'appendice démesuré passait sous le foie et bloquait le passage du pylore! Une fois extirpé avec ses adhérences, nombreuses, paraît-il, tout devait refonctionner normalement. Telle est la version qui m'a été fournie et le petit garçon que j'étais alors ne douta pas un instant de l'exactitude de cette histoire. Lorsque je la racontai plus tard, elle provoqua bien des rires de la part des gens compétents, y compris les médecins, bien entendu. J'en fus toujours humilié et révolté. Mon père ne pouvait que dire la vérité, il répétait ce qu'on lui avait expliqué; cette histoire, illustrant bien les méthodes chirurgicales de l'époque, doit être véridique, ou bien mon père lui-même fut trompé par ses médecins, ce que j'ai peine à croire.

Enfin, notre papa était sauvé! Les jours suivant l'opération étaient particulièrement pénibles à cause de la douleur, mais surtout à cause de la privation de toute boisson. Mon père avait vu un opéré devenir comme fou, torturé par la soif, il avait avalé tout ce qu'il trouvait y compris des produits de nettoyage. L'anesthésie se faisait à l'éther, elle ne pouvait durer longtemps, si le coeur n'était pas des plus robustes, et elle pro-

voquait de fréquentes pneumonies souvent mortelles. Le goutte à goutte n'existait pas et le malheureux opéré devait, pendant plusieurs jours, endurer le supplice de la soif. Mais combien nous avions hâte de voir enfin notre malheureux prisonnier échapper à ses geôliers. Je me souviens d'avoir essayé avec Maman de forcer la porte en présentant un billet de chemin de fer attestant que nous venions de loin pour un court entretien avec notre malade, c'était du Locle, bien entendu. Nous voulions savoir si nous pouvions acheter un peu de charbon qui nous était offert par insigne faveur. L'entrée nous fut refusée, bien entendu! Mais, nous eûmes l'immense joie de voir papa derrière la fenêtre de sa chambre, il avait l'air resplendissant de santé! Nous lui fîmes signe, il ne le vit pas!

Quelques jours plus tard, il sortait de l'hôpital et je me vois à ses côtés, sur la place de la gare, portant allègrement sa valise, bien lourde pour un petit garçon comme moi. La convalescence ne pouvait avoir lieu qu'à La Jonchère. Personne mieux que la grand'mère n'était capable de "retaper" le malade! Il reprit des forces, revint à la maison et tout se serait bien passé sans la grippe espagnole qui le cloua dans son lit avec une fièvre de cheval. Il s'en remit encore, mais non sans être exposé à une rechute considérée comme nettement plus dangereuse que la première atteinte. On mourait partout, comme d'une peste; je vois encore les enterrements militaires se diriger lentement vers le cimetière, au pas, les tambours détendus, battant le glas sous le crêpe qui les endeuillait. On tirait une salve sur la tombe des malheureux morts pour la patrie. Il fallut interdire ces défilés, tant l'effet en était déprimant sur la population déjà suffisamment éprouvée par les privations et la guerre.

Puis, ce fut la grève générale de 18 en automne. Mon père convalescent se tint à l'écart des manifestations qui, d'un instant à l'autre, pouvaient tourner à l'émeute. Je me vois encore, par une belle après-midi d'automne, cueillant des gratte-cul quelque part près de la Recorne dans les carrières abandonnées. Une locomotive, chauffée par des "jaunes", fumait près des hangars, allait-elle partir? Nous ne le sûmes que plus tard; c'était le fameux jour où, échauffée par un discours de Jules Humbert-Droz, la foule s'était couchée sur les rails! Tout se calma peu à peu; la gauche avait arraché la journée de 8 heures. Véritable catastrophe selon les patrons, mais sur laquelle personne n'osa jamais revenir.

Nous sortions vainqueurs de la guerre, de la mort menaçant deux fois notre chef de famille, de la grève générale, des privations, presque de la misère. Il s'agissait de remonter la pente, de payer les frais d'hôpital, les loyers arriérés, de nourrir les quatre enfants, dont le dernier-né Maurice, ne paraîssait pas trop robuste. Nous ouvrîmes des jardins potagers près des Grands Moulins, au piochard dans un sol farci de cailloux et de gravier. Nous ne récoltâmes pas même les oignons, seul légume à avoir prospéré, ils furent mangés par les cantonniers, selon les dires de mon père. Je devais, de Doubs 55, y conduire les eaux de vaisselle dans une bouillotte à lessive, juchéesur mon petit char! Rien ne pouvait remplacer l'eau de vaisselle comme engrais.

Plus tard, nous nous installâmes, au-dessus de l'Ecole de Commerce. La terre, bien meilleure, réclamait, elle aussi, de l'engrais. Je me vois

encore, ou plutôt, je me sens encore en train de creuser un trou affreusement profond et étroit, les pieds au sol, plié en deux, avec un énorme piochard d'un poids démesuré. C'était le logement prévu pour un tonneau où fut stockée de la crotte de cheval additionnée d'eau et de sulfate de fer. J'avais alors dix ou onze ans, tout au plus, mais aucun doute ne m'a jamais effleuré sur la valeur d'une telle fumure! Tous ce que mon père disait était juste, toutes ses entreprises réussissaient à merveille! Nous pûmes même vendre quelques uns de nos produits à une dame riche du voisinage, qui s'intéressait à la famille et peut-être à mon père. Ses petits pois, ses salades, ses laitues étaient, selon elle, d'une qualité incomparable! Cette dame, Mme. Ubersax, nous honorait même de ses visites. Lolotte sa fille adoptive, qui était ma condisciple, avait, disait-elle, besoin de compagnie et de n'être pas élevée en enfant unique.

Mes soeurs et moi étions souvent invités chez elle les dimanches après-midi de mauvais temps. J'allais faire ample provision de "pièces à 20" chez le pâtissier Landry quelque part dans le quartier du Versoix et m'émerveillais qu'on pût trouver de telles délices dans cette vieille Chaux-de-Fonds. Ces faveurs ne plaisaient pas à tout le monde. Notre voisine, Mme. Girardin, qui entrait chez nous comme dans un moulin, quitte à se trouver nez à nez avec mon père en chemise, ce qui, peut-être, ne lui déplaisait pas, en conçut une certaine jalousie.

C'était une Perrinjaquet, sauf erreur, une bourgeoise qui, avec son mari, fréquentait le cercle du Sapin; elle souffrait de la préférence ac-

cordée par sa rivale à des enfants de socialistes! d'autant plus qu'à l'école nous étions toujours parmi les premiers alors que ses enfants traînaient en queue de classe. Nous étions, dans ce milieu, à la fois tolérés et jalousés! Mon père avait repris son activité politique et fondé la Société de gymnastique ouvrière. Je fis partie des pupilles mais ne me sentais pas du tout à l'aise parmi les garçons bien lourdauds et dans l'atroce odeur de savates qui imprégnait la halle minuscule du collège de l'Ouest.

A un cortège du Premier Mai, je portai une pancarte avec: La Gym pour la Santé et non pour l'Armée!

Je participai à des soirées au Cercle ouvrier; je vendis des reines-marguerites. Comme la vente se ralentissait dans la salle bruyante, basse et enfumée, je m'enhardis à proposer mes fleurs aux passants sur la place du Stand. La pancarte valut à la Société de gym une menace de suppression des subventions fédérales, ma vente sauvage une intervention de la police: pas le droit de vendre des fleurs en ville sans permis! Une fois de plus, cette nouvelle activité valut à mon père un accident qui aurait pu être mortel. Une kermesse devait avoir lieu aux Mélèzes; mon père avait obtenu l'aide des Coopés pour le transport du matériel. Joyeusement juchés sur le pont et les caisses de bière, nous arrivons au Grand Pont, le camion amorce le virage en force, plaqué au bordage et transi de peur, je vois mon père projeté sur le trottoir! On le relève, on le conduit au Café du Grand Pont. Le médecin, mandé d'urgence, lui applique un bon coup d'iode sur la nuque et la plaie ouverte. Après quoi, nous rentrons tous deux à pied à la rue du Doubs! C'était le Dr. Grosjean, major

dans l'armée; peu lui importait la vie d'un Socio, un homme, après tout, ne valait pas le quart d'un cheval! Pour mon père, rentrer à pied, était une preuve toute naturelle de cran! On ne parlait pas encore de commotion cérébrale! Pourtant quelle chute, quelle violence et la nuque de mon père avait donné sur la bordure du trottoir! Sa chance, une fois de plus lui avait souri! Mais avec ce diable d'homme on n'était jamais tranquille. Il est vrai qu'alors on n'avait encore aucune expérience des transports rapides, on "s'abéquait" sur le haut du chargement comme sur un char à pont! Mais, le joli camion des Coopés allait plus vite et il était nettement plus haut!

J'ai eu l'occasion plus tard comme Directeur du Gymnase et comme président de l'ASPAM de me retrouver en face du Dr. Grosjean. Je n'ai jamais rencontré personnage plus sec, plus obstiné, plus tristement autoritaire et militaire. Il eut une fin conforme, tué avec sa femme, au volant de sa voiture, dans le virage de la Motte!

J'ai eu le plaisir de me venger doucement de son attitude envers mon père en l'empêchant de démolir la Ferme des Arbres! et...en la sauvant malgré lui!

Autour de 1920, nouvelle surprise! Le militant coopérateur décide de passer de la théorie à la pratique. Brusquement, avec deux camarades de travail, il quitte la Vulcain pour créer une coopérative de production horlogère! Je le vois installé dans la chambre du nord, avec établis, quinquets, chaises à vis et les belles machines à roues de laiton poli, le tout baignant dans l'odeur envoûtante de la benzine propre à l'horlogerie. Fidèle à sa conception de la coopération,

mon père avait décidé que les gains de l'atelier seraient partagés en parts égales. Mon père tenait les comptes, faisait les paquets dont les ficelles devaient réglementairement être fixées au moyen de cachets de cire; en un mot, dirigeait l'atelier coopératif. J'allais parfois faire des livraisons pressantes chez le patron, Monsieur Sandoz, de Peseux. Cela me donna l'occasion de découvrir le printemps dans le Bas, les groseilliers d'ornement en fleur, les primevères acaules, les crocus en fête, une ivresse caressante comme je n'en ai plus jamais ressentie.

J'allai, pour la première fois, rendre visite aux cousinesde Corcelles, autre source d'émerveillement. Leur maison regorgeait de merveilles, de luxe et de gentillesse; cette parenté inattendue n'était pas sans me flatter. Par la suite, j'y retournai bien souvent et y passai de délicieuses vacances. Malheureusement, mon père ne tarda pas à s'apercevoir que le rendement d'un des compagnons était beaucoup plus faible que prévu et qu'il ne méritait pas une part de revenu égale à celle des deux autres qui tiraient l'attelage presque à eux seuls. Mon père, idéaliste prudent, avait pourtant pris la précaution de jeter un coup d'oeil aux carnets de paye de ses coopérateurs. Il n'avait pas remarqué qu'au salaire du défaillant s'ajoutait celui de sa femme travaillant à domicile! Bref, l'expérience d'une coopérative pure et égalitaire tournait court; elle fut purement et simplement interrompue par la crise de 1920-21. Mon père chôma pendant trois mois et on lui contestait les secours de chômage, en tant que petit patron indépendant. Il put prouver au juge Piaget qu'il n'était, comme ses compagnons, qu'un ouvrier travaillant à domicile.

Ses livres de comptes, parfaitement tenus, faisaient foi. Tous trois eurent droit au "chômage". Mais, il fallait aller timbrer chaque matin à l'office du chômage au bâtiment des faillites. Ce fut pour Louis Tissot une humiliation insupportable, il en était malade. Cette inaction me valut, les jours où l'on ne timbrait pas, quelques délicieuses balades. On traversait le Mont Racine par la Charbonnière et les Pradières pour aboutir à la Jonchère, non sans avoir fait de belles cueillettes de fraises des bois ou de framboises. O merveille, nous nous faisions du thé dans la "cuisine de campagne" et mangions du "chicago". J'en sens, encore maintenant, le goût unique, à la fois alléchant et inquiétant; je revois la forme de la boîte, la graisse figée en veines pâles dans le rose de la viande. Nous ne nous arrêtions jamais dans une auberge et appliquions la plus stricte économie de chômage! Mais que tout cela était bon!

Enfin la crise n'était pas terminée que mon père fut embauché pour remettre en état les stocks d'une faillite. Bientôt après, Marc Inaebnit montait "carte blanche" une succursale de Tavannes Watch au Locle. Il fit aussitôt appel à son ami Louis qui devint chef d'atelier. Celui-ci devait travailler avec son "ami" Marc jusqu'à la fin de sa carrière. Nouveau chassé-croisé, fantaisie du destin, mon père ne pouvait pour ainsi dire jamais travailler dans le lieu où il habitait.

Pendant un an ou deux, papa ne put venir dîner à la maison, ce qui causa pas mal de difficultés à maman à cause de nos incessantes querelles à table, surtout entre Madelon et moi! Maigre consolation, mais consolation tout de même; au Locle, Papa dînait au Restaurant coopératif nouvellement créé, avec tante Amélie et peut-

être tante Henriette et Lucien Huguenin. Bref, il était en pays de connaissances et toujours en coopérative. Le soir lorsqu'il rentrait à la maison, il rencontrait au Collège industriel notre jolie chatte noire et blanche qui attendait son retour.

Au printemps 1922, j'étais entré au Progymnase et commençais l'étude du latin. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque des plans de maison apparurent à la rue du Doubs! Avec son ami Marc, mon père avait décidé de construire une maison familiale sur les Monts du Locle. Au bord de la cuvette, dans une très belle situation, près de la villa Pfister et de la maison Rochedieu! Le terrain de quelque 2000 m^2 avait été payé fr. 7.50 le m^2, un haut prix pour l'époque, la maison due à l'architecte Fallet rappelait la ferme neuchâteloise du XVIIIéme siècle. Elle en avait les deux pans de toit, les parevents et le dôme caractéristiques, elle comprenait six logements. Le nôtre, de quatre pièces, au premier étage, possédait un balcon.

Mon père, depuis longtemps, rêvait de "construire", il aurait voulu une maison pour la famille seulement, mais financièrement une maison locative était beaucoup plus rentable. Il accepta le marché, mobilisa ses quelques économies, y compris celles de tante Amélie bien entendu. Il ne s'agissait pas d'une villa, mais d'une maison ouvrière assez bien venue. Le plan appliqué à toute une série de constructions qu'on peut voir encore aujourd'hui, permettait de limiter les frais d'architecte, si on ne pouvait y être seul, il n'était pas défendu d'y être en famille. C'est ainsi que quatre appartements du haut furent occupés pendant plusieurs années par les frères Tissot et leur famille. Les gens appelaient la maison La Tissotière. Marc avait-il voulu rendre service à son ami ou s'attacher un horloger capable ? on ne

le saura jamais. En revanche, il est certain que sans "le long Marc" qui déjà avait aussi les bras longs et la confiance des banques, la maison n'aurait pas vu le jour!

De La Chaux-de-Fonds, je venais à pied voir l'avancement des travaux, une fois, en tout cas, avec mon petit char! Je me vois encore descendant, glorieux comme un chef, du Château des Monts, vers ce toit rose tout frais, celui de notre maison. Etions-nous tout à coup devenus riches ? Assurément pas, le loyer fixé à fr. 100.- pour nous, afin d'accélérer l'amortissement, pesait lourdement sur les finances familiales, mais mon père devait gagner autour de fr. 600.- par mois, ce qui était une belle paie.

Ma mère se réjouissait de se retrouver Sur les Monts, grâce à son mari, non loin du domaine de ses parents. Les souvenirs pénibles de l'incendie et de la liquidation du domaine étaient effacés !

Marc était chargé de l'administration et de la question financière; nous devions nous occuper de l'aménagement du jardin et des alentours.

Nous prîmes nos nouveaux quartiers en automne 1923. La maison était achevée. Mon père, avec l'aide d'un maçon de l'entreprise, avait surveillé les travaux de très près, démolissant parfois un galandage entier parce que le mur qu'il cachait n'avait pas été crépi, comme il devait l'être en vertu des contrats. Louis se fit, comme d'habitude, beaucoup de soucis et prit bien des colères, mais la maison était solide et bien bâtie. Pas en parpaings de ciment, mais en moellons bien appareillés pour le socle, en pierre de taille pour le reste. Tout le mortier fut monté à pied d'oeuvre par les "botchas" ainsi que la pierre. A cette époque, les moyens mécaniques, comme bétonneuse,

grue, perforatrice étaient inconnus. Le bloc complet, avec des murs de 40-50cm., pesant des centaines de tonnes s'élevait à dos, force et sueur d'hommes. Les futurs plafonds et planchers étaient soutenus par de belles poutres de sapin, couleur de beurre, qu'on voyait comme une grille du haut en bas de la bâtisse. Un jeune ouvrier fit une chute de plusieurs étages, il s'en tira sans trop de mal. Le crépi rustique devait être de bonne qualité puisqu'il subsiste aujourd'hui encore sans jamais avoir été rafraîchi ou refait. Tante Amélie occupait une chambre; une autre était destinée aux garçons; Maurice et moi, nous couchions dans le même lit de fer émaillé blanc, les filles occupaient une autre chambre, la dernière, celle du balcon, revenait aux parents.

Il y avait donc des lits dans toutes les chambres; la nôtre n'était pas bien grande. J'avais 12 ans, Maurice 5. Luxe nouveau pour nous, nous avions une salle de bain et une baignoire, pas murée, mais bien suffisante. Nous mangions d'ailleurs, selon la tradition des familles modestes de nos Montagnes, à la cuisine. Nous avions une chatte, un piano, pas n'importe lequel, un énorme meuble noir, avec des panneaux sculptés, c'étaient des bouquets de roses très 1920. Madelon jouait déjà assez bien et je m'essayais assez péniblement au violon. Toute la famille s'accommodait parfaitement du logement et il ne serait venu à personne d'entre nous l'idée de trouver que nous y étions trop serrés, ou entassés et vivant dans la "promiscuité" comme disaient certains bourgeois. Je me souviens encore d'une grande invitation, celle de Marc Inaebnit, sa femme et sa belle-soeur, la Virette (elle s'appelait Elvire!). La table fut mise dans la chambre à cou-

cher des parents, au pied du lit. Mon père fit preuve de capacités culinaires inattendues en préparant, ce qui jamais ne s'était vu à notre table, des hors d'oeuvre avec oeufs durs coupés en deux, mayonnaise, salade fraîche et sans doute de la charcuterie! Un régal extraordinaire! auquel, nous, les enfants, étions admis d'office et de droit.

La "tapisserie" de notre chambre figurait un semis de petites roses, je me rappelle encore le plaisir que j'y prenais, au premiers rayons du soleil, on nageait dans le rose!

Les alentours nous étaient donc confiés. Les tas de gravats, de groise d'une part, de terre végétale soigneusement mise de côté, d'autre part, attendaient nos pelles et piochards. Mon père fit construire une lourde brouette de jardinier chez le charron, j'étais bien entendu très fier de la manoeuvrer. Ne pouvant la garder indéfiniment à côté d'une brouette en métal avec roue à pneu, beaucoup plus maniable, j'en ai fait don récemment au Musée Paysan. Elle est intacte, d'une solidité en rapport avec son poids et témoigne ainsi de l'époque artisanale dans laquelle nous vivions encore. La roue, à elle seule, témoigne hautement du savoir-faire du charron qui l'a construite, on n'en refera jamais plus de pareilles. Notre premier travail consista à transporter des tonnes de matériau pour former la terrasse qui entourait la maison. N'allez pas croire que je fus laissé à moi-même et que je pus me contenter de gratoiller ici ou là, avec toute l'expérience de mes 12 ou 13 ans. Non, je fus confié à un expert, l'oncle du patron qui était aussi concierge de l'usine. C'était le père Rotacher, nous disions Rotach. Son premier soin fut de m'apprendre à peller. à attaquer un tas par la base, en

poussant le manche de la pelle du genou. C'était méthodique et efficace, aucune fantaisie n'était tolérée. Je crois avoir été un apprenti docile, ce travail pénible me plaisait, il me permettait d'éprouver mes forces. Je découvris le bonheur de la fatigue physique jointe au sentiment du devoir accompli et surtout mesurable! Contrairement à mon père qui se plaignait de la sueur, je m'en délectais plutôt et lui suis resté fidèle. J'étais sûr que transpirer équivalait à purifier son corps, à chasser les humeurs malignes; c'était pour moi une véritable cure.

Bien entendu, il fallait que j'en comprenne la raison, que je collabore à l'édification de quelque chose d'utile et de bénéfique.

Pouvait-on trouver meilleure application que de s'aider à embellir la maison familiale. Nous disposions d'un plan. Deux escaliers, dont les marches consistaient en troncs retenus par des piquets, permettaient d'accéder à des chemins encadrant le rectangle de la pelouse dont le centre était réservé à l'"ovale". C'est ainsi que nous nommions le massif central. Des rangées d'arbres fruitiers l'entouraient à un mètre de distance des chemins. De chaque côté s'ouvraient les jardins potagers distribués en 6 parcelles, une pour chaque ménage. Le triangle du bas était réservé aux groseilliers et, l'angle de la partie la plus large, occupé par un rond-point où nous dûmes accepter, non sans révolte, la présence d'un marronnier. Marc voulait en mettre partout, notre détermination l'obligea à capituler et nous décidâmes de planter des pommiers dans le "gazon". C'est ainsi que nous appelions la grande pelouse. Ce fut le premier accrochage, mais nous recélions une obstination de bélier, mon père et moi. J'ajoutai au plan, des triangles à chaque coin de la

grande pelouse dont le long côté reprenait la forme de l'"ovale". Bien entendu, mon père décida, pour commencer, d'abattre tous les frênes qui bordaient la route au bas de notre terrain et formaient une belle allée, joints à ceux de la villa située en dessous. Nous dûmes faire figure de vandales, mais mon père était formel, avec ces sangsues qui ruinent le sol et donnent une ombre maléfique, on ne peut pas faire de jardin.

J'allais jouer un rôle décisif, j'étais promu au grade de jardinier-chef. N'avais-je pas un manuel, où figurait la recette permettant de tracer parfaitement, l'"ovale de jardinier". Deux piquets formaient les foyers de l'ellipse, un anneau de corde dans lequel circulait un autre piquet maintenant les cordes tendues, permettait d'obtenir un tracé parfait.

Cette réussite fut remarquée et je fus bientôt chargé de la mise en place de tous les éléments du jardin. J'ignorais le poids de cette renommée et l'engrenage dans lequel je me laissais prendre.

Il fallut d'abord border les courtillettes de rocailles, y amener la terre, creuser les chemins, les empierrer, les border eux aussi de rocailles, donner aux divers massifs les formes convenables, mais surtout préparer la plantation des arbres fruitiers.

Le jardinier qui nous les fournit fut, lui aussi, formel. Dans un sol de cailloutis et de "groise", comme le nôtre, il était indispensable, pour que les arbres prospèrent, de creuser des trous d'un rayon d'un mètre et de 80 cm de profondeur. Ensuite, de les remplir de couches successives de terre et de fumier! Je ne crois pas les avoir creusés et remplis tous, mais le

souvenir que j'en garde me le ferait aisément croire. Que la terre est dure, les cailloux rebelles, le travail de la pelle et de la pioche, pénible, surtout lorsque le trou s'approfondit. Et puis, j'étais encore un enfant! Mais, c'est à cet âge que la volonté se forme. Il fallait vaincre à tout prix et prouver que notre projet fruitier était le bon.

Au bout de quelques années, la preuve était administrée, nous eûmes de belles récoltes de pommes aux joues rouges, lustrées et surtout parfumées à souhait. Mon travail méritait récompense, le père Rotacher le comprit, il me fit un cadeau superbe, un gros lapin que j'élevai dans une caisse fermée d'un cadre de treillis. A l'époque, tout se transportait dans des caisses, on les achetait pour 30 ou 50 cts. Elles étaient d'une solidité étonnante et duraient indéfiniment.

Mon plaisir fut moins durable, je pris bientôt cette sale bête en horreur. Nous la mangeâmes sans doute en famille. L'affaire aurait pu en rester là, hélas! il n'en fut rien! Mon père, tout à coup, s'intéressa à l'élevage du lapin; il acheta un chalet minuscule dans lequel il pouvait à peine se tenir debout et se tourner, mais où il réussit à loger une armée de counis! Je dus vider le fumier à peu près chaque semaine et, la famille, manger du lapin presque chaque dimanche, avec ou sans plaisir. J'avais contribué, sans le vouloir, à introniser une tradition de cuniculture dont la charge retombait sur moi, certes en partie seulement, assez pour que l'odeur du fumier et d'urine qui m'assaillait chaque samedi me soulève encore le coeur aujourd'hui!

D'autres difficultés surgirent entre mon père et moi. Je n'arrivai pas à lui faire compren-

dre qu'il fallait éviter de mettre un rang de rocailles au bord de la grande pelouse, sous peine d'esquinter la faux. Rien n'y fit et, à chaque fauchaison, le fil de la lame prenait quelques accrocs. Rien pour lui n'était trop difficile ou, plutòt, seul ce qui était difficile était valable.

Nous allions nous même arracher les roches dans les pâtures et nous en avons amené la plus grande partie avec notre brouette. Travail harassant et inutile à mes yeux, mais dont le chef tirait une inégalable satisfaction. Vaincre à tout prix était sa devise, souvenir ancestral des défrichements qui forgèrent la tenacité des Montagnons!

Aucun rocher, aucune souche ne devaient leur tenir tête; c'était une question d'honneur. Hélas, la terre des jardins, surtout celle des jardins potagers, ne m'apportait que peu de joie! Marneuse, collant à la bêche, difficile à défaire, elle devait être bêchée en minces tranches émiettées à leur tour en menus morceaux. Travail épuisant, monotone et sans fin, qui aboutissait au ratelage, opération encore plus délicate.

Après une matinée d'efforts, j'étais sûr, lorsque mon père, rentrant du travail, inspectait mes labours, de me faire durement réprimander. -"...comment n'avoir pas vu "du premier coup" que le jardin n'était pas plat, les bords pas droits!".. hélas, hélas! je ne souhaite à âme qui vive, de devoir faire le jardin d'un horloger! Ces maniaques de la précision croient que c'est à l'alignement qu'on doit la croissance des légumes. Un seul écart et tout est perdu!

Ma mère partageait d'ailleurs cette conviction. Mes deux lascars de fils vinrent, beaucoup

plus tard, bien sûr, l'aider au jardin. Ils plantèrent les échalottes au petit bonheur! Ma mère en fut épouvantée... jamais elle n'eut aussi belle récolte! Dommage, tout de même qu'elles...n'aient pas été alignées!!

Devenu jardinier attitré, je devais m'occuper des cultures à toutes saisons. L'ovale était réservé aux tulipes, entre lesquelles logeaient des centaines de plantes de pensées que je semais, repiquais et élevais moi-même dans ma couche. Ma préférence allait aux plantes vivaces qui réclamaient moins de soins; la plupart m'étaient données par ma voisine Melle Jeanne Rochedieu, excellente jardinière qui avait pris en affection le jeune apprenti de la maison ouvrière d'à côté! Il y avait les grandes marguerites d'automne, les ancolies, la polémoine, les regrets de jardinier, les iris violets. J'essayais même de greffer des rosiers, mais sans succès, les pipolets, en revanche, me réussissaient à merveille, mais, je dédaignais les capucines. Comment oublier les nivéoles, les scylles et les jonquilles que j'avais acclimatées un peu partout! Ces occupations esthétiques ne me dispensaient pas des autres. Je devais scier des stères de bois, peindre les tristes barrières qu'on avaient installées autour de la propriété: deux couches de minium, plus deux couches de séruse, un gris des plus banals mais durable. Ce travail me valut d'ailleurs la mémorable récompense de vingt francs! J'y avais pourtant passé une bonne partie de mes vacances d'été. Il en fut de même pour les chemins que je roulai et recouvris d'une couche de macadam! Hélas, bien

mince, tant le "patron" était parcimonieux. Les cailloux ne tardèrent pas à réapparaître, me guignant comme pour se moquer de moi et m'avertir d'un clin d'oeil que ce serait bientôt à recommencer! Bien entendu, les rocailles ne constituaient pas la moindre barrière contre chiendent et mauvaises herbes, bien au contraire, elles leur offraient un refuge idéal dont il était impossible de les extirper, sans enlever les pierres et tout recommencer à zéro!

De la sorte, j'appris peu à peu que le travail n'est jamais terminé, qu'il s'engendre pour ainsi dire lui-même, que les mauvaises herbes poussent même le dimanche, que la glace casse les tuiles que j'allais remplacer, au péril de ma vie, que sans l'intervention de l'homme, tout dégénère. Le travail prit ainsi, peu à peu, pour moi, le sens d'une valeur essentielle. La preuve qu'il l'était pour mon père n'était pas à faire.

Pour protéger l'entrée de la maison en hiver, il avait fait construire une sorte de cage de bois par un menuisier du cru. L'abri se montait en automne, se démontait au printemps. Les poutres et panneaux, d'un poids considérable, se remisaient partie à la cave, partie dans les combles où on accédait par un escalier de bois raide comme une échelle. Il fallait une force peu ordinaire et une adresse d'acrobate pour hisser ces éléments à travers corridors, paliers, enfin le terrible boyau de l'escalier final. C'était une sorte de chemin de croix laïque dont nous tardâmes pas à nous lasser. Mon père trouvait excellent cet exercice bisannuel. Il le commandait et dirigeait avec pleine et entière autorité!

Lorsqu'en 1936 ou 37 les vacances horlogères furent instaurées, pas au-delà d'une semaine bien sûr, mon père fut plongé dans la perplexité. Il ne put en sortir qu'en préparant un plan de travail journalier! Il lui fallut des années pour assimiler et accepter le sens du mot "vacances"! Pour avoir la paix, il fallait fuir la maison, ce que je ne manquai pas de faire. Mon père y consentait de bonne grâce, pour autant que j'aie accompli ce qu'il jugeait nécessaire. Je me rappelle avoir scié du bois seul jusqu'à près de minuit pour pouvoir partir de nuit à bicyclette pour Genève, voyage mémorable!

Enfin, tout cet effort s'est réduit à zéro. La maison vendue, le nouveau propriétaire a transformé la plus grande partie du jardin en garages. Les locataires n'ont plus voulu s'occuper du jardin, ou bien, ont fait de timides essais vite abandonnés.

Il ne reste de notre jardin qu'un peu d'herbe, quelques arbres étiques et couverts de lichens!

Ma mère, par souci d'équité, distribuait les pommes aux locataires, on en retrouva dans les poubelles! La pomme américaine, la parfaite golden avait détrôné la modeste, mais combien savoureuse pomme du pays! C'était le Progrès! Et puis pourquoi cultiver des légumes quand on peut les acheter au magasin!

Mes talents de jardinier me firent courir un autre danger; Mr. Aerni, un locataire dont l'autorité n'était pas négligeable, passablement jobard, sachant tout ou presque, capable d'harnaquer n'importe qui par ses lazzis, ne cessait de répéter qu'un tel talent exigeait mon entrée à l'Ecole d'agriculture de Cernier.

Il pouvait en parler, étant l'ami du directeur Mr Sandoz; comme il l'était de tous les personnages importants du lieu, qu'il citait à tour de bras et à qui il faisait dire ce qui lui plaisait. N'avait-il pas été piston solo, n'avait-il pas entendu le premier au Tech avec son ami Henri Perret, une émission par télégraphie sans fil du grand et célèbre violoncelliste André Lévy, venant de la tour Eiffel; n'avait-il pas vu un pathé-baby et la première TSF de la maison dont nous écoutions les sons et les crachements en collant l'oreille au plancher de la chambre située au-dessus de celle de la prodigieuse machine! Il étalait sa science avec une assurance de bateleur de foire, quitte à expliquer de la façon la plus rocambolesque les phénomènes électriques et la circulation du sang. Le peu de physique et de science que je tenais de l'école me permettait d'en apprécier les erreurs et je ne manquais pas de les corriger. S'il blousait tous les braves gens de la maison, il ne m'en imposait guère; à mon père, pas davantage, pour d'autres raisons, sans doute, mais que j'ignorais.

Il ne prit jamais le monsieur au sérieux et était bien décidé à me laisser poursuivre mes études au Gymnase de La Chaux-de-Fonds. Charles Aerni envoya son fils à Cernier; comme il n'avait pas de domaine à lui transmettre, il en fit un malheureux valet de ferme ou plus tard un fermier besogneux. Plus d'un camarade de mon père s'étonna qu'il voulût me faire étudier au risque de se priver de tous les plaisirs de la vie.

Sa décision fut inébranlable. Ses amis les plus écoutés le lui avaient conseillé: Si nous voulons lutter à égalité avec les bourgeois, il faut que nos enfants, s'ils sont doués, soient au moins aussi instruits que les leurs!

Mon père n'a jamais varié sur ce point! Il voulut que tous ses enfants aient une bonne formation, ce dont il n'eut pas à se repentir, à ce que je crois.

Enfin, tout paraissait devoir se passer au mieux sur les Monts!

C'était compter sans la "chance" de mon père. L'usine de Tavannes Watch Le Locle lançait la petite pièce, la montre bracelet 4 3/4 - 5 1/4, mon père, avec Charles Aerni précisément, en était chargé. Ce fut une période difficile, pleine de soucis et de colères, souvent rentrées! enfin la cause d'une première crise de foie et, à 40 ans, d'une hémiplégie! heureusement légère qui n'eut d'autre conséquence que la paralysie et l'insensibilité d'un bout de pied. Bien soigné par le docteur Perret, Louis s'en tira. Mais toute la famille trembla pour sa vie.

Un peu plus tard, il voulut goûter aux joies du sport! Par un beau soir de clair de lune, il décida d'aller se luger dans les prés situés tout droit derrière la maison! la pente était forte, mon père fort lourd, la luge petite. Il fit un saut périlleux et entendit un craquement qu'il pensa provenir de la luge. C'était sa jambe, il s'en aperçut lorsqu'il voulut se remettre sur ses pieds! Je le revois dans son lit; comme Maman, je ne sais trop pourquoi, était absente, Madame Meroni (nous disions la mère Meroni) avait pris soin du malheureux accidenté. Elle était assise à son chevet et, pour se consoler, mon père buvait joyeusement la goutte. Cela calmait ses douleurs. Il fallut plâtrer la jambe, la fracture n'était pas mauvaise, mais "en sifflet", et seul le péroné avait craqué. C'était au mois de décembre et, comme toujours à l'approche des fêtes, le travail pressait, il fallait livrer à tout prix. Au bout

de quelques jours, mon père fut rappelé à l'usine, transporté matin et soir en traîneau, aux frais de la fabrique; on ne pouvait se passer de lui. Louis s'accommodait assez de ces voyages et surtout de son cocher, une sorte d'hercule bon enfant avec lequel il s'entendait à merveille. Comme il y avait des "menées", le traîneau versa, mon père fut projeté dans la neige. Notre hercule remit le véhicule sur ses patins, porta mon père sur son siège, comme s'il s'agissait d'un enfant! Ce fut un incident fort gai, dont mon père s'amusa le beau premier.

Au bout de quelques semaines au cours desquelles notre homme travailla, la jambe plâtrée reposant sur un tas de cartons, il ne pouvait toujours pas poser le pied. Une nouvelle et peut-être plus sérieuse radiographie révèla une fracture du tibia en bonne voie de guérison! Il avait donc travaillé avec une double fracture et il continua, sans autre forme de procès. Sa présence était indispensable!

D'ailleurs, rien ne l'arrêtait. Un jour, j'avais reçu l'ordre d'aller nettoyer la grille du porche; comme je ne m'exécutais pas assez vite à son gré, je le vis sauter sur un pied en bas les escaliers et commencer l'opération toujours sur un pied et d'une main, l'autre étant occupée à se cramponner au montant de la porte.

Ses colères ressemblaient à la foudre, et il valait mieux alors ne pas se trouver sur son chemin! Notre père ne supportait pas d'entendre ses enfants tousser. Il leur administrait force ammoniaque anisé, sirop pectoral et pour fortifier les petits; il leur apportait, au réveil et dans leur lit, un grand bol de cacao ou d'ovomaltine. Comme une toux rebelle ne voulait pas céder, il conduisit Poulette et Maurice chez le Dr. Perret, notre médecin de famille. Celui-ci se contenta de leur prescrire de nouveaux médicaments après les

avoir sérieusement auscultés. Mon père ne l'entendit pas ainsi, il exigea une radiographie. Le docteur s'exécuta non sans mauvaise humeur. Il dut constater des taches sur les poumons des deux enfants, un début de tuberculose. Des cures d'air furentordonnées en attendant l'entrée au sanatorium de Leysin, toujours suroccupé. Ma mère les surveilla avec sa douce fermeté, si bien qu'au bout de deux ou trois mois le Dr. se déclara fort satisfait. On put renoncer au sana et la guérison fut acquise à domicile. L'attention passionnée de notre père pour ses enfants avait, une fois de plus, fait mouche! Nous avons eu assez de tuberculeux dans la famille, et chez des amis, pour savoir la gravité de la maladie, la difficulté de la soigner par des cures "naturelles" en altitude, les risques de rechute, alors que, pratiquement, on ne disposait d'aucun remède efficace. Le Rimiphon et le Pass ne furent découverts que plus tard. La seule chance sérieuse consistait à dépister le mal tout au début, ce qui fut fait grâce à la détermination et finalement à l'autorité de notre père, à laquelle même le docteur n'avait pu résister! Mais, si dans des circonstances critiques, il savait donner le coup de barre décisif, il semblait incapable d'assurer une navigation tranquille. Avec un tel pilote, on n'était jamais à l'abri d'une surprise. C'est ainsi que sa "chance" se manifesta une fois de plus, à notre grand étonnement. L'ordre naturel de la famille, un garçon, deux filles, un garçon, le carré parfait, allait être brisé. Maman était enceinte! Ce fut, pour moi tout au moins, un moment de stupeur mêlé de révolte. Les parents sont les parents, de grandes personnes responsables. Comment comprendre une telle bévue? Nous ne savions pas grand chose sur la vie sexuelle, assez toutefois pour exiger un

peu de raison de la part de ceux qui en exigeaient tant de nous. Ils n'avaient qu'à faire attention! Nous ne pouvions pas savoir que s'ils n'avaient pas pris bien des précautions et fait preuve de sagesse, nous aurions été une dizaine de gosses au moins!

Bref, ce retour de flamme nous atterrait. Mais, ce moment fut vite passé, nous aimions tous notre mère. Elle n'avait pas l'air troublée le moins du monde et semblait accepter sa grossesse avec sa sérénité ordinaire. Ne devenait-elle pas un être plus précieux de la promesse de vie qu'elle renfermait?

Une totale conversion se produisit alors instantanément. C'était à qui ferait ceci ou cela; tous les travaux pénibles furent interdits à Maman. Elle fut choyée comme jamais. Nous étions tous en espérance!

Ainsi naquît notre petit frère René Bernard, le 8 avril 1927.

Tout se passa fort bien, à la maison. Rentrant du Gymnase, j'entendis les vagissements du bébé. C'était fait et bien fait. On ne vit jamais poupon plus joli, plus gentil, plus facile etc. Papa était ravi, il oublia toute sévérité à l'égard de son chéri et se comporta avec lui en grand-père gâteau! Il faut reconnaître qu'avec ce providentiel petit frère, les raisons de sévir n'existaient guère! Nous l'aimions tous et chacun d'entre nous voulait lui apprendre ou apporter quelque chose. Il nous payait en grâce et en sourires. Il apprit tout très tôt et très bien, sauf de se moucher. Grâce à lui, nous avons connu l'une des joies réservées aux familles nombreuses. Celle de faire l'apprentissage de l'éducation d'un enfant dès le berceau. Poulette lui apprit à marcher, un autre à parler ou à compter. Il sut très tôt conduire sa

draisine, sur laquelle il passait des heures. Il trimbalait la chatte à travers le logement en la portant par la queue; par lui, notre vieille tigresse se laissait tout faire. On appela René, Minet, Minet chéri, enfin parce que gâté et toujours doté des meilleurs morceaux par Papa et, de ce fait, joliment rembourré: Cochon 5! Je ne me souviens guère l'avoir entendu appeler René à la maison, encore moins Bernard!

Vers 1930, en possession du bac, je poursuivais mes études à Genève, les filles avaient terminé leur apprentissage de régleuses et aidaient à payer mes études, Maurice était au Tech et René prospérait à ravir!

Tout allait pour le mieux, le travail ne manquait pas, Madelon gagnait la somme considérable de fr. 16.- par jour! Alors, comme un coup de foudre, survint le krach de Wall-street! Nous, les enfants, ne savions guère de quoi il s'agissait, mais les effets ne tardèrent pas. Toute l'économie, l'industrie furent presque paralysées. Ce fut la grande crise qui dura au moins six ans!

Il n'y avait plus que des chômeurs totaux ou partiels avec des secours de 3fr. par jour pour une famille, et encore, pendant une période limitée.

Le Locle et La Chaux-de-Fonds n'avaient plus de quoi payer leurs fonctionnaires; ces communes furent un temps sous la tutelle de l'Etat.

Certains métiers comme ceux de monteurs de boîte, de graveurs, paraissaient définitivement disparus. On ouvrait des ouvroirs, des chantiers, on occupait les horlogers à casser les cailloux, à creuser des fosses, à ouvrir des routes. Bientôt on mobilisa les sans travail dans des compagnies où ils étaient traités comme des soldats. La monnaie fut dévaluée, mais la déflation n'en

bloqua pas moins toute la machine économique et industrielle. Les passions politiques s'échauffaient, le fascisme né en Italie vers 1922 séduisait les bourgeois et surtout la classe moyenne. A leurs yeux, tous les maux étaient imputables au socialisme mais surtout au communisme. Pas mal d'ouvriers voyaient le salut se dessiner en URSS, où le chômage n'existait pas. Bref, de graves convulsions ébranlaient le monde. En 1930, tous les contrats furent dénoncés à Cyma (nouveau nom de Tavannes Watch), mon père risquait de connaître à nouveau le chômage. L'usine paraissait menacée de faillite, alors Marc Inaebnit fut nommé directeur général et quasi plénipotentiaire par la Banque cantonale. Il installa son bureau à La Chaux-de-Fonds et emmena mon père avec lui. Chaque jour ou presque nos deux compagnons faisaient les courses dans la grosse voiture américaine du "patron" comme l'appelait mon père. Ca n'allait pas tout seul. La planche à neige n'existait pas, on circulait avec des chaînes, sur des routes défoncées, pleines de lacs et aux ornières profondes. Enfin, le père ne chôma pas un instant, privilège considérable qui lui valut des envieux et même des lettres anonymes l'accusant de voler les pives du pauvre!

Madelon et Poulette trouvèrent du travail aux Villers moins touché par le chômage. Elles y découvrirent un monde nouveau et y nouèrent des amitiés. Les patrons étaient tout sauf sympathiques, mais elles avaient trouvé en Jeannette Boîteux une championne de la résistance. Leur paie transformée en francs suisses restait fort modeste, mais elles travaillaient. Un peu plus tard, Maurice fit, lui aussi, un stage aux Villers, chez un Mr. Bourquin qui, lors de certains

accès de folie, poursuivait sa femme avec une hache! En 1932, porteur d'une licence es lettres classiques, je m'embarquais pour le Liban, aucune place n'était en vue dans le pays. J'y restai un an. En 1933, j'étais engagé au Progymnase et au Gymnase de Bienne, dès lors je gagnai ma vie. Mais j'allais connaître à Bienne des ennuis graves qui faillirent me faire renvoyer. Ce n'est pas le lieu de les exposer ici! J'y reviendrai peut-être si je m'attaque à ma propre histoire. Il n'en reste pas moins que je fus sauvé par mon obstination qui me permit d'obtenir, à Berne, l'équivalence avec le titre de maître de gymnase bernois, grâce à la lutte menée avec mes amis biennois et les interventions de trois conseillers nationaux, amis de mon père, Henri Perret, Fritz Heimann et Achylle Grospierre.

Il me semble toujours que je fus sorti de l'eau comme un petit chat en train de se noyer par la main lointaine mais puissante de mon père! Notons, en passant, que le militant Louis Tissot avait une fois de plus siégé au Grand Conseil. Il s'y rendait avec Marc qui le ramenait au travail, aussitôt la séance terminée. Mon père en était vexé. Il trouvait ce traitement humiliant pour un Grand Conseiller! Mais, qu'y faire? Surtout en ces temps difficiles, où nous faisions figure de privilégiés!

Se soumettre, non sans grogner, à la maison, bien sûr! Nous eûmes à supporter, en famille, tous les ennuis du père, qui rejaillissaient sur nous, s'amplifiaient, grondèrent comme le tonnerre, des semaines durant.

Maman restait calme, comme toujours et ne s'en émouvait guère! Le petit René Bernard faisait revenir le soleil! Devant lui, le père

fondait et oubliait tous ses maux! Ses lapins fournissaient à Louis une distraction et des régals bienvenus. Il se plaisait à mettre ma casquette de bellelettrien pour aller les soigner! Les mères, leur paquet d'horribles petits enveloppés dans un nid de poil des plus douillets et sous leur ventre garni de tétines étaient "l'objet de soins attentifs"! Avec une véritable tendresse, il leur apportait de pleins augets de pain trempé dans du café au lait tiède. Aussi, ne pouvait-il, sans en être malade, tuer ses protégés! Il en confiait l'exécution à un voisin moins vulnérable que lui! Cela ne l'empêchait nullement ensuite de leur enlever la peau et de les dépecer avec art, prêts à passer dans le "toeflet" dominical.

Tel se déroulait l'ordinaire de la vie avec un ou deux havanes bien secs pour marquer le dimanche, une promenade à la Saignotte, chez les Amis de la Nature, dans la vieille ferme des Foux, où se déroulait une partie de cartes agrémentée d'un pot de thé; un litre de rouge par semaine, une nourriture des plus simples, une économie rigoureuse, sans écarts ni exceptions autres qu'une fondue, un pied ou du fromage de porc, qu'il achetait lui-même à la boucherie, en rentrant du travail. Parfois, mais rarement, on cuisait les tripes!

Mais la vie a ses raisons, ses volontés, ses détours et ses caprices! J'allais devenir bien involontairement le pôle autour duquel la vie familiale allait prendre un cours nouveau! Je ne suis pas un homme d'imagination, les fictions pures, les contes et la mythologie n'ont

jamais réussi à capter mon intérêt. En revanche, certains besoins élémentaires m'ont constamment habité, pour ainsi dire polarisé.

C'était le cas pour l'eau, dont l'absence, dans nos hautes vallées, me rendait malheureux; la moindre source me passionnait, j'avais besoin d'un cours d'eau, symbole de vie, avec sa continuité, son mouvement, sa lointaine et mystérieuse origine, son départ vers l'inconnu.

La mer et les lacs ne m'intéressaient pas, ils me paraissaient statiques, ils ne "coulaient" pas. Je devais avoir quinze ans lorsque l'Illustré publia, photos à l'appui, un reportage sur la descente du Danube de la source à l'"estuaire" par deux jeunes gens naviguant sur un canot démontable en caoutchouc, un Klepper. Mon rêve prenait corps. Sans vouloir affronter des fleuves, n'avais-je pas déjà le Doubs, les bassins, peut-être les rapides, à disposition? Je me renseignai sur le prix du Klepper. C'était plus de 500frs.-, somme considérable à l'époque, et je n'avais pas un sou. Au Progymnase, j'avais appris la reliure avec l'excellent Paul Perrelet. Je m'étais mis à en faire à la maison pendant les vacances, ce qui me permettait de gagner un peu d'argent, mais une somme pareille, il n'y fallait pas songer.

Qu'à cela ne tienne! J'avais aussi appris à manier le rabot; je décidai alors de construire un bateau de bois. J'associai mon cousin Marco à l'aventure. Incapable de créer des courbes, je m'arrêtai à une forme des plus simples: fond plat, côtés verticaux se rejoignant en pointe en avant et en arrière, seul le dessus conservait quelque souvenir du clepper rêvé, notamment une bordure en bois mince qui se terminait en pointe à l'avant et se relevait un peu comme un bec. Là, en

cuisant le bois, j'avais réussi à obtenir des courbes assez harmonieuses. Les pagaies elles-mêmes furent construites at home. Notre atelier était tantôt à l'allée de cave, tantôt sur le côté de la maison.

Le matériau consistait essentiellement en lames rainées crêtées qui devaient garantir l'étanchéité, les autres joints étaient calfatés à l'étoupe trempée dans du goudron liquide. La construction prenait tout notre temps libre, elle dura tout l'hiver. Au printemps, nous pûmes travailler dehors. J'entends encore les coups de grosse caisse des carrousels qui parvenaient jusqu'à nous, surmontant seuls la musique qui se perdait en route. Ils rythmaient la besogne et donnaient essor à notre imagination. Un terme magique nous accompagna sans jamais nous lâcher, ni nous lasser, notre calfat, difficile à préparer, à manier et surtout à enfiler et presser dans les fentes s'appelait, je ne sais trop pourquoi, de la "ficelle biblique", encore une fois le plus magique des noms, gage d'une réussite certaine. Nous dûmes plus d'une fois retourner à l'usine à gaz pour faire provision de bitume. L'intérieur du bateau et la partie immergée furent passés au goudron que nous chauffions dans une vieille casserole.

Vers le mois de mai, le bateau était terminé. Posé sur le balast de la cour, il était d'une remarquable stabilité. Nous prîmes place à tour de rôle dans notre bateau, une pagaie dans les mains.

Pour immortaliser notre réussite, nous fîmes plusieurs photos avec mon excellente caisse à cent sous! Nous avions vraiment grand air. Je me demande maintenant si, à notre insu, notre formule magique ne nous avait pas été inspirée par l'histoire de l'arche de Noé. Il y est question de bitume et le terme de ficelle biblique pourrait bien en con-

server le souvenir mythique. Nous essuyâmes naturellement quelques critiques. L'oncle Henri notamment nous prédit que cette forme de pointe nous ferait couler à la première vague, la proue inévitablement pénétrerait dans l'eau et transformerait notre étrange esquif en sous-marin. Je préparai de l'eau et une seille dans le bassin de la lessiverie et je l'invitai à assister à une expérience décisive. La seille remplie d'eau flottait et ne coulait pas, pourquoi en serait-il autrement pour notre canoë ? Chose étrange! l'oncle ne parut pas du tout apprécier la démonstration.

Au début de mai, nous chargeâmes le "Caprice", nom de notre bateau suggéré par tante Amélie, sur un char à bras et nous prîmes le chemin des Brenets. Nous imaginions une traversée triomphale du village, en fait, nous fûmes suivis par une troupe de gamins qui braillaient: "le cercueil! le cercueil!... les augures nous étaient-ils défavorables? Le baptême de la mise à l'eau sembla le confirmer! Nous n'avions pas fait cinq ou six mètres de voyage que le canoë se mit à pencher et nous précipita dans l'eau glacée! Cruel retour à la réalité, douche de nos rêves! Toutes les railleries et sinistres prévisions allaient-elles se réaliser ?

A peine sortis de l'eau et le bateau solidement rétabli sur le pré, nous cherchâmes et trouvâmes les causes du désastre!

J'avais suspendu les sièges au bordage supérieur, de la sorte le centre de gravité se trouvait placé trop haut. Nous reprîmes les essais en nous asseyant au fond et, pour assurer une sécurité parfaite, non sans y avoir installé quelques cailloux d'un poids rassurant.

La nef n'avançait que lentement, bien moins vite qu'escompté, mais, elle tenait l'eau, la victoire était à nous! A deux, et à condition de synchroniser les rames, nous tenions tête aux barques ordinaires. Le canot, très maniable, nous permettait de suivre les rives de très près et de nous griser de roche, de mousse et de fleurs, nous passions sous des dômes de verdure dont le reflet dans l'eau comblait tous nos rêves.

A l'usage, nous pûmes nous débarrasser de nos pierres de sécurité, le Caprice avait définitivement renoncé à chavirer et il tint parole. Les incessantes crues et décrues du Doubs rendaient tous les ponts dangereux. Nous retrouvâmes mainte fois notre cher Caprice sous l'eau, une fois même il n'évita de faire le Saut du Doubs que grâce à un homme de bonne volonté qui l'amarra à un arbre. Nous trouvâmes l'endroit rêvé à la Combe à l'Ours, à la Crique (comme nous l'appelions) une petite plage de gravier sur laquelle, à l'aide de rouleaux, nous pouvions tirer le bateau sur terre ferme, assez haut pour qu'il soit à l'abri des crues. Bien plus, une grotte, située à quelque 20 mètres plus haut, nous permettait de le garer pour l'hiver. Il fallait l'y hisser, mais notre jeune vigueur rendait l'opération sinon facile, du moins attrayante.

Toutes les occasions de manifester nos forces nous souriaient. Nous avions le port, de l'eau à la grotte, une terrasse abritée sous une roche en surplomb à quelque trente mètres au-dessus du niveau de l'eau. Hélas! le bonheur n'est jamais complet. Le soir, alors que le paysage côtoyait le rêve, que les rochers d'un gris soyeux se teintaient de rose, que les reflets de l'eau flamboyaient, il fallait rentrer à la maison. Nous de-

vions à tout prix trouver le moyen de passer la nuit dans notre nid d'aigle et, de plus, jouir du lever du jour, du petit matin, de la nuit, peut-être connaître enfin dans sa plénitude notre invraisemblable conquête.

Nous n'avions pas hésité un instant quant au choix de notre belvédère, il ne nous réservait que d'heureuses surprises. Sans perdre de temps, nous nous mettons au travail, au moyen de pelles et pioches amenées au chantier dans le plus grand secret, par des chemins détournés, souvent à travers des forêts presque impraticables.

Il nous fallait de la pierre pour construire notre cabane. De jeunes arbres, furtivement abattus, formèrent le barrage destiné à retenir les roches que nous faisions dévaler de l'étage supérieur. Hélas! nombre d'entre elles, comme devenues démentes, franchissaient le barrage, allaient s'écraser sur les terrasses inférieures et sautaient ensuite dans le Doubs en provoquant un vacarme effrayant. Les pêcheurs, que nous risquions d'assommer, criaient eux aussi. Cela ne pouvait pas durer, notre projet de construction fut abandonné.

Il aurait d'ailleurs fallu des mètres cubes de pierre pour le réaliser. Tout ce que nous avions fait dévaler, au risque du pire, nous servit, tout au plus, à construire un petit mur de soutènement qui nous permit d'aplanir notre terrasse!

Détachée de la paroi, une énorme pierre gisait à quelques mètres de notre plateforme, heureusement un peu en dessus. A l'aide de rouleaux de bois, nous l'amenâmes chez nous, légèrement rehaussée sur des pierres de soutien, elle devint notre foyer. Nous y faisions, dès le début des travaux, un excellent thé de chine fumé dans une casserole plate trouvée dans le voisinage.

Restait le problème de l'abri où passer la nuit. Le pasteur Grisel, père de notre camarade André, nous avait déconseillé de construire une quelconque baraque, toutes servaient de cibles aux vandales. Je me souvenais avoir vu une adresse de manufacture de bâches sur un carrousel, c'était à Nancy! Je n'hésitai pas à écrire, des offres me furent faites. Il suffisait dès lors de faire assez de reliure pour rassembler l'argent nécessaire. Ce qui fut fait. Nous eûmes bientôt une belle grande et solide bâche qui nous permettait de monter une assez vaste tente adossée au rocher. On pouvait s'y tenir debout, pendant la journée, le côté relevé formait un vaste toit ouvert sur la verdure, à travers laquelle on voyait scintiller les vaguelettes de la rivière. Les meubles étaient formés de planches récupérées d'un plancher emporté par une crue près de l'Hôtel du Saut. Il nous fallait un abri pour entreposer notre matériel, une cave fut creusée sous le rocher voisin, fermée par un panneau de bois sur lequel nous avions astucieusement fixé des pierres plates encadrées de mousse. Des fagots achevaient de rendre la cache invisible.

Quelle déception lorsqu'arrivant dans notre petit domaine, nous vîmes un vieil homme en train de creuser au fond de la Combe à l'Ours, sous un large surplomb, il s'était approprié l'un de nos seaux!

Nous le reconnaissions bien, aucun doute possible. Mais, que pouvait bien faire là cet étrange solitaire? Nous nous approchâmes pleins de ressentiment et de méfiance, la réception fut très simple et, somme toute, aimable. Un vieux monsieur d'un calme olympien nous expliqua qu'il faisait là des fouilles préhistoriques. Il avait repéré

notre faux rocher et emprunté un de nos seaux avec l'intention de le remettre en place dès la fin de ses recherches. Il s'appelait Borel et travaillait pour Mr. Vouga l'archéologue cantonal. Il s'était fait un abri pour dormir en appuyant quelques branches au pied du rocher, qu'il avait couvertes de dare. Il y était parfaitement à l'aise et tranquille. Il nous fit les honneurs du site, nous montrant les foyers superposés, distants, parfois, de quelques millions, ou en tous cas, milliers d'années. Il prétendait aller jusqu'au magdalénien; nous présenta les silex qu'il avait trouvés, nous fit remarquer les cavités où, selon lui, étaient engagés les poteaux des barricades qui protégeaient nos lointains ancêtres contre les attaques des ours et autres fauves des époques interglaciaires.

Nous étions enchantés de cette rencontre et de cette leçon d'archéologie in situ, d'autant plus que nous, jeunes hommes du XXème siècle, espérions un peu partager les impressions de ces ancêtres sortis de la nuit des temps. J'y recueillis moi-même un petit trésor, quelques silex et une petite torsade de je ne sais quelle matière rappelant le verre, dont l'archéologue me déclara qu'il devait être un ornement, une sorte d'amulette. Hélas tout cela s'est perdu lors de déménagements successifs.

Combien je regrette ces témoins des premières lueurs de la civilisation. La rencontre de ce père tranquille, installé dans une solitude érémitique, ne craignant ni la solitude ni personne, se contentant de rien pour éclairer les premiers pas de l'humanité, reste pour moi un souvenir particulièrement touchant. Cette présence ne manquait pas de grandeur. Nous n'étions déjà plus fâchés, mais honorés de la disparition de notre seau.

La découverte de notre cave, pourtant si bien camouflée, nous mortifia quelque peu. Nous nous découvrions bien jeunes et bien naïfs en face de ce chercheur plein de flair et d'expérience. On ne trompe pas si facilement un vieux chasseur de trésors. La chance nous sourit une fois de plus lorsque, grimpés au sommet d'un foyard adossé au rocher, nous nous trouvâmes en face d'une vaste cavité ovale au fond plat. Une de ces innombrables demi-marmites glaciaires qu'on aperçoit dans les parois de rocher des fabuleux bassins du Doubs. Une enjambée suffisait pour franchir le vide qui nous séparait de ce que nous appelâmes aussitôt la chambre haute. Une grande caisse y fut aussitôt construite, capable de recevoir la batterie de cuisine que nous y montions à l'aide d'une corde. Cette fois-ci, nous tenions le refuge inviolable!

Il le fut jusqu'au jour où nous retrouvâmes nos casseroles et bidons chez les Baumberg, installés depuis peu à quelque distance dans un abri du même genre que le nôtre. Que voulez-vous, le hasard voulait qu'ils fussent couvreurs et non des moins audacieux! D'ailleurs les meilleurs fils du monde, il s'agissait d'un emprunt pur et simple. Nous restâmes bons amis, sachant où retrouver d'autres emprunts éventuels!

Seule de tous nos visiteurs, ma terrible soeur Madelon, agile comme un écureuil, se plaisait à y monter pour ranger nos ustensiles, y compris la table pliante qui n'était pas des plus légère.

Au cours des dernières années de Gymnase, je m'étais lié avec John Favre, qui devint mon ami le plus cher. Le bac passé en juillet 1929, j'étais bien décidé à jouir pleinement des plus

longues vacances de la vie. Plusieurs semaines se passèrent à Romanshorn, chez la grand'mère de John, une femme excellente. J'eus ainsi l'occasion de me familiariser quelque peu avec la Suisse allemande jusqu'alors totalement inconnue pour moi. Nous faisions des tours en vélo, qui nous menèrent jusqu'à St.-Gall. Mais le lac de Constance, toujours gris et morose dans mon souvenir, ne réussit pas à me plaire. Enfin, à la suite de je ne sais quelle querelle, nous rentrâmes plus ou moins brouillés. Si bien que John ne voulut plus venir camper avec moi au Doubs comme nous en avions fait le projet.

Il fallut toute la diplomatie de sa chère maman pour le décider. Je revois encore avec quel soin John prépara tout ce qu'il voulait emporter, notamment une grande boîte de fer blanc bourrée de tabac, nous fumions la pipe. Enfin, ce fut le départ, avec deux petits chars à ridelles, chargés de tout au monde.

Un autre ami de Gymnase, René Perrin, s'était joint à nous. Le camp fut très heureux et nous eûmes le beau temps. Les bassins étaient encore tranquilles, à peine parcourus chaque jour par quelques canots moteurs. L'eau verte nous paraissait la plus merveilleuse qui fût et nous nous y baignions avec délices, dès que le soleil atteignait les Roches plates. René se bronzait et lisait, il avait apporté plusieurs ouvrages de Gide, son auteur favori, John nageait, le crawl notamment, qu'il maîtrisait parfaitement. C'était de plus un pêcheur averti et passionné. Avec Marco, qui nous avait rejoints, il nous rapportait souvent de belles fritures de rosses. Notre grand feu sec faisait merveille et jamais je n'ai mangé meilleur poisson. Il en allait de même pour les frites allumettes croquantes dont nous nous régalions; c'était à chaque fois une fête. Marco et John faisaient les clowns, bref, tout eût été parfait, si je n'avais pas hérité à peu près toutes les corvées. Mes amis étaient en va-

cances, ils ne se rendirent pas compte que j'étais devenu leur domestique. L'année suivante, nouvelle demande: ..on vient camper avec toi au Doubs... J'en avais assez d'être le serviteur de l'équipe. Je posai mes conditions. Chacun aurait quelque tâche à accomplir: corvée de bois, corvée d'eau, lavage de la vaisselle, etc. L'organisation fut sérieusement améliorée, encore que John et Marco, à part leur rôle de pêcheurs attitrés, se bornaient, en général, à faire les pitres. Je ne me suis rendu compte que plus tard, lors de nombreux campings, de l'apport de joie que nous leur devions.

L'atmosphère des camps du Doubs ne se retrouva jamais. Au village, où nous allions chaque matin en bateau, on nous appelait les ermites du Doubs. John et René avaient trouvé nécessaire de se faire raser le crâne comme à l'école de recrues, ils portaient des feutres à larges bords, des culottes courtes et de gros souliers cloutés, de quoi leur donner une allure peu ordinaire qui scandalisait quelque peu les braves villageois.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle les parents de notre camarade André Grisel, Mr le pasteur du village et Madame, n'appréciaient pas tellement que leur fils fît partie de notre confrérie. La plupart du temps, il devait rejoindre la maison le soir venu. Ces quelques souvenirs, choisis au hasard, ne donnent qu'une idée très imparfaite de ce qu'étaient ces fabuleux camps du Doubs.

Mais il s'agit de retrouver le fil de ce récit: l'importance de Caprice I dans l'histoire de la famille. Le dimanche nous recevions les parents, de nombreux amis. Certaines photos montrent notre petite terrasse entièrement occupée de visites. Madelon et Paulette, sans doute pendant les vacances, se joignirent à nous, c'est ainsi qu'elles firent la connaissance de mes amis John et René et que ceux-ci devinrent plus tard mes beaux-frères.

Le bien nommé -Caprice- avait modifié le cours de la vie de la famille Tissot. Ce ne fut pas du goût de tout le monde, bien sûr, surtout pas de celui des familles bourgeoises qu'étaient les Favre et les Perrin. Pour eux, les mariages avec des ouvrières, de plus appartenant à une famille socialiste, étaient des mésalliances.

Les mariages, civils seulement, eurent lieu sans faste et sans fête, à l'écart des familles; ils n'en furent pas moins heureux.

Pour achever la défaite des convenances, mes deux amis, convertis au socialisme, adhérèrent au parti!

Inutile de dire qu'au "Coin" nous avions d'interminables discussions sur toutes espèces de sujets, y compris politiques; leur intérêt résidait surtout dans le fait que personne ne voulait avoir raison, mais que tous s'entr'aidaient dans la recherche de la vérité. Peut-être s'agissait-il d'un vain bavardage, juvénile, mais tout nous intéressait et nous n'étions jamais à court d'idées pour nourrir la conversation. Nous hurlions aux échos des rochers qui nous entouraient et nous appelions cela des cantates, de Bach, bien entendu. John avait d'ailleurs une fort belle voix de baryton. Nous dessinions et peignions John et moi; Grisel nous a laissé quelques très beaux croquis. Nous passions nos soirées autour du feu, puis, la paille était étendue sur le sol, la bâche rabattue, la tente fermée. Les bruits de la nuit, cri du hibou, son flûté du crapaud, passage d'une barque rentrant aux Brenets ou aux Villers, nous conduisaient au sommeil, non sans provoquer parfois quelque anxiété vite surmontée ou plutôt noyée dans le rapide assoupissement du jeune âge.

John, René et Grisel faisaient leur droit à Neuchâtel. Ils avaient une réputation de brillants juristes; on les appelait les trois Suisses. Leurs études terminées, dans les plus brefs délais, ainsi que leurs stages, ils firent tous trois leur thèse. Grisel devint président du Tribunal au Locle, puis Juge Cantonal, professeur à l'Université de Neuchâtel, plus tard juge fédéral. John et René trouvèrent une place à Berne, à l'Office Fédéral du Travail. John entra dans les Chemins de Fer, à l'Office des Contentieux de Lausanne; devint ensuite directeur du 1er arrondissement, puis directeur général, à Berne. René fut, à son tour, nommé Juge fédéral et s'installa à Chailly. Quant à moi, je fis mes lettres classiques à Genève et obtins ma licence en juillet 32. Comme la crise sévissait et qu'aucun poste n'était en vue, je partis pour le Liban et j'enseignai au Collège universel d'Aley.

En 1933, j'étais nommé au Gymnase et progymnase de Bienne (il manquait la ratification du Conseil exécutif). En 1944, je commençais ma carrière de directeur du Gymnase de La Chaux-de-Fonds; mon jeune frère René était alors élève de 6ème année, il faisait son bac en 1945 et commençait des études de médecine à Neuchâtel. Il obtint son titre de médecin à Lausanne, non sans avoir passé deux ans à Paris. Il s'intéressa très tôt à la neurologie ainsi qu'à la psychiatrie (mais moins) et deviendra, après des stages à La Chaux-de-Fonds, à Genève et à Bâle, directeur de la Clinique de Bel-Air, à Genève. Maurice continua sur la lancée du père et devint son adjoint à Cyma, plus tard Chef d'atelier.

Il s'intéressa à la pendulerie ancienne et devint un spécialiste en la matière, capable de restaurer les plus belles pendules neuchâteloises.

Sans doute mon père avait-il lieu d'être fier de sa famille; j'y avais joué un rôle bien involontaire, mais, s'il n'avait pas, dès le début de mes classes, décidé de soutenir mes efforts et de se serrer la ceinture pour payer mes études, les apprentissages de ses filles, de Maurice, enfin, les études de médecine de René, rien ne se serait passé. C'est donc, avant tout, à sa volonté de construire une famille, de sortir de sa condition de salarié et d'horloger que nous devons d'être devenus ce que nous avons été. Des bourgeois ? non, mais, le voulant, ne le voulant pas, parvenus tout de même à la condition de vie bourgeoise, tout en restant de gauche, partisans décidés du progrès social, c'est-à-dire de plus de justice face aux talents et capacités des jeunes, à la rétribution de l'effort humain, contre l'armée et la guerre, etc.

Pour autant, notre père restait très peuple, n'affectait aucun savoir qu'il ne possédait pas, aimait l'accordéon, les fanfares. Dans le train, qu'il prenait parfois pour se rendre au travail, il se racontait à ses voisins, se plaignait de ses maux; sa santé, hélas, n'était pas des meilleures; il se faisait du souci pour son travail, ses enfants, la politique, l'évolution de l'histoire, les menées fascistes. La tournure que prenaient les événements en Europe depuis l'avénement de Mussoline, et surtout d'Hitler, paraissaient démentir tout ce que le socialisme avait prévu et encouragé; la guerre sévissait en Ethiopie, puis en Espagne, mais auparavant, il y avait eu l'écrasement des socialistes en Autriche, l'anéantissement du Karl Marx Hof. Enfin, tous les événements qui préparaient et annonçaient la Seconde Guerre mondiale. Autant de défaites pour le monde

ouvrier, la revanche de toutes les anciennes folies, le recul puis l'anéantissement du rêve d'un monde meilleur qu'était le Socialisme dans nos Montagnes. Pour autant, mon père ne croyait pas que le Communisme apporterait le bonheur; il était fervent lecteur de la Sentinelle, qui, avec Paul Graber, ne cessa de condamner, autant que le fascisme, la dictature de Staline, les purges, les procès de Moscou. Pour ma part, je trouvais la réaction des socialistes trop molle; je penchais pour une action plus décidée, il fallait aller plus vite, faire la guerre au fascisme. Je me souviens d'une scène cruelle entre le vieux militant social démocrate et son fils furieux des abandons du parti: la dictature du prolétariat, l'antimilitarisme; le Congrès de Lucerne avait décidé de ne plus faire opposition à l'armée et au budget militaire. Je reprochais au Parti de n'avoir rien fait, d'avoir manqué d'efficacité. Mon père me répondit: "...quand tu auras milité pendant trente ans, fait partie du Conseil général, du Grand Conseil, de dix ou vingt commissions syndicales, mutualistes ou coopératives, tu seras en droit de me parler comme tu le fais." Il avait les larmes aux yeux. Etait-ce à cause de mon ingratitude à l'égard de ses efforts, ou parce qu'il sentait, lui aussi, à quel point son idéal était trahi? Un immense espoir s'effondrait, il en souffrait sans doute autant que moi. C'était une sorte de Guernica familial. La guerre de 39 - 45 devait nous apprendre que les anciens monstres étaient plus vivants que jamais.

Malgré les menaces, les défaites, bien des reniements, la vie familiale se poursuivait. Nous formions un petit monde à part, croyant

que le monde, à proprement parler, ne pouvait se gouverner selon d'autres principes que les nôtres. L'information par l'image, et surtout l'image télélévisée n'existaientpas encore. Nous étions comme le berger de Virgile qui croyait que Rome ne pouvait pas différer essentiellement de son village. Nous n'avions qu'une idée très vague de la grandeur de l'Univers, des forces obscures auxquelles il est soumis. Nous vivions encastrés dans nos vallées bordées de chaque côté par nos noires joux. Les seules forces extérieures auxquelles nous étions soumis étaient les fluctuations économiques, les courants politiques que nous interprétions à notre manière. Les patrons, par exemple, semblaient responsables de la crise, n'avaient-ils pas exporté des millions de chablons à l'étranger, des machines même! La guerre s'expliquait par la voracité des marchands de canons!

Il y avait, dans notre vision du monde, une part considérable de naïveté, nous étions, en quelque sorte, des enfants. Ramuz se moque quelque peu des socialistes jurassiens en disant que ce sont des horlogers qui croient que l'Univers peut être réglé comme une horloge. Nous vivions sans le savoir sur un capital moral dont l'origine nous échappait. La religion était honnie: les pasteurs avaient pris parti pour les riches contre les ouvriers, en 1918. Les curés n'avaient d'autre fonction que de maintenir leurs ouailles dans la superstition et l'ignorance. Si la religion officielle était hors service, certains principes, hérités de siècles de calvinisme, restaient, à notre insu, fort agissants en notre conscience. Nous pensions que la vie est sacrée, sans doute

n'aimions-nous pas notre prochain comme l'Evangile le recommande, du moins évitions-nous de lui faire tort, essayions-nous de lui rendre justice. Sans sombrer dans le béni-oui-oui, nous évitions les jugements hâtifs, les condamnations faciles, mais surtout la haine viscérale. Tous les hommes d'où qu'ils viennent et de quelle couleur qu'ils soient méritaient d'exister et d'être bien traités, pourvu qu'ils soient honnêtes et pacifiques.

L'injustice sociale nous scandalisait, la misère représentait, avec l'extrême richesse, le scandale de notre société.

Nous haïssions le mensonge, par conséquent, l'hypocrisie. Les quelques principes simples qui gouvernaient nos vies n'étaient pas très loin de la profession de foi du vicaire savoyard et de la Déclaration des Droits de l'Homme.

Le Socialisme de nos Montagnes était une application pratique et sociale du christianisme. Si nous n'étions pas chrétiens en ce sens que nous n'aurions pas tendu l'autre joue et donné tous nos biens aux pauvres, nous étions plutôt des justes, désireux de pratiquer la vertu et de vivre dans la plus grande honnêteté possible.

Nous ne savions rien de Marx, ni de Freud, encore moins de Nietzsche. Nous n'avions pas d'inconscient, mais l'extrême pudeur calviniste en tout ce qui concernait les oeuvres de la chair. Nous n'en parlions jamais ou presque, seules quelques allusions peu claires s'y rapportaient. Pour résoudre nos problèmes sexuels, en quelque sorte, niés, nous en étions réduits à nos phantasmes et à nos faibles lumières. D'où une adolescence tourmentée plus que de raison. Nos parents s'étaient mariés à l'église même s'ils y avaient été contraints par les moeurs, plus qu'entraînés par la foi. Mais, à leurs yeux, l'amour libre, même prénuptial, était interdit.

Mon père, certes, n'étais pas à l'abri de toutes tentations sexuelles, c'était vraiment un mâle et un beau tempérament, mais il méprisait ceux qui trichaient en amour. L'homme qui se rendait à Besançon, parfois avec une fausse barbe, ou pour faire rectifier la longueur d'un canon de pantalon, était un objet de profond mépris. Cela n'empêchait pas la circulation clandestine et même honteuse de certains écrits, comme la fameuse Garçonne! livre qui est plus qu'ingénu, par rapport à ce que nous avons lu, ou pas lu, depuis et même se voulait moral. Bref, le socialisme, en ce temps, était un rêve de justice et de pureté; il avait valeur universelle.

La vertu était synonyme de bonheur, mais le bonheur ne pouvait être réel que s'il était accordé à tous les hommes, riches ou pauvres, noirs ou jaunes. Il faut d'ailleurs reconnaître que nos petites sociétés montagnardes, passablement coupées du monde, avaient pu se développer sans heurt grave. Nous jouissions d'une exceptionnelle liberté depuis le Moyen-âge déjà, nous étions des hommes francs et libres depuis toujours, pas des esclaves ou de malheureux sujets obligés de recourir au mensonge, à la ruse et à la flatterie pour survivre. Notre vertu n'avait, en somme, pas connu l'épreuve du feu; elle restait passablement théorique. Comme notre conception de l'ordre et de la justice. Nos règles de conduite ne relevaient pas de la mystique mais plutôt du rationalisme.

La science devait nous apporter vérité et progrès. Nous étions incapables de croire aux miracles; la religion se ramenait, pour nous, à une morale, à des interdits. Il s'agissait moins de résurrection que de pouvoir répondre et de con-

naître la paix intérieure en évitant de commettre des fautes ou de se laisser entraîner à la débauche. Si on peut parler de religion dans ce sens, la nôtre était particulièrement terrestre, elle se souciait plus du "ici et maintenant+ que de l'au-delà. Peut-être aurait-on pu la rapprocher de la sagesse des anciens: Sénèque ou Marc-Aurèle par exemple. Pourtant, un certain mysticisme inconscient subsistait dans l'amour de la Nature toujours vivace.

Une telle conception de la vie nous protégeait contre nombre d'étroitesses et de préjugés; elle était ouverte et nos parents nous laissaient une liberté beaucoup plus grande que nombre de leurs contemporains. Ils nous faisaient confiance, mais il s'agissait de la mériter. Pour ma part, j'ai ressenti la présence et l'autorité de mon père, ma vie durant. Celle de ma mère, plus douce, s'est exprimée comme un calmant, une invitation à la sérénité. Il faut dire que si mon père se déclarait athée, ou à peu près, ma mère, élevée selon les principes moraux et religieux de sa mère, c'est-à-dire, de La Brévine, sans jamais en parler, était restée fidèle à la foi de ses ancêtres. Cela ne créait aucun problèmes, les croyances de chacun étaient protégées par le respect mutuel. Mais, les sectes étaient détestées, autant que le vice.

Si mon père savait gérer ses affaires et se montrait fort économe, ma mère, c'était plus encore, sans jamais tomber dans les travers de l'avarice. La maison était toujours ouverte, l'hospitalité chaleureuse. On n'offrait guère plus que du thé, du pain et du fromage; mais, mon père ne manqua jamais d'aider ses parents en difficulté sans en faire état.

Quand les fiancés des soeurs étaient chez nous, c'était une fête perpétuelle. John chantait des Lieder de Schubert, accompagné au piano par Madelon, j'essayais avec moins de succès, hélas, de jouer quelques morceaux classiques au violon. Aucune autre musique n'était tolérée. Mais nous avions obtenu que les conversations cessent lorsque nous jouions. John, toujours en train d'imaginer quelque drôlerie, égayait la maison; on le trouvait au lit avec un parapluie, il parcourait les corridors en chemise en jouant de la trompette, c'est-à-dire en faisant la plus abominable cacophonie, le dimanche matin, et réveillait tout le monde. Les soupers consistaient surtout en macaronis agrémentés de quelque pâtisserie maison, mais on ne s'y ennuyait jamais.

Ah! ce qu'on rigolait chez mes parents! C'était la maison du bon Dieu! Noël restait la fête par excellence et chacun essayait d'y apporter sa contribution. Quelque temps avant sa mort, mon père, les larmes aux yeux, fit une déclaration solennelle: "Souvenez-vous que vous êtes une famille socialiste!" C'était vraiment une profession de foi!

En fait, nous étions des contestataires sans le savoir et, comme notre conduite ne donnait pas lieu à des blâmes, nos parents, libérés des contraintes et préjugés traditionnels, acceptaient notre attitude. Pour ma part, j'avais horreur des promenades du dimanche, en rang sur route ou trottoir, avec les "habits du dimanche". Ces défilés ineptes où chaque famille épiait celle du voisin et comparait la bonne ou mauvaise tenue des parents et des enfants. Je voulais pouvoir gravir un talus, dévaler une forêt et un pierrier. Beaux souliers et beaux habits me l'interdisaient. Je décidai de jeter le froc aux orties et de me conduire à ma guise, c'est-à-dire de revêtir le dimanche mes habits les moins dommage, des souliers de marche à gros clous. Je devins, avec

mon cousin Marco, un rôdeur de bois et l'instinct ne devait pas tarder à me conduire vers ce qui m'attirait depuis toujours, l'eau, c'est-à-dire le Doubs.

Dès l'âge de 15 ou 16 ans, je pus sortir et rentrer à ma convenance, fût-ce au milieu de la nuit. Ma mère, contrairement à celles de mes camarades, ne se faisait aucun souci, mon père, pas davantage. Dès ma petite enfance, il avait voulu faire de moi un homme et m'envoyait bravement dans la forêt chercher des écorces dès l'âge de 5 ou 6 ans.

Je me rappelle encore la haine que je vouais à un certain costume de marin à la mode, qui me fut infligé vers l'âge de 5 ou 6 ans! Ma mère résumait la question en disant:"Celui-là, on n'a jamais pu l'élever!" Cette attitude et cette liberté ne furent, bien entendu, pas sans influencer le reste de la famille. C'est ainsi que mes frères et, horreur! mes soeurs, partagèrent la vie des ermites du Doubs.

J'appris plus tard, avec stupéfaction, qu'elles avaient, aux Brenets, une réputation de filles perdues! Sans le savoir, nous devancions de quelque trente ans l'évolution des moeurs, due principalement au sport et, chez nous, à l'école mixte.

Vivre avec des filles nous paraissait naturel et nous n'étions pas dévergondés pour autant. Nous voulions être libres, sans bien savoir jusqu'où aller, n'obéir qu'à ce qui nous paraissait juste et convenable. C'est-à-dire qu'une tradition morale héritée et adoptée nous imposait à l'égard des filles une retenue fort stricte. Sans doute nous guidions-nous inconsciemment d'après l'exemple de nos parents et selon l'atmosphère de la famille. Ainsi, notre "avance" sur les moeurs du temps était plus apparente que réelle, en ce sens que les rapports sexuels n'entraient pas en ligne de compte jusque vers l'âge de 18 ou 20 ans. Nous n'en sommes plus

là aujourd'hui, où, paraît-il, les premiers essais se situent vers 14 ou 15 ans, parfois même plus tôt. Bien sûr que notre sagesse, ou, si l'on veut, notre réserve, comprenait une large part de crainte. Nous ne fréquentions que des filles de familles honorables, tenant à leur réputation. Or, les filles-mères, à l'époque, étaient encore clouées au pilori. Leur peur d'être enceintes constituait une grande part de leur vertu. Tout cela a changé avec la pilule et la "libération de l'amour physique". Des dangers du refoulement et des phantasmes, on passe à ceux de la mécanisation de l'amour. La jeune fille, la femme descendent de leur piédestal pour devenir instrument de plaisir. Notre civilisation glisse vers la jouissance qui devient le centre de ses préoccupations. Cette jouissance se situe, bien entendu, à des niveaux différents, allant de la table, du vin et du lit, à celle de la puissance, de l'argent, ou de la musique de Bach ou Beethoven. Le péché originel cède le pas à l'épicurisme. Le "divertissement" négation du sens profond de la vraie vie selon Pascal devient le pain quotidien et plonge l'homme dans une diversité et une dispersion qu'il est incapable de dominer. Pour nous, disciples sans nous en rendre compte, de Rousseau, la "Nature" avec grand N. était le temple de la Justice, de la Paix et de toute grandeur. C'est pourquoi je fus quelque peu surpris, plus tard, de lire dans le Journal de Ramuz jeune, qu'il considérait la Nature comme "un universel coupe gorge". Il faut bien avouer qu'avec la nature, notamment dans les rapports humains, tout ne fut pas bénéfice et bonheur. Rien ne fut plus sauvage que la guerre de 39-45 et les théories nazies. Depuis lors, la violence à laquelle on s'est habitué, n'a cessé de gangrèner notre civilisation. Nous som-

mes moins hypocrites, peut-être, mais plus sauvages. Le sport et le culte de la vigueur physique, de la force pour tout dire, l'exemple fourni par le cinéma où les tueries, les exploits des gangsters, les scènes de coucheries abondent, sans parler de la guerre toujours présente, ont sans doute contribué à développer ce culte de la Force, de la violence qui fleurit dans le monde et souvent dans une jeunesse révoltée.

Dernière invention: la drogue et le sida! Des réflexions de ce genre ne manquent pas de vous faire passer pour un vieux ringard, comme ils disent.



A La Chaux-de-Fonds, vers 1921-22.

Une belle famille parfaitement symétrique.

Au centre, dominant l'ensemble, Louis-Alexandre, sérieux, incarnant autorité et responsabilité; en-dessous à sa droite Maman Louquette souriante, à sa gauche tante Amélie plus pensive, au premier rang, les enfants, de gauche à droite Madelon, Maurice, Poulette, André. Parfait étalage de produits de choix en habits du dimanche. Madelon volontaire, Maurice délicat, Poulette mutine, André l'oeil mauvais.

A la Jonchère vers 1920; le grand-père Edouard, la grand' mère Louise, avec Suzanne, la dernière de la famille.





A la Jonchère chez la grand'mère, refuge, week-end, lieu de vacances pour tous les gosses de la famille.
1er rang: André, Marco, Henriette.
2ème rang: Madeleine, la grand'mère, Maurice, Louis-Alexandre, Amélie dite Poulette
3ème rang: Marcelle et tante Henriette soeur de mon père, dite tante Miquette. Il ne fallait pas bouger, d'où les mines plutôt revêches, seuls Marco et Poulette esquissent un sourire!

Chronique de famille

La famille Tissot-Daguette

écrite en novembre 1987 par André Tissot-Daguette

Mon père !

Mon père!

Louis Tissot - Daguette 1886 - 1954

Un personnage, une force de la nature, droit, bon, courageux, tantôt tendre, tantôt sévère; inspirant la crainte à ses enfants, à moi, en tout cas. Etant l'aîné, c'est sur moi, qu'en tant qu'éducateur, il s'est fait la main, au propre et au figuré.

Celui qui aura eu la patience de lire la chronique familiale aura déjà une idée du caractère paternel.

Je le vois sous divers angles, selon les époques, mais je ne sais à quel point son autorité m'a marqué, je dirais poursuivi. Je ne me souviens pas d'avoir reçu une caresse de lui, pourtant je suis certain qu'il m'aimait, comme d'ailleurs chacun de ses enfants. Il voulait faire de moi un petit homme et non une mauviette. Il était fier de son aîné et exigeant, ne craignant pas de me laisser faire des expériences, parfois dangereuses, au moins apparemment.

Alors que nous habitions à la rue de la Gare, au Locle, donc avant que j'aie atteint ma sixième année, il m'envoyait dans la forêt chercher bois et écorces, seul, bien entendu. Une grande crêche avec châtelet valait 20 centimes, une plus petite dix centimes. Je me souviens fort bien de ma première expédition au carrefour de BeauRegard. J'avais découvert quelques branches à la lisière du bois, lors d'une promenade dominicale et avais voulu les rapporter à la maison: "Pas question", le dimanche encore moins, avec les habits du di-

manche! - " Tu reviendras demain!" - Lundi après-midi - en route. Juste le temps de m'apprendre à faire un noeud à une ficelle, peut-être ne savais-je pas encore attacher les lacets de mes souliers. Enfin, le fagot était si mal ficelé qu'il se défaisait et je n'aurais pas réussi à revenir à la maison avec une charge convenable sans le secours d'un monsieur qui, me voyant en difficulté, m'aida à le rattacher. Est-ce cette fois-là que je fis mes premiers essais du maniement de la hache? Peut-être bien; ma mère, selon l'habitude de ce temps, m'avait tricoté des mitaines tenues par un cordon autour du cou pour que je ne les perde pas. Je me mis à couper mes branches, les mitaines sautaient, dansaient et, bien souvent, se trouvaient sur le tronc. Les coups d'hache (on disait ainsi) pleuvaient sur la laine sans que je me fasse le moindre souci, persuadé que cet instrument ne pouvait en aucun cas faire autre chose que fendre le bois, son unique et véritable fonction. Bien entendu, à la fin de l'exercice, mes mitaines étaient déchiquetées. Ma mère, à ce que je crois, ne me fit pas de reproche, je ne sais même pas si elle le raconta à son mari.

Une autre promenade au Banc Vert, c'est-à-dire aux abords des Roches Voumard, nous avait valu la découverte d'un fameux tas d'écorces, superbes, longues, odorantes! Tous les jours de beau temps, je rentrais ma hotte pleine d'écorces. Très fier de mon petit personnage, très sûr de moi et bien enfant, je préférais suivre la banquette de la route de Bellevue plutôt que la chaussée. Quelle chute, la hotte me heurtant de tout son poids derrière la tête. Le sang coulait abondamment de mon front. Je me prenais pour un héros rentrant d'une bataille et jouissais d'avance de l'effroi qu'allait causer mon visage barbouillé de sang!

Une autre fois, ce fut, je crois, la dernière! Comme la provision d'écorces tirait à sa fin, je

fus obligé de descendre jusqu'assez bas dans la forêt et je vis passer, à travers les troncs, une locomotive et des wagons! C'était le Régional des Brenets! Plus d'écorces, mais une peur terrible! Au moment où je montais et passais devant une ferme des Petits Monts, un garçon, sans doute un peu plus âgé que moi, m'avait raconté qu'un taureau furieux, attelé à un tombereau, courait dans le voisinage, semant la terreur avec un bruit de tonnerre. Je devais repasser par cet endroit maudit au risque d'être piétiné et écrasé! Comment échapper à un danger pareil? Je m'avisai de passer devant la ferme où mon bourreau était censé habiter en faisant la plus effroyable grimace! Sûr, de la sorte, qu'il ne me reconnaîtrait pas! et, sans doute, ne lâcherait pas sur moi son diabolique attelage! Enfin, il m'avait fallu du temps pour descendre dans la Combe et imaginer le stratagème qui devait me sauver.

A midi et demie, lorsque mon père était rentré du travail, André n'était pas de retour! Je me vois encore descendant bien penaud la Croix des Côtes et rencontrant mon père, venu à ma recherche! J'étais sauvé et n'avais plus besoin de son secours; mais, une telle sollicitude me combla de bonheur et, il faut bien le dire, d'orgueil. Il fallait bien que je vaille quelque chose pour que mon père n'hésite pas à manquer le travail, entorse énorme à la vie réglée d'un horloger, pour venir me récupérer; comment expliqua-t-il son retard? Je ne saurais le dire. Mais, je n'allai plus seul aux écorces!

Cette aventure me révéla que j'avais un protecteur et pas n'importe lequel. Puissant, décidé, capable de me secourir dans des circonstances difficiles! On s'étonnera peut-être aujourd'hui qu'on

ait laissé un bambin aller seul assez loin dans les bois, mais le pays paraissait exempt de tout danger. Le sentiment de sécurité était si complet que, sur les Monts, les portes de la maison et de l'appartement ne se fermaient pas la nuit. Aucun outil laissé dehors ne disparut jamais. J'étais bien entendu très fier de mon père et je le reconnaissais aussitôt dans la foule des ouvriers qui descendaient à midi le rue de la Gare. Il marchait majestueusement, très droit, la tête renversée en arrière. C'était, paraît-il, l'allure naturelle du vrai gymnaste! Jamais je ne lui ai vu une casquette, mais toujours un feutre posé souvent sur l'arrière de la tête. De plus, il avait grand soin de ses vêtements, toujours parfaitement propres et en ordre. Plus tard, il porta le chapeau noir à larges ailes qui caractérisait le militant ouvrier, comme ses camarades Marc Inaebnit ou Auguste Lalive! (qui se faisait faire ses magnifiques couvre-chefs à Paris, à ce qu'on racontait), plus tard Jean Duvanel, ou les autres conseillers communaux socialistes. Toucher à ce symbole de dignité et de puissance tenait du sacrilège!

Le soir, il veillait à l'établi et, je me vois encore, assis sur une table, en face de lui, les pieds ballants, regardant ses doigts agiles manier les roues brillantes, les vis minuscules, sous le quinquet créant un cône de lumière qui nous isolait de tout entourage.

Il me gardait jusque vers 9 ou 10 heures du soir, moment où j'aurais dû dormir, je m'ennuyais bien un peu, mais voulais tenir le coup et rester éveillé jusqu'à l'heure du poussenion. Alors, mon père descendait chez R oncchi, l'épicier qui tenait boutique dans la maison et rapportait quelques tranches de salami que nous mangions ensemble!

Il ne me racontait guère d'histoires mais m'expliquait ce qu'il faisait, me désignait les diverses sortes de rouages, de ponts, de vis, d'outils, m'initiant ainsi au métier d'horloger qui aurait pu être le mien. Mais il avait sans doute déjà des ambitions pour son fils; pourquoi pas devenir instituteur comme l'oncle Julien, le grand homme de la famille. Plus tard, il y eut les crises, la "gogne" (le mauvais travail) et les montres de mauvaise qualité dont mon père se plaignit au cours de toute sa vie d'horloger, même s'il ne faisait que du soigné!

A l'entendre, le métier avait dégénéré, les montres ne valaient plus rien, et surtout elles faisaient preuve d'une telle perversité dans leurs arrêts, qu'elles ne le laissaient pas dormir. Il avait pris l'horlogerie en grippe et souhaitait que ses enfants fassent autre chose! Mais, en aucun cas, du commerce! profession d'une honnêteté douteuse, procurant des bénéfices illicites! Seul le travail suivi, assidu, ne devant rien à la chance, ni surtout é l'astuce, procurait un revenu honnête.

Il ne savait sans doute rien des affaires bancaires, la spéculation, pour lui, tenait du vol. Toute la famille partageait ces sentiments, sauf peut-être Maurice qui aimait les échanges avantageux et semblait doué pour le trafic!

Son amitié s'exprimait par la découverte de nombreux surnoms que j'ai oubliés, sauf un, qui me parut toujours extraordinaire, c'était Québec! J'ai hérité la même habitude et tous les membres de la famille ont possédé une collection invraisemblable de surnoms ou, comme on dit, de petits noms.

Le principal de l'éducation consistait à apprendre à travailler. Les occasions ne manquaient pas alors, il fallait s'occuper de "l'affocage", du nettoyage de la maison, faire de l'ordre; perdre son temps était l'un des péchés capitaux.

Aussi, le samedi après-midi (dès que la "semaine anglaise" fut instituée) mon père recrutait tous les gosses de la maison et même du voisinage pour arracher les mauvaises herbes dans la cour. Ils recevaient en échange une petite collation.

Soyons juste, le jeu avait tout de même sa place, mais la présence du père le rendait presque illicite! La lecture, surtout le soir où elle coûtait de la lumière, était proscrite! Au point que je n'ai jamais pu lire sans un sentiment de culpabilité; ce fut, sans doute, un sérieux handicap pour mes études.

Mes lectures de jeunesse se ramènent à presque rien; d'ailleurs, à part ceux de tante Amélie, il n'y avait pratiquement aucun livre dans la maison. L'encyclopédie socialiste en dix ou douze volumes reliés, exceptée, mais elle était à la chambre haute.

Pour pouvoir lire sans crime, il fallait être malade; c'est à la bronchite que je dois la connaissance d'Oscar Huguenin, de Louis Favre, de George Sand et de quelques autres. Mon père qualifiait les livres de la tante de romans à la rose pour vieilles filles sentimentales. Il ne manquait pas de lui "souffler" la lumière à 10 h. au plus tard. Quand la "retraite" sonnait c'était le signal de l'extinction générale des feux. Seules les lectures imposées par Zimmer me permettaient de dépasser l'heure fatidique. Il y avait sous cette habitude une longue tradition paysanne et un impératif d'économie évident.

La fessée faisait très honorablement partie de l'arsenal éducatif, pour les garçons surtout. On ne baissait pas la culotte mais mon père avait de la poigne et ses interventions étaient fort chaudes. Tout compte fait, je préférais une "bonne fessée", comme on disait, à des coups de pied au derrière ou à des coups de poing et des gifles. Je n'en ai d'ailleurs pas reçu trop, mes soeurs et mes frères encore moins. Je leur ai servi de paratonnerre. Pour me défendre, j'employais la méthode traditionnelle qui consistait à hurler comme un martyr, surtout dans les corridors. Cela rendait mon pauvre père fou de rage et parfois redoublait les coups. Mais je n'ai jamais été sérieusement incommodé par une correction. S'il frappait c'était parce qu'il était en colère et ses colères étaient violentes. Ce qui me faisait le plus peur et dont j'ai gardé le souvenir intact, c'était une sorte de rictus précédant l'"intervention". Il me semblait alors que j'allais être anéanti, je n'aurais pas eu plus peur d'un fauve, me semblait-il.

Les autres punitions, particulièrement ce que j'appellerais, les punitions à froid, entachées de sadisme, n'ont jamais existé chez nous. Après l'orage, presque toujours violent, l'humeur se rasserénait et tout paraissait oublié. Ce qui exaspérait le plus le père c'était quand la tante Amélie prenait notre parti! Elle fut toujours rendue responsable de tous les défauts de notre éducation, la mienne en particulier.

L'humeur paternelle changeait comme le temps en été, d'un instant à l'autre. Des peccadilles le mettaient hors de lui. Renverser un verre sur la table, casser une assiette déclanchait une colère énorme et souvent un torrent d'injures et de jurons.

A cet égard, notre père était resté peuple, il ne connaissait guère les "bonnes manières" et parlait gras lors de ses colères ou lorsque son humeur tournait au noir. Il était incapable de se maîtriser; c'était vraiment un Daguette, c'est-à-dire une soupe au lait. Mais, lorsque l'affaire était sérieuse, il adoptait un calme olympien. Un certain fatalisme, dont je m'étonnais, le portait à la soumission ce qui n'était guère dans son caractère. Il n'était ni vantard, ni "moi-je" mais avait conscience de son autorité, qu'il n'aimait pas voir contestée! Cela nous valut quelques empoignades douloureuses qui le rendaient malade. Mais si j'étais sûr d'avoir raison, notamment parce que j'avais étudié la question à l'école, au Gymnase surtout, je me serais fait hacher plutôt que de démordre. On le voit, je n'étais pas précisément un enfant docile, je crois que mes frères et soeurs n'eurent pas de problèmes de ce genre. Poulette parce qu'adorable et chérie de son père; Maurice parce que de santé délicate. Il n'affrontait pas l'autorité, mais l'évinçait avec toute la ruse d'un Indien! Quant à René, son apparition à elle seule dissolvait toute menace. C'était Minet, Chéri; Papa traitait ce tard-venu comme un grand-père-gâteau. Quant à Madelon, elle approchait de la perfection en ce qui concernait conduite et devoirs!

On imagine assez bien quelle devait être l'atmosphère de la maison, mais chacun d'entre nous jouit d'une liberté bien supérieure à celle tolérée dans nombre de familles.

Notre seul frein résidait dans l'autorité naturelle de nos parents, dans leur vertu, dans la confiance qu'ils nous accordaient et, finalement, dans le désir de leur faire plaisir.

Si les caresses et les louanges étaient rares, l'amour ne faisait pas défaut. Il m'est arrivé d'accuser mon père de fausseté! Je ne pouvais comprendre que, plongé dans la plus noire des humeurs et nous rendant la vie amère, il se montrait aimable, joyeux, la perle des maris et des pères, dès que quelqu'un d'extérieur à la famille se présentait. Je trouvais ces volte-face intolérables! Elles étaient pourtant spontanées et des plus naturelles.

Tous ceux qui ont connu Louis Tissot s'accordaient à le trouver aimable, sociable, même jovial. Il gardait ses humeurs pour ses proches et s'y enferrait, toute autre apparition l'en délivrait.

Cela ne l'empêchait nullement de dire ce qu'il pensait et je n'ai jamais rencontré en lui la moindre trace de servilité. Il était assez fier ce "Bourgeois de Valangin" pour aborder n'importe qui la tête haute. Son intuition ne le trompait guère et il pouvait faire un juste portrait de tous ceux qu'il avait côtoyés.

Il ne plaignait pas sa peine, comme on disait, la difficulté lui servait de critère. Plus c'était dur, plus c'était beau, et il ne comprenait pas qu'on pût ne pas être de son avis. Toute méthode plus aisée lui paraissait suspecte, une manière de trahison! Il avait gardé la mentalité du défricheur, qui, au cours des siècles, ont accumulé dans les murgiers des tonnes de cailloux, monuments de l'effort et de la vertu humaine!

Montagnon encore par sa façon de considérer tout travail comme hautement honorable. Qu'il débouchât les égouts en pestant contre architectes et entrepreneurs; qu'il sciât du bois avec ses salopettes et un vieux galurin, il restait Louis Tissot!

Un besoin de tendresse jamais assouvi le portait à se plaindre de tous les maux possibles avec l'espoir de se faire dorloter. Un pied dans la tombe, des trémolos dans la voix, non sans s'amuser quelque peu, il réclamait tisane et cataplasmes. Dès qu'il les avait obtenus, il oubliait qu'il était malade et se mettait à chanter des "laoutis" ou bien Som-martel a fricassé!...Il sortait par les pires bourrasques pour aller soigner ses lapins. Son couvre-chef préféré étant alors ma casquette de Bellettrien. Pour exprimer sa douleur, il avait recours à un curieux surréalisme! Ne nous déclarait-il pas un jour qu'il ressemblait à un petit sapin sur le Righi qui n'avait plus que les racines pour pleurer! Ma mère ne se laissait pas prendre à ces accents désespérés.

Un jour que Louis disait une fois de plus: "Mimi, je vais mourir!" Elle lui répondit comme la chose la plus naturelle du monde: "Alors, va au cabinet!" Je n'ai jamais vu mon père en colère contre sa Mimi, je ne l'ai jamais entendu lui dire un mot de travers. En revanche, il n'avait pas les mêmes égards pour sa chère belle-soeur, la Tante Amélie, qu'il aimait taquiner et dont il se moquait gaillardement. Elle lui servait de bouc émissaire, surtout lorsqu'il fulminait contre la Virette la belle-soeur de Marc, ou le long lui-même! dont l'autorité et le genre lui déplaisaient.

Forcé de gagner sa vie et de plier, il ne dut lui dire qu'une partie des doléances dont il nous abreuvait.

Il fallait que ça sorte; nous avions part à toutes ses rancoeurs, mais aussi à ses joies.

Il les trouvait dans ses promenades à la Saignotte, dans sa chasse aux champignons ou aux fleurs

du printemps, dans la réussite de sa famille et de ses légumes. Rien ne valait ses pois, ses salades, ses lapins, les pommes de ses pommiers et les rares cerises de son cerisier. Et puis il y avait, dernier recours, les pives dont nous ramenions des cabas à chaque promenade, dimanche compris! Plus elles étaient vertes, plus elles pesaient, mais quelle joie lorsqu'elles s'ouvraient au soleil comme des hérissons, libérant leurs graines ailées et souvent aussi des punaises des bois. Bien entendu les retaillons avaient droit à une égale estime. Rien de tel pour allumer le central ou le potager!

Ce grand vivant était, cela va sans dire, assez gourmand. Il se régalait d'un morceau de fromage de porc, d'un pied, d'un "knagi" ou d'une oreille. Un bon rôti de boeuf avec une sauce aux champignons, un lapin gras et pulpeux, les champignons, les tripes ou la fondue ne le laissaient pas indifférent. Mais il se contentait parfaitement de la cuisine de sa Mimi, qui était fort simple. Il ne digérait guère les choux ou les oignons crus, ils lui "restaient sur l'estomac". De vin, il se contentait d'un litre par semaine, c'était généralement du vin des Pyrénées de la Coopé d'où sortait d'ailleurs presque toute notre alimentation. De musique, il n'aimait guère que l'accordéon qui l'endormait rapidement et s'accompagnait de puissants ronflements. Si on arrêtait la musique, il se réveillait presqu' aussitôt!

Un sujet qui l'intéressait au plus haut point consistait à retrouver les liens de parenté des gens du pays en remontant souvent fort haut dans leurs antécédents. Il s'y embrouillait parfois, non sans agacement! C'était vraiment important! pour ne pas dire capital!

Doué d'un puissant appétit, il devint rapidement trop gros, ce qui ne contribuait guère à améliorer sa digestion (souvent difficile chez les horlogers, trop sédentaires) et surtout, l'état de son foie et de ses calculs biliaires. De plus, il avait de la pression; le docteur Perret, dont l'autorité lui en imposait, décida de le faire maigrir et lui imposa un régime draconien. Nous le vîmes alors fondre, son visage normalement replet et brun-rose pâlit, des plis pendants se formèrent sous le menton. Peut-être sa santé physique s'améliora-t-elle, mais le moral chuta et nous eûmes dès lors affaire à un homme mélancolique.

Il se consolait en mangeant force pommes, le soir, à la veillée. Comme c'est presque toujours le cas, il ne supporta pas longtemps les privations imposées et cette vie contraire, absolument contraire, à sa nature.

Il reprit du poids; vers la fin de sa vie, il lui arrivait de tomber à la renverse tout d'une pièce, ce qui nous inquiétait au plus haut point.

René a toujours dit que Papa avait été mal soigné. A vrai dire, c'était probablement le coeur qui était fatigué et qui "lâchait". C'est ainsi qu'il devait mourir, à 68 ans.

Ce fut un épisode bien douloureux de cette vie si pleine et active. La retraite dont il se réjouissait ne dura guère. Il remit son établi devant la fenêtre de sa chambre et fit du rhabillage; sans doute pour la famille d'abord, comme il l'avait fait au cours de toute sa vie, avec une bonne volonté et une générosité sans défaut. Mais, il n'était plus le même, le ressort était cassé.

Il avait d'ailleurs supporté difficilement ses dernières années d'atelier. Souvent malade, il bénéficiait d'un horaire spécial, mangeait chez Maurice à La Chaux-de-Fonds et, de la sorte, pouvait se reposer après le repas. Maurice le suppléait à l'atelier où il devait ensuite lui succéder comme chef.

Comme pour beaucoup d'ouvriers, la retraite ne lui fut pas bénéfique. Il mettait tout son espoir en son cher Minet, alors à Paris, où il poursuivait sa formation à la Salpêtrière, pour devenir FMH en neurologie.

Il devait revenir à la maison pour les fêtes, nous allâmes l'attendre à la gare. Je me revois montant le dernier lacet du pillichody avec cette haute stature devant moi. Il y avait cinquante à soixante centimètres de neige fraîche, ce qui ne facilitait pas la marche. La crainte de voir mon père s'affaisser brusquement sur moi me tenaillait. Il tint bon et nous parvînmes à la maison sans encombre. Les médecins avaient commis l'imprudence de lui dire: tant que l'eau ne monte pas dans les jambes, ça va! Or, l'eau était montée, les chevilles avaient enflé. Il les montra à son fils, sûr qu'il allait le sauver. René lui refusa net de rien faire et lui déclara qu'il devait continuer à recourir aux soins du Dr. Robert, son collègue et ami des Brenets. Dès lors, ce fut l'effondrement. Un jour de janvier ou février 1954, je reçus, à mon bureau du Gymnase, un téléphone de mon père, ce qui était tout à fait inhabituel et mystérieux, au point que je ne compris d'abord pas ce qu'il signifiait: "André, il faudra commander une pendule neuchâteloise!"...il me fallut un moment pour comprendre que cela signifiait un cer-

cueil et qu'il m'annonçait sa mort prochaine. J'essayai de le rassurer en lui parlant du printemps et des petites fleurs qui seraient bientôt là et lui rendraient force et joie de vivre. Il se borna à me répéter la phrase mystérieuse avec lenteur. Hélas, il ne s'était pas trompé, les médicaments ne faisaient plus d'effet, il restait silencieux et déprimé dans son fauteuil, ne disant plus grand chose.

Un matin du début de mars, Maman fut surprise de l'entendre ronfler très fort dans sa chambre, elle voulut appeler le médecin, mais dut encore se rendre un instant à la cuisine pour surveiller ses feux. A son retour, silence complet, Papa était mort. Elle m'appela aussitôt, je fus le premier à déposer quelques nivéoles sur son corps. Le visage était parfaitement tranquille, le corps déjà en position d'entrer dans sa pendule neuchâteloise. Il n'avait apparemment pas souffert, le coeur avait lâché! voilà tout.

Cette brusque fin surprit tout le monde, Maman la première! René fut le seul à s'en féliciter, si l'on peut dire; il avait vu mourir trop de cardiaques et mesurait la chance de son père!

La chambre mortuaire fut bientôt entièrement remplie de fleurs et de couronnes; le jour de l'incinération, on mit la bière et les fleurs sur le côté de la maison, il faisait doux, un soleil magnifique, des abeilles butinaient sur les jacinthes. On joua le petit choral de Bach de Lipati.

Le convoi funèbre traversa le village au pas, le corbillard entre deux files de musiciens de la Sociale venus rendre les honneurs à un des fondateurs de leur fanfare. Une trentaine de voitures suivaient; au Crématoire de La Chaux-de-Fonds, André Grisel et William Béguin firent l'oraison funèbre. Il n'y eut pas de pasteur...

Maurice avait tourné un petit film bien émouvant quelques semaines ou peut-être quelques jours avant le décès. On y voit le père à l'établi, maniant de ses gros doigts des vis minuscules! On le voit déblayant la neige fraîche derrière la maison. Il semble que lui seul savait ce qui allait se passer. Lorsque Maurice fit l'inventaire des outils et des montres que Papa était en train de réparer, il constata que tout était mêlé! Papa avait perdu sa maîtrise d'horloger avant de perdre la vie. Que furent ces dernières semaines, ces derniers jours, personne ne le sut et ne le saura jamais. Il s'enferma dans un mutisme solitaire, ne se plaignit pas, assuma son sort en silence. Lui qui s'était si souvent plaint de ses maux et même de ses bobos, ne laissa rien paraître; sa mort surprit tout le monde, peut-être parce qu'elle fut stoïque. Miséricordieuse, elle l'acheva pendant son sommeil.

Tel fut mon père, tel il m'apparut, mais ce portrait n'en est pas moins fort incomplet. Pourquoi m'y attarder? Etait-il un modèle? A certains égards, oui. Bon mari, bon père de famille, grand père des plus affectueux, que n'a-t-il cajolé son François et gaté son René venu sur le tard. Il aimait les enfants tout en étant sévère pour les siens. Il avait de l'imagination et de l'audace, mais alliées à une prudence paysanne. Il aimait les kermesses et la foule, les cortèges où il figurait toujours en bonne place (cf. la plaquette Corswant), la fanfare et la musique populaire, mais ne jouait d'aucun instrument. Il voulait nous élever, non seulement nous nourrir, c'est ainsi qu'il nous fit donner des leçons de violon et de piano, à moi et à Madeleine. Nos résultats scolaires étaient sévèrement contrôlés et nos études encouragées.

Il voulait, surtout pour les garçons, nous faire sortir de la condition ouvrière, du prolétariat comme on disait alors. Il avait trop souffert de n'avoir pas été formé comme il l'aurait souhaité et comme son père le lui avait promis.

Il fit partie de la Commission du Technicum pendant des années, s'intéressa aux apprentissages dont il présida une commission. Profondément attaché à son cher Locle, il souffrit de voir nombre d'écoles professionnelles transférées à La Chaux-de-Fonds.

Il se disait avec humour socialiste-conservateur, il avait horreur de tout sectarisme, déclarait avoir des amis dans tous les partis et distinguait avant tout la qualité de l'homme.

Son attachement à la gymnastique lui faisait détester le foot-ball. Soucieux de la sécurité sociale, il figure parmi les membres fondateurs de plusieurs Mutuelles de maladie. Syndicaliste convaincu, il s'est constamment battu pour améliorer la condition ouvrière. Il croyait plus au pas-à-pas qu'à la révolution. La Coopérative ou la Coopération, lui semblait une formule d'avenir, d'où sa parfaite fidélité.

Trop fougueux et primesautier, il n'avait guère de vues théoriques; ni son caractère, ni sa formation, très élémentaires, ne le lui permettaient. Il était horloger praticien, spécialiste de la montre de très petit calibre, mais n'aurait pas touché à une horloge. Il savait à peine manier un marteau et des tenailles, je le trouvais singulièrement gauche dans tout bricolage. Il expliquait ce défaut en disant qu'à la maison, donc dans sa jeunesse, on ne lui avait pas permis de se servir d'autres outils que ceux d'horloger auxquels il fut habitué dès l'âge de douze ans.

Habitué aussi à la plus stricte économie, tout objet avait valeur pour lui. Malheur à celui qui laissait traîner un marteau, une pince, un sac ou un œutil. Je faillis me faire écharper pour avoir utilisé des sacs à faire une cabane. C'était un véritable drame.

En revanche, le jardinage lui était familier, plus pour les légumes que pour les fleurs. Il nous a appris, et comment, à avoir soin de tout objet utile, à ne pas galvauder. Déchirer un vêtement, le tacher, se payait cher. Heureusement maman était tailleuse et réparait en douce bien des accrocs, notamment ceux de mes culottes dus aux piques des barrières escaladées malgré expresse et réitérée défense. Son langage conservait bien des mots et des prononciations du patois. Il disait cuiller, non cuillère; échirer pour déchirer; la f'nétre, réver; je me moquai de lui. Il se mit à dire rave pour rêve! Il disait plus souvent qu'à son tour: ça fait chier, nom de Dieu, Diable me brûle; si c'est pas vrai, j'me mords le front; en revanche, il se montrait assez prude pour tout ce qui avait trait au sexe et à la grivoiserie. Il disait couennerie pour connerie.

Autant il pouvait être comique, inconséquent, quinteux, colérique, bourru, maniaque même dans le journalier, autant il était raisonnable et pondéré dans les affaires importantes. Ses réactions familières relevaient de l'affectivité à l'état pur, ses décisions, ses convictions d'une attitude raisonnable et réfléchie. Ses premières réactions étaient généreuses, il lui arrivait de s'en repentir ensuite et de limiter les dégats. Il n'en fut pas moins profondément bon, sachant que la main gauche doit ignorer ce que fait la droite. Il donna beaucoup sans jamais en parler et s'oublia lui même; il faisait avec joie les "sacrifices" qu'exigeait le bien des siens.

Il savait donner un "coup de main" et essayait toujours d'alléger la peine des autres. Il fut souvent payé d'ingratitude. Ainsi, pour venir en aide à son frère Henri, à la mort de sa femme, il avait hébergé une des filles, Marcelle. Henri ne paraissait pas s'en souvenir, il lui dit, au bout de quelque temps: "..si elle te rend service, tu peux encore la garder!" Mon père citait assez souvent cette "énormité", comme il disait. S'il avait accumulé quelques économies, c'était pour assurer à sa chère Louquette une vieillesse sans soucis d'argent. Il n'y avait pas d'AVS à l'époque et une partie des frais d'entretien de ses vieux parents, et de sa pauvre soeur Suzanne, incombaient à l'assistance publique. Il voulait éviter cette situation, déjà considérée alors comme pénible, et ne rien devoir à ses enfants dans ses vieux jours. S'il leur avait beaucoup donné, ils ne lui devaient rien.

J'ai longtemps cru qu'avec son ami Marc, copropriétaire de la maison, il avait exploité ses locataires. Force me fut de reconnaître que chez nous les loyers étaient inférieurs à ceux des autres maisons du même genre et que les logements y étaient mieux entretenus. Il n'avait donc pas trahi son idéal socialiste!

Il m'arrive de me reprocher de n'avoir pas été assez près de mes parents et de n'avoir pas compris ce que signifiait vieillir à deux, dans une relative solitude, après avoir vécu au sein d'une grande famille. Je m'en console quelque peu en pensant que pendant des années, dès 1947, nous avons eu les parents au chalet presque tous les week-ends à la belle saison.

Que de fois n'avons-nous pas mangé dehors à côté du chalet; comment oublier ces glorieux retours de champignons et la façon dont le grand-père, lors du nettoyage, chipait les plus beaux bolets.

Espérons que ces chers parents ont eu autant de plaisir que nous, même si nous avions quelque peine à les voir remonter les Brenets à pied, sans oublier la montée du Pilli! (Pilichody).

Les MONTANDON Orfèvres

Pierre Montandon né en 1669 domicilié aux Varodes où il possède deux maisons. Il épouse
Marie Matthey de l'Etang
puis en secondes noces:
Françoise Huguenin

Jean-Henry Montandon fils du dit Pierre 1716 - 1787; orfèvre, justicier, Conseiller de bourgeoisie. Il a trois femmes: la troisième,
Madeleine Ramel lui donne deux fils:
Pierre-Henry et
Henry-Frédéric 1776 - 1839

Pierre-Henry né en 1746, orfèvre aux Varodes (plusieurs de ses créations sont au Musée de Neuchâtel) Il épouse Suz. Mad. Matthey-Doret.

Henry-Frédéric Montandon 1776-1839; orfèvre et bijoutier à Fribourg qu'il quitte en 1811 pour revenir à La Brévine; capitaine et Conseiller à la Bourgeoisie de Valangin; propriétaire du Pré Rond; il épouse en 1808:
Rose-Julie Montandon-Eveillon, fille de Jean-Henry

Enfants de Rose-Julie et d'Henry-Frédéric:
Zéline, Constance, Fanny, Clara, Gustave,
Henri, Oscar et Frédéric et Adolphe, ainsi qu'

Alfred Montandon 1819-1865 député de La Brévine à la Constituante et au premier Grand Conseil; il épouse en 1845:
Amélie Matthey de l'Etang 1819-1890, dont il eut:
Adèle qui OO H.-U. Béguin
Louise née en 1854, OO Jules Giauque
Elvina 1858-1905; épouse Ch. Schopfer dont:
Ami qui sera père d' Albert et de Willy
Alfred-Albert 1856-1886 sans desc-
Alphonse 1854-1880 agriculteur au Pré Rond

Autres enfants de Rose Julie et d'Henry Frédéric:

Adolphe 1826-1869 époux de Louise Lütz, de Genève (1829-1895) dont Louise-Emma 1857-1912 et Jean-Charles-Adolphe directeur de la fabrique de spiraux de Genève. OO Victorine Leisenheimer, puis en 1891 Adelaide Tissot

Frédéric 1816-1875 dit Montandon du Sel
En 1836, il OO Uranie Montandon du Pré Rond, fille de Frédéric-Louis de Travers, dont: 1. Zéline née en 1851, OO E. Roessinger, de Couvet à La Brévine; 2. Fanny née en 1860, OO Paul Davoine; 3. Rose née en 1865; 4. Henri né en 1852, négociant, député de La Brévine au Grand Conseil. Il possède le manuscrit original des généalogies de La Brévine du notaire Abram Montandon; il OO Julie-Elisa Jeanneret dont 6 enfants.

Du côté de ma mère

je devrais dire de notre mère!

La plus gentille des mamans, la plus égale d'humeur, d'une sérénité incroyable, sinon la plus affectueuse et sentimentale. Modeste en tout, sage, retenue, elle l'était même dans son affection.

Elle ignorait bavardage et médisance, son calme, sa rigueur, sa sagesse en imposaient. Bien souvent, elle a fonctionné comme juge de paix et ses avis, aussi simples que sensés, s'imposaient, on ne sait trop pourquoi. Elle était plutôt petite, avec un grand front "rectangulaire", un visage tranquille et pur, son ton était égal, ses paroles mesurées comme sorties d'une science innée de justicière.

Elle s'appelait Léonie à notre grande surprise, nous ne la connaissions que sous le nom de Loukette, nom abrégé plus tard en Mimi!

C'était exactement le complément qu'il fallait à un mari bouillant et fougueux comme Louis. Sa constitution fluette ne lui donnait apparemment que des perspectives de vie assez limitées, elle mit au monde et éleva cinq enfants bien constitués et vécut 92 ans, toujours aussi sereine, courageuse et contente de son sort. Son bagage intellectuel se limitait à ce que donnent l'école primaire et un an de secondaire. Mais la question de savoir ce qu'elle savait ou ne savait pas ne se posa jamais. On aurait pu croire qu'elle n'ignorait rien tant elle avait d'équilibre et de bon sens alliés à la plus parfaite modestie. Un certain manque d'imagination, de désirs, lui rendait toute fantaisie inutile. Le devoir, la règle et l'amour suffisaient à régir sa vie. En bref, c'était la femme et la mère modèle.

Ses devoirs de femme, de maîtresse de maison et de mère l'absorbaient tout entière. Elle faisait tout sauf la lessive et le jardinage. Le tricot, la coutu-

re occupaient ses loisirs, je doute qu'elle ait jamais lu un livre (ce qui est peut-être faux) en tout cas, elle ne se serait jamais hasardée à en parler. Toute décision concernant la famille était discutée et prise d'un commun accord, mais je suis porté à croire qu'elle ne devait, ni ne pouvait guère, s'opposer aux volontés de son seigneur et maître.

Jamais aucune grossierté ne sortit de sa bouche et j'étais persuadé qu'elle s'exprimait dans un excellent français, sans accent, jusqu'au jour où, ayant dit cela devant René Perrin, il s'esclaffa en me disant que ma mère avait un épouvantable accent loclois! C'est dire à quel point elle en imposait et faisait Dame de bonne compagnie, sans le chercher le moins du monde. Que la nature fait bien les choses quand elle s'avise de faire illusion et d'imiter la vérité en plus vrai!

Je ne sais aujourd'hui encore ce qu'il faut penser de ma mère. Où avait-elle puisé tant de sagesse et d'autorité; faut-il y voir des qualités acquises par une longue méditation ou, au contraire, un don impérieux qui la privait de nombre d'écards naturels qu'on aime trouver chez ses semblables et vous absolvent des vôtres propres? Tant de limpidité inquiète, la pureté ne présente aucune faille où s'accrocher, elle vous condamne à n'être qu'humain; mais ce qui vous situe en milieu connu et vous relie aux autres. Enfin le mystère de cette petite créature angélique reste entier, une Jeanne d'Arc moins l'armure et l'héroïsme; mais, cela est sûr, elle aussi dans la main de Dieu, en qui elle avait une confiance absolue: Que ta volonté soit faite! Amen.

Tombée dans ce milieu d'agnostiques et de sans Dieu, elle n'en parlait jamsis, elle n'avait pas besoin de pasteur ni de prône ni de Bible pour être avec Lui; cela allait si loin qu'elle ne croyait pas à l'existence du mal ou ne pouvait pas y croire. Elle coulait pure et claire comme une source de montagne. Son sommeil égalait en puissance la nuit la plus obscure, même dans les moments les plus difficiles, elle dormait, elle mangeait, elle faisait ce qui devait être fait et ne perdait pas l'espoir d'une heureuse issue. D'aucuns diront qu'elle manquait de fantaisie, d'imagination, qu'elle n'avait pas de problèmes (comme disent les Allemands) c'est possible, mais comme la fourmi ou l'abeille elle savait très exactement pourquoi elle avait été créée, cette assurance lui donnait une force que beaucoup auraient pu lui envier.

Maman était une fille Giauque, ou si l'on préfère une demoiselle Giauque née en 1886 comme son mari, troisième fille d'un ensemble de quatre filles. Cécile, Amélie, Louise-Léonie, Emma. Leur père Jules Giauque et sa femme Louise-Adèle Montandon tenaient le café-restaurant des Monts. Une carte postale reproduite dans le recueil d'Emile Hasler sur Le Locle en conserve le souvenir.

C'était une belle et grande ferme, avec écuries derrière, bâtiment qui subsiste encore aujourd'hui transformé en maison d'habitation. La ferme a disparu à la suite d'un incendie, il ne reste que quelques arbres du jardin où se donnaient fêtes et kermesses. Le domaine s'étendait jusqu'à la Combe des Chats à l'est. au chemin Sandoz au nord, à la voie du chemin de fer au sud. Les arbres qui bordent la route allant de la ferme vers le Crêt ont été plantés par Jules Giauque, lors du Cinquantenaire de la Révolution de 48, il était radical et républicain.

La famille Giauque est originaire de Prêles; un Giauque s'est établi au Locle au XIXème siècle et y a fait souche. La famille est connue dans la région du lac de Bienne, elle a fourni un pasteur fort éloquent, paraît-il, celui d'Orvin; un artiste-peintre sensible et délicat, Fernand Giauque sauf erreur, enfin un poète-(désespéré). Cet arrière-grand-père tenait le restaurant de la Jaluse, encore existant aujourd'hui, si je ne confonds pas; il était d'un caractère impossible, particularité qui s'est retrouvée chez plusieurs membres de la famille, des cousins comme Marc Giauque, qui avait émigré au Canada, Augusta femme d'Alcide Guyot, patron boîtier à La Chaux-de-Fonds; tante Cécile femme de Conrad Girard; le fameux Capitaine Giauque du Crêt Perrelet avec ses quatre filles qu'il tenait cloîtrées, toutes en uniforme! Henri Giauque père de la cousine Haesler ne valait guère mieux, il était mécanicien associé à Haesler, leur entreprise, ou plutôt le nom de l'entreprise, Haesler SA, existe toujours à Boudry ou Bevaix. Les Giauque semblaient prédestinés à n'avoir que des filles. Il n'en reste que de rares représentants dans la région, ils sont encore assez nombreux à Prêles. Ce nom est rare et limité, semble-t-il, à l'aire de Prêles et environs. Il ne figure pas dans le Dictionnaire historique et biographique.

Les Giauque de la Jaluse étaient alliés Droz et une des femmes était une Bloch, réputée comme cuisinière. La pendule neuchâteloise que j'ai héritée de mes parents vient de la Jaluse. On le vois, ce que je sais de cette branche est fort confus et je n'ai pas fait de recherches à ce sujet. Les rapports avec les Giauque furent toujours assez lointains.

Ma mère ne parlait guère de son père Jules Giauque, mort jeune, d'une pneumonie à 45 ans, je crois. Cela situe l'événement vers 1900.

On nous racontait que les fêtes et kermesses des sociétés locales avaient lieu au Restaurant Giauque. La collection de cartes postales de Hasler conserne le programme d'une de ces fêtes qui durait du samedi soir au lundi soir. En 1883, Jules Giauque était partisan des nouveautés et du "progrès"; il avait installé un téléphérique pour amuser les enfants et les premières lampes à arc du Locle!

Comment le courant électrique arrivait-il à la ferme? Mystère! Mes parents se sont-ils connus sur les Monts déjà, mystère! C'est toutefois probable, les Tissot ont habité sur les Monts à deux pas du restaurant. Mais les deux familles se sont retrouvées plus tard à la rue de la Concorde, dans les maisons Barbieri. Des ancêtres Giauque, je n'ai connu que la grand' maman et encore dans ma petite enfance puisqu' elle est morte alors que je n'avais que cinq ou six ans. Elle habitait le Crêt Vaillant, dans la maison Sandoz, bâtiment fort ancien, adossé à la pente et dominant un jardin, avec tante Amélie.

Si je remonte à mes tout premiers souvenirs, je crois que la grand'maman Giauque avait habité quelque temps avec nous à la rue de la Gare. Je me rendais fort souvent au Crêt Vaillant; grand'maman Giauque était l'opposé de la gran'mère Tissot. Elle paraissait très fatiguée, mais était d'une gentillesse et d'une douceur merveilleuse. Je la revois près de la fenêtre où elle cultivait quelques plantes, me disant: " Je veux, ou je voudrais, mourir." Cela

me paraissait tout naturel et ne m'émouvait guère. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait rien raconté de ses souvenirs, sinon peut-être que, lors d'une rentrée en traîneau, un soir d'hiver, un loup s'était attaqué au petit chien de sa mère ou de sa grand'mère. Tante Amélie faisait le ménage et soignait sa maman. A un Noël, je devais avoir 4 ou 5 ans, j'avais été fort triste à l'idée que grand' maman n'avait pas d'arbre de Noël. Je réussis à persuader mon père et nous voilà partis avec sapin, boules et guirlandes pour le Crêt Vaillant. A peine le sapin illuminé, la pauvre grand'maman fondit en larmes. Quelle étrange fête! Je n'eus l'explication du mystère que beaucoup plus tard. Les Giauque, fort occupés au restaurant, avaient confié leurs deux premières filles encore bébés à des parents, deux Noëls consécutifs. Les deux étaient mortes, l'une d'une indigestion de fromage (je crois), la seconde pour avoir avalé du sable en jouant! On n'avait pas osé refuser la seconde offre des parents pour ne pas leur faire de peine. Les deux filles qui naquirent ensuite furent appelées Cécile et Amélie, comme les petites disparues, c'était l'usage. On comprend dès lors pourquoi la chère vieille femme ne fêtait pas Noël.

Ce coup du destin ne fut pas le seul, comme je l'appris plus tard, bien plus tard. Je devais avoir 15 ou 16 ans, c'est la cousine Elvina Béguin, de Corcelles, qui me raconta l'histoire de la grand'maman Giauque. Elle était fort triste, ce qui explique l'air désolé et le:"je voudrais mourir!" Disait-elle cela à d'autres, ou bien, était-ce un secret qu'elle confiait à son petit fils? je n'en sais rien. Quand, effectivement, elle mourut, j'assistai à ses derniers moments,

ou presque, je la vis dans son cercueil, un bouquet de violettes entre les mains croisées sur sa belle robe noire; je pensai: tout est bien! je me sentais très honoré de l'enterrement et presque heureux. Elle avait l'air bien moins triste que de son vivant.

Son histoire, qui fut une suite de chagrins avant le naufrage final (raconté par la cousine Elvina), je l'ai apprise par bribes, ici et là, mais, ni ma mère, ni mon père n'aimaient en parler. Louise Giauque était une Montandon du Pré Rond, fille d'Alfred membre de la Constituante en 48-49. La famille, originaire de La Brévine, était venue s'établir dans la commune de Travers parce que considérés comme des pestiférés dans leur village en tant que républicains. Lorsqu' ils allaient à l'église, le banc où ils s'asseyaient se vidait aussitôt, à quelle époque exactement, je ne saurais le dire, était-ce avant 1848 ou après ? je l'ignore.

La Brévine, de toutes façons, était une forteresse royaliste. Ma mère nous parlait d'une aïeule qui, à La Brévine, avait passé la plus grande partie de sa vie au lit, non sans faire danser toute la maison au doigt et à l'oeil. Etait-ce la femme d'Alfred (Alfred Montandon était propriétaire du Pré Rond dès 1805) Amélie Matthey de l'Etang? ou l'une de ses ancêtres ? je ne le sais.

D'après le cousin Albert du Pré Rond qui descendait de la troisième fille d'Alfred: Elvina mariée Schoepfer, une grand'mère née Matthey, si j'ai bonne mémoire, avait distribué ses domaines à ses enfants. Elle était fort riche et d'une famille considérée de La Brévine. Fort âgée, elle passait d'un domaine à l'autre à dos

d'âne ou de mulet, séjournant tour à tour chez chacun de ses enfants. Mon père, lui, m'a parlé d'une arrière grand-mère du Pré Rond, donc Amélie Matthey de l'Etang, femme d'Alfred, qui était la bienfaitrice du coin, tenant l'école pour les petits paysans, prêtant de l'argent aux gens en difficulté etc..

Ce qui est sûr c'est que les Montandon du Pré Rond étaient fort riches et que grand'maman Louise, née en 1854, était un fort beau parti.

On dit qu'elle était amoureuse de John Clerc, de Môtiers, tour à tour professeur au Collège Latin, au Gymnase de Neuchâtel, puis Conseiller d'Etat, directeur de l'Instruction publique de 1886 à 1898 année de sa mort.(Cf. l'article de lui dans "La Chaux-de-Fonds son passé, son prèsent, sur l'Avocat Bille); John Clerc se maria avec une autre, elle en éprouva un grand chagrin et le mariage avec Jules Giauque ne fut qu'un pis-aller. Jules Giauque était horloger mais il rêvait de faire autre chose, étant un peu coudet, comme on dit. Avec la fortune de sa femme, il acheta le restaurant-ferme des Monts et fut un mauvais paysan, il ne connaissait rien à l'agriculture. Il vendait une vache à un juif, discutait tout un soir avec lui, non sans boire force gobelets, pour lui devoir la vache plus 50 frs. en fin de compte. Les nouveautés de son établissement lui aidèrent à dilapider les biens de sa femme. La pauvre Louise devenue veuve et désespérée, se mit à boire; on la trouvait, paraît-il, ivre, couchée sur la table de cuisine. Il ne lui restait guère de son passé d'héritière qu'un manteau doublé de "petit-gris" (je ne sais trop de quel animal il s'agit, mais la fourrure était précieuse). Les photos d'elle,

jeune femme, montrent une fort belle personne, distinguée, bien différente d'un agrandissement de photo de la fin de sa vie où la bouche est devenue amère et tombante, les cheveux rares et tirés, même si le front reste haut et le regard doux et bienveillant. La robe est entièrement noire bien entendu.

Cousine Elvina, avec mon père, furent chargés du sauvetage. On installa la famille au village et on loua le café et le domaine. Les filles Amélie, Léonie et Emma furent mises en apprentissage, je ne sais si Cécile était encore à la maison. Quelques années plus tard, le 26 mai 1911, d'après Hasler, la ferme brûlait; mon père fit tout son possible pour retirer le maximum de l'assurance (on démolissait les restes de murs pour éviter des déductions). Il ne voulait pas vendre le domaine, surtout du fait, qu'à l'époque, un domaine sans ferme perdait une grande partie de sa valeur.

Mais, la chère tante Cécile, toujours avide d'argent, exigea la vente ou qu'on lui rembourse sa part. Mon père, surtout à ce moment, n'en avait pas les moyens. Le domaine entier fut vendu à Senn Brunner, bijoutier, pour 20 centimes le mètre carré et l'argent réparti entre les quatre soeurs, en 1914. Telle fut la fin du naufrage. Peut-être cet argent aida-t-il la tante Emma à survivre pendant que son mari était mobilisé et où elle touchait quelque deux ou trois francs par jour pour nourrir ses deux gosses et payer son loyer!

Mon père avait épousé Louise-Léonie en 1909; j'ai raconté la suite dans les pages précédentes. On m'a raconté, on...mais qui? je n'en sais rien.

Que le joyeux drille de Louis, avec ses copains de la Fédé ne manquait ni une fête ni un bal et qu'il était toujours accompagné de Loukette et d'Amélie au point qu'on ne savait jamais bien pour laquelle il allait se décider. En attendant, Léonie fit un apprentissage de couturière chez une patronne nommée Simon , de haute renommée et méchante en proportion. Ensuite, elle alla en journées dans les familles. Avec le dîner, elle recevait 1fr.50 par jour, allant à pied chez ces dames, parfois jusqu'au Crêt du Locle, toujours pour le même prix.

Amélie était vendeuse dans une bijouterie de La Chaux-de-Fonds où les journées n'en finissaient pas. Elle était fiancée avec un nommé Maire, un aimable garçon qui alla s'installer à Genève... On disait dans la famille, qu'il avait "plaqué" sa fiancée, lui laissant sur les bras un trousseau complet. A l'époque, une fille de bonne famille, ainsi délaissée, ne retrouvait pas de prétendant; elle resta célibataire, vieille fille comme on dit dans le pays, passa sa vie à soigner sa mère, puis vécut dans la famille de son beau-frère, gâtant tout le monde, particulièrement ses chers neveux et nièces.

Ce fut pour nous une seconde mère dont j'aurai à reparler. Maman nous déclara plus tard que Tante avait refusé de suivre son fiancé à Genève et que telle était la vraie cause de la rupture.

Il y a quelques années, Poulette, ma soeur, au cours d'un voyage, quelque part en Egypte, rencontra une dame qui lui dit être d'origine locloise. C'était la fille de monsieur Maire; elle lui raconta que son père lui avait souvent parlé de sa fiancée; il fut sans le vouloir, un grand bienfaiteur pour la famille et surtout nous les

enfants, mais, on peut presque le dire, il brisa la vie de tante Amélie, lui causant un chagrin dont elle ne se remit jamais entièrement.

Mariée et installée dans ses meubles, maman continua de pratiquer son métier de tailleuse. Elle eut des apprenties à son tour, mais les traita mieux qu'elle ne l'avait été. Je me souviens d'une Angèle Matthey et d'une Marie Vermot, je jouais aux "plots" et constructions à leurs pieds. J'étais aussi leur commissionnaire attitré et me rendais, souvent plus d'une fois par jour, au Bazar loclois pour acheter fil, boutons, guipure et autres fournitures. L'arrivée à La Chaux-de-Fonds en 1917 mit fin à cette activité. Maman avait assez à faire avec ses trois gosses et celui qu'elle attendait, Maurice, né en 1918, dans les circonstances tragiques que j'ai racontées. Plus tard, elle prit des cours de tailleuse pour garçons afin de pouvoir faire tous les habits de ses enfants!

La punition la plus dure que je me rappelle était de faire pleurer Maman. Cela ne m'empêchait pas de me chicaner continuellement avec ma soeur Madelon et de rendre l'atmosphère du repas de midi insupportable, papa dînant au Locle. Un jour, notre ange de mère, excédée, m'envoya un coup de talon dans les côtes alors que je m'étais couché au fond de la chambre. Une autre fois, un couteau sur le front, à travers la table! Fallait-il que je fusse insupportable! Maman nous laissait jouer en toute liberté, inviter des camarades, faire tout le désordre possible, à condition que tout soit rangé au retour de Papa. Nous devions, à tour de rôle, essuyer la vaisselle ce qui, bien entendu, donnait lieu à pas mal de contestations et criailleries. Jamais elle ne nous donna un ordre superflu, elle était d'un libéralisme étonnant! Pas

du tout une "poutzefrau" tyran de l'ordre et ne supportant pas le moindre déplacement d'objet. Tout était possible, les enfants qui jouent, disait-elle, sont "rangés". Nous avions droit à la dînette, au meccano, au train, enfin à la prestigieuse lanterne magique, héritée de grand maman Giauque, avec ses plaques merveilleuses de couleur, représentant des animaux déguisés en humains, les tempêtes du désert, le simoun, ou des incendies de forêts, des contes aussi, enfin une vraie magie. Nous avions aussi reçu un appareil de cinéma, à manivelle, avec des films sans fin où on voyait Hans Schlaeppi faire de la gymnastique, etc. Tout cela marchait encore à la lampe à pétrole, je décidai de perfectionner l'éclairage en utilisant une puissante lampe électrique; le résultat fut que tout le matériel en souffrit et que les deux lanternes disparurent au ruclon! Je fabriquais des avions avec deux planches croisées, les ailes aussi bien que le fuselage bordés de clous entre lesquels courait un fil de métal. Cette barrière devait empêcher la chute des passagers, voire du pilote. Le summum résidait dans l'hélice habilement taillée et qui tournait lorsque nous courions en tenant l'aéroplane en l'air en imitant le bruit du moteur. Nous faisions aussi des bricelets sur le gaz avec l'antique fer de Grand'maman Giauque. Nous y passions des heures, surtout aux approches de Noël.

On nous laissait faire tout ce que des enfants peuvent faire sans risque, y compris bien entendu, de porter et d'entasser le bois au bûcher, de brosser les escaliers, de mettre l'arbre

de Noël, (on ne disait pas le sapin de Noël) sur un trépied de tabouret d'horloger à vis de bois.

Mais, spécialité autrement enviable et honorifique, je suppléais les branches manquantes en les fixant dans le tronc. Avec un perçoir, je préparais le trou où s'enfonçait le bout de la branche taillée en sifflet! Parfois, elle "n'allait pas", on sentait que c'était artificiel, tant pis, les parents, bons princes, fermaient les yeux. On nous laissait décorer l'arbre, mettre les bougies en veillant qu'elles ne soient pas sous une branche, risquant de l'enflammer! Cette opération me valut tout de même une algarade soignée de mon père! N'avais-je pas eu le malheur de suspendre les pives argentées et poudrées de givre aux branches basses de "l'arbre" alors que chacun sait que les pives occupent le sommet du sapin. Bêtise incommensurable!

Nous n'avions pas de salle de bain, mais la grande seille de bois qu'on montait de la cave faisait fort bien l'affaire. Nous y passions l'un après l'autre; les filles d'abord, les garçons ensuite. La cuisine était remplie de vapeur, tout transpirait comme dans une étuve, le potager ronflait et Maman profitait de faire des biscuits. Il fallait mettre du petit bois dans une portette au-dessous du four pour que tout aille bien. Le résultat dépassait toute attente. Le biscuit était noir comme du charbon, le milieu coulant comme du jaune d'oeuf. Mais nous ne nous en régalions pas moins. Maman n'avais jamais eu de cours de cuisine à l'école, elle ne savait pas que le "cake" se cuit à petit feu et lentement! Sa cuisine n'avait rien d'extraordinaire, elle était traditionnelle, saine et économique, sans goût très relevé,

sans subtilités gastronomiques. Elle faisait ce qu'elle avait vu faire à la maison par sa mère! C'est-à-dire une cuisine du cru, à la mesure des produits du sol de nos montagnes; on y rencontrait pommes de terre, choux, choux-raves, carottes, choucroute, sourièbe, à la saison: épinards, côtes de bettes, pois mange-tout et sucrés, laitues; au printemps des salades de dents-de-lions, ensuite de racines rouges.

De grosses soupes aux "grus", aux pois, du bouillon bien sûr. Parfois de la soupe à la semoule ou à la farine, aux vermicelles rôtis, aux dents-de-lions; la même marmite pour plusieurs jours; la soupe aux grus notamment devenait toujours meilleure et gagnait en goût et en velouté.

Comme viande: de gros rôtis de boeuf avec sauce aux champignons, des saucisses à la viande (et non au foie), du lard salé fumé; parfois du veau, mais peu ou pas de tranches, trop chères; de la grillade; elle réussissait à merveille les fricandeaux! pour les fêtes, bien sûr!

Plusieurs repas sans viande chaque semaine, notamment des mets au fromage. Plus tard, souvent des lapins le dimanche, quand mon père se fut mis à l'élevage!

Le samedi à midi, c'était "biftecks" de cheval et macaronis; le soir, pommes de terre rôties et café au lait, tartines au beurre ou à la confiture, mais pas les deux; croûtes au vin, croûtes dorées, pain aux oeufs, omelette, restes des dîners précédents. Parfois, un petit extra, pour le pire un peu de jambon, charcuterie, knagi, reste de bouilli en vinaigrette (charcuterie que Papa achetait lui-même en rentrant du travail).

Pommes de terre en "robe de chambre" avec fromage, parfois des omelettes dont la pâte était toujours préparée dans le même pot brun large et bas, hérité de la maison et qui n'avait aucune autre fonction! Maman, par économie, y mettait pas mal de farine, ce qui donnait des galettes plutôt que des omelettes!

Les légumes mijotaient longtemps. Les carottes, coupées en fines lamelles, bouillies une ou deux heures à l"étouffée", finissaient par n'avoir plus que le goût sucré (et pas la moindre pomme de terre nature avec!) et me donnaient la nausée! J'avais horreur des choux-raves et ne les aime toujours pas! Les choux ne me plaisaient guère davantage, pourtant les choux blancs de la Montagne sont réputés. On ne cuisinait pas le poireau réservé au bouillon, l'emploi de l'oignon, de l'ail et des épices, en général, était fort restreint. Mon père ne les supportait pas, deux ou trois fois par semaine, il se plaignait de maux d'estomac; on faisait du risotto, surtout lorsque mes soeurs eurent fait leur école ménagère; des frites, des pommes de terre "stock" avec du lait et de la muscade, toujours excellentes. J'ai parlé auparavant des macaronis aux tomates de maman, les premiers, à peine rosis par une sauce des plus claires. C'était son caractère, ne pas courir de risques excessifs et, à quoi bon vouloir faire du nouveau alors qu'on a tout à souhait!

Pas de vin bouché, bien entendu, sauf aux fêtes où apparaissaient, luxe incroyable, quelques bouteilles d'Asti!

Les desserts consistaient en: Pommes au four en pelure avec un peu de sucre, bien rôties, c'est fameux! fruits de saison, peu ou pas de pruneaux secs ou autres schnetz!

Des raisinets au blanc d'oeuf fouetté, on appelait cela la sorcière. Le soir, on se régalait de croûtes au vin (pain rôti avec sauce au vin chaud, eau sucrée et cannelle), de croû - tes dorées saupoudrées de sucre; de charlottes aux pommes; à la saison, de soupe aux prunes ou aux cerises, de purée de rhubarbe.

En Suisse, on ne consomme guère de fromage au dessert. Les pâtisseries étaient inconnues, sauf parfois le dimanche ou les jours de fête. La crème fouettée, parfois avec de petits fruits, était une fête, de même que la crème au sucre brûlé. Ne pas oublier le "pouding" au griès" avec du sirop de framboise fait maison. Les sachets de crème tout préparés n'avaient guère cours chez nous. On ne mangeait du miel que lorsqu'on avait mal au cou, et fort peu de chocolat.

Les potagers n'avaient pas de fours efficaces, tout au plus servaient-ils à garder les plats au chaud, si bien qu'on ne cuisinait pour ainsi dire pas au four. Donc pas ou peu de tartes, de rôtis au four, de soufflés au fromage, de gratins, de tout ce qui enrichit tant la cuisine. En revanche, on rôtissait dans l'huile ou le saindoux ou encore le beurre fondu; on faisait beaucoup de fritures, frites, rissolles, boules de pommes de terre ou de riz, etc.

La cuisine, de la sorte, était grasse et souvent indigeste. Des soupes ou des mets bien gras étaient appréciés en proportion, c'était encore l'indice d'une certaine aisance.

Le poisson, les fruits de mer, la volaille n'apparaissaient guère sur la table. Les tomates commençaient d'arriver sur le marché, avec les fenouils, les endives, les asperges et autres légumes venus de dehors. Pas de yogurths, de fromages à la crème, ou fondus, Il y avait le

Jura, l'Emmenthal pour la cuisine, le schapziger, le Mont d'Or à la saison. Pas de frigos bien entendu, ni de surgelés, il ne fallait pas laisser les restes moisir et tirer parti de tout.

En été, surtout, quand il y avait de l'orage, le lait tranchait (on en faisait du seré), le beurre fondait et coulait en flot jaune déjà malodorant. Les oeufs de "caisse" n'étaient que rarement frais, on les cassait l'un après l'autre pour s'assurer qu'ils n'étaient pas pourris ou qu'ils ne logeaient pas de poussin. Ma mère ne pouvait pas se résoudre à jeter un oeuf qui sentait mauvais, elle préférait gâter un biscuit ou une crème, on mange pour se nourrir et non d'abord pour le plaisir. Nous nous demandions parfois si elle n'avait pas un autre sens du goût que nous, sans parler des biscuits ordinaires, vendus en cornet, qui avaient le goût de savon ou même de pétrole. Les "tablettes" à la bise à la violette avec leurs couleurs criardes et leur goût suspect, les meilleures étaient encore celles aux bourgeons de sapin ou au jus (..de réglisse mais on ne le disait pas, jus suffisait).

J'ai encore vu fondre la graisse de porc, mangé des grabons dont le goût en souvenir, m'enchante toujours. J'ai vu avec horreur la soupe à la couenne couverte d'une épaisse couche de graisse, d'huile épaisse et jaune comme de la gelée, de cette substance qui colle...mon père se réjouissait de la manger et salivait d'avance, c'était le repas des Dieux! Je continue à préférer le gras du jambon au maigre, mais je n'en mange plus qu'un petit échantillon pour retrouver le temps des cerises et les joies perdues. Ma grand'mère Tissot arrosait ses plats de macaronis géants d'une ondée de graisse chaude. Tout le monde se récriait! Allez faire cela aujourd'hui! Maintenant c'est le

jogging, le fast food, le happening et le sitting etc.. Pour être à la page...être branché, il faut savoir l'anglais, Ô FITNESS.

Maintenant nous avons l'huile de tournesol, des remèdes contre l'hyperlipémie, les glucides, la tension artérielle, le rhumatisme, le vieillissement, les pertes de mémoire; nous avons l'assugrine, le rayon laser pour pulvériser les calculs biliaires; l'aseptie, la greffe d'organes, bientôt l'homme sera comme les voitures, on pourra tout remplacer...jusqu'à refaire une voiture entièrement neuve avec des pièces détachées. Mathusalem triomphe, mais la mort lente remplit les asiles de vieux! qui crevotent pendant des années, clients bienvenus d'une industrie nouvelle. J'allais oublier l'acupuncture, l'homéopathie, les médecines douces, la diététique et les petites graines de la doctoresse Kousmine.

Plus l'esprit s'abêtit, plus le corps exige de soins. Nous pouvons manger des légumes verts toute l'année, dommage qu'ils soient bourrés de phosphates et nitrates. Nous pouvons manger du poisson de mer surgelé deux ou trois fois par semaine, des filets de plie presque aussi bons que des filets de perche; du merlu, de la sôle etc.. Nous avons pendant tout l'hiver des mandarines, des oranges, des bananes, des pommes à souhait. Nous avons trop de lait, trop de beurre, trop de fromage, trop de viande et, pendant ce temps, des peuples entiers meurent de faim, etc, etc. Cette litanie pourrait continuer longtemps; notre civilisation rencontre l'absurde, sa propre absurdité. Ses jouissances sont empoisonnées, elles ne donnent que peu de joie. Autrefois, les hommes mangeaient, buvaient, jouissaient de la vie, du moins ceux qui en avaient les moyens. Un jour on les retrouvait

foudroyés et violets dans une rigole. On en sera bientôt réduit à vivre en se retenant, à la retirette, on fera l'amour selon un horaire fixe, avec capote ad hoc, après avoir fait la piste vita et tant d'heures de jogging!

Chaque ménagère devra se recycler et passer des examens de diététique! Le médecin et l'hygiéniste seront rois avec l'aide des médias, qui, chaque jour, donneront le bulletin diététique. Pour le reste, on fera comme on voudra, on s'abêtira à gogo, pourvu qu'on soit en ordre avec l'hygiène et la médecine. Tout cela procède de la peur!

Enfin, après ces divagations sur la cuisine, revenons-en à maman. La mort de son mari la stupéfia! Puis, elle s'habitua, heureuse de pouvoir rester sur les Monts où s'était passée la plus grande partie de sa vie, dans un logis plein encore du souvenir de cet homme qui tenait tant de place. On ne changea rien, on ne bouscula rien. Tante Amélie était encore là, mais elle accusait le coup et sa santé nerveuse, voire psychique donnait de sérieuses inquiétudes. Pas de soucis d'argent; les enfants lui laissaient l'entière jouissance de ses biens. René Perrin les administrait. Marc, sentant sa fin approcher, voulait se débarrasser de cette demi-maison. Ou bien nous rachetions sa moitié, ou bien nous vendions le tout et partagions le bénéfice. Nous hésitions, au cours d'un entretien, je haussai le ton, maman crut que j'étais fâché. Elle décida d'en finir et donna ordre de vendre. La maison fut adjugée à la Résidence pour 105.000 frs., sauf erreur. Maman pouvait y rester jusqu'à sa mort, et le loyer ne serait pas augmenté pendant 10 ans.

En fait, il ne le fut pas jusqu'à la fin de notre mère et les autorités de la Résidence furent des plus correctes. Mais le bas du jardin, que nous

avions si amoureusement créé et soigné fut transformé en garages! Maman vécut seule dans son appartement pendant plus de 20 ans. Elle eut Claudine chez elle pendant quelques années. Les dames de la maison, particulièrement Madame Jaquet, veillaient sur elle. Maman continuait à sortir presque chaque jour, au bras de Madame Dubois, qui la servait comme une garde-malade, faisait ses commissions et lui témoignait une fidélité de chien, parfois gênante. Maman retrouvait assez régulièrement les dames du voisinage dont plusieurs étaient ses amies ou ses contemporaines. Elle prenait des airs de douairière. Jamais la moindre plainte, elle continuait à faire sa cuisine et à prendre ses repas comme elle l'avait toujours fait. Elle était réglée comme une horloge et rien, apparemment, ne pouvait la dérégler. Elle semblait à l'abri de toute secousse, enveloppée dans un manteau protecteur d'insensibilité souriante. Chaque visite, fût-elle courte ou rare, était une joie. Elle vit mourir sans trouble nombre de ses contemporains, Marc Inaebnit, par exemple, après qu'un gros sapin eut été foudroyé tout à côté de la maison.

Rien ne la troublait plus. Il fallut lui donner une garde, la moins mauvaise possible; c'était une demi-folle, probablement sortie tout juste de Préfargier. Elle l'accepta sans récrimination. Sa fin fut pénible mais heureusement assez brève. Une soeur d'hôpital, habitant dans la maison, fit preuve d'un dévouement exemplaire, touchant même, à son égard. Les soeurs ne quittaient pas son chevet, nous étions souvent nombreux autour de son lit, elle était heureuse de nous voir, comme si notre visite était la chose la plus naturelle du monde. Elle avait tricoté toutes les chaussettes qui, traditionnellement, formaient les cadeaux de Noël de tous ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Le pasteur Bauer, son voisin, accepta de parler lors de la cérémonie funèbre. Elle fut incinérée à La Chaux-de-Fonds. Ses cendres reposent non loin de celles de son mari et de Tante Amélie, au Chalet. Poulette et René gardèrent l'appartement des Monts pour y venir en vacances, rien ou presque rien ne fut changé. Tout y est clair, limpide, apaisé, on ne peut plus guère imaginer tout ce qui s'y est passé. Nos parents ont eu le privilège de mourir dans leur lit, chez eux, entourés de leur famille, unie et exempte de toute discorde. Ils ont eu la mort des justes.

Autant que je puis en juger, Maman n'était pas une Giauque, mais une Montandon; elle ressemblait d'ailleurs autant qu'on veut à cousine Elvina de Corcelles et pas à ses soeurs Cécile et Emma; Tante Amélie avait peut-être quelques traits des Giauque, mais le caractère Montandon, elle aussi.

Tout en Maman respirait ce que je pourrais appeler l'esprit de La Brévine, tel qu'il apparaît chez le Maire Huguenin. Nulle population de nos Montagnes ne me paraît plus proche du portrait idéalisé que Rousseau fit des Montagnons dans sa Lettre à d'Alembert. Sa sagesse, sans doute un peu courte, se nourrissait de proverbes et dictons: "Preu bé qu'é sage! (assez beau qui est sage); "Mieux vaut un bon renom que de l'or au boursoñ"; "a beau mentir qui vient de loin" "Aide-toi, le ciel t'aidera" "Mieux vaut un mauvais arrangement qu'un bon procès" Après la gelée, la lavée. Qui fait les veaux, les lèche! La terre est basse partout! Qui paye ses dettes s'enrichit. Chacun a assez à balayer devant sa porte. C'est le roi de Prusse qui dit:Je veux!" Ne m'a-t-elle pas dit: "C'est tout de même malheureux d'avoir tant étudié pour être si bête! ou encore à d'autres:"celui-là, je n'ai pas pu l'élever" en parlant de moi.

Les défauts de ceux qu'elle aimait, elle ne les voyait pas ou les oubliait. Une fois que je rap-

pelais que Papa jurait et disait des gros mots, elle me reprit avec indignation:"Papa n'a jamais juré!" elle était parfaitement sincère; avec le temps et sous l'effet de l'amour, Louis était devenu un mari modèle à tous égards! Il est vrai qu'il fut toujours d'une gentillesse exemplaire avec sa MImi!

Maman aimait les fleurs blanches, tout particulièrement la belle-étoile (aspérule) que nous cueillions chaque année au mois de juin (ou mai), souvent à la Combe des Chats, où elle devait en avoir fait des bouquets dès son enfance; c'était la forêt proche de la ferme. Elle savait que l'épine noire (la prunelle, on disait aussi belosse) annonçait immanquablement une "rebuse".

Elle fuyait les ragots et la médisance et recherchait la compagnie de dames bien, dans le genre de celles que, jeunes, elle avait habillées. Ce goût assez conformiste s'accentua avec les années. Elle ne supportait pas les femmes vulgaires, mais n'aurait jamais laissé échapper une parole méprisante à leur égard. Si elles avaient des qualités, elle ne manquait pas de les relever. On sentait là l'emprise d'une éducation, sans doute bourgeoise mais, à fond de christianisme. La chère tante Miquette avait fait des remarques fort désagréables à la naissance de René survenue sur le tard, traitant son frère de cochon ou de quelque chose d'approchant. Elle lui en "voulut" toujours de ces "fions", mais n'en parlait jamais. Cependant, si ou lui demandait si elle désirait voir la tante Miquette, elle disait non sans acrimonie apparente et du ton le plus égal. On ne l'invitait donc pas.

Le seul chagrin dont elle souffrît à la fin de sa vie, était de ne plus voir son dernier, qui pa-

raissait l'avoir totalement oubliée, (un peu comme nous tous, mais à l'égard d'une mère, c'est plus grave); il fallut que Lily lui signale que Maman "baissait" pour qu'il se décide à venir la voir. Ce fut une de ses dernières joies. Elle eut droit à un cadeau de la Commune pour ses 90 ans et à la visite du président René Felber; elle serait peut-être flattée, aujourd'hui, d'avoir reçu la visite d'un futur Conseiller d'Etat (et peut-être Conseiller fédéral). Elle aurait sans doute épinglé sa photo à côté de celle de son cher Tschudi.

Elle aimait les promenades en voiture et ne manifestait jamais la moindre crainte. Je l'ai souvent conduite à Chasseral par les Convers, la Grand'Combe, la Joux du Plâne; elle était ravie et émerveillée de découvrir des régions qu'elle n'avait jamais vues. Si elle était devenue assez sourde, elle conservait une bonne vue qui lui permit de tricoter de la laine noire jusqu'à la fin de sa vie. Il me semble qu'elle ne porta jamais de lunettes. Encore un trait de caractère assez révélateur, elle n'aimait le thé que clair, peut-être par économie, par tradition ou parce qu'elle n'aimait rien de fort; pas même le café que, comme toutes ses ancêtres, elle mêlait de force chicorée! Bien entendu, elle ne buvait jamais d'alcool fort et pour ainsi dire pas de vin. Cependant elle était ravie d'aller de temps en temps souper aux Trois Rois! C'était un cadeau aussi aimable qu'apprécié de Pierre-André et Anne. Tous les petits-enfants aimaient tendrement la petite grand'maman Loukette.

Ce qu'elle appréciait le plus dans la famille, c'était la bonne entente. En revanche, les fermes, si chères à son fils André, ne l'intéressaient pas du tout. Elle ne fit jamais qu'une brève visite au Musée Paysan. Elle semblait ne garder que de mau-

vais souvenirs de la ferme de son enfance. Elle remarqua, cependant, les portes à claire-voie du vaisselier, si bien ouvragées, se bornant à une brève remarque: "..il y en avait chez nous, des comme-ça!.. elle me révélait ainsi avoir possédé un trésor, aujourd'hui introuvable, dont elle ne faisait pas le moindre cas! Ses goûts ne se modifiaient pas et elle n'autait jamais fait semblant d'aimer quelque chose pour faire plaisir à quelqu'un, fût-ce son fils!

Les écarts de langage et les sautes d'humeur dont je suis malheureusement coutumier à l'égard de ma pauvre femme la rendaient très malheureuse: elle disait à Lily: "..si mon mari m'avait traitée comme cela, je serais partie!" On lui demandait:"où donc?" peu importait, elle serait partie, un point c'est tout! à quoi bon se demander où? l'essentiel est de claquer la porte, sa vieille sagesse lui interdisait d'aller plus loin!

Je glâne ainsi des souvenirs, sans trop savoir pourquoi, ils n'ajoutent peut-être rien à l'image de ma mère. Peut-être que mes frères et soeurs ne trouveraient pas mon portrait ressemblant. C'est peut-être pourquoi je m'y attarde tant.

Pensant à ma mère, je ne puis m'empêcher de me ressouvenir de la Ballade pour prier Notre Dame, de Villon...*Femme je suis pauvrette et ancienne*

Qui rien ne sais, onques lettres ne lus
Au moutier vais dont je suis paroissienne,
Paradis peint, où sont harpes et luths...

et le refrain

En cette foi je veux vivre et mourir.

Bien sûr en ce siècle d'instruction obligatoire et gratuite, il ne faut pas prendre Villon à la lettre, ma mère savait lire et il n'y avait pas de paradis peint au Moutier du Locle! L'amour y est, c'est pourquoi j'aime ce texte!

Tante Amélie

Tante Mélie! La Pointu! Ce nom démodé est celui de sa grand'mère du Pré Rond: Amélie Matthey de l'Etang, femme d'Alfred Montandon (mariage en 1845), il sera aussi celui de ma seconde soeur.

Cette Amélie n'entendra jamais son nom; elle sera, dès sa tendre enfance, Poulette!

Même phénomène que pour Louise-Léonie, toujours appelée Loukette dans notre famille. Louise était pourtant le nom de sa mère, mais,...aussi celui de sa belle-mère! et encore celui de Tante Henriette, dénommée Louise Henriette. La fréquence du prénom est-elle due à la grande popularité de la reine Louise de Prusse, comme les nombreux Frédéric dans ce pays sont dans le sillage des rois de Prusse. Louise n'est en tout cas pas perçu comme féminin de Louis. Marie Amélie femme de Louis Philippe fut reine de France de 1830-1848. Le nom fut à la mode à ce moment.

Il y eut même contamination entre Emilie et Amélie, ce qui donne Emélie prénom de la chère Lily, ma femme, qui, elle non plus, ne porta jamais ses prénoms de baptême Edith-Emélie!

Dauzat donne pour Amélie: origine germanique Amalia! Ce prénom semble avoir été assez rare et éphémère.

Amélie était la soeur de Maman, d'un ou deux ans plus âgée qu'elle. J'ai déjà raconté quels avaient été ses rapports avec notre famille dont elle fait partie intégrante dès 1917. Lorsqu'il croit sa fin imminente, mon père lui confie la garde des enfants. Tante Amélie sera vraiment une

seconde mère en second pour nous tous. C'est, si l'on veut, le grillon du foyer. Ses chagrins ne l'ont pas rendue amère, tout au plus un brin romanesque. Elle cherche dans les romans le bonheur et l'amour que la vie lui a refusés. Mais elle n'a rien d'une Bovary. Elle est pourtant belle, bien que de traits plus anguleux que sa soeur, d'où, peut-être, le méchant surnom de Pointu, utilisé par la chère tante Cécile surtout, quelquefois par Papa.

La Tante, comme nous l'appelions, était bonne, intelligente, sensible, aimante. Elle nous aima tous profondément, prête à se donner tout entière pour assurer notre bonheur, nous étions vraiment ses enfants. Pas de Noël, pas de fête où elle ne préparât des cadeaux pour nous tous. C'est d'elle que je reçus mes meccanos! et sans doute bien d'autres cadeaux! C'est elle qui nous conduisait chez le photographe en grande cérémonie. Grâce à elle je fus marié dans une ronde fleurie au cours d'une soirée de bienfaisance au Casino du Locle. Je devais avoir cinq ans à peu près et dus apprendre, pour la circonstance, le pas cadencé "sautillé"! ce qui ne fut pas une petite affaire.

Tante Amélie, restée célibataire, comme je l'ai expliqué plus haut, se dépensa pour les pauvres et les malheureux en compagnie de charmantes demoiselles de fort bonne compagnie. Elle y lia de fidèles amitiés; celle de "tante Berthe" Berthe Gasser, qui, en fait, n'était pas le moins du monde notre tante. Maîtresse femme, également célibataire, elle était gérante de la Coopé, menant son magasin tambour battant, aimée de tout le monde.

Il y avait aussi Emma Thomas et sa soeur, Tante Loulou, autres belles figures d'une famille salutiste. Elle devait avoir fait deux ans d'école secon-

daire. Tandis que ma mère avait une écriture d'enfant, la sienne était d'une beauté singulière. Toutes les majuscules ornées et les autres lettres originales. Je me demande bien où elle avait trouvé ses modèles, ce n'était pas du tout une anglaise ordinaire, mais une écriture à elle, élégante, originale, esthétique, d'une clarté parfaite. Une écriture d'artiste qui aurait, à coup sûr, intéressé les graphologues, mais on n'en parlait guère en ce temps et... au Locle... Son orthographe ne comportait pas la moindre hésitation. Tout y était juste, sans qu'elle pût en expliquer les règles; c'était probablement le fruit de ses lectures alliées à une mémoire très sûre. Elle avait du goût pour la "littérature" bien que sa petite bibliothèque comportât surtout des romans d'Oscar Huguenin, Louis Favre, T.Combe, Georges Ohnet, Delly, mais aussi George Sand, Zola, Romain Rolland, nous l'apprîmes plus tard, Tolstoï, Balzac, et sans doute bien d'autres auteurs. Ses livres étaient les nôtres et nous puisions dans sa bibliothèque à discrétion. C'est ainsi que je lus, de fort bonne heure, les histoires du pays, tout particulièrement la Description de la Principauté de Neuchâtel du banneret Osterwald, qui fut, avec Oscar Huguenin, à l'origine de mon goût pour l'histoire locale. Cet ouvrage publié en 1913, sans doute à un assez petit nombre d'exemplaires, fut l'un de mes livres préférés et, lorsque je m'occupai de l'histoire de la région, je fus toujours surpris de constater qu'il était totalement ignoré de la plupart de mes auditeurs.

Il a heureusement été re-publié récemment. On y trouvait de nombreuses et charmantes illustrations, comme dans Oscar Huguenin. Cela me donnait une idée de la vie d'autrefois dans le Jura, des étonnantes vertus de nos ancêtres, de leurs talents

mécaniques, de leur amour de la liberté. Ces histoires édifiantes et leur fin presque toujours heureuse, me rendaient fier d'appartenir à ce peuple de Montagnons. Ces sentiments furent encore renforcés par la lecture du passage consacré aux Montagnons dans la Lettre à d'Alembert.

Pendant la guerre de 14-18, Tante était abonnée à une revue, déjà illustrée de photographies, souvent effrayantes, les Annales, sauf erreur.

Tante allait parfois au cinéma; son film préféré, dont elle n'aurait voulu manquer aucune séance et aucun épisode, était Judex! (Louis Feuillade 1917). Dans les débuts du muet, il y eut aussi La Maternelle et Vingt mille Lieues sous les Mers! ou encore, je crois, La Petite Chocolatière!

Tante jouait de la "zitter" mais ne chantait guère seule. Ce genre d'instrument était surtout pratiqué en groupe dans ces fameuses sociétés de bienfaisance; celle de Tante devait s'appeler Lá Ruche, si ma mémoire ne me trompe pas. Quand ces demoiselles se produisaient, lors des soirées annuelles, on les voyait, assises chacune à une petite table, grattant avec le plus grand sérieux leurs cordes au son grèle et métallique. Il n'y avait, me semble-t-il, pas de directeur, la musique très populaire devait provenir de la Suisse allemande (le Quillet donne Cithare, sorte de lyre très en faveur dans l'Antiquité grecque, 10 cordes au maximum, jouée jusqu'au XIVème siècle. Puis instrument moderne à cordes nombreuses, que l'on pose sur une table d'harmonie et que l'on pince avec les doigts, en position horizontale. Entre les mains d'un artiste habile, la musique en est d'une grande suavité!!) En somme une petite harpe; quant à la suavité...il faut croire que je n'ai jamais entendu d'artiste habile. Chez nous, le

nom de cithare est inconnu, nous n'avons jamais eu que des Zitter! Certaines dames en donnaient des leçons. Comme la guitare, cet instrument me paraissait d'un niveau très inférieur, comme l'accordéon du reste, voire même les cuivres des fanfares. Seuls le violon et le piano étaient des instruments nobles! Mes connaissances en musique restèrent longtemps des plus élémentaires et tout à fait arbitraires. Au cours de ces fameuses soirées, le temps n'existait pas, les entr'actes n'en finissaient pas, il fallait habiller les figurants, changer les décors, etc. On profitait des interruptions pour vendre des surprises! espèces de papillotes, de carrés de papier léger attachés en sacs, qui, aujourd'hui encore, me semblent des papillons ou des robes de tulle, des tutus, si l'on veut. Les guirlandes en papier, les fleurs artificielles créaient une atmosphère de fête. Aujourd'hui, le public n'aurait pas supporté une soirée s'écoulant à un tel rythme.

Dès qu'on abordait la bienfaisance, le "temps des sermons" était encore de mise et parfaitement supporté pour le Bien et le bon Dieu!

La "soirée" charmante, délicieuse... s'étirait jusque vers minuit, du moins, c'est ce qui me semble! Tante, bien entendu, savait confectionner les fleurs en papier avec un bout de fil de fer. Nous en avons fabriqué des soirées entières, surtout aux approches de Noël, c'étaient des "boules de neige" mais de toutes les couleurs... Le "papier de soie" comme on l'appelait, était soigneusement mis de côté, comme d'ailleurs le papier d'argent et le moindre bout de ficelle! sans parler des "cornets" en réalité des sacs en papier, il en était de même pour les "pattes",

les chiffons soigneusement triés, on ne vendait que les moins précieux au pattier qui passait périodiquement dans la rue, en criant, pour les acheter, muni de sa balance romaine et de grands sacs dans lesquels il les engouffrait. Les quelques sous qu'on en retirait étaient souvent destinés aux enfants.

Tout ce qui "pouvait encore servir" était soigneusement mis de côté, l'ère du gaspillage n'avait pas encore commencé. On récoltait encore les os et on ramassait le crottin de cheval! Des remarques de ce genre me viennent constamment à l'esprit, elles ne sont pas originales mais évoquent ce "monde ancien" une sorte d'ancien régime presque entièrement disparu.

C'est aujourd'hui, en me ressouvenant de ma vie d'enfant que je mesure la distance parcourue.

Ainsi, Tante Amélie, jusqu'au départ du Locle, me paraît "ancien régime". Nous, les Tissot, étions "Indé" (de l'église indépendante) même si, dans la "branche Edouard", nous ne mettions jamais les pieds à l'église, la tante était "Natio" (de l'église nationale). Elle allait au culte et, je me souviens de l'avoir accompagnée au temple. Je me rappelle cette vaste salle rectangulaire, avec son superbe plafond et la galerie, ornée d'une belle balustrade de bois, seul élément chaud, avec les bancs qui avaient quelque chose de monumental, je dirais presque d'éternel. Le grand sablier, à côté de la chaire, m'intriguait fort; c'était un bel objet de verre et de fer forgé, mais, à quoi pouvait-il bien servir?

1918 et la grève générale furent pour tante Amélie un tournant. Les pasteurs et la bourgeoisie bien pensante avaient pris parti contre les ouvriers, ils disaient les "rouges".

On avait mobilisé l'armée contre eux. Ce fut, pour elle, le signal d'une rupture définitive avec la société bourgeoise. Elle trouvera bientôt une nouvelle église, c'était la Coopérative et la coopération. Ses pasteurs s'appelaient Barbier et Eymann, sa bible, le journal Coopération et la Sentinelle. Dès lors, elle partagea pleinement les idées de son beau-frère Louis. Elle fit partie du Collège coopératif du Locle dont elle ne manquait pas une séance. John l'appelait la tante Coop. Nous vérifiions avec elle des centaines de carnets de la Coopé pour établir le montant de la ristourne. Le moindre achat y était consigné, ce qui n'accélérait pas la vente. On avait encore le temps! Vérifier les additions devenait une activité hautement morale et bénéfique. De plus, ce dévouement à la cause, n'avait plus rien à voir avec la charité, il visait à la solidarité, base du monde nouveau, d'un monde juste où l'éventuel bénéfice profitait à tous! où les prix n'étaient plus surfaits au profit des "gros". Pour l'heure, il s'agissait de coopératives de consommation, mais celles de production devaient suivre et suscitaient de grands espoirs.

La Conso (Société de Consommation, bourgeoise, probablement radicale) et la Coopé préfiguraient les grandes surfaces, avec achats en gros et distribution artisanale traditionnelle. Les "bourgeois" ne mettaient pas plus les pieds à la Coopé qu'au Cercle ouvrier ou à la Maison du Peuple!

Tante Amélie était "commis", nous ne savions pas ce que cela signifiait. Mais elle travaillait en fabrique, la Tavannes Watch du Locle, distribuant le travail et les fournitures, tenant un

registre des mouvements du travail. Je n'ai jamais su quelles étaient ses responsabilités, mais une commis faisait partie des "employées" et non des ouvrières. Pour autant, la paie n'en restait pas moins modeste.

A la maison, Tante s'occupait surtout de sa chambre, mais elle lavait néanmoins la vaisselle. Lorsque les essuyeurs lui montraient quelque saleté oubliée, elle répondait invariablement que c'était "ressorti"! Elle n'était pas "pratique" et ne connaissait pas grand chose en cuisine. Du moins, il le semblait. Allumer le gaz lui posait des problèmes qui allèrent croissant avec l'âge. J'y voyais les signes d'une désadaptation maladive et bâtissais à ce sujet de graves théories psychologiques. Mes appréhensions se révélèrent malheureusement fondées par la suite. Ses maladresses faisaient d'elle une cible facile pour son cher beau-frère et même pour nous les enfants. La pauvre tante ne fut jamais prise tout à fait au sérieux dans la famille. Elle ne semblait pas en souffrir; mais, qu'en était-il vraiment? Je ne l'ai jamais entendue se plaindre de rien, mais nous avions conscience qu'elle n'était pas comme les autres, qu'elle avait des préoccupations autres que terre à terre, une vie "différente", en quoi? Nous aurions été bien embarrassés pour le dire. Nous le sentions vaguement, c'est tout.

Mais, si j'avais été capable de réfléchir, alors, j'aurais mieux apprécié tout ce qu'elle m'avait donné, et que, ni mon père, ni ma mère, n'auraient pu me communiquer. C'était, si l'on veut, le côté poétique de sa nature, ses goûts "littéraires", sa sensibilité. Elle m'a appris à aimer la nature, à en connaître mille aspects.

Au cours de nos promenades à deux, que ce soit à Tête de Ran, à La Tourne ou à la Ferme Modèle ou aux Saignolis, elle m'apprenait le nom des fleurs que nous cueillions ensemble, elle me les faisait admirer. Elle avait ses préférences, dont je me souviens; des fleurs que d'autres ne voyaient même pas, elle savait où elles poussaient. Nous ne rentrions jamais sans bouquet, où figuraient narcisses, muguet, gouttes de sang, orchis, campanules bleu sombre des montagne, pattes de chat roses et blanches, ancolies, dentaires blanches et mauves, belles comme du lilas, mauves des pâtures, miracle de l'été défleuri, marguerites, pâquerettes des Alpes que nous trouvions à la Combe Girard, enfin "fenasses", particulièrement les "puces" dont elle me révélait l'incroyable finesse et dont elle aérait ses bouquets.

Perdue dans un coin du jardin et luttant contre les mauvaises herbes qui, à la longue, l'ont étouffée, poussait une plante solitaire, que j'allais, année après année, voir si elle subsistait, c'était la polémoine, que Tante y avait plantée. Sa disparition me chagrine encore, elle était comme le symbole de l'initiation à la botanique que je lui dois. Non certes une botanique scientifique, mais esthétique et poétique, dont je bénéficiais à l'âge tendre, celui des souvenirs ineffaçables.

Elle me faisait admirer nos paysages jurassiens à toutes les saisons. Du cristal du givre en hiver, aux ors de l'automne, en passant par le mai et les fleurs d'arbre au printemps, les alises, meurons, poires à bon Dieu, ensuite. Je n'ai jamais oublié une de ses remarques: "Tu vois, on dirait que cet arbre au feuillage doré "rend la lumière"! Outre les fleurs, elle

me nommait tous les sommets de la région, n'oubliant jamais de signaler l'apparition du Chasseron et de son grand nez où que nous nous trouvions. De derrière chez Nicolet, donc à Beauregard, nous pouvions admirer quelques sommets des Alpes dépassant la longue crête du Mont Racine. Mais ce n'est pas tout! Elle connaissait fort bien les oiseaux et distinguait parfaitement leurs cris et leurs chants, ce que je ne suis jamais parvenu à faire. Mésanges, pinsons, particulièrement les pinsons des Ardennes dont les vols se posent dans les Saignolis, chardonnerets, fauvettes, alouettes vrillant le ciel, tous lui étaient familiers; même le grand tétras qu'elle savait rencontrer dans une combe au-dessous du chemin des Vieilles Mortes. Les champignons en revanche ne l'intéressaient pas, c'était l'affaire de Louis! mais, elle était grande marcheuse et nous faisions de fameux tours ensemble! Ne s'avisa-t-elle pas, vers l'âge de 40 ans, de chausser des skis pour pouvoir aller à travers bois et pâturages en hiver ? Au lieu de la féliciter et encourager, nous qui nous prenions pour des champions, nous nous moquions doucement de ses méthodes de descente surtout. Elle utilisait le zig-zag et prenait le moins de risque possible, elle avait souvent de la peine à faire demi-tour en pleine pente, mais elle y parvenait. Elle tombait certes, mais ne s'est jamais rien cassé et si l'on pense qu'elle partait souvent seule, elle ne manquait pas de courage. Enfin elle trouva un compagnon, un certain monsieur Perret, "homme marié", qui l'accompagnait dans ses promenades, non sans provoquer les lazzi de Louis et de tous les voisins. Elle se défendait en disant qu'il était gentil et que tous deux n'avaient rien à se reprocher. Bien entendu ces déclarations ne

convainquaient guère les mauvaises langues, et, ceux qui étaient loin d'être irréprochables, comme le fameux Charles Aerni, s'en donnaient à coeur joie! Elle ne se cachait nullement et nos deux skieurs se retrouvaient bravement derrière la maison où commençaient les champs de neige. En face de cette attitude malveillante de surveillance villageoise, elle faisait preuve de courage et d'indépendance. Enfin, elle s'assurait ainsi le minimum de sécurité requis par son âge et son peu d'expérience du ski. En guise des félicitations auxquelles elle aurait eu droit, elle ne recueillit que des moqueries! Que voulez-vous, c'était une femme et de plus une vieille fille! sa vertu même la desservait, si elle n'avait pas trouvé d'homme, c'était, assurément, qu'elle n'en était ni digne ni capable. De toute façon, comme l'âne et l'agneau de la fable, elle était coupable!

Tante Amélie, c'était de plus en plus évident, souffrait d'une insuffisance nerveuse, peut-être d'autres maux; de plus en plus souvent, elle avait des "étours", elle devenait sourde. Papa ne prenait pas ces maladies au sérieux. Il lâchait une pièce derrière la pauvre tante; elle se retournait, preuve qu'elle avait entendu la pièce tomber, elle n'était donc pas sourde. Si mon père avait eu une idée plus précise de la surdité, il aurait su que le mal n'affecte pas uniformément la capacité d'entendre. Avoir entendu un bruit métallique ne signifiait nullement une absence de surdité. N'allait-il pas jusqu'à prétendre que lorsque tante avait le rhume, elle se mettait un mouchoir autour de la cheville; se plaignait-elle de la vue? elle se réveillait affublée d'une visière de carton, comme celle que portaient les horlogers pour éviter d'être éblouis par le quinquet. Ces vexations, qui rappelaient les farces d'atelier, n'étaient pas dictées par la malveillance, mais plutôt par l'ir-

ritation de l'homme normal à l'égard de celui qui se plaint de maux imaginaires; en le secouant, on le ramènera à la raison! c'est-à-dire à la norme, donc à la santé! Rien de plus douloureux que l'incompréhension des gens qui se croient normaux à l'endroit de ceux qui ont "un grain", qui sont un peu fous ou siphonés! on compatit avec celui qui a mal à l'estomac, une pneumonie, voire la grippe, une maladie corporelle bien définie, mais les gens simples n'admettent pas qu'on "déraille". Les gens bizarres sont des simulateurs qui essaient d'abuser les gens sains! A eux de se défendre! Dans quelle mesure tante Amélie a-t-elle souffert de ces blagues? Difficile de le dire. Enfin, à la mort de Papa, toutes les condoléances s'adressèrent à Maman, l'épouse légitime, Tante, à ce qu'il semble, se sentit frustrée. N'avait-elle pas, elle aussi, aimé son beau-frère? soutenu, voire sauvé la famille dans une période particulièrement critique? Elle semble s'être sentie abandonnée, volée, victime d'une injustice impardonnable.

Ce drame intérieur nous échappe presque entièrement. Nous apprîmes que Tante ne put verser une larme à la mort de Louis, qu'elle ne put plus jamais pleurer. Elle était enfermée dans son chagrin.

Devant une photo de Papa, un mot lui échappa: "celui-là, avec son sourire, je ne veux plus le voir! " Lors des obsèques, elle s'était mise au lit, elle ne voulut pas figurer parmi les proches du défunt. Pourquoi être ainsi "mise de côté"? Sans doute, elle en était la principale responsable; mais à ses yeux nous étions les vrais coupables, Maman comprise. Peut-être s'est-elle rendu compte de sa dépendance qu'à l'heure de la mort de celui dont les moindres mouvements la préoccupaient les absences la plongeaient dans l'inquiétude. Où est Louis? Que fait-il? Il n'est pas rentré, pour-

vu qu'il ne lui soit rien arrivé! etc. Depuis ce moment, son angoisse alla croissant. Elle ne pouvait plus rester en place, ne s'intéressait à rien, se promenait de long en large dans le logement en proie au plus noir dénuement. Elle ne divaguait pas, mais l'angoisse qui la minait se diffusait autour d'elle, rendant la vie insupportable à ses proches. Les médecins ordonnèrent nicotinamide (ou quelque chose dans ce genre) contre les vertiges, le largactyl, récemment découvert, pour diminuer ou même éliminer l'angoisse. Peut-être en reçut-elle quelque soulagement, hélas, elle n'était plus elle-même. Elle fit un premier séjour à Perreux, on la soigna; nous allions la voir, non sans remarquer que les fenêtres étaient vérouillées, les portes également. Elle ne se plaignait pas, pas trop du moins, mais, elle s'éloignait de nous, du monde et de la vie.

Ne lui avait-on pas enlevé sa montre pour éviter qu'elle s'ouvre les veines avec le verre ? Rien aux murs, un vernis lisse et brillant, clair et désespéré. C'était vraiment une prison.

Au dire des médecins, son état s'était quelque peu amélioré; elle fut transférée à Brot-dessous. Maison pour vieilles femmes plus ou moins débiles.

Nos visites, à Lily et à moi, nous familiarisaient avec ce genre de home, et, les vieilles, alignées autour de la pièce commune, affaissées sur leur chaise, cassées, murées dans leur déficience. Nous venions aussi souvent que possible lui rendre visite; à la belle saison, nous faisions avec elle une promenade dans les environs. Nous lui apportions des livres, elle lisait beaucoup. Nous découvrions avec stupeur qu'elle avait énormément de lecture et que les plus grands écrivains ne lui étaient pas inconnus.

L'image que nous avions d'elle se révélait caricaturale. Elle était loin de s'être nourrie de Delly et de Max du Veuzit. Elle passa ensuite quelque temps à Boudry, dans une maison où elle fut bien traitée et, apparemment, moins malheureuse. Enfin, son état de santé nous obligea à l'hospitaliser à l'Hôpital de La Chaux-de-Fonds. Un jeune idiot de docteur voulut lui faire subir tous les examens prévus lors d'une entrée à l'hôpital, la faire marcher dans les corridors, alors qu'elle ne tenait plus debout. Elle était minée par un cancer de la face qui, sans doute, s'était généralisé. Mes occupations ne me permettaient pas d'aller la voir souvent et, surtout, de l'assister dans ses derniers moments. Cette tâche cruelle fut dévolue à la pauvre Lily qui recueillit ses dernières paroles. Elles étaient amères, presque révoltées, non même dépourvues de haine à l'égard de ses proches. Elle avait été trahie. Elle, dont nous conservions une image lumineuse, ne nous le rendait pas. Nous en fûmes navrés; et, c'est à la durée que nous comprîmes un peu mieux le désespoir dans lequel elle était tombée. Nous étions jeunes, en pleine activité, élevant nos enfants avec toute l'ardeur et le sérieux dont nous étions capables.

Nos préoccupations, tournées vers l'avenir de nos enfants, nous masquaient le chagrin de celle que nous laissions au bord de la route pour continuer notre chemin.

Notre incompréhension, notre ingratitude même, étaient sans doute à bien des égards naturelles, ou, du moins, excusables, elles ne nous causèrent pas moins de regrets voire de remords. Mais qu'y faire? Ce qui est fait est fait disait Lady Macbeth. Ses cendres reposent au chalet, non loin de celles de ses chers Louis et Loukette.



La maison des Monts construite en 1923; vers 1924 les arbres viennent d'être plantés. Les personnages difficiles à identifier. Sur le chemin du bas Willy Aerni. Sur la terrasse les petites Aerni avec leur grande soeur Germaine, au centre Marie-Louise et oncle Fernand son père.

Aux fenêtres rez-de-chaussée à gauche Charles Aerni, sa femme, son fils Emile.

Au premier étage, balcon de gauche Maman et Papa, un enfant entre les deux probablement Maurice; balcon de droite Robert Gremion; au second, probablement tante Emma, femme de Fernand.

Suite de la chronique de famille

Les Tissot - Daguette

Souvenirs d'enfance

1913 - 1917

par André Tissot-Daguette

Souvenirs, souvenirs...

Pourquoi se raconter ? Je me rends bien compte que je ne suis pas un phénomène, que rien dans mon existence ne m'autorise à le prétendre. Je doute fort, d'autre part, que le récit que je pourrais faire ait un intérêt suffisamment général pour être lu avec profit et surtout intérêt par d'autres que mes proches ou mes descendants, s'ils ont quelque goût pour des histoires de ce genre.

Je pourrais proposer un titre plus alléchant, par exemple, "être un petit garçon au début du XXème siècle, alors que celui-ci touche à sa fin.

Peut-être mes lecteurs éventuels des générations postérieures pourraient-ils y trouver quelque amusement et surprendre, par rapport à leur propre enfance, quelque différence intéressante.

Enfin, c'est la bouteille à la mer. Allons-y donc comme on déciderait de jouer à un jeu.

Je suis donc né au Locle, à la rue de la Côte, le 8 mars 1911. De ce temps, aucun souvenir, mais j'ai bien souvent erré autour de cette vieille demeure avant qu'elle ne soit démolie.

Il m'est agréable de penser que je suis né juste à côté d'une fontaine, ce qui pourrait expliquer ma dévotion instinctive et fidèle aux sources et à l'eau qui, au cours de toute ma vie, ne m'a jamais abandonné.

Notons également que la chèvre de la dite fontaine est en forme d'obélisque orné de bas-reliefs

géométriques qui rappellent sans doute l'époque napoléonienne et la campagne d'Egypte, de quand date-t-elle, je l'ignore.

Mes premiers souvenirs remontent à la rue de la Gare; j'ignore quand mes parents s'y sont installés, mais je sais que nous y avons été domiciliés jusqu'en 1917, j'avais alors six ans et demi. Donc, tout ce que je peux évoquer se situe avant cet âge.

Je me suis souvent demandé comment la mémoire sélectionne les souvenirs et si celui que j'évoque comme étant le tout premier, l'est réellement. Pourtant, je n'en ai jamais douté un instant. L'image m'en paraît péremptoire; il s'agit d'un polichinelle perché au fin guillet d'un sapin de Noël, lui même situé devant la porte-fenêtre du balcon. Mes parents auraient beau me démentir, s'ils étaient encore en vie, affirmer qu'ils n'ont jamais mis un polichinelle au faîte d'un arbre de Noël, et que la fête ne s'est jamais déroulée dans la chambre du balcon mais bien dans la chambre dite du nord, je n'en démordrais pas. D'ailleurs, ce petit personnage se penche vers moi, non pas le soir et parmi les feux des bougies, mais en plein jour, dans le soleil. Je m'en souviens aussi nettement que des poussières jouant dans un rayon de soleil qui me ravissaient au réveil.

Assurément, j'ai d'autres "souvenirs" plus anciens, mais, ceux-là, on me les a racontés. Ils font partie de ma légende et illustrent quelque peu mon caractère. Je refusais de mettre un chapeau neuf que ma mère m'avait acheté pour la fête des promotions. Elle voulut m'y forcer, je me roulai par terre, sur le trottoir, au vu de tous les spectateurs du cortège et je gagnai cette pre-

mière bataille à la honte publique de ma pauvre mère. Elle savait, dès lors, qu'elle ne pouvait espérer rien obtenir de son sale gamin par force et autorité. Peut-être en tira-t-elle un enseignement qui lui fut profitable autant qu'à moi. On pouvait tout obtenir du vilain gamin par douceur et persuasion.

Ma mère s'y entendait à merveille et, si besoin était, la dure et toute puissance autorité du père pouvait cautionner ce qui semblait prière ou simple suggestion.

Quand ma soeur Madeleine naquit, en 1913, on m'appela pour venir voir le bébé. L'affaire fut, paraît-il, vite réglée. Un regard suffit pour m'édifier: "oui, elle est bien belle, est-ce que je peux aller m'amuser dehors?

Au cours de toute notre enfance, nous fûmes comme chien et chat. En 1913, je n'avais guère plus de deux ans, il semble que je parlais déjà, que je jouais dehors et que j'étais des plus décidés. Quelle précocité! J'aimais, dit-on, jouer au fond de la chambre, au pied de ma mère et de ses couturières, avec les épingles que j'appelais des "apoukès". Je me revois très bien dans cette situation, construisant des espèces de zigourats avec des planches soutenues par des colonnes formées de blocs de bois entassés. Ces palais à toit plat et terrasses me plaisaient. En ce temps, le lait avait toutes les vertus, aussi me vois-je couché au fond de la chambre, sur le dos et regardant monter les bulles de mon biberon. Quel âge avais-je alors ? trois ou quatre ans peut-être. Alors, les bébés biberonnaient jusque vers trois, quatre, voire cinq ans. Je revois la bouteille, en forme de

poire aplatie, mais surtout la "lolette" en "gomme" qui avait la forme d'un pis de vache plutôt que celle du sein maternel. Tout cela a été corrigé depuis: la tétine est bien moins longue et le col de la bouteille plus large, le tout généralement en plastique, ce qui évite bien des malheurs. L'odeur et le goût de la "gomme" n'étaient pas des meilleurs, mais, dès les premières tétées, la saveur du lait faisait oublier une première répulsion. Cette malheureuse "lolette" me fut toujours hostile. N'ai-je pas sué d'angoisse lors d'un rêve au cours duquel j'étais accusé d'un véritable crime. N'avais-je pas, par pure perversité, mordu la "gomme" de ma petite soeur au point de la trouer et de la rendre inutilisable?! L'angoisse dut sûrement me réveiller, mais je ne m'en remis que plus tard lorsque j'eus l'explication de mon rêve: c'était le petit chat qui faisait de tels dégâts, sans doute pour jouer. M'identifiant à lui, j'avais endossé sa culpabilité!

J'allais oublier un de mes premiers exploits. A l'époque, les mères faisaient marcher leurs bébés dès les premiers mois et la gloire revenait à celles qui réussissaient à obtenir les premiers pas le plus tôt possible. Il paraît que je remportai la couronne, ou plutôt, que je la fis gagner à ma mère à l'âge de neuf mois. Ce fut, je crois, mon seul et unique record. Pas tout à fait, cependant, je parlai très tôt, j'étais une vraie "jarvate", ce dont tout le monde s'amusait. Pendant ce temps, mes pauvres cousines, les filles de Fernand, parlaient encore la "sation" ou l'" assation ", c'est-à-dire un baragouin que seule leur mère, la Tchoupette parvenait à comprendre. Elles se sont d'ailleurs fort bien rattrapées par la suite.

J'allais oublier ce qui aurait pu être un drame et assombrir la vie de ma mère pour toujours. Ne m'administra-t-elle pas une cuillerée de lysol, un effroyable désinfectant, corrosif, au lieu de sirop pectoral! Jamais elle ne me raconta l'affaire en détail; ai-je recraché la potion en hurlant, en ai-je avalé une partie? Je ne le saurai jamais. En revanche, je peux affirmer que j'en réchappai sans dommage, peut-être grâce au lait, le "contre-poison-souverain-dans-tous-les-cas" que ma pauvre mère affolée me fit boire aussitôt. On dit que la mauvaise herbe a la vie dure, n'en ai-je pas fourni la preuve ?

Cette histoire, racontée sous le sceau du secret, m'auréolait d'une gloire de miraculé! Du Lysol, oui Madame, du lysol, savez-vous encore ce que c'est? cet effroyable poison, dont l'odeur remplissait les corridors des hôpitaux et accompagnait d'un effroi mortel les épidémies de surlangue; le lysol a disparu depuis longtemps, mais non le souvenir de son odeur qui hante encore mes narines!

Comme si la mort rôdait autour de moi; j'ai déjà raconté comment, grâce à mon père, je fus tiré des griffes de la diphtérie, comment, nouvel Ulysse, j'imaginai une ruse souveraine pour me soustraire à la fureur du taureau attelé à un tombereau qui, nouvelle hydre de Lernes, désolait la région des Monts et de la Combe Monterban! Telles sont les circonstances où j'ai risqué ma vie, les seules fois en ce temps, et pourtant!

N'ai-je pas vu la foudre tomber à dix mètres à peine de ma cousine Marcelle et de moi-même ? Lors d'un orage mémorable essuyé à Beauregard? A mesure que nous approchions de la maison et que nous nous récitions l'aventure, la foudre se rapprochait et nous avions été sauvés par miracle,

et, enfin, pourquoi le taire, j'ai fait très tôt la douloureuse expérience de la torture. Une grande et robuste fille du nom de Nicolet avait l'habitude de passer non loin de la maison et nous ne manquions pas de lui crier "des noms", pour elle, nous avions trouvé: "Nicolas des pieds plats!" (Un souvenir supplémentaire me revient tout à coup, je suis à peu près sûr, je vois tout à coup qu'elle louchait, et même bien!), bien entendu, nous ne la provoquions qu'à l'abri de la barrière. Mal m'en prit, la poison m'attrapa sur le chemin, alors qu'elle remontait chez elle chargée d'un long sac d'étoffe garni de pains, elle m'encastra la tête entre les barreaux et se mit en devoir de me la faire passer de l'autre côté, à grands coups de son effroyable sac à pain. Je rentrai avec de sérieuses bosses de chaque côté du crâne et renonçai définitivement à lui crier Nicolas des pieds plats!

J'eus garde de ne rien dire de cette aventure à mes parents, ils s'en seraient peut-être réjouis: Ça t'apprendra à crier des noms aux filles! peut-être même y auraient-ils ajouté quelque supplément. Sait-on jamais? et comment les enfants pourraient-ils comprendre les réactions des grandes personnes? Aussi imprévisible que le temps, pluie, soleil, orage, grêle etc, n'oublions pas qu'alors les seules prévisions du temps, c'étaient les douleurs dans le dos, ou la jambe, la méchanceté des taons et des mouches, un sens divinatoire chez certains vieux de la vieille qui basaient beaucoup leurs prévisions sur l'almanach! d'aucuns faisaient le secret, d'autres prédisaient le temps, (comme l'avenir)!, la hauteur de la neige d'après celle des gentianes.

Pour l'élémentaire, on vivait encore dans et avec les signes. Il y avait la st. Médart, les

saints de Glace, st.Pancrace, st. Mamert etc..., dans un pays calviniste où tous les saints, ou presque, avaient été extirpés et abolis, quelle survivance! De l'époque de tous les Saints, il reste le Moutier du Locle, Monasterium, et sa belle tour. Avec la Réforme, l'église est devenue temple, et le sentier abrupt qui montait sur les Monts s'appelait l'échelle de Jacob. L'Ecriture dit: Genèse XXVIII v. 10: "*...mais Jacob partit de Béer-Shéba, et s'en alla à Charan; il arriva en un lieu où il passa la nuit, parce que le soleil était couché. Il prit donc une des pierres du lieu, en fit son chevet, et se coucha en ce lieu-là. Alors, il eut un songe: voici: une échelle était dressée sur la terre, et son sommet touchait aux cieux; et, voici, les anges de Dieu montaient et descendaient par elle. Et voici, l'Eternel se tenait au-dessus d'elle et Il dit: Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. Cette terre, sur laquelle tu es couché, je la donnerai à toi et à ta postérité. Et ta postérité sera comme la poussière de la terre. Tu t'étendras à l'Occident et à l'Orient, au nord et au midi; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.*" Que reste-t-il de l'Ancien Testament dans cette"poussière de la terre"? Les Abram, si nombreux autrefois dans le pays, ont disparu, ne laissant dans une relative pénombre, que le surnom des Neuchâtelois, les Britchons, dont ils ne connaissent même plus l'origine. Pas plus que les Fribourgeois, ne savent que leur surnom de Zôdzet vient de Joseph, nom très répandu dans le pays. Ne parlons pas des "Taignons", vestige ou rognure de Montagnons!! L'échelle de Jacob, décidément trop raide, a été remplacée par les lacets du Pillichody, chemin

construit par le forestier de ce nom, le même qui créa les plantations du Communal pour éviter la pollution des sources du Locle par le purin des paysans du Mont Pugin et autres lieux voisins!

La religion se perd, avec son échelle et ses anges, où dénicher d'autres restes?..Citons: "Entrez seulement!" la traduction d'Osterwald dit: Ne crains point crois seulement?..enfin, les vieux jardins possèdent des "kikageons" c'est l'arbre sous lequel Jonas se repose attendant que Dieu lui permette d'accomplir sa mission. Le terme hébreu n'a pas été traduit faute de savoir s'il s'agit du ricin ou d'un autre arbre, voire même un végétal?

A quoi bon ces digressions? diront de très hypothétiques lecteurs? c'est que j'écris pour moi, pour mon plaisir, divaguant dans mes souvenirs, attiré ici ou là, au gré de leur fantaisie.

Comment ne pas évoquer les fameuses compositions scolaires, qu'il fallait faire précéder d'un plan, c'est-à-dire mettre de l'ordre dans ses idées, trouver une suite, avec début, milieu et fin. Hélas, cette astreinte m'a toujours causé bien des maux et, les fameux plans, je les fabriquais une fois mon texte achevé. Tant que je pus écrire au courant de la plume avec des maîtres pas trop sévères, tout se passa bien. Mais à quelle torture me condamna la férule de Zimmer. A croire que je n'ai jamais eu la moindre idée, ma vie durant; la page blanche me paralysait, il m'a fallu des années pour me délivrer de cette hantise. Maintenant, c'est fait!

Revenons donc au sujet: mes souvenirs d'enfance. Très tôt, je fus muni d'une hotte et devins le commissionnaire de ma mère. J'étais connu et choyé

dans tous les magasins du village. A la Coopé, où j'étais accueilli par "tante" Berthe, au Bazar loclois, où régnait Melle.Sophie Evard, personne fort distinguée, vêtue d'un tailleur noir de coupe impeccable; à côté de cette figure sévère, apparaît celle de la charcutière de chez Bell, Mademoiselle Nidrôse (en fait Niederhauser) mais au Locle on habillait drôlement les noms germaniques. Il y avait les Augsburg (ôgsbour) les Soutre (Suter) les Bergr, lèssVébr, etc), rieuse et rose, appétissante comme une tranche de jambon et si bien moulée. Son curieux nom mettait du rose partout et je cherchai longtemps où pouvait se situer son nid de roses. Avec l'âge, je finis par trouver la solution, le nid ne pouvait être que dans son décolleté, précisément entre ce qu'on appelle de beaux nichons. Si je ne les vis jamais, cet adorable nom me les fit imaginer souvent.

Au point que plus tard, beaucoup plus tard, le nom de Rodo de Niederhaüsern ne manqua pas d' évoquer les roses de cette aimable charcutière. Boucher, Fragonard et en général les peintres du XVIIIème siècle me confirmèrent dans mon idée. Ces deux dames préfiguraient déjà dans ma conscience enfantine l'amour sacré et l'amour profane, la dignité de la femme bien empaquetée dans son tailleur sombre opposée au tendre attrait de la chair, tout de roses mêlé.

Mes parents, je l'ai dit, voulaient faire de moi un petit homme de très bonne heure, ils m'envoyaient ainsi à travers le village, faire les commissions, sans crainte aucune.

Je ne me souviens pas avoir vu au Locle, à cette époque, une seule automobile. L'unique danger pouvait provenir d'un attelage, brecette

de paysan, char à pont, à ridelles, mais ils allaient presque toujours à une allure bien modérée. Je savais, cependant, qu'il fallait se garer des chevaux "épouvantés", on ne disait pas "emballés". En ai-je vu? j'en doute fort. Cependant, je remarquai plus tard une plaque bleue avec des lettres brillantes au tournant de la rue, portant Au pas! et surtout "Schritt fahren" qui m'intriguait beaucoup. La prochaine fois que j'y passerai, j'irai voir si la fameuse plaque subsiste toujours. Notre maison était en bordure de la rue de la Gare, une artère importante. Sans doute, il n'y passait que de rares véhicules et, encore, au pas! Pas même un vélo; le flot des voyageurs à l'arrivée des trains, descendait en cortège au beau milieu de la route! La chaussée appartenait au piéton et j'ai vu nombre de vieux citoyens refusant d'emprunter les trottoirs au risque de se faire renverser et assommer.

Les paysans en étaient particulièrement coutuniers. Derrière la maison, au pied d'un haut mur appartenant à la gare, au-dessus duquel stationnaient quelques wagons, montait la route des Monts; en hiver, tous les gosses du quartier s'y lugeaient sans la moindre crainte. En revanche, si mes souvenirs ne me présentent aucune auto, je revois, montant la rue, une curieuse "poussette" formant comme un cercueil de bâche brune à soufflet entièrement fermé, que poussaient trois ou quatre hommes. C'étaient les Samaritains qui conduisaient un malade à l'hôpital!

Le fourgon postal, lui aussi attelé d'un cheval, était une grosse boîte jaune presque carrée, avec des roues légères et gracieuses,

leur banquette surélevée à l'avant pour le postier, coiffé de la casquette ou du chapeau réglementaire. La qualité du véhicule, entièrement refermé sur son mystérieux contenu et sûrement ses valeurs ainsi mises à l'abri, s'imposait grâce à l'insigne de la croix fédérale peinte sur ses flancs.

Seules certaines voitures de déménageurs pouvaient rivaliser avec ce monument fédéral, forteresse de confiance et de sécurité. Le prestige de la Poste était alors considérable et les employés au guichet, des fonctionnaires puissants, parfois tatillons et fort craints des usagers. L'idée qu'une femme puisse figurer dans un bureau de poste n'effleurait personne.

C'était, comme le service militaire et les choses sérieuses, une affaire d'hommes exclusivement. De même pour tous les bureaux plus ou moins officiels, les chemins de fer, en gros, l'Administration. Seule exception: les "demoiselles du téléphone" discrètement cachées dans leur central et dont, seule la voix, franchissait les murs du sanctuaire; les soeurs d'hôpital, toutes vêtues de gris avec des robes jusqu'à terre, de gros souliers, la fine coiffe blanche, tuyautée, qui signalait en tout lieu qu'elles étaient des femmes consacrées, sans plus trace de féminité.

Leur vocation, comme d'ailleurs celle des institutrices, les condamnait à la chasteté, au célibat, abolissait leur sexe; elles étaient, pour ainsi dire, "neutralisées", des servantes de choix, tout entières vouées à leur tâche, comme les ouvrières dans la ruche. Cet asservissement monacal valait, à ces vestales, une considération qu'elles payaient souvent de frustrations acrimonieuses.

Les soeurs avaient leur place à l'église et leurs entrées dans les maisons bourgeoises; on leur offrait le thé et les petit beurre ! Avoir une "soeur" parmi ses membres faisait le plus grand honneur à la famille. Cet honneur n'était guère accessible aux pauvres, il fallait, pour entrer dans l'Ordre, un trousseau hors de prix!

Ceux qui connaissent Le Locle savent qu'il est bâti dans une cuve dont les pentes nord et sud, l'envers et l'endroit, sont fort inclinées.

Notre maison de la rue de la Gare s'adossait à la montagne et elle aurait été enterrée jusqu'au dernier étage au nord si l'on n'y avait réservé une cour grâce à un haut mur de soutènement.

Nous habitions le premier étage, si notre balcon dominait la rue d'une douzaine de mètres notre logement ne dépassait pas le niveau de la cour au nord, d'une terrasse asphaltée à l'ouest celle-ci délimitée par une vieille bâtisse flanquée au sud d'un appentis reposant sur un haut mur. Une jolie balustrade en pierre de taille bordait la terrasse où nous pouvions jouer en toute quiétude. Deux passerelles reliaient la route aux cages d'escaliers des deux immeubles contigus et bâtis sur le même plan. Notre corps comprenait, au niveau de la rue, l'épicerie Roncchi, un Italien fort aimable, rieur et vif, comme sont souvent les gens du Sud. Ce petit commerce tirait une partie de ses bénéfices de la vente du sucre et du café aux Franc-Comtoises travaillant en Suisse, qui, avant le départ, en garnissaient leurs dessous pour les soustraire à la douane.

De l'autre côté, dans le corps est, ouvrait la boulangerie Seitz, au niveau d'une terrasse nécessitée par la pente de la rue; on y accédait par un escalier.

Comme on le voit, l'ensemble ne manquait pas de pittoresque.

Tous les jours, vers trois heures, sa sieste faite, je pouvais voir le "père Seitz" fendant ses bûches de bois. Il les posait sur le sol et leur assénait d'énormes coups de hache, en poussant, chaque fois, une sorte de gémissement. Il faisait encore le pain et, sans doute, toute sa boulangerie, au four à bois. A moins d'utiliser des rondins, il fallait refendre les bûches pour obtenir une combustion satisfaisante. Telle est l'image la plus spectaculaire que je conserve de l'effort humain, je n'en vois d'équivalent que dans le bûcheron de Hodler. Le geste était large, magnifique; le manche de la hache long d'au moins un mètre, le craquement du bois écartelé, puissant, inimitable. A l'entendre on savait aussitôt que le vieux boulanger était au travail.

A l'étage au-dessus de chez nous, habitaient les Boillod, des gens âgés, catholiques, et du "bon bord", venus sans doute de la région de Morteau, peut-être bien du Chauffaud. Mais ils n'en étaient pas moins Suisses et Loclois. Monsieur Boillod était graveur et travaillait encore à domicile. A l'époque ce métier était l'un des derniers pratiqués à la maison, tous les autres horlogers travaillaient en usine.

Il assurait une considération évidente avant de s'effondrer face à la machine ou aux caprices de la mode.

Après la grande crise de 1930-36, on put croire le métier définitivement disparu. Il en allait d'ailleurs de même pour les monteurs de boîtes, les émailleurs de cadrans et les guillocheurs. Mon père se moquait de monsieur Boillod qui voulait, contre toute évidence, être appelé Boilod ou Boileau, pour éviter la parenté désagréable avec boyau. Il l'appelait "le lieutenant par erreur" et racontait qu'il avait obtenu le grade par quelque confusion administrative. Une telle aventure, jointe à un penchant à la hâblerie, soulignait la différence entre un bourgeois favorisé et un ouvrier obligé de se défendre contre les patrons.

Madame Boillod, en revanche, ressemblait à la plus modeste petite souris. D'une grande bonté, elle ne cessait de sourire. Un seul fils, Maurice, était encore à la maison. Il nous ébahissait en se suspendant à une corde au-dessous de la passerelle, pour sauter ensuite dans la cour. Cet exploit est le seul souvenir qui me reste de lui; je ne sais quelles écoles il fréquentait. Il n'en restait pas moins qu'un frère aîné était directeur dans la fameuse DMC de Mulhouse, un autre à la fabrique Marvin à La Chaux-de-Fonds. A l'évidence, les Boillod n'étaient pas de notre bord! De plus, ma petite soeur rapportait régulièrement des sous trouvés sur la terrasse, qui n'étaient autres que des médailles ovales frappées à l'image de Marie! Elles ne pouvaient provenir que de l'étage en dessus.

Dès le début de la guerre de 14-18, les Boillod hébergèrent leur petit-fils de Mulhouse, ville restée française, mais exposée aux

bombardements allemands. C'était un garçon fort aimable, à peine plus âgé que moi. Nous avons tourné des heures durant sur la terrasse, attelés à mon petit char transformé en ambulance au moyen de draps d'enfant marqués d'une croix rouge. Quand nous en avions assez du métier d'ambulancier, nous allions nous promener au "bord des Monts" et imaginions de relier les Monts au Plateau du Stand au moyen d'un téléphérique. Parfois j'étais invité chez le grand-père Boillod. Lui à son établi, nous à ses pieds, sur quelque petit banc, feuilletant les images d'un merveilleux livre qui s'appelait Robinson Crusoë. Au fur et à mesure le grand-père, sans abandonner son travail, nous racontait l'histoire de Robinson et de Vendredi. Il la connaissait par coeur et se révélait un habile conteur.

Ses talents surpassaient de loin ceux de mon père qui ne savait que l'histoire des Brigands assis au sommet d'une montagne qui disaient à Pipo: Pipo raconte-nous donc une histoire. Pipo commençait en ces termes: Il y avait une fois...une bande de brigands assis.. etc, une histoire sans fin qui, assurément, l'amusait plus que moi, le "niolu" volé de l'affaire! Le pire est qu'il me la raconta au moins vingt fois, non sans m'appeler Québec! Surnom qui, à la longue, m'allait sur l'honneur, mais ravissait l'espièglerie paternelle! Il jouait avec moi comme avec un petit chat, enchanté de me faire sortir les griffes!

Comme je l'ai raconté déjà, j'étais son compagnon, il me gardait le soir quand il veillait à l'établi, m'associait avec les autres gosses de la maison au désherbage de la cour, m'emmenait avec lui dans la forêt pour cueil-

lir des champignons. Le meilleur temps était la pluie et il me semble que nous rentrions presque toujours bredouilles, mais "mouillés jusqu'aux os" selon l'expression consacrée. C'est lors d'une de ces rentrées que je vis du balcon, pour la première fois, un aéroplane! Dans mes souvenirs, il tourne autour du clocher de l'église, comme un énorme oiseau, avec un grondement formidable! Intrusion d'un bruit nouveau dû à l'industrie humaine. Notre vieille civilisation ne connaissait guère que les bruits naturels, l'eau, le vent, la pluie, le tonnerre, l'avalanche; les bruits humains, la voix, le chant, le pas, le pet, les cris des enfants; celui du tambour mêlé à la voix puissante du crieur public annonçant l'arrivée d'une cargaison de fraises, quelque interdiction ou ordonnance. C'était au Locle le père Uebelhardt, aux larges moustaches, qui dut annoncer la mobilisation générale en août 1914. Les cornes ou cornettes des pompiers courant la nuit dans les rues pour donner l'alarme. Tous les instruments de musique des fanfares et harmonies! La symphonie des cloches du village, si bien accordées et qui restent pour moi les plus belles du monde, avec celles de Westminster, reproduites par nos régulateurs!

Quelques bruits animaux: un hennissement de cheval, les cadences des sabots sur la route, surtout pavée; les meuglements de la foire au bétail, le cri aigre des petits cochons qu'on chargeait ou déchargeait, le pépiement des moineaux, le chant du pinson, le croassement du corbeau... Ceux des métiers, toujours moins fréquents: le forgeron, le maçon taillant la pierre, le tonnerre des mines dans les carrières, le bruit soyeux de la faux ou du rabot, celui de la hache du bûcheron ou du boucher, la longue mélopée de la scie.

A cela, il faut bien ajouter quelques bruits industriels devenus familiers, comme celui du train descendant en longue filée la rampe du Crêt; celui des presses des usines, celle des Huguenin frères, particulièrement; le halètement puissant des locomotives à vapeur gravissant la Côte ou s'élançant sur le plat de la gare souvent à deux, leurs appels pathétiques au départ, l'une devant, l'autre derrière, le merveilleux fracas de fonte, lors de leur passage sur les aiguilles des trains de marchandises lourdement chargés. Le tout mêlé à l'odeur de la fumée vomie à torrents, de l'huile chaude, aux lueurs que traînaient sous leur ventre les locomotives, la nuit, ou qu'elles projetaient dans le ciel, avec des gerbes d'étincelles. C'était, pour l'enfant que j'étais, toute une mythologie, l'image de la puissance, de la grandeur, du monstre domestiqué par l'homme.

Autre merveille: le rouleau compresseur, son énorme volant actionné par un piston bien visible, ses grandes roues à bandage plat, avec, à l'avant, sous la chaudière cylindrique, le large et lourd rouleau dirigé par des chaînes elles-mêmes reliées à un volant à manivelle qu'actionnait la main du chauffeur. L'étrange machine faisait un bruit très doux, une sorte de hoquet fort agréable à entendre. Autre merveille contemplée lors de chaque rencontre ce que nous appelions la "pompatchisse" avec le père Droxler, homme doux et pacifique, qui ne chassait pas les enfants. Là aussi un piston allait et venait, créant le vide dans la tonne destinée aux vidanges des fosses longuement brassées au moyen d'une longue perche terminée par un soliveau perpendiculaire. Ça faisait aussi un bruit, mais ça sentait mystérieusement une odeur à la fois suspecte et attirante. Et puis, il y avait l'art du vidangeur: la façon dont il reliait le gros tuyau annelé à la tonne de transport, m'émerveillait!

Pour assurer l'étanchéité, il employait des demi-pincettes à ressort; c'était tellement inattendu! presque génial!

Par rapport à un moteur ou une locomotive électrique, complètement enfermés dans une carapace de métal, combien ces vieilles machines à feu et à piston étaient humaines. Elles gesticulaient comme le scieur, haletaient comme lui, suaient, fumaient; leur force, leurs colères même approchaient celles des géants. Elles semblent, parfois, n'être pas exemptes de ridicule, comme des ébauches, des essais plus ou moins ratés. Ainsi le rouleau-compresseur avec sa chaudière avançant dans le vide à l'avant de la machine, son toit de tôle, ses roues arrière démesurées, son allure d'escargot ou de palanquin. Les petites locomotives du Jura neuchâtelois, sans tander, et surtout, celles du Régio (entendez: le chemin de fer régional des Brenets) à peine plus grandes qu'un gros cheval, avec une sorte de jupe traînant jusqu'à terre, leurs conduites à vapeur allant du haut de la chaudière aux cylindres enveloppés de cordes en guise d'isolant.

Un côté encore artisanal, bon enfant et même drôle, les rapprochait de la vie animale, même de la vie tout court! La pompe à air comprimé battait comme le coeur, la vapeur évacuée pour purger les cylindres formait comme une large moustache, indice de puissance (souvent ridicule), les lanternes étaient des yeux, les bielles des bras ou des jambes; au départ, la machine tout entière s'arqueboutait pour ébranler le train et ne trouvait son souffle que peu à peu pour rejoindre un rythme de danse joyeuse, légère et dégagée!

Parfois même elle s'emballait, les roues patinaient sur les rails et toute la mécanique frémissait, il semblait alors qu'elle allait éclater!

Un peu de sable, une poignée de sable répandue par un tuyau proche des roues lui rendait sa puissance, à moins que de petits brigands aient savonné les rails sur un assez long parcours, dans une pente, surtout.

Les souvenirs s'enchaînent à leur gré, celui de la locomotive traîne à sa suite celui de la locomobile rencontrée pour la première fois à côté d'un cinéma en plein air, dans une vaste tente noire. Qu'elle était belle cette machine, tournant à toute vitesse, soignée comme un bijou, avec ses cuivres polis, s'offrant à ma contemplation extasiée, parfaite, sûre d'elle. Perfection des perfections, cette machine fabriquait l'électricité nécessaire au cinéma. Le film, le premier de ma vie, représentait les flotteurs de bois dans les torrents de l'Amérique. C'était un métier des plus dangereux dont j'ignorais tout. Mais, le pire, ce dont je me souviens le mieux, voulait qu'une pluie diluvienne s'abatte sur ces malheureux flotteurs de bois. Parfois on ne les voyait presque plus, tant elle devenait drue et opaque. J'appris plus tard, bien plus tard, que le film était rayé, personne alors n'y trouvait rien à redire; l'on s'émerveillait de voir des images se mouvoir sur un écran! on était sur les trains de bois, au milieu des rapides, quelque part au fond des Amériques!

Le prodige du cinéma surgissait dans une tente, sur une place de foire, accompagné de la technique la plus perfectionnée, celle de la locomobile et du générateur de courant électrique!

16

enfin et, il m'est arrivé plusieurs fois, dans ce mauvais port, de le trouver dans cette triste situation. C'est alors que nous avons cherché un autre port d'attache à la Combe à l'Ours et que la décision a été prise de nous créer un abri ou de bâtir une baraque en pierre sous un rocher, un superbe rocher, à quelques 30 m au-dessus du niveau du Doubs, dans une situation superbe. Malheureusement, nous nous sommes vite aperçus que notre manière de faire descendre les pierres au niveau qui nous intéressait et de les arrêter au moyen d'un barrage était parfaitement inefficace. Les pierres faisaient des sauts de fous ou de folles et arrivaient jusqu'au Doubs, ce qui provoquait naturellement des cris épouvantés de la part des pêcheurs, ce qu'on peut bien comprendre. Nous nous sommes donc bornés à faire une sorte d'esplanade, à installer un foyer, à faire une cave et ensuite j'ai réussi, toujours avec ma reliure, à acheter des bâches qui nous ont permis d'établir la tente dans laquelle nous avons passé tant d'années de vacances absolument merveilleuses et où les liens entre René et Poulette et les liens entre John et Madelon se sont établis. C'est donc grâce au Caprice, comme son nom l'indique, que la destinée de la famille fut entièrement changée.

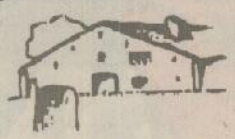
LE DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES AFFAIRES CULTURELLES
LE LYCÉE BLAISE-CENDRARS

ont le regret de faire part du décès de

Monsieur **André TISSOT**

ancien directeur du Gymnase, de 1944 à 1976

Professeurs et anciens élèves garderont un souvenir ému de son humanisme et de son rayonnement.



LA FONDATION DU MUSÉE PAYSAN ET ARTISANAL

a la tristesse de faire part du décès de

Monsieur **André TISSOT**

qui a pris une part prépondérante à la Fondation et à l'aménagement du Musée.

Nous conserverons un souvenir reconnaissant de notre ami.

gagnés par mes travaux de reliure, il m'avait été possible de financer la construction du Caprice I. Le nom avait été suggéré par Tante Amélie. Un très joli nom d'ailleurs. Et je l'ai construit avec Marco, l'histoire du naufrage est à peu près exacte, mais encore là mes souvenirs restent flous. Et je me demande si Maurice n'a pas raison jusqu'à un certain point quand il dit que le bateau a été essayé à la Baigne de la Combe-Girard. Mais il n'était pas encore ponté à l'époque. Je crois que nous l'avons essayé là pour voir s'il tenait l'eau et il la tenait. Le naufrage en réalité a eu lieu au Doubs. C'était au mois d'avril sauf erreur et nous étions très fiers de ce bateau, malgré les quolibets qui nous avaient accompagnés à la descente des Brenets, tous les gosses gueulaient derrière le bateau : "le cercueil, le cercueil...". On n'avait jamais vu un bateau comme ça. On avait vu une fois ou l'autre des périssoires comme on disait, mais un bateau pointu avec des pagaies comme ça, c'était un monstre pour les gens du lieu d'ailleurs très traditionalistes, et enfermés dans leurs idées. Nous avons mis le Caprice à l'eau. Nous sommes montés sur le bateau et à peine avions-nous fait quelques 4 ou 5 m qu'il chavirait et nous jetait tous les deux dans le jus. Et ma foi, il faut bien le dire, c'était plutôt frais. Malgré ça, nous décidâmes d'essayer quand même de remédier à ce caprice et je mis les sièges au fond du bateau. Dès lors, et même pour être plus sûr qu'il tienne l'équilibre et qu'il ne chavire pas, je l'avais chargé encore de grosses pierres. Les grosses pierres purent être enlevées sans ennui et le bateau fonctionna fort bien, même ponté, et même avec une ouverture en bois croisé que j'avais fait bouillir pour le former. Enfin c'était la seule partie un peu élégante du bateau avec la proue qui avait une assez jolie forme. Enfin il a circulé pendant assez longtemps ainsi ponté, puis comme il restait en dehors et subissait les atteintes de la pluie, j'ai dû démonter le dessus et le ponter moins largement et il était d'autant plus stable. Peut-être un peu moins joli mais en tout cas d'une utilisation plus facile. Ce bateau a duré en effet au moins 10/15 ans jusqu'au moment où il a été éperonné comme Maurice le raconte et il a fallu pour finir le démolir. Comme j'ai eu l'occasion de le raconter déjà, à ce que je crois, il a joué dans la vie de la famille un rôle considérable. En effet, nous n'avions qu'un mauvais port à l'origine près des bains et il avait été une première fois emporté par les hautes eaux. heureusement, un Italien, sauf erreur, l'avait vu et accroché à un arbre. Et c'est ainsi que je le retrouvai retourné,

jeune qui sortait du technicum, de 60 à 90 centimes de l'heure. Aucun salaire n'était versé en cas de maladie et les vacances étaient inexistantes. C'est grâce aux Organisations ouvrières et au Front populaire et à M. Léon Blum en 1936 que la première semaine de vacances officielle fut gagnée et appliquée. Maman possédait la sagesse populaire. Elle disait "Assez beau qui est bon, qui veut faire l'ange fait la bête".

*****

C'est avec le plus grand plaisir que j'introduirai ce texte de Maurice dans mes souvenirs. En effet, je craignais toujours d'avoir été un peu un bourreau pour lui, de ne l'avoir pas suffisamment compris et mes camarades de gymnase m'avaient fait des remarques à ce sujet. Ils le trouvaient intelligent, aimable et ils trouvaient que je le rudoyais. Et je me suis longtemps demandé si vraiment j'avais été si désagréable à son égard. Le texte que voici paraît indiquer le contraire. J'était plutôt le grand frère qui était plein d'idées, qui mettait tout en route et au fond, à part l'affaire du lit, Maurice n'a pas gardé de moi un trop mauvais souvenir. Ce témoignage a de plus un avantage étonnant pour moi, c'est qu'il me révèle des aspects de ma vie que j'avais totalement oubliés. Par exemple que je m'étais avisé un beau jour de fabriquer un pou du ciel. C'est ainsi qu'on appelait ces petits avions qui auraient dû voler avec un moteur tout à fait réduit, un moteur de motocyclette, mais je crois qu'en fait ce projet fut rapidement abandonné au profit du bateau. Et pourquoi le bateau, ce n'est pas venu de rien. C'était parce que j'avais lu dans L'Illustré un reportage où on racontait les aventures de deux jeunes gens qui étaient descendus le Danube sur un Klepper, c'est-à-dire un bateau de caoutchouc avec une carcasse, très délicate d'ailleurs, de fin bois, qui se montait et démontait, et j'aurais voulu avoir un Klepper. Malheureusement, cela coûtait beaucoup trop cher pour moi. Il fallait compter en tout cas Fr. 500.--, ce qui à l'époque était une très grosse somme et c'est la raison pour laquelle j'ai dit "Ben, bon j'peux pas l'acheter, eh bien on va en construire un". Et avec les quelques sous que j'avais

poussette et René-Bernard à un Monsieur qui traînait par là. Le temps de courir, d'évacuer la moitié de ma vessie avec la terrible crainte qu'on me vole le trésor. "Minet" survécut à cette expédition et plus tard André lui refila une idée qui avait été sienne! devenir médecin.

André et Marco naviguaient sur le Doubs et ils installèrent leur port à la crique. En explorant les côtes, ils découvrirent un abri sous roche et ils le transformèrent en cave si bien camouflée que les services de détection de l'armée auraient été incapables de la dénicher. Le campement fut aménagé, des travaux de terrassement exécutés, un gros bloc de pierre déplacé devint le foyer qui embrasa et illumina arbres et roches durant de nombreuses et merveilleuses soirées.

La cour devant la maison fut de nouveau transformée en atelier où Poulette cousait de nombreux crochets d'acier à de grandes bâches, le nouvel achat d'André. C'était la tente qui allait une nouvelle fois changer la vie de la famille. Puis commencèrent les légendaires vacances des gymnasiens où nous étions toujours reçus et cocolés. André, Marco, John y chantaient les opéras, René s'y dorait au soleil en lisant de nombreux bouquins. Pour certains de ces acteurs, les chemins de la vie prirent une nouvelle couleur et tous, nous en avons gardé un merveilleux souvenir.

En 1918, Papa était à l'hôpital dans une situation presque désespérée. Maman et Tante Amélie en travaillant le soir gagnaient quelque argent pour permettre à la famille de subsister. En 1926, Papa faisait une attaque. Je le vois couché dans le grand lit au milieu de la chambre des parents, une poche de glace sur la tête. Puis le mieux est arrivé et nous avons retrouvé notre Papa en bonne forme. Nous avions frisé la catastrophe.

Grâce à des parents généreux, compréhensifs et d'une grande probité, nous avons été élevés, les cinq enfants, dans une grande liberté, dans la joie et l'amitié. Notre bonne tante Amélie a été le paratonnerre qui nous a préservés des survoltages de notre père. Papa était du parti socialiste, le partie qui voulait réformer le monde et améliorer le sort des ouvriers. En 1930, l'horaire de travail était de 13 heures par jour, avec le samedi matin, de 70 heures par semaine. Les salaires des ouvrières non qualifiés variaient entre 26 à 30 centimes de l'heure. Pour un

Hélène Dubois le faisait chanter. Hélène se mettait au piano aussi souvent que nous le désirions. Elle jouait tout de mémoire. Hélène était une gerbe de lumière, une étoile aux cheveux d'or et me faisait bien plaisir quand elle disait à André "t'es bête".

Je connus de très mauvais moments quand les parents décidèrent que Madelon pouvait, étant donné ses capacités, m'enseigner le piano. Ma soeur professeur m'intimidait et me rendait complètement imbécile. Les croches, les noires pointées, les blanches ajourées faisaient une ronde infernale et je regardais avec soulagement les aiguilles de la pendule neuchâteloise avancer. Madelon ayant contracté une pyélite, le Dr Paul Edouard Perret lui fit garder le lit et c'est une de ses amies d'école, une belle noiraude qui venait lui apporter ses devoirs. C'était Emilie Sutter. Comme Madelon passait son temps au lit ou à tremper dans la baignoire à + 40 degrés centigrade, mes leçons de piano tombèrent à l'eau.

Le plus grand évènement survient à ma neuvième année. Je faisais partie d'une bande d'Indiens des Roches Voumard. Comme je m'y rendais à la sortie de l'école à 11:00 h., je rencontrais la mère Meroni qui me demanda si je me réjouissais d'avoir bientôt un petit frère. A ma surprise, à mes yeux en rond, au silence qui marquait la partition, elle se lança dans des exclamations de regret et se désola de m'avoir dévoilé un secret qui avait été si bien gardé et qui démontrait ma superbe naïveté et mon manque d'observation pour un Indien sur le sentier de la guerre. La preuve était faite, je ne valais pas tripette.

Dès la naissance de René-Bernard, nous nous muâmes tous en adorateurs et serviteurs. Nous étions tous devant la divine crèche. De l'avis de chacun, ce fut le specimen le mieux réussi, le plus beau, le plus gentil, le plus mignon. Je n'avais pas vu passer l'étoile. Il reçut aussi des surnoms "chéri", "minet". Celui-ci lui valut l'amour de Madelon, folle des chats, et les caresses de Poulette, qui dansait au moindre de ses gestes ou de ses miaulements, ce dont il profita sans vergogne. Aussitôt qu'il eût assez poussé grâce à la phosphatine dont je devais manger deux cuillerées pour qu'il en accepta une, je m'embarquai avec la grande poussette par le chemin Pilichody pour lui faire voir les locomotives à vapeur. Je connus sur le quai devant une superbe locomotive à vapeur française une terrible angoisse, pris d'un besoin de faire pipi, je confiai la

où chacun avait son surnom. J'exposai mon problème à mon grand frère qui me fit l'étonnante offre de ses bras et de ses poings. S'ils se permettent de te crier des noms : "Avise-les que je viendrai les corriger". Devant tant de cynisme, je pris mon courage et dans une bonne rage je me débarassai d'un de ces brailleurs, les autres comprirent et je fus enfin libéré de ces surnoms, dont le dernier avait une consonnance arabe. André pouvait tout à loisir les utiliser, je m'en foutais royalement.

Le canoë prenait corps et toute la maisonnée regardait avec étonnement cet étrange bateau aux formes jamais vues sur la rivière pour laquelle il était destiné. Ce qui mit le comble à l'incrédulité fut son pontage qui devait selon eux l'envoyer par le fond s'il se remplissait d'eau. André fit alors une démonstration très réussie avec une seille en bois qu'il remplit d'eau et qui resta à la surface du bassin de la lessiverie. Mais la seille n'avait pas de couvercle et le doute subsistait. Quoiqu'il en soit, le bateau terminé fut baptisé à la Beigne de la Combe-Girard et chavira, en déversant les deux cousins à l'eau, mais il resta à la surface. André modifia la position des sièges, en parfait constructeur, et le canoë, le Caprice, connut les plaisirs de la navigation sur le Doubs jusqu'au jour où je fus éperonné par un canot français. Le Caprice ne se remit jamais bien de cette brutalité. (Le naufrage eut lieu au Pré du Lac

Ma soeur Madelon jouait magnifiquement du piano, un superbe piano noir auquel il manquait, à mon goût, des porte-bougies en laiton doré. Madelon et André jouaient parfois ensemble, surtout aux fêtes de Noël. Les répétitions n'étaient pas toujours sereines et André avait beau battre la mesure avec le pied, il semblait que tout ne marchait pas toujours aussi bien que la pendule neuchâteloise. Mais grâce à Madelon et à André, la musique embellit bien des soirées. La chambre du piano était occupée par mes soeurs Poulette et Madeleine, elles dormaient sur un divan turc qu'elles ne pouvaient pas partager avec une ficelle, ce divan n'ayant ni pieds, ni tête. J'ignore si elles avaient des problèmes de territoire. Mes soeurs ayant toujours manifesté la plus grande discrétion. La chambre des filles faisaient aussi office de chambre à manger, il s'y trouvait en plus du piano une magnifique table ronde, six chaises Louis XV, un canapé du même style et un palmier qui ne finissait pas de grandir. Le piano noir a eu l'avantage de jouer le Lac de Côme et l'Orage sous les doigts de notre superbe cousine Edith. Il a eu beaucoup plus de chance quand l'amie de Poulette,

succès. On ne voyait nulle autre part un massif aussi merveilleux. Au printemps naissaient les tulipes de toutes couleurs, relayées ensuite par les reines-marguerites et les geule-de-loups. Maman et Tante Amélie ne furent pas insensibles à des résultats aussi fabuleux. Aussi, je les vis souvent à genoux, comme de bonnes catholiques, à repiquer des chapelets de petites plantes.

Un après-midi, André prit le paquet de Havane que Papa mettait sécher sur le thermomètre du chauffage central. Il en sortit deux cigares et rejoignant Marco, nous voilà tous les trois sous les combles. La lucarne ouverte, André attacha une corde à une poutre et me voici retirant la corde ou la relâchant suivant les ordres du couvreur et de son ouvrier Marco. De temps à autre, je devais passer une tuile, puis plus rien. Je m'assieds sur une caisse avec vue sur le tas de tuiles et les parois de bois. Intrigué par cet arrêt, je grimpai l'échelle, mis le nez à la lucarne, les couvreurs faisaient la pause en fumant leur cigare. Quand ils regagnèrent le plancher du pendage, je constatai, à leur pâleur, que les Havane devaient être ou trop secs ou trop verts.

Un jour que nous cherchions vainement un spiral, avec Marco pour une réparation de montre qu'il avait entreprise dans sa chambre, André surgit, des plans à la main. Il s'agissait de construire un pou du ciel. Ils discutèrent avec enthousiasme de ce petit aéroplane inventé par un français qui volait réellement et qui ne présentait pas de problème pour sa construction. Cet aéroplane avait l'autorisation de vol en France. Mais aurait-il l'autorisation en Suisse. Les deux cousins finalement redescendirent sur terre et prirent la décision de construire un bateau à deux places. L'image de la cuisine transformée en atelier de reliure me semble datée de cette résolution. Je revois les tabourets sur la table, tendus de chevillères, de la colle forte au bain-marie dans des marmites, des pages de papier amidonnées et coloriées du plus bel effet. Et puis finalement des livres de Tante Amélie parfaitement bien reliés.

André était possédé par de nombreux démons qui lui soufflaient à mon intention des surnoms étranges qu'il m'adressait à tous propos. Il y avait BOBO, et LUN plus tard AMOURABY, ce qui me déplaisait considérablement, d'autant plus que les écoliers commencèrent à les adopter, ce qui n'était pas la coutume à l'école des Monts, contrairement à certains quartiers de la ville

du lit étaient décorés d'arabesque d'où il était possible de partager sa surface en deux ou trois parties égales. André choisit de le partager en trois parties au moyen d'une ficelle et m'en octroya une, ce qui me révoltait quoique cette frontière ne fût jamais observée. André dormait et ronflait en toute sérénité. Dans la chambre se trouvaient, à part le lit, la machine à coudre et une petite table avec sa chaise contre la paroi ouest sur laquelle André travaillait. La maison avait une particularité. Elle était toujours ouverte de même que l'appartement. Et il n'était pas rare d'y voir entrer le Dr Perret à des heures impossibles, venant voir comment évoluait la maladie d'un de ses patients. Et c'est ainsi que, de mon tiers de lit, j'entendis
j'entendis et je vis le Dr Perret et André, leur tête penchée sur les bouquins lire en latin tandis que le régulateur marquait minuit.

André est partout, maigre et boutonneux. Il était muni d'un dispositif de remontoir perpétuel du genre de l'horloger Houriet. Son ressort était toujours remonté au maximum, ce qui lui permettait de faire les courses à La Chaux-de-Fonds, de veiller le soir tard pour ses travaux d'école et d'exercer son violon. Je l'admirais de ma parcelle de lit et l'écoutais taper la mesure avec le pied, son lutrin brillant de tout son fer chromé au pied du lit blanc.

Nous nous devions de posséder le plus beau jardin des Monts. André en fit le dessin et fut chargé de l'exécuter. Ce fut les courses avec le petit char à la forêt pour ramasser de belles pierres, si possible originales qui devinrent les bordures des sentiers, lesquels formaient un grand carré. En son centre, se trouvait la pelouse qui devait être plantée de huit arbres fruitiers. Tous agrémentés à leur pied de jardins décoratifs, tandis que le milieu était réservé à un massif floral du plus bel effet. Une fois les sentiers bien délimités par un nombre incalculable de pierres, André en entreprit le goudronnage en manipulant moult tonneaux de goudron et brouettes de gravier. J'eus le plaisir de tirer le rouleau à son côté, persuadé de mon efficacité. Puis Papa
entreprit de creuser de véritables cratères pour y installer les fruitiers dans de la bonne terre, les cailloux étant soigneusement éliminés. Ces travaux étant menés à bonne fin, André entreprit les semis en couche, ce qui agrémentait la vie d'heures et d'heures de repiquage. Il fallait veiller à ombrer, à aérer, à arroser et à désherber. Le résultat fut couronné de

J'ai dû faire souvent usage des nombreux miroirs déformants et pourquoi pas embellissant déjà placés dans ma petite tête. Vous me direz : ceci n'est pas des souvenirs. C'est vrai. Ce qui est certain, c'est qu'André m'apparaît pour la première fois en acteur d'un merveilleux cirque avec des tentures et une estrade. Puis je le vois avec un tas de gamins construire un château de neige dans lequel j'eus la chance de passer un bout de soirée à la lueur des bougies. Les milliers de petits brillants qui scintillaient et les petites niches dans lesquelles les chandelles étaient placées me ravirent. J'ai retrouvé cette atmosphère, les brillants en moins, à Rondchamp. touché et ému par les rayons de lumière qui pénètrent dans sa blancheur dépouillée.

Puis survint l'événement marquant. Le départ pour les Monts. J'avais vu la maison en construction lors d'une course en famille faite à pied depuis le Crêt du Locle et j'avais fait la connaissance de Mme Huguenin et admiré sa superbe poitrine présentée dans un généreux décolleté. Pendant que nous prenions des rafraîchissements dans leur jardin, j'entendis des coups de klaxon surprenants étant donné que les camions roulent sur les routes et que les avions de l'époque n'étaient pas munis de cet instrument peu harmonieux. Le mystère s'éclaircit quand un habile singe se mit à passer de l'extrémité d'un sapin à l'autre, puis à faire une descente remarquable dans une superbe glissade jusqu'au sol. De sa gorge, il émit son légendaire coup de klaxon. C'était Jean-Pierre Huguenin qui devint mon copain.

Mon arrivée définitive à notre nouveau domicile s'effectua sous la conduite d'André. Après avoir pris le train à La Chaux-de-Fonds et être parvenus à la gare du Locle par un soleil éclatant, je fus impressionné par son assurance. Pas d'hésitation pour prendre le train, pas plus pour en descendre. Et il trouva immédiatement le chemin Pillichody, parfois fort raide et toujours virolant. On n'en voyait pas la fin. Quelle idée de venir habiter en haut de cette montagne quand on était si bien à la rue du Doubs. Dans l'appartement une forte odeur de peinture, mais une chambre de bains avec une grande baignoire. Comme chez le banquier nous avions parfois le bonheur d'aller tremper à trois ou quatre dans un bain de rêve. C'est sur les Monts qu'André prit une grande importance. D'abord nous partagions la même chambre et le même lit. Un petit lit de fer qui était en creux. Aussi, je glissais au centre du lit où André se trouvait également. La tête et le pied

Allocution de Maurice

Et pour fêter les 50 ans de mariage d'André et de Lili avec leurs enfants et petits-enfants, tous domiciliés dans le canton de Neuchâtel et tous présents. Il n'est pas dans mes possibilités d'écrire un discours pour marquer un anniversaire et je me permets de vous raconter quelques souvenirs d'enfance qui, je l'espère, vous feront vivre un petit moment dans une époque révolue.

Le premier tableau se passe au Locle chez les forains. Qui pourrait imaginer un manège plus attrayant que le fox-trott avec ses passerelles articulées qui nous secouaient, nous remuaient l'estomac et le coeur jusqu'au moment où ayant pris le rythme un peu à la manière des cavaliers, nous nous y sentions parfaitement à l'aise. Le plus merveilleux, c'était les miroirs tantôt concaves, tantôt convexes, qui nous renvoyaient une image qui ne correspondait en rien à celle qui nous était réfléchie par la grande armoire à glace des parents. Tantôt la tête en fer de lance ou grosse comme une courge, des oreilles décollées, des yeux bridés, le nez camus, rien ne correspondait au reflet de notre miroir intérieur. Le moment le plus excitant et le plus craint était la montée sur la grande courroie. Oser se lancer debout, bien planté sur les deux jambes et parvenir triomphant au sommet du manège. Hélas, à chaque fois, un employé me jugeant peu mûr pour accomplir cet exploit me prenait dessous les bras, me posait sur le derrière comme un vulgaire paquet qu'un postier récupérait à l'autre extrémité. C'était peu glorieux. Les filles, elles, avaient plus de chance. Le gaillard les prenait délicatement par la main et ils montaient tous deux avec souplesse et élégance le passage difficile. Parfois, suivant l'aspect et l'âge de la femme, il lui mettait gentiment la main sur le derrière pour la diriger vers le grand tobogan au bas duquel espérant voir une belle paire de cuisses bien dimensionnées. Le souvenir de ces miroirs m'a par la suite fait réfléchir aux nombreux miroirs déformants qui, dans notre tête, renvoient des images d'autrui parfois peu flatteuses ou trop belles. Il est possible qu'avec l'expérience des années, qu'après de nombreux passages sur les passerelles du grand manège, qu'ayant enfin pu seul au moins une fois monter la grande courroie, il est possible que j'aie appris à mieux déchiffrer ces images.

vous attendiez

Qu'en est-il des souvenirs de mon enfance à la rue du Doubs. J'imagine que j'ai d'abord dû faire connaissance avec ma maman, puis des autres membres de la famille.

garnies d'innombrables têtes de clous. Théoriquement de loin les meilleurs et garantis étanches à condition d'être graissés régulièrement, ils coulaient inévitablement et durant tout l'hiver on vivait avec les pieds mouillés. Ils avaient l'avantage d'affirmer la virilité du garçon et distribuaient au besoin de fameux coups de pied. Les filles portaient des bottines qui leur montaient jusqu'au mollet et se fermaient au moyen d'une vingtaine de boutons qui ne pouvaient entrer dans leurs gances qu'avec l'aide d'un crochet spécial. Les plus gâtées avaient droit à des souliers vernis, des "moyères", comme on les appelait (probablement des souliers à la Molière) On vit apparaître les premières filles et femmes coiffées à la"garçonne", porter des pantalons pour une fille faisait encore scandale, seules les jupes longues étaient"convenables" même pour les premières skieuses. Certaines excentriques ou "allumeuses" en portaient de plus courtes descendant au moins au genou. Pas ou peu de vêtements de sport, les garçons skiaient en culottes courtes, les filles en jupes. A la première chute on avait le derrière rempli de neige. Avoir un vélo était un grand privilège, on le soignait comme un objet précieux. Il fallait qu'il soit solide: les routes n'étaient pas goudronnées, semées de cailloux, de ravines et de nids de poules. Par temps sec il s'en élevait des nuages de poussière. par la pluie, la boue et les flaques s'y côtoyaient, d'où la nécessité de décrotter tous les jours les souliers, de les cirer ou graisser. On faisait presque tous les trajets à pied par tous les temps. J'ai vu, derrière notre maison, la femme de l'instituteur de l'école des Monts se frayer un chemin dans la neige qui l'enseveliasait jusqu'au ventre ! Certaines"menées", on dit aujourd'hui des congères, étaient presque infranchissables. Le "triangle" même attelé de quatre ou six chevaux n'arrivait pas à ouvrir le chemin, on devait recourir à la pelle. Pas de chasse-neige à moteur, a fortiori, de fraiseuses; bien entendu ! Lieux communs que tout cela, direz-vous. Pourtant je ne trouve rien de ce genre dans les journaux de nos anciens, ça allait de soi ! Si ces remarques me paraissent dignes d'intérêt, c'est parce que le monde a prodigieusement changé en une ou deux générations alors quil était resté le même au cours des 20 ou 30 générations précédentes à peu de choses près. Pour une grande partie de la population, l'information ne dépassait guère les limites du village ou de la région. Le soir ou le dimanche on jouait aux cartes, les hommes lisaient le journal ou bricolaient, les femmes tricotaient, brodaient, ravaudaient. Elles avaien toulours une ou des aiguilles dans les mains, des casseroles à faire reluire, du linge à laver, des gosses à moucher ou à torcher ! A dix heures la"retraite" sonnait l'extinction des feux, on allait se couche Bien rares étaient ceux qui prolongeaient la soirée au delà. On économisait férocement la lumière peut-être par tradition, signe qu'elle constituait une dépense importante autrefois. D'ailleurs on économisait tout, on ne laissait rien perdre. Nous vivons dans le gaspillage, on vivait dans la pauvreté, hanté par le spectre du manque. Les assurances existaient à peine et n'offraient que de maigres secours. Sans économies, à la moindre crise, on risquait de tomber à la charge de l'assistance publique, c'est à dire dans le déshonneur ! Il fallait une foi solide pour vivre alors et à défaut de pièces de cent sous se contenter de l'inscription qui y figure encore: Deus providebit ! Dieu y pourvoira !

Le travail était encore considéré comme une vertu et non comme un asservissement aveugle. Nos vertus à nous : la nature, le sport sans excès, la vie simple, le retour aux vraies valeurs, jusqu'à un certain point à l'élémentaire, mais avec beaucoup d'idéalisme et de fair-play. Peut-être sans bien nous en rendre compte étions-nous des disciples attardés de Rousseau. Nous haïssions la violence et l'injustice sociale, la guerre et sa barbare stupidité, incarnée à nos yeux par l'esprit militaire et militariste. Nous croyions au progrès social, à la démocratie que nous aurions voulu voir règner dans le monde de la finance et de l'industrie. La valeur morale de ces idéaux nous paraissait en garantir le succès. Nous ne connaissions ni Marx ni Lénine, ni la dialectique marxiste! En somme dans bien des directions, nous étions des ignorants. Aucun d'entre nous n'aurait pu imaginer la montée du fascisme et du nazisme ni les catastrophes qui allaient dévaster le 20ème siècle. Une guerre aussi meurtrière et atroce que celle de 14 devait éviter à jamais le retour de telles monstruosités. Comment d'autre part pressentir l'importance de la recherche scientifique et de l'évolution technique. En 1927 la traversée de l'Atlantique par Lindberg était un exploit prodigieux. La TSF s'éveillait dans les craquements et les parasites, le cinéma en noir et blanc était encore muet, rares étaient les photographes amateurs, encore plus rares les automobiles réservées aux riches, les trains marchaient encore à la vapeur, les CFF usaient sur nos lignes secondaires les locomotives du jura neuchâtelois et leurs antiques Wagons. Comment imaginer la TV couleur, l'informatique, les télécommunications par satellites, le voyage sur la lune, la bombe atomique, les usines atomiques etc. L'idée de pollution était totalement absente de nos cerveaux. Le "cent à l'heure" semblait une vitesse prodigieuse. Les mers étaient parcourues par de luxueux paquebots qui mettaient six ou sept semaines pour atteindre le Japon, une bonne semaine pour les USA. Le jaz n'existait pas dans nos sensibilités, encore moins les danses sauvages agissant comme des drogues sur des groupes en transes. Pas de drogue non plus pas de sida, mais la tuberculose contre laquelle les médecins étaient encore presque impuissants. C'était le temps des sanas et des "cures naturelles" d'air pur dans les montagnes. On allait à Leysin pour des mois sans garantie de guérison. Le cancer n'était pas à l'ordre du jour. La publicité qui nous submerge aujourd'hui n'occupait que quelques colonnes de journaux et ceux-ci ne comptaient souvent que quelques pages. Aucune rubrique spéciale, un ou deux rédacteurs qui se battaient dans d'incessantes polémiques. Le journal du Locle s'appelait encore "Feuille d'Avis des Montagnes " Les annonces officielles ou privées en constituaient l'essentiel. L'Illustré ou les Annales renfermaient de nombreuses images en hélio, les textes se lisaient à peine. Un roman broché valait trois francs, le kilo de pain de 30 à 50 centimes, les Wecks 5 puis 10 centimes. Les "pièces" sèches valaient 10 centimes, les plus grosses à la crème comme les mille feuilles 20 centimes. Les "pièces à 20" étaient un luxe! Dans les ménages modestes le papier hygiénique n'existait pas, on utilisait des journaux coupés en modestes rectangles. Les bouts de ficelle étaient soigneusement mis de côté. Tout ou presque tout avait encore une valeur: un bout de bois, les sacs, les pives, les vêtements même usés jusqu'à la corde, les clous tordus et rouillés qu'on redressait. Une montre soignée durait toute la vie, de même, bien souvent l'habit de communion ! Les souliers encore confectionnés au village par le cordonnier de famille qui dessinait à la craie le contour de votre pied sur du papier d'emballage avant de construire vos godaces de gros cuir aux semelles

étions combattifs, rivaux. sans bien nous en rendre compte. Nous voulions arriver et étions bien décidés à empoigner la vie de toutes nos forces. Cela nous paraissait naturel, clair, évident, impératif et indiscutable. Nous étions motivés, jamais je n'ai entendu parmi nous le fameux "bof" des rassasiés de 68.Cette mentalité condamnée par les tenants du communisme et de l'esprit d'équipe avait au moins un mérite, celui de nous exciter au travail et à nous surpasser. Les "conférences" c'est à dire les travaux présentés par les élèves duraient souvent plusieurs leçons, les discussions n'en finissaient pas. Il s'agissait moins de l'emporter que d'arriver plus près de la vérité. Les échanges d'idées et de sentiments souvent fiévreux amplifiaient les effets de l'enseignement comme une caisse de résonance. Nous nous aidions mutuellement, les forts dans leur discipline venaient au secours de ceux qui peinaient.Aucun distingo de caractère socio-économique ou de classe sociale dans nos rapports. Le fils d'un avocat coté se trouvait sur le même pied que le fils d'un ouvrier d'un douanier ou encore d'un réfugié ukrainien porteur d'un passeport Nansen. Nous étions animés d'un véritable esprit démocratique et égalitaire, seule la valeur réelle de chacun était prise en compte ! Quelques filles seulement participaient au cénacle et avaient voix au chapitre. Notre guide était surtout J.P.Zimmermann que nous avions le plaisir de rencontrer souvent, qui nous invitait chez lui, jouait du piano pour nous ou accompagnait son frère doué d'une fort belle voix. Pour de jeunes crétins, ce n'était pas si mal. Cette volonté de conquête ne nous a pas trop mal réussi. Nous comptions parmi nous deux juges fédéraux dont un professeur à l'Université de Neuchâtel, un directeur général des CFF, un chirurgien chef à l'hôpital cantonal de Fribours, un dentiste, trois dircteurs de gymnases à Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds, un ingénieur à Zurich, une chimiste à Bâle, un professeur au gymnase de la Chaux-de-Fonds qui a joué un rôle politique important enfin un professeur de géographie dans une université américaine, Assez beau palmarès sans doute mais surtout de gens impliqués dans les rouages de la société, des administrateurs, juristes, enseignants plutôt que des créateurs originaux. Plusieurs ont fait des doctorats et sont des gens cultivés, plusieurs dessinaient bien. Nos rencontres de volée n'ont pas été très chaleureuses, il ny en eut guère que trois ou quatre. Notre camarade-communiste n'a pas manqué de distiller son fiel dans ce nid d'embourgeoisés, d'autres étaient brouillés. Certains sont restés liés d'amiti voire de parenté, tous aujourd'hui sont retraités ou morts (Rachel Kraiko quelques années après le bac, John Favre 1985, Amélie Chopard en 89, Steiger et Grisel en 1990....7) Ces réussites générales et, il faut le dire, assez spectaculaires vont se perdre dans la nuit du temps et de l'oubli. Quel intérêt cette histoire peut-elle avoir pour nos après-venants? je l'ignore absolument. Aucun peut-être ! Nos maîtres dorment depuis longtemps dans la tombe, nous en approchons et les grandeurs terrestres ne durent guère au-delà d'une génération à moins d'être conservées dans les armoires de famille. Notre équipe comme tant d'autres avant nous aura été active, elle a bien servi le pays, aucun n'a démérité. A quelques exceptions près nous sortions tous de la classe moyenne, de ceux qui, pour toute fortune, n'omt que leur énergie, leur savoir et leur travail. Al'époque le "système" même pour des gens de gauche n'était pas encore suspect ou condamné comme après 68 !

écrit, n'a pas réussi à se faire entendre, reste, sa vie durant, une sorte d'infirme. L'enseignement, même réussi, ne lui sera qu'une maigre consolation.

Parmi les innovations intéressantes j'ai oublié de signaler les camps de vacances organisés par les maîtres et ouverts aux enfants de familles modestes, grâce à des subsides souvent importants tirés des bénéfices des soirées annuelles. C'était une occasion de mieux connaître nos maîtres, la plupart s'y présentaient sous un jour plus sympathique et humain qu'en classe. Après des camps dans les Alpes, aux Diablerets et aux Plans sur Bex, notre directeur avec son audace habituelle proposa la Ciotat. Après quelque effroi parmi les parents, rassurés par des certificats médicaux, tout se passa fort bien. La découverte de la Méditerranée et des calanques rouges couronnées de pins fut un émerveillement. J.P. Zimmermann eut l'honneur de m'apprendre à nager et Auguste Lalive de me sauver alors que j'étais en train de me noyer. Il y laissa sa montre transformée en un bloc de rouille, mon père se chargea de la lui réparer. Au camp de l'année suivante, toute la Provence nous fut offerte dans une excursion de plusieurs jours en car: Arles, Nîmes, les Baux, Mayanne, le Moulin Daudet, le pont du Gard, un éblouissement ! Encore un oubli: le gymnase avait son journal, les Herbes folles souvent fort intéressant, réalisé presque entièrement par les élèves. Jusqu'à l'affaire Cérésole en 1925 sauf erreur le directeur et le corps enseignant formaient une équipe unie et pleine d'enthousiasme. La presque totalité des maîtres refusa sa collaboration au directeur pour avoir voulu imposer la nomination d'un ingénieur au poste de professeur d'histoire. A. Lalive voulait s'attacher ce grand pacifiste désireux, sur les traces de Seignobos, d'enseigner l'histoire des peuples et non celle des armes, c'était l'aube de la nouvelle histoire, celle dite de la civilisation. P. Cérésole n'avait pas les titres requis, Lalive dut reculer, il fit appel au candidat évincé pour l'enseignement des mathématiques. L'histoire fut confiée à un incapable dont les idées semblaient s'accorder avec celles de la direction. Cette façon de s'assurer la victoire au mépris de la loi valut à A. Lalive de longues inimitiés et provoqua une cassure de plusieurs années au sein du corps enseignant. La plupart des activités extrascolaires et bénévoles qui faisaient du gymnase une école d'avant garde furent suspendues pour longtemps. Les années critiques qui suivirent: crise de 1930-36, montée du fascisme puis du nazisme, guerre et autres misères ennuagèrent le ciel, mais sans détruire nombre de conquêtes des années heureuses. Le moindre souci d'équité exigerait de faire le portrait de nombre d'excellents maîtres. Citons Georges Zwahlen qui m'a appris à travailler, Charles Rossel, excellent homme et sensible à la littérature que je n'ai pas toujours su apprécier. Martin Christinger trop tôt disparu, Charles Vuille qui m'a révélé la merveille des théorèmes d'Euclide, William Béguin, un ami de mes parents dont les conseils me furent précieux, Bartholomée Hofmänner, géant au grand coeur, biologiste averti et comme moi admirateur de la nature. Je n'oublierai même pas Raymond Wülser, notre professeur d'allemand avec ses méthodes sûres et surannées, grand distillateur d'ennui, avec qui je me querellais dans une sorte de jeu ambigü, comme souris et chat. Son image et quelques vers des Minesängermme rendent aujourd'hui encore une image entourée d'une sorte de tendresse. Comment ainsi oser se plaindre ? Peu d'écoles sans doute ont été plus généreuses ! Si j'ai quelque culture et quelques ouvertures sur la musique et les arts, je le dois presque uniquement à l'école, surtout au gymnase. Je n'y ai pas seulement appris une bonne partie de ce qu'il faut savoir dans la grisaille des connaissances élémentaires, j'y ai connu l'émerveillement, l'illumination soudaine qui éclaire une vie entière.

En 1929 nous étions 16 bacheliers et bachelières, bien des camarades avaient été éliminés en cours de route particulièrement des filles. Deux échouèrent à l'examen. Nous, représentants du sexe fort

la première place ni dans mes rêves ni dans mes réflexions ou mes préoccupations ordinaires. L'instruction m'apparaissait comme une nécessité et sans doute un privilège auquel je tenais, mais l'essentiel était de vivre, de dépenser mes forces, de faire du vélo, des "coursesà pied" ou à ski, de construire un paradis à la Robinson dans les rochers du Doubs. Non je n'ai pas été un vrai intellectuel, il me fallait du plus solide que les idées bien que j'aie participé à d'interminables discussions avec mes camarades. Je commençais à faire de la peinture, mais je ne songeais nullement à prendre un cours libre et gratuit chez le "père Kaiser" comme d'autres camarades plus raisonnables. Je croyais avoir tout en moi, il suffisait d'écouter et d'attendre, ça viendrait de soi-même comme de savoir marcher ou respirer. Aux yeux de ma famille et plus encore à ceux des horlogers praticiens dont nous étions entourés mon "apprentissage" sonnait creux : mots et théories fumeuses bonnes tout au plus pour les fils à papa ! J'exaspérais mon père et plus encore les "savants" de la maison par mes intempestives leçons de physique, de botanique ou de tout ce qu'on voudra. La faute de cette attitude prétentieuse incombait à l'école mais tout particulièrement au dénommé J.P. Zimmermann qui devenait peu à peu la bête noire de mes parents. Il est vrai que je m'en plaignais fréquemment à cause des notes et critiques de mes rédactions toujours fort sévères. Pour mon père, la lecture n'était pas un vice impuni mais une forme de paresse des plus suspectes, un attentat à la sacro-sainte économie d'électricité , l'une des vertus familiales les plus impérieuses dans les ménages du temps. Il la pourchassait avec constance et conviction allant jusqu'à éteindre la lampe de sa belle soeur, tante Amélie, atteinte du virus romanesque secrété par les Delli, Max du Veuzit, Oscar Huguenin, Louis Favre, écrivains de 27ème ordre selon Zimmer, voire Georges Sand et la Mare au diable ! Pendant des années la lecture fut pour moi synonyme de mauvaise conscience. A court de modèles et d'incitations je me débrouilla fort mal dans le maniement des idées. Plus je travaillais, plus mes textes étaient mal venus et me valaient des notes médiocres, des moqueries aussi Je me suis fait agonir pendant une heure (me semble-t-il) pour avoir écrit la langue parlée à la maison, la langue "vernaculaire" héritée du patois pas mort depuis bien longtemps dans nos Montagnes. N'avais-je pas écrit le soleil "clairait", un monstre, une faute stupide de crétin ! (le français dit pourtant le clair de lune..) Zimmer nous traitait volontiers de crétins, selon lui nous descendions en ligne directe de serfs peut-être même de main-mortables ! Il nous dominait et enrichissait ainsi que nous lui pardonnions volontiers ces sorties, D'ailleurs je l'ai entendu dire plus tard "s'il y a eu une chose que je n'ai pas su enseigner c'est la rédaction, la "composition française" Ses sarcasme, ses refus de voir aucun progrès, de payer la peine prise nous paralysaient. Nous avions le vertige de la page blanche et je ne suis pas sûr d'en être guéri. Un futur intellectuel a besoin d'un milieu parlant la même langue que lui où la monnaie du verbe a cours et valeur. Un gosse d'ouvrier aux études a le sentiment d'être juché sur un pic vertigineux d'où il ne peut plus redescendre et où il a perdu le contact avec ceux s'en bas. Bien souvent je me suis demandé si je n'avais fait fausse route. J'étais un manuel, j'aurais dû apprendre un métier manuel, là j'aurais pu montrer ce que je savais faire, ce que j'avais fait sans contestation possible. L'intellectuel qui n'a rien

chose serait mieux ! D'accord, mais c'est avec l'âge qu'on mesure ses limites et on se console de ses faiblesses comme on peut. Batifoler avec les mots n'est pas sans quelque innocence et cela rend plus indulgent à l'égard de l'impuissance et de la paresse, d'ailleurs si difficiles à démêler. Il peut être amusant d'entendre un assez bon latiniste se plaigne d'avoir fait du latin alors que tant d'autres, autrefois du moins, ont souffert leur vie durant de n'en avoir point fait. Enfin si on me fabriquait un avenir, j'avais probablement une destinée tout de même, ce qui explique que je ne fus jamais prof de latin. Citons tout de même quelques traits particuliers du gymnase de La Chaux-de-Fonds. Déjà citée, l'importance de la culture physique pour bien la distinguer de la gymnastique fédérale, importée d'Allemagne, aux gestes mécaniques et saccadés, trop proches du"porter arme" et des mouvements de troupes, à gauche, gauche, à droite,droite, au pas sacredieu ! Le groupe sportif animé par quelques professeurs pendant des années, la pratique du théâtre, l'orchestre et la chorale de l'école. Les soirées annuelles, les conférences de tous les écrivains qui passaient en ville, les récitals de musique, les actions d'entr'aide pendant le chômage, les paniers de Noël pour les vieux qui entretenaient le sens de la solidarité parmi les jeunes. Avec un maître comme J.P. Zimmermann, des travaux d'élèves sur tous les auteurs contemporaine importants, Gide, Proust, Claudel, Barrès Giraudoux etc etc mais surtout les grands écrivains et poètes de toutes les époques et de tous les pays Tolstoï, Dostoiewsky, Shakespeare, Homère Eschyle, Sophocle, Platon, Cervantès, Zimmer les connaissait tous et en parlait d'une façon fascinante. En 1927-28 Pierre Cérésole, dans ses leçons de philosophie des sciences,nous parlait de thermodynamique, d'énergie atomique, des théories d'Einsteim. Assez surprenant tout de même.Quelques disciplines étaient mal enseignées , c'était le cas de la géographie, de l'histoire, de la chimie..quelques trous comme dans toutes les écoles. Ecole ouverte et d'avant garde, notre gymnase était équipé de laboratoires de physique, chimie et biologie, facultatifs. On y faisait souvent d'excellent travail. Je n'y participai pas, trouvant que j'avais assez de travail sans cela, les voyages entre Le Locle et La Chaux-de-Fonds occasionnaient des pertes de temps considérables. Je savais d'autre part que je ne ferais pas une carrière scientifique, seule la médecine m'aurait intéressé, mais, aîné de cinq enfants, je n'y pouvais raisonnablement pas prétendre. A vrai dire, l'enseignement ne me paraissait nullement méprisable. Un professeur, voire un instituteur à l'époque était encore un personnage, c'était une "situation enviable". Dans notre famille de montagnons les travaux domestiques (jardinage, bois, lapins, chemins, peinture des barrières etc.) obligatoires l'emportaient sur les études qui, pas plus que l'apprentissage d'un métier ne dispensaient de l'aide inconditionnelle due aux parents. D'autre part mes rêves de liberté, d'espace, l'attrait irrésistible de la nature et de l'eau mobilisaient une bonne partie de mon énergie et de mon temps. A l'école il fallait réussir, mais aussi se défendre ! J'avais un peu la mentalité ouvrière, le gymnase me semblait une usine et nous les ouvriers exploités obligés de nous défendre, comme nos parents contre l'exploitation capitaliste ! Les connaissances et les pouvoirs acquis grâce à l'instruction m'apparaissaient avant tout comme le moyen de réussir dans la vie. Dans une famille ouvrière la culture manque de support, elle n'est pas appréciée pour elle même et mon jeune savoir y flottait un peu comme un corps étranger, il ne tenait

formation en profondeur. D'autre part. personne aujourd'hui ne pourrait plus soutenir la prééminence d'une licence classique sur une licence ès sciences, en mathématiques, physique ou biologie, sans parler d'une certaine imposture imposant le bac avec latin pour faire du droit, de la médecine, de l'art dentaire ou vétérinaire ! Aujourd'hui les sciences et les technologies font de la formation classique un monument historique au même titre que le colisée ou les châteaux de la Loire ! L'anglais a remplacé le latin comme langue à vocation internationale. Mais qui, vers 1930, aurait pu imaginer le développement fulgurant des sciences et des techniques en ce siècle ? On a dit que la civilisation avance à reculon, les yeux tournés vers le passé, D'où le malaise dont nous souffrons, nous ne sommes pas parvenus à assumer les découvertes et les connaissances qui déterminent notre avenir.J'aimerais savoir, en toute bonne foi, quels bacheliers types AouB ont lu pour leur plaisir et leur formation personnelle des auteurs latins ou grecs ? et lesquels: Homère., Aristote, Platon, Thucydide, Eschyle, Sophocle ou Lucrèce, Tite-Live, Virgile, Horace ou Cicéron? Nul doute qu'ils aient enchanté Montaigne et les érudits de la Renaissance, nous ne sommes plus au 16ème siècle ! Hélas, même les grands classiques français sont délaissés ! On lit tou sur rien et rien sur tout pourvu que ce soit d'actualité et qu'il y ait quelques séquences sexy à déguster. Le cinéma et la télé ont "changé la vie" beaucoup plus que les héros de 68. Une nouvelle"culture" est née ! De toute façon, ce que le bac latin-grec garantit de connaissances ne permet pas de lire dans le texte les auteurs anciens. A peine y parvient-on après la licence. Mieux vaut donc les lire en français, toutes les oeuvres les plus remarquables existent aujour d'hui en traduction et des plus soignées. On pourrait encore pardonner pas mal d'erreurs à l'enseignement des langues anciennes si les professeurs n'étaient pas obsédés par la syntaxe et la grammaire au point de renoncer à communiquer à leurs élèves quelques tableaux et valeurs de la civilisation, de la culture antiques et de l'histoire. On l'a dit: les premiers responsables de la mort du latin sont les maîtres de latin. Leur enseignement n'est souvent plus qu'un squelette décharné.

Enfin on pourrait écrire vingt volumes sur le sujet, d'autres plus autorisés que moi l'ont fait, ce sont trop souvent des conservateurs plus ou moins hargneux et dégoûtés de leur temps, comme si la lecture de Cicéron aurait pu empêcher l'invention de la bombe atomique ou encore les chicanes au parlement français. Le grand danger que cour notre civilisation, c'est le basculement dans l'abstrait total, le culte de la technique, de la puissance, de la violence et de l'argent sans parler du plaisir et des paradis artificiels. Dans ce gigantesque brassage d'idées plus ou moins creuses, d'incertitudes, de haine et d'angoisse, les fous et les fanatiques auront de quoi faire des dégats autrement graves qu'Attila avec sa cavalerie et ses sabreurs, sans parler de simples "accidents" atomiques comme celui de Tchernobyl ou de l'effet de serre !

Ne soyons tout de même pas trop absolu. Rabelais a été un de mes auteurs préférés au temps de l'adolescence, j'aurais eu bien de la peine à le lire sans avoir fait de latin. Plus tard ce furent Montaigne, Molière, Rousseau, leur langue doit beaucoup à l'antiquité. Rien ne me plait davantage que de jouer à décortiquer les noms et les mots.Ce sont là vrais jouets, bien utiles, l'âge aidant ! Jouer avec les outils de papa est sans dout fort louable, en faire quelque

élèves et bien souvent leurs familles.On ne peut s'empêcher de penser à Calvin et aux mesures prises à Genève contre l'immoralité et la liberté des moeurs ! S'il l'avait pu, Auguste Lalive aurait institué une sorte de dictature théocratique et morale. Cela ne l'empêchait pas d'aimer les fêtes, le faste,les arts presque autant que Louis 14.Il sut s'entourer de professeurs de qualité, parfois de personnalités de premier plan comme J.P. Zimmermann ou Pierre Cérésole, non sans conflit avec la loi et le Conseil d'Etat au sujet de ce dernier. Quant aux innovations de ce directeur de choc soutenu par un conseil scolaire socialiste, décidé à faire du neuf et à 20ant d'un enseignement parfait, capable de produire un homme nouveau, j'en ai suffisamment parlé dans l'ouvrage consacré au Cinquantenaire du Gymnase communal de La Chaux-de-Fonds. Je n'y reviens donc pas. Avec des partisans et des adversaires tout aussi acharnés, A. Lalive reste une grande figure de la vie chaux-de-fonnière.

Si, sur le plan moral et humain, l'exemple de mes parents était hors pair et sans doute suffisant, sur le plan de la culture c'est au gymnase que je dois tout ou presque tout, non seulement les connaissances traditionnelles, mais des découvertes capitales: celle de la littérature, de la poésie, de la musique, de la peinture, de la solidarité, de l'effort intellectuel, de l'endurance, de la lutte même et d'une certaine liberté revendicatrice et incoercible. Peut-être, trop affirmée et imposée, la vérité y devenait suspecte et je me mis très tôt à fumer la pipe simplement pour affirmer mon existence face au pouvoir, à l'oppression ! Si je fus toujours rebelle à l'autorité et osai le faire voir, je ne me rendis nullement compte d'une manipulation autrement subtile, dont j'ai souvent regretté d'avoir été l'objet. Entrée au progymnase, adaptation difficile pendant les premiers mois, suivie d'une réussite générale, latin en partisulier. Dès lors, aucun doute possible, l'étude du latin implique celle du grec.Je fus donc canalisé sans y rien voir vers le bac type A, c'est à dire latin-grec. Que faire ensuite sinon préparer une licence latin-grec, que faire ensuite, sinon enseigner le latin ou le grec, ou heureusement une dernière possibilité: le français et la littérature française. A l'époque, la licence classique était considérée comme le nec plus ultra, la seule conforme à la tradition gréco-latine et, de plus, chrétienne. Le bac type A ouvrait les portes de toutes les facultés, y compris celles des sciences, du droit, de la médecine. Ce préjugé hérité de la tradition était admis par la majorité des professeurs. Les sciences ne jouaient encore qu'un rôle secondaire dans la vie quotidienne, elles ne jouissaient pas du prestige que devait leur conférer l'impact de la technologie sur notre civilisation au cours du siècle. Bien souvent j'ai regretté de n'avoir pas étudié les langues modernes autres que l'allemand, obligatoire et peu apprécié, comme l'anglais et l'italien, ces clés des contacts du 20ème siècle, tandis que les langues mortes n'ouvraient aucune avenue du présent ni du futur. On passe des heures et des heures à étudier le difficile mécanisme des langues anciennes, on n'en assimile au gymnase que les rudiments, pour tout ou presque tout oublier ensuite ! Même si l'on peut toujours s'enorgueillir un peu du talon rouge des études classiques qui vous sert de recommandation dans les cercles les plus conservateurs, ceux que mes origines et mes idées politiques m'appelaient à combattre.A elle seule, l'étude de la grammaire, du vocabulaire de ces langues mortes et qu'on ne sera jamais appelé à parler avec personne, est si vorace qu'elle ne laisse pas la place nécessaire aux autres disciplines et sans mener, au gymnase tout au moins, à une

sur l'obtention d'un salaire. Nombre de parents ouvriers ou de la classe moyenne n'envisageaient pas d'études universitaires pour leurs enfants. C'était une lourde charge surtout pour les familles nombreuses , les allocations familiales n'existaient pas et les bourse à peine. L'université était ou tout au moins paraissait réservée aux fils des classes privilégiées. Il s'agissait bien entendu des garçon futurs chefs de famille. Les filles, pour la plupart , se marieraient ou devraient se contenter de leur"destinée". travailler en fabrique, dans des bureaux et assumer une tâche subalterne. Presque toutes les professions importantes leur étaient fermées. Ici encore le progymna de la Chaux-de-Fonds innovait: garçons et filles recevaient ensemble la même formation ! C'est ainsi que je me retrouvai avec des filles et à une période Où la chrysalide est proche du papillon, où les sourires prennent une signification nouvelle, où certaines formes s'accusent, voire certaines odeurs âcres et mystérieuses !! On ne connaissait pas encore les déodorants et l'hygiène féminine semble avoir été peu pratiquée même dans les milieux aisés. Le tabou qui frappait le sexe comprenait tout ce qui l'entourait. On ne craignait pas les odeurs naturelles ! L'étable ou l'écurie sentait bouse et purin, une salle de classe surtout en hiver, toutes fenêtres fermées, surtout après un "travail écrit" sentait fort ! très fort même. Les plus jolies filles ou les plus coquettes, conformément à leur nature et, je crois, fort innocemment, allumaient bien des feux et provoquaient rêves et rivalités. Mais le puritanisme du lieu, l'habitude de se trouver ensemble, le sentiment de supériorité des jeunes mâles, sans doute aussi la pudeur naturelle à cet âge rendaient la cohabitation non seulement possible mais agréable. D'ailleurs les filles, souvent plus précoces que les garçons rêvaient de conquêtes dans les classes supérieures de l'école et avaient tendance à traiter leurs camarades masculins avec quelque hauteur.

L'école était moderne, fruit de la révolution socialiste qui avait renversé le pouvoir bourgeois au cours de la guerre de 14-18. Le grand maître en était Auguste Lalive, pédagogue remarquable, novateur, audacieux, traitant avec un mépris aristocratique les aboiements des imbéciles, c'est à dire ceux qui n'approuvaient pas ses vues De taille imposante, promenant son grand chapeau noir, confectionné tout exprès pour lui à Paris, il avait la démarche et la prestance d'un président de la République ! Je ne dirai rien des réformes de Mr-Auguste Lalive d'Epinay ! Lui se gardait bien d'évoquer, même de loin sa parenté probable avec Madame d'Epinay d'illustre mémoire, mais il avait la poigne d'un fermier général, avec cette liberté d'esprit et une désinvolture qui caractérisent certains grands bourgeois, imitant peut-être en cela les nobles, mais avec l'espoir de faire mieux et sur tout plus neuf. Excellent mathématicien, passionné d'astronomie, maître capable de rendre claires les questions les plus obscures, de faire éclater l'évidence de la certitude scientifique, il n'en avait pas moins été un des fondateurs du club de foot-ball Le"Chotefon" ! Il mettait"l'éducation" physique au niveau des disciplines essentielles, suivant en cela les conseils des Grecs et voulait au départ qu'on fît de la gymnastique chaque matin avant les leçons traditionnelles. Il proscrivait la fumée, l'alcool et même les bouffées amoureuses. N'avait-il pas interdit la vente sur la terrasse du collège des brioch et autres sucreries sous prétexte que le sucre était aphrodisiaque. Défense aux élèves de fréquenter seuls les établissements publics, 4 heures d'arrêts pour les élèves surpris en train de fumer même en présence de leurs parents ! Ces mesures disciplinaires exaspéraient les

Progymnase et Gymnase 1922- 1929.

Quelle servitude ! ce qui est commencé il faut le finir, tout au moins essayer ! Quand on est jeune, on met en train ceci ou cela avec enthousiasme, meilleur moyen de se sentir vivre, on ne voit pas l'effort qu'implique la suite ! On sème, ça lève, il faut repiquer et on se trouve en possession d'une quantité de plantes qu'on ne sait plus où loger. La vie c'est pareil ! Que n'ai-je pas commencé, essayé, touché à tout sans vraiment réussir dans rien, me laissant aller selon le vent dans les directions les plus diverses d'une inspiration vagabonde. Enfin il faut bien s'accepter comme on est. Et puis personne ne peut se vanter d'avoir entièrement dominé le cours de sa vie. Entendu à la radio, un mot qui m'a frappé : "Les pauvres n'ont qu'une destinée, les bourgeois ont un avenir." Peut-être étais-je, sans le savoir, un fils de bourgeois, d'un bourgeois qui s'ignorait ou bien voulait faire de ses enfants des égaux des bourgeois. Il voulait pour nous la meilleure formation possible, notre plein épanouissement, avec une générosité digne des plus grands éloges. Quel modèle choisir? sinon celui proposé par les bourgeois sérieux, travailleurs, assurés de vivre à l'aise et non hantés par la peur des fins de mois, de la maladie, du chômage, des naissances intempestives, d'un certain mépris des riches ! Il fallait les égaler en puissance, pouvoir parler comme eux, faire de la musique, se tenir dans le monde et grâce à un savoir acquis à la force du poignet dépasser la bourgeoisie en vertu et générosité. Faire mieux et participer ainsi au progrès ! Credo socialiste, credo des meilleurs et des moins bons ! Foi de la fin du 19ème siècle ! Qui pouvait faire régner la justice mieux que les victimes du système capitaliste ? Les écoles doivent s'ouvrir à tous sans distinction de classe. Départ sur la même ligne pour tous, aide aux défavorisés sur le plan économique, devoir pour les ouvriers relativement aisés de faire étudier leurs enfants, de leur assurer une formation selon leurs capacités et leurs désirs. Entrer à l'école, c'était se préparer à vivre mieux et à permettre à tous de vivre mieux ! c'était aussi préparer une revanche à toutes les humiliations, réparer les insuffisances, "s'armer pour la vie" (selon la formule de certaines écoles privées, de commerce surtout !). Une société plus juste ne peut naître que d'une meilleure compréhension des vraies valeurs. C'est pourquoi nos socialistes étaient contre "l'école" de recrues, une école où l'on apprend à tuer est indigne de ce nom. Sans doute, tous les ouvriers les mieux situés sur le plan économique n'avaient pas tant d'idéal, ils préféraient pénétrer par la petite porte dans la classe dirigeante. Ce fut certainement une des causes de la relative stagnation du mouvement ouvrier. Au lieu de faire de "grands bourgeois" on n'a fait que de petits bourgeois, Plus à l'aise, nombre d'ouvriers ont préféré la voie du confort à celle du devoir. Un petit nombre d'entre eux ont accepté de faire "des sacrifices" pour la formation de leurs enfants. Mon père ne faisait pas de sacrifices, il faisait son devoir. Allais-je entrer au progymnase, faire du latin, pourquoi au monde? à quoi cela pouvait-il bien servir? Aux yeux de mon père, la question ne se posait même pas ! Une bonne école est une bonne école ! Tel était le Gymnase qui alors comprenait le Progymnase et comptait 7ans un trimestre d'études. Rien n'empêchait d'ailleurs en fin de scolarité obligatoire de choisir une autre voie, apprentissage ou école de commerce par exemple, débouchant en quelques années

les balles restaient prises dans les cibles alors qu'en réalité elles les traversent, ce n'est qu'une mince pellicule sans parler des mauvais tireurs qui en envoient un peu de tous les côtés. Enfin je n'insistai pas et me repliai en bon ordre, comme on dit, pour éviter la rencontre avec une balle. Mais ce sont de ces imprudences de gosse dont on a peine à croire qu'elles peuvent se produire. Pourtant ce n'était pas tout à fait sans me rendre compte d'un certain danger. Mais la réflexion m'avait indiqué que les balles ne pouvaient pas m'atteindre puisqu'elles étaient arrêtées ou par le talus ou par la cible, ce qui n'était, hélas, pas tout à fait exact. J'avais toutefois un autre terrain de vagabondage, c'était la combe Grieurin. Pour diverses raisons, l'une était qu'il y avait encore là des rails d'un plan incliné qui conduisait du haut de la combe où se situait un petit bistrot jusqu'à la maison dite de la combe Grieurin à la rue du Nord et même un autre plan incliné permettait de descendre la pierre des carrières qui se situait sur Pouillerel jusqu'à ce point de départ du haut de la combe Grieurin. Je m'intéressais passionnément à tout ce qui était rails, chemin de fer, etc.., il y avait même un endroit où les wagonnets, l'un montant pendant que l'autre descendait, se croisaient. Cela c'était quelque chose de tout à fait merveilleux. Mais le sommet de l'intérêt de cette combe, c'est que j'y trouvais des bouquets : de dentaires blanches ou dentaires mauves qui me paraissaient surpasser et de loin la beauté des lilas. Les jardins des voisins, des gens bien et il y en avait pas mal autour de notre domicile ne m'intéressaient pas du tout au même degré que ce que je pouvais découvrir dans la nature. Plus tard avec mon Petit botaniste romand et le devoir embêtant, mais que j'accomplissais tout de même avec une certaine joie, de faire des herbiers, j'ai séché des quantités de fleurs et je me souviens parfaitement des noms de toutes parce que je les avais aimées et parce que j'avais appris leur nom à l'âge où la mémoire est encore parfaite. Comment dépeindre mon bonheur, mes enthousiasmes à chaque découverte et combien la beauté des fleurs et des fruits de la nature me pénétrait jusqu'au plus profond de moi-même, au point que je me demande aujourd'hui encore s'il n'y a pas là une sorte de poésie brute non exprimée mais tout de même ressentie directement en face de la nature. Faut-il que les choses soient dites vraiment et absolument et en vers pour qu'elles existent. Dans le coeur de nos Montagnons, il existe certainement une poésie non écrite et non dite enfouie au plus profond d'eux-mêmes et qui leur donne des joies inconnues des habitants des grandes cités.

émerveillement le saxifrage des rochers avec sa fleur blanche qui s'épanouit au moment des Promotions et j'avais le sentiment que ces fleurs étaient semblables à ces petites fleurs blanches qu'on voyait figurer dans tous les bouquets de Promotions avec leur collerette de papier découpé. Nous allions aussi dans la combe du Chemin des Romains, je me souviens y être allé avec le petit char aussi, (on avait toujours le petit char avec nous), et mon père faisait des fagots, de petites branches, qu'on attachait, des fagots qui avaient peut-être 30 cm, voire 40 cm de long au maximum, faits de toutes petites brindilles qu'ensuite ma mère utilisait pour allumer son potager. Mais si je me suis peu promené avec mon père dans la région, j'y ai vagabondé moi-même pendant des heures. Mon terrain de chasse, si on peut dire, se situait principalement au-dessus des cibles, au lieu-dit Le Pré des Cibles, au-dessus du Bois du Petit-Château et dans les carrières de Belle-Combe qui appartenaient à je ne sais qui, mais n'étaient plus exploitées. C'était un terrain idéal pour un gosse en quête d'aventures, on y trouvait les premiers chatons au printemps, ensuite toutes sortes de fleurs et les premières violettes, ensuite les fraises qui étaient à la fois en fleurs et en fruits. On m'avait bien expliqué, dit et redit, qu'il ne fallait pas les cueillir sur tiges, mais les bouquets de fraises étaient si admirables à mes yeux que je ne pouvais m'empêcher de les cueillir ainsi surtout parce que je les rapportais à ma mère. Comme tous les gens de ce pays, j'étais un chasseur de fleurs extraordinairement fier d'avoir trouvé les premières violettes, les premières fraises et même quelques narcisses dont je connaissais une plante près des cibles. Une fois même j'eus un émerveillement, j'avais trouvé une plante d'ancolie, non pas avec des fleurs, mais j'avais parfaitement reconnu les feuilles, Cette trouvaille m'avait paru d'une importance considérable beaucoup plus que d'aller avec mes camarades extraire des balles échouées dans le talus des cibles ou de dénicher des bourdonnières et d'essayer de sucer un peu de miel de bourdons. Nous étions alors parfaitement cruels avec ces malheureux bourdons que j'admire tant aujourd'hui. Petite aventure également: je me souviens être allé me promener derrière les cibles ou dans la région des cibles au moment des tirs, j'entendais bien de temps en temps un espèce de bourdon qui traversait l'atmosphère suivi d'un "ping", d'un choc. C'était la balle qui allait s'aplatir contre le rocher quelque part plus loin ou dans un arbre. Alors je compris cette chose incroyable que les balles traversaient les cibles et qu'elles n'arrivaient pas toutes au but. Je croyais que

de la terre. Quand on a vécu cela on ne s'étonne pas trop que les paysans aient un langage fleuri et d'une grossièreté souvent étonnante. Il y a là vraiment une corrélation et un paysan qui a du mal avec son cheval ou sa charrue ne parlera pas comme un courtisan ou un fils de famille bien élevé, toujours surveillant son langage. Ce sont là deux mondes et conditionnées par la vie même. Je suis souvent étonné maintenant même lorsque je fais toujours mes jardins de fleurs et dieu sait si j'en ai aux Brenets, de repenser à la fable de La Fontaine où les gens se moquaient de cet octogénaire qui plantait, eh bien j'y suis maintenant, je suis vraiment un octogénaire qui plante encore. J'ai un tel besoin de voir pousser, d'attendre toujours les événements que cette vie cachée de la végétation nous réserve, que je ne pourrais me semble-t-il pas m'en passer. La végétation est ainsi faite qu'elle vous attend, qu'elle vous conditionne, qu'elle vous oblige à faire des plans pour l'année suivante. Il faut planter les oignons de tulipe en automne si on veut avoir des tulipes au printemps, il faut s'occuper des semis, des arbres, lutter contre la mauvaise herbe, enfin accomplir toutes sortes de travaux qui exigent une présence et n'attendent pas. Il ne faut pas courir après la végétation, il faut vraiment la suivre. Cette astreinte, cette diminution de liberté, si on veut, ne m'a jamais coûté, bien au contraire, c'est comme si j'avais trouvé un véritable équilibre grâce à ce contact. Je n'ai pas le souvenir d'avoir fait beaucoup d'excursions, de courses comme on disait, dans le voisinage de La Chaux-de-Fonds avec mon père. Il connaissait relativement mal les environs et ne s'y plaisait pas tant que dans ceux qu'il connaissait depuis son enfance et qui étaient ceux du Locle. Toutefois, nous allions du côté du Bâtiment et là je me souviens que nous avions parfois fait rôtir même un poulet dans la cendre par un jour de pluie. Mon père avait préparé son poulet, il voulait à tout prix le faire cuire dans la cendre La famille ne pouvait pas se joindre à nous au vu des risques de pluie et je me souviens que nous avons ramené le poulet dans le bidon à lait à la maison et que nous l'avons mangé en famille. Je me souviens cependant de quelques très jolis pique-niques que nous avions fait dans la région du Bâtiment où les haies étaient charmantes et où nous apportions tout ce dont nous avions besoin dans le petit char. Nous pouvions y jucher aussi sans doute les petits enfants lorsqu'ils étaient fatigués. C'est là que j'ai découvert avec

j'en avais semé sans grand espoir de réussite. Il était entendu qu'à la Montagne et à La Chaux-de-Fonds plus particulièrement, les haricots ne prospéraient pas. Chose étrange cette année-là ils grimpèrent jusqu'au fin guillet des perches et bientôt se couvrirent de longs haricots superbes et je m'apprêtais à cueillir ce beau légume dont j'étais quand même très fier. La fenêtre du premier étage s'ouvrit et des protestations véhémentes de la voisine, la mère de Tito, intervinrent pour me rappeler que son fils avait été mon associé dans toute l'affaire et qu'elle avait droit au moins à la moitié des haricots, ce qui fut fait d'ailleurs. J'en étais moi-même absolument surpris parce que j'avais la certitude d'avoir fait tout ça seul, Tito figurait dans l'affaire à titre de comparse, si on veut, à peine de domestique. J'ai ensuite semé des capucines, planté des reines-marguerites, des gueules-de-loup, tout ce qu'on veut enfin, mais surtout des plantes semées parce que ça coûtait tout de même moins cher. J'allais les voir, j'allais les arroser, j'allais les soigner et les gens du quartier s'émerveillaient de voir ce jardin dans une cour sans cela aussi triste qu'un désert. Chose curieuse, ce jardin est toujours là et je l'ai même retrouvé sur des photos aériennes de ce quartier. On le voit toujours dans la cour du Doubs 55. Qui peut aujourd'hui se souvenir du créateur de ce jardin. Je ne sais pas à vrai dire si quelqu'un le cultive encore. Mais c'est dire à quel point j'avais déjà, par tradition, le goût de la culture qui m'a accompagné au cours de toute ma vie. J'ai créé un jardin à Bienne fort joli d'ailleurs, puis un autre la rue Général-Herzog dans un espace situé entre des maisons où je ne me plaisais guère à cause des voisins qui nous épiaient continuellement. J'en ai eu plus tard des échos, un voisin disait "est-ce possible qu'un directeur de gymnase soit un personnage aussi grossier?" En effet, j'ai toujours remarqué que lorsque j'accomplissais des travaux pénibles dans mon jardin, je retrouvais un langage primitif, que je n'évitais pas les fautes, que je parlais comme lorsque j'étais enfant et comme on parlait autour de moi, c'est-à-dire par exemple je ne disais pas "il va pleuvoir" mais "il veut pleuvoir", "il veut tonner", "il veut venir de l'orage" et très souvent c'était mes déclinaisons latines qui me revenaient à l'esprit ou toutes sortes de mots dont je ne savais trop d'où ils provenaient. Mais mon langage intérieur était lui aussi redevenu traditionnel, primitif, vraiment du cru, et c'était là un des aspects assez curieux de ce contact avec le sol et les travaux

terre tellement ingrate. Les terrains loués à la Commune au-dessus de l'Ecole de commerce étaient de bien meilleure qualité, c'était une belle terre brune toujours assez lourde comme c'est le cas dans le Jura, mais là nous avons fait des prodiges en ce sens que nous avions installé un tonneau dans la terre et il avait fallu pour cela creuser le trou adéquat. C'est moi qui avais été chargé pour finir de creuser et il n'était pas possible d'y pénétrer, il fallait travailler au piochard à partir du niveau du sol du bord et manier un outil qui, ma foi, était vraiment beaucoup beaucoup trop lourd pour mes forces! Enfin, je ne voulais pas caponner et je désirais surtout montrer à mon père que j'étais décidé à l'aider et d'une force presque herculéenne. J'en garde un souvenir très pénible, surtout qu'après il fallait aller à la bouse, c'est-à-dire avec un petit char, une petite caisse, aller chercher toutes les crottes de cheval le long des rues que nous mettions ensuite dans le tonneau avec du sulfate de fer, ce qui était extrêmement important pour éviter les mauvaises odeurs et la prolifération d'asticots et autres bestioles. Ensuite nous pouvions engraisser nos légumes à volonté. Il réussissait souvent fort bien et mon père avait des salades superbes, des pois mange-tout, des pois sucrés et il paraît que ces pois sucrés, au dire de certaines dames du quartier, étaient vraiment d'une qualité exceptionnelle. Je ne sais pas si mon père donnait ces petits pois ou les vendait à ces chères dames, mais en tout cas elles en réclamaient toujours. Bon, avoir des légumes c'était bien, travailler la terre, bêcher, planter, tout ça me plaisait. J'avais même le sentiment profond que planter semer et cultiver était l'apanage de la vertu et que ça vous donnait pour ainsi dire un certificat de bonnes moeurs, de bonne conduite, une valeur considérable.

Les légumes, c'était très bien, encore que je n'aie jamais apprécié à leur juste valeur les petits pois de mon père, mais ce qui me plaisait le plus à moi c'était les fleurs. Je décidai donc de faire un jardin dans la cour de la rue du Doubs 55. Il fallut d'abord aller chercher des pierres, des rocailles, comme on disait, pour faire la bordure, puis de la terre que nous allions chercher avec un camarade Girardin, Tito comme on l'appelait. Nous allions en douce et rapidement remplir des caisses de terre dans cette région des jardins de l'Ecole de commerce qui n'étaient plus cultivés à ce moment-là et c'est ainsi que je réussis à faire une assez jolie courtillette comme j'avais une admiration extraordinaire pour les haricots à fleurs rouges qui poussaient sur de hautes perches,

semait et ce qui se plantait. J'ai toujours été surpris quand j'ai vu des gens essayer de faire du jardin, de voir à quel point ils ignoraient tout de la façon de procéder en ce qui concerne par exemple ces deux opérations de planter et de semer. Mon père et ses frères avaient donc appris le jardinage avec leur père qui était un excellent jardinier et on ne pouvait guère concevoir, même si l'on habitait en ville, de n'avoir pas de jardin, jardin potager s'entend. Et il faut dire aussi que pendant les périodes de chômage et il y en eut quelques-unes déjà en 1921/1922, mon père n'a guère chômé mais enfin beaucoup d'autres ont chômé.
La Commune de La Chaux-de-Fonds louait des terrains de 100 m2 pour une somme très minime à tous ceux qui le désiraient. C'était une forme locale et ancienne si on veut, d'aider les chômeurs plutôt que de leur fournir ce qu'on appelle des secours de chômage. C'est ainsi que nous avons loué à la Commune un jardin d'une centaine de m2 au-dessus de l'Ecole de commerce, mais mon père avait commencé déjà avant, même à peine remis de sa terrible opération et nous avions défriché un espèce de petit terrain situé en contrebas de la rue Léopold-Robert en face des grands moulins, mais sur le côté nord. C'était un terrain particulier parce qu'il fallait le défricher au piochard, tellement il était rempli de cailloux, de gravier, c'était probablement une ancienne décharge. Pour autant mon père ne renonça pas, bien entendu, à créer un jardin. Plus la terre était rétive, moins elle paraissait destinée à produire quoi que ce soit, plus mon père voulait l'obliger à devenir productive. Trait bien Montagnon assurément, c'est ainsi que nos ancêtres se sont maintenus dans le pays et ont surmonté des conditions de vie particulièrement difficiles. Selon la tradition, on ne devait pas perdre les eaux grasses provenant du lavage de la vaisselle et c'est ainsi que dans une lessiveuse chargée sur mon petit char, je devais transporter ces eaux jusqu'au Grand Moulin. Là j'attendais mon père qui sortait de l'usine Vulcain non loin de là et nous arrosions ensemble les quelques pâles légumes qui voulaient bien essayer de pousser. Nous n'eûmes qu'une belle récolte, celle des oignons qui se plaisaient dans ces gravats, mais ils furent consommés sur place. Mon père a toujours pensé que c'était les cantonniers comme on disait, qui les avaient mangés. A part ça, le rapport était vraiment presque nul et sans rapport aucun bien entendu l'énorme effort qu'il fallait fournir. A ce moment-là je n'avais guère plus d'une dizaine d'années, je me souviens du poids du piochard et de la peine que j'avais à défricher cette

La main verte et l'amour de la nature.

Il y avait certainement dans notre famille une tradition plus ou moins paysanne, nous descendons en effet, non pas tant de paysans horlogers que d'horlogers paysans ou pour mieux dire d'horlogers qui avaient gardé le goût et le besoin peut-être aussi, d'avoir quelques cultures. Nos ancêtres, aussi loin qu'on les connaisse et qu'on connaisse un peu leur manière de vivre, habitaient à l'extérieur du village à un endroit où ils pouvaient avoir des jardins potagers où ils plantaient des pommes-de-terre, des choux, des choux-raves, enfin toutes sortes d'éléments de leur nourriture. C'était une manière de garantie puisque à tout moment des crises se produisaient où ils se trouvaient sans argent. Il n'y avait naturellement pas d'assurance chômage et la famille à ce moment-là était réduite à essayer d'obtenir quelques marchandises des épiciers à crédit. Cela allait un certain temps et puis c'était le refus et la famille se trouvait aux abois. Grâce au jardin, aux choux-raves, aux choux et aux pommes-de-terre, on pouvait encore éventuellement s'en tirer dans les périodes de marasme. Mon grand-père était un très bon jardinier, il savait admirablement faire ses jardins. Mon père avait hérité ses connaissances; depuis tout jeunes, les enfants devaient participer aux travaux de jardinage et ils héritaient les connaissances traditionnelles de ces horlogers paysans des montagnes. Le courtil était en effet un élément important de leur vie et ils y plantaient des choux surtout, le chou était un des éléments les plus importants de la nourriture hivernale, on faisait avec le chou, la choucroute, etc.., plus tard les pommes-de-terre et c'était ainsi que, les familles nombreuses et pauvres s'en tiraient. C'est la raison pour laquelle aussi loin que j'aie eu des rapports précis à ce sujet, nos gens habitaient dans ce qu'on appelait les environs. A côté de la ferme, ils avaient le courtil avec des cultures, c'est-à-dire des choux, des pommes-de-terre, des choux-raves, des carottes, etc.., surtout des légumes et autre nourriture qu'on pouvait conserver au cours de l'hiver. Les familles essayaient de se suffire avec le moins d'argent possible. Ainsi les enfants participaient aux travaux des parents, apprenaient à manier la pioche et la pelle, la bêche, à planter et à semer. Ils ne semaient pas les choux et ne plantaient pas les salades, ils savaient bien ce qui se

serait manifestement impossible. Mais les remparts de neige sur les côtés des rues étaient souvent si hauts qu'on ne se voyait plus d'un côté à l'autre. Quant aux passages devant les maisons, c'était aux gens à les faire à la pelle. Parfois, à travers le rempart, on faisait une porte pour passer sur la route. C'était un temps assez extraordinaire!

des représentations en faveur de bonnes oeuvres. Je ne sais plus trop lesquelles, la Croix Rouge ou une autre, avec pas mal de succès. Je me souviens que j'y ai même joué du violon avec mon ami André Cattin, le fils de l'épicier, mais ce que nous avons fait vraiment là-dedans, je n'en sais rien, Ça ne devait pas être d'un niveau bien élevé. Enfin nous y trouvions beaucoup de plaisir et les voisins venaient volontiers , ils devaient payer une entrée. L'argent donc était destiné à une bonne oeuvre, mais certains des camarades plus réalistes avaient décidé qu'une part nous revenait quand même. C'est ainsi que nous sommes allés manger une fois ou deux, peut-être, des glaces dans une pâtisserie. C'était peut-être la première fois que je mangeais des glaces aussi copieuses et de haute qualité, puisque c'était dans un tea-room ou dans une pâtisserie que nous les mangions. Elles me sont restées sur l'estomac parce que pour moi nous devions donner la totalité de notre gain à l'oeuvre puisque nous avions dit aux gens que nous le faisions. Cela c'est un exemple de malhonnêteté à laquelle j'ai été entraîné et qu'aujourd'hui encore je regrette. En hiver, les rues étaient débarassées au moyen triangles, comme on disait, c'est-à-dire des chasse-neige en équerre, tirés par deux ou quatre chevaux, selon l'épaisseur de la neige, Ça n'allait jamais jusqu'au fond, si bien qu'il restait toujours une sorte de matelas de neige pilée sur les routes, mais il n'y passait guère que les traîneaux, quelques traîneaux des laitiers peut-être, les gros traîneaux à larges lugeons de certains traîneaux d'hiver destinés à transporter des marchandises ou de la neige, les traîneaux des ramasseurs d'ordure qui s'ouvraient sur les côtés, avec des compartiments où ils vidaient les seaux. Quant aux trottoirs, ils n'étaient pas débarrassés. C'était simplement le passage des gens qui formait les chemins en pilant la neige. Si bien qu'il y en avait une assez grande épaisseur et on n'y mettait au moins au départ de sable, si bien que nous pouvions circuler avec nos vieux patins Halifax dans toute la ville et jusqu'à la rue Léopold-Robert. Principalement à l'époque de Noël, nous allions contempler toutes les merveilles des jouets situés dans les vitrines du Panier fleuri ou d'autres marchands Il y avait toujours des trains qui marchaient avec des tunnels, des passages à niveau, des cars, enfin de quoi donner des désirs délirants à tous les gosses. Nous étions tout de même extrêmement heureux de ces vagabondages en ville. Ce qui aujourd'hui

qu'elles aient réussi à lancer ces bobines et-à les recevoir c'était tout de même étonnant! Il y avait aussi d'autres jeux bien entendu, les billes, on disait les "meutzes" ou bien les "marbres" et on jouait dans la cour. On y jouait là surtout parce qu'on pouvait faire ce qu'on appelait un "pot" et on jouait aux forteresses. On faisait un rectangle ou un carré avec des villes aux angles et puis il fallait prendre ces villes, etc... Il y avait ceux qui trichaient, "pougnaient," il y avait tout un vocabulaire, "sandèss" défense de faire des ès", c'est-à-dire de reporter sa bille sur le côté. Enfin je ne veux pas trop m'y attarder, je n'aimais pas tellement y jouer parce que j'étais plutôt malhabile et parce que les jeux finalement, à moins d'une dépense physique et de véritables ébats ne m'intéressaient guère. Il y avait bien entendu des gens qui avaient des sacs plein de billes et il y avait diverses sortes de billes; les "cassines" qui servaient à assommer pour ainsi dire l'adversaire, à vider le "pot" d'un bon coup habile, bien tombant, dans le genre de ce qui se passe à la pétanque. Il y avait les "grailles", c'est-à-dire des billes de verre avec des couleurs à l'intérieur, un peu comme dans certains bonbons aux fruis et enfin, ce qui était le plus coté, les "cornalines", des billes de je ne sais trop quelle matière, mais qui étaient fort jolies, de couleur caramel avec toute sorte de jeux divers, plus de blanc, plus de jaune, plus de brun, certaines étaient vraiment foncées, d'autre pas. Ceux qui avaient beaucoup de "cornalines" étaient les rois. Certains camarades très habiles : avaient un gros sac de billes. Si d'aucuns étaient très adroits, d'autres, fort habiles à tricher On les connaissait et on ne jouait pas volontiers avec eux. Quant à moi, je n'ai jamais eu la moindre envie de posséder énormément de billes. Cela me paraissait un jeu un peu inepte. Parfois aussi, nous faisions des cabanes c'est ce que rappelle Maurice - dans l'angle de la cour, nous fabriquions une charpente avec des crosses que nous empruntions aux parents et puis nous couvrions de ce que nous trouvions, de vieilles toiles, vieux draps, et malheur! j'avais même emprunté, sans, bien entendu, demander la permission à mon père, des sacs et nous les avions cloués. J'avais pour ça emprunté le marteau les tenailles et des clous. Un véritable désastre! mon père en avait pris une énorme colère. Enfin, il ne m'a pas obligé tout de même à démonter et nous avons pu faire

c'est-à-dire qu'il fallait toujours pédaler que ce soit au plat, à la montée, à la descente. Nous faisions des concours de vitesse, les camarades nous prêtaient volontiers les vélos et nous faisions des concours jusqu'à la "maison Jaune" qui terminait la rue du côté de l'est. Les autres jeux c'était CAROUM, je n'ai jamais su ce que cela pouvait bien signifier "carum". C'était une bûche ou une boîte qu'on mettait quelque part, on avait "éprongé" avant, en faisant zig-zag-zoug ou bien en mettant les pieds les uns devant les autres et celui qui avait le pied sous celui de son adversaire était désigné comme "le chien." Il devait alors garder la bûche pendant que les autres se cachaient et naturellement dès que le chien était occupé, un des camarades sortait de son trou et allait donner un grand coup de pied à la bûche qui giclait aussi loin que possible. Le chien devait aller la rechercher, la remettre en place et le jeu continuait ainsi. Mais le plus agréable était sans doute le jeu de balle-camp. Nous formions deux camps. Je n'ai jamais su ni compris ce que signifiait ce balle-camp, je croyais que ça avait un rapport avec les Balkans. Maintenant je pense que c'était la balle au camp. On avait des raquettes, quelquefois des bâtons avec lesquels on envoyait aussi loin que possible des balles de tennis récoltées près des tennis de Montbrillant. Dès que la balle était en possession du camp opposé, il essayait d'atteindre un des coureurs qui devait faire le tour du rectangle où s'installait le jeu. Si l'un recevait la balle, le camp changeait et on recommençait en criant, en courant, en s'échauffant. C'était absolument merveilleux et je ne me rappelle pas qu'on ait dû interrompre le jeu pour laisser passer le moindre véhicule. Parfois la partie se passait dans la cour entre les maisons. Parmi les jeux aujourd'hui disparus, citons la toupie et le fouet encore très en faveur, jeu auquel j'ai beaucoup joué parce qu'il permettait de jouer seul, citons également le diabolo, les filles avaient deux bâtonnets reliés par une ficelle sur laquelle elles faisaient rouler très habilement une sorte de bobine avec une gorge au milieu et elles la faisaient tourner toujours plus vite pour la lancer brusquement en l'air, elle paraissait s'élever jusqu'à la hauteur des maisons, ce qui n'est probablement pas le cas, mais moi je la vois presque dans le ciel et la fille attendait sa bobine et la recevait sur la ficelle, recommençait de la faire tourner et de la lancer. J'admirais beaucoup l'habileté de ces filles qui, pfeu! ne savaient pas faire grand chose apparemment. On avait toujours ce préjugé à l'égard des filles, surtout à cet âge. Mais alors,

rapport avec les gosses de la rue du Progrès, du côté de l'est, c'est-à-dire l'ancienne rue de la Grognerie, là régnaient les Surdez et une bande de ce que nous appelions des mistons. Nous avions parfois la guerre avec eux, mais c'était fort rare, un échange de pierres, de coups de bâton éventuels, mais surtout d'injures. La marque suprême de mépris consistait à ouvrir sa braguette et à sortir son zizi. Je détestais ses affrontements et ne m'y joignais pour ainsi dire jamais. Enfin, c'était assez curieux de voir ces bagarres de quartier qui dans certaines régions de la ville sévissaient avec beaucoup de virulence, par exemple dans la région de la Place Dubois, de la rue de la Ronde ou par là, il y avait des bandes de gosses qui se livraient vraiment des batailles. Moi je détestais ça, ma mère m'avait toujours dit qu'il fallait m'abstenir de ce genre d'exercice. Elle disait toujours "jeux de mains, jeux de vilains, ne te bats pas, ne te bats jamais, ne te bats que si vraiment tu ne peux pas faire autrement, pour te défendre, mais pas de jeux de bagarre, ça c'est honteux". Quant à notre rue, elle nous appartenait à peu près totalement. Je me rappelle à peine y avoir vu passer une voiture. Je crois même qu'il n'y en avait point d'autre que celle de Frédy Jeanrenaud. Lorsqu'un avion passait, surtout à la fin de la guerre, où d'ailleurs, je m'en souviens maintenant, nous étions protégés par des espèces de poupées de laine que chacun fabriquait et on mettait ce couple de petites poupées à la ceinture et cela devait nous protéger des malheurs éventuels de la guerre. Lorsqu'un avion passait, on ne savait pas très bien de quel avion il s'agissait, si c'était un suisse, éventuellement un français, ou un allemand, mais l'avion volait relativement lentement, ces premiers avions ne dépassaient guère les 200 km/h. alors les gosses couraient à toute allure, pour essayer de suivre l'avion, en poussant des cris aigus qui se transmettaient de place en place et allaient semble-t-il jusqu'au bout de la ville, jusqu'au bout de ces longues, longues, longues rues de La Chaux-de-Fonds. Pour le reste, nous pouvions y jouer tant que nous voulions. Nous avions déjà, ou plutôt, plusieurs camarades avaient déjà des vélos, on ne parlait pas de bicyclettes, c'était des vélos, de gros vélos lourds avec bien entendu toujours ou presque toujours le frein Torpedo, c'est-à-dire que le freinage s'opérait en pédalant en arrière, et bloquait le pignon arrière qui d'ailleurs chauffait, il y avait même des vélos à "roue fixe" comme on disait,

dont je ne sais pas non plus très bien ce qu'elle est devenue. Je crois qu'elle avait "marié" un représentant en chocolat de la maison Suchard. A l'école, elle ne faisait pas des étincelles, mais c'était une gentille fille, un peu ronde, qui avait me semble-t-il d'assez beaux yeux. Enfin à l'extrémité du massif, de l'autre côté, il y avait d'abord les Berthoud dit Galon, officier d'état-civil, avec un long diable de fils, assez inoffensif. Enfin, les Fehr, les Fehr eux étaient des fabricants de cadrans. Mme Fehr était une Etienne du Locle, une Etienne du bazar, ça signifiait quelque chose! J'y suis allé je ne sais trop pourquoi et j'ai vu Madame, en combinaison j'imagine, ou enfin avec un simple corsage et ça m'avait fait une assez grande impression. Comment était-ce possible? les grandes dames se promenaient donc ainsi, dans le logement bien entendu, mais ça me paraissait bizarre. Ensuite était la rue qui descendait sur le collège industriel et plus loin il y avait des anabaptistes, les Elias dont les filles étaient très gentilles, très sérieuses aussi. On le voit, une population assez mêlée. Il suffirait pour s'en rendre compte de regarder les noms de tous ces gens qui venaient un peu de tous les horizons, qui appartenaient à des classes sociales très différentes. Mais en somme nous formions une sorte de communauté dans le quartier de la rue du Doubs sans trop de contact avec les rues soit d'en-dessous, soit d'en-dessus. A la rue d'en-dessus, il y avait les John Favre, un grand garçon un peu idiot, duquel je me moquais et qui m'administra en moins de rien une correction dont je me souviens encore. Au bout du massif du côté de l'est, donc les Cattin, le petit magasin, des braves gens, où on trouvait à peu près tout ce que l'on voulait et de l'autre côté de la rue des Endroits qui descendait là, une très belle villa entièrement close, c'était celle des Jeanrenaud Nous apercevions parfois le fils de la maison, personnage presque légendaire, intouchable, qui était plus âgé que nous d'ailleurs, il devait avoir déjà vingt et quelques années, et qui avait, chose extraordinaire à l'époque, une voiture et une voiture avec démarrage électrique! C'était le seul certainement de tout le quartier qui ait pu se payer ce luxe là. Ces Jeanrenaud devaient être fort riches et nous ignoraient totalement. Donc sans même que je ne m'en sois aperçu, il y avait là des barrières et des barrières très nettes, Jamais nous n'avons joué avec ceux de la rue d'en-dessous, sauf les Fehr et peut-être le long Berthoud, mais les enfants vraiment de bonnes familles dans l'ensemble ne nous approchaient même pas. Nous n'avions pas non plus de

Ensuite, il y avait là au-dessus les Muller avec un long diable, Léon, qui était toujours à l'écart, un solitaire un peu étrange, l'homme échalas, un futur moine ou un futur pasteur, enfin difficile à définir. Au bas de la maison, dans le sous-sol, les Allioli, c'était un nom à coucher dehors, Allioli ça voulait dire aller au lit, etc.., on s'en amusait passablement. Le père avait un grand chapeau, il me semble qu'il portait aussi une lavallière, qu'il avait la trogne très fleurie, la mère était une assez pauvre diable. Il y avait un grand frère qui avait fait une fugue et était retourné en Italie et le dernier qui était un peu innocent était très ami de nos filles, très gentil d'ailleurs, assez distingué même, dirais-je. Je le rencontre aujourd'hui encore toujours bien nippé, bien droit et un assez joli chapeau sur la tête. Ensuite, il y avait la Mère Lina qui habitait elle aussi dans un sous-sol de la maison suivante et qu'on voyait continuellement errer le long de la rue ramassant des papiers, des caisses, enfin toutes sortes de détritus et on se demandait toujours ce qu'elle en faisait. En réalité, elle les avait entassés dans son logement jusqu'au plafond. Il ne restait plus qu'un tout petit couloir. Un beau jour, la police sanitaire a dû venir vider tout cela, quant à la pauvre Mère Lina comme on l'appelait, on n'a jamais su ce qu'elle était devenue. Plus loin les Vuilleumier assez huppés, très fermés, qui nous donnaient un peu l'impression de la fausseté. A la rue du Temple-Allemand, il y avait les Ingold en face de l'église indépendante, des gens sans doute aisés mais dont je ne sais absolument rien. Ensuite à l'étage habitait Georges Guinand, bijoutier, dont la femme avait été la régleuse de mon père et qu'il aimait bien, ce qui explique que j'y étais reçu et que j'ai pu voir travailler M. Guinand, bijoutier, à son curieux établi à encoches avec du cuir, etc.., j'aimais beaucoup y aller, j'aimais beaucoup le voir travailler. Les enfants, je ne les ai là en tout cas jamais vus. Il n'y avait pas de rapport entre ces deux rues. Il en était de même pour les Roether qui avaient une très belle maison et que je ne connaissais absolument pas. Seule exception, la plus petite maison presque cubique du centre, où habitaient les Uebersax et Mme Uebersax comme je l'ai je crois déjà dit s'était éprise de nos filles et nous y passions souvent le dimanche. Elle nous gâtait. M. Uebersax était extrêmement gentil avec les enfants et nous allions tenir compagnie à Lolotte, la fille adoptive des Uebersax

Le voisinage de la rue du Doubs

Il y avait évidemment quelques personnages relativement pittoresques mais ce qui frappait peut-être c'était le mélange des classes. Il faut dire que le quartier lui-même était un mélange. Les maisons de la rue du Temple-Allemand, la rue qui était donc au-dessous de la rue du Doubs où nous habitions, étaient des villas pour ainsi dire, en tout cas des maisons de gens aisés, séparées, avec jardin, cour, etc.., A la suite de notre bloc du côté de l'est, il y avait de nouveau une villa, en-dessus c'était de grandes maisons et encore des villas dont certaines avec leur jardin. Ainsi se trouvaient mêlés d'anciens propriétaires, des bourgeois qui avaient hérité de ces belles maisons construites généralement dans la seconde moitié du XIXème siècle et puis ces massifs déjà beaucoup plus populaires, des locatifs, il faut bien le dire, c'était la rue du Doubs où nous habitions, assez curieux mélange, sans parler du fait que dans beaucoup de ces maisons on trouvait des ateliers. C'était un usage à La Chaux-de-Fonds, le patron habitait dans la maison où il avait son atelier. Il faut dire que c'était des ateliers qui, en général, ne polluaient pas et n'occasionnaient pas de troubles. Tout se passait presque sans machines et sans bruit, c'est le problème de l'horlogerie et c'est la raison pour laquelle il n'y avait pas eu de concentration de l'industrie dans une partie de la ville seulement. Elle a eu lieu certes mais pas aussi complètement que l'exigerait sans doute une industrie beaucoup plus bruyante, plus polluante. Ici tout est mélangé, certaines de ces maisons étaient fort jolies d'ailleurs et les jardins souvent enclos non seulement de barrières mais encore de tôles

Il y avait chez certains de ces bourgeois, même des moindres, une volonté d'être chez soi et d'éloigner les regards indiscrets. Mais dans la maison chez nous, j'ai déjà dit qui y habitait c'était aussi un mélange. Nous n'y étions certainement pas très bien vus parce que nous étions de gauche, nous étions socialistes, nous recevions la Sentinelle. Evidemment ce n'était pas aux yeux de ces bourgeois une recommandation. Dans le massif d'à côté séparé par la courette dont j'ai parlé figuraient les Croisier avec une fille Mme Vernier qui avait une petite fille, c'était la petite rouquine qui appelait toujours "Molis, Molis" et qui voulait à tout prix qu'il vienne jouer avec elle. Il m'a raconté que leur idylle s'est terminée le jour où elle lui a flanqué un énorme coup de pelle sur la tête, il saignait, enfin c'était assez impressionnant.

louangieuse de ce texte Philippe Godet "page infiniment précieuse car elle fixe à jamais les caractères distinctifs d'une population dont on eût vainement cherché la pareille au monde". A ce propos le Banneret lui-même s'exprime ainsi:"La partie supérieure(de la Principauté) présente un aspect digne de la curiosité du philosophe et de la sensibilité d'un ami des hommes. Aussi n'a-t-il pas échappé à un citoyen de Genève qui a publié quelques écrits dignes d'un rhéteur romain." Jean-Jacques, bien entendu. Après avoir mentionné les progrès de l'industrie eans nos Montagnes, Osterwald souligne l'amélioration des conditions de vie de la population. Les jeunes n'hésitent pas à se marier et ne quittent plus le pays. Voici son texte: "Les vues d'avancement ou de fortune, dit un écrivain célèbre (je n'ai jamais su de qui il s'agissait, on pense à Montesquieu, en tout cas à un des "Philosophes" du 18ème siècle)les agréments de la société, la beauté du climat, la politesse des moeurs, les lois contre l'émigration, ne sont que de faibles liens pour attacher à sa patrie une âme forte et qui sent toute la dignité de son être. Mais ce qui l'y attache véritablement, c'est la possession paisible de tous lesdroits naturels et civils, c'est la certitude de vivre sous la protection des lois, de ne connaître, de ne craindre qu'elles, c'est la conviction intime que le faible n'a pas à redouter l'oppression du puissant qu'il est des tribunaux pour le défendre ou le venger. Voilà lès grands liens de toute société humaine, voilà les vrais biens dont la privation change en déserts et en ruines les plus belles contrées, mais dont la jouissance heureuse et sûre couvre d'habitants les montagnes et les rochers." L'homme est ainsi fait qu'il se laisse facilement affrioler par les louanges, à plus forte raison l'enfant. Ces textes tout de même surprenants et vrais dans leurs grandes lignes n'étaient pas tombés dans l'oreille d'un sourd. Ils me conféraient ainsi qu'à ma famille et à toute une population, des lettres de noblesse d'une valeur absolue: celles d'une vraie démocratie. J'étais alors bien loin d'imaginer à quel point elle serait outragée et bafouée au cours de ce malheureux 20ème siècle où la guerre, la violenc la tyrannie ont causé des millions de morts et plus encore de malheureux. Si j'écris ces lignes, c'est pour expliquer la foi qui nous a animés mælgré tout dans le déferlement de la barbarie. C'est une adresse à nos descendants qui sans doute auront encore à lutter pour qu'une vie digne de ce nom soit possible dans le monde. Cette marche vers plus de justice exigera de lourds sacrifices auxquels notre civilisation repue n'est guère préparée.

juin 1990

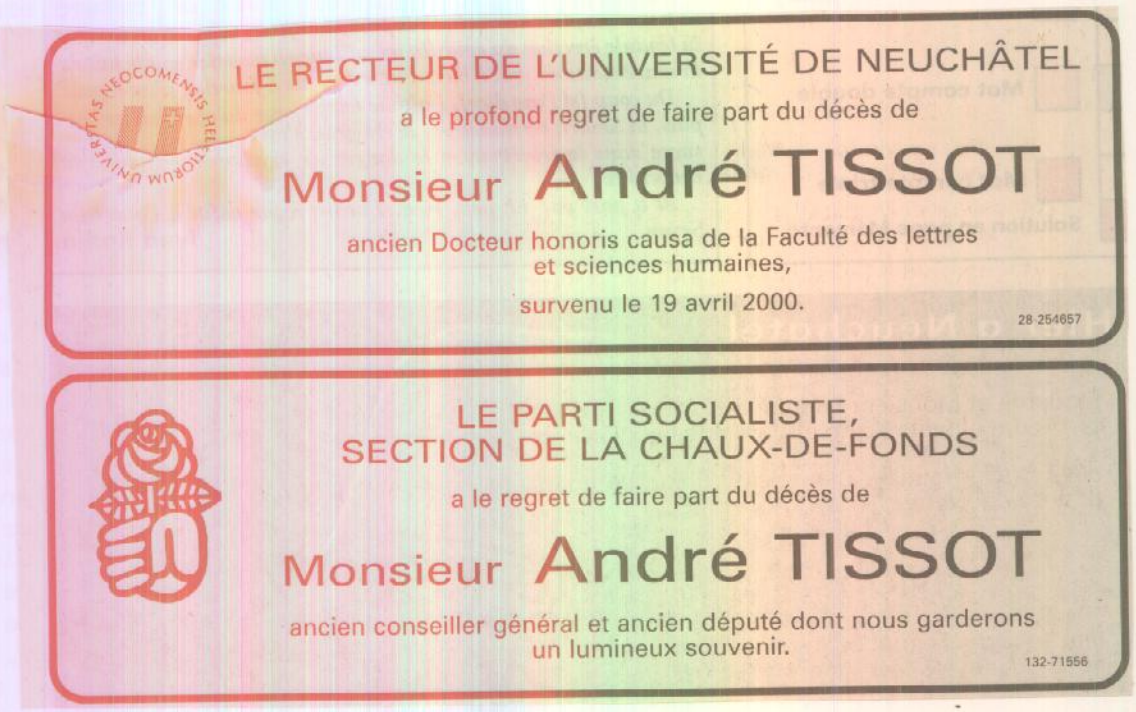
offrait un goûter aux petits camarades de son fils ! Ce fut pour moi l'occasion de prendre conscience de l'étrangeté des goûts et coutumes humaines ! Pouvait-on trouver le moindre plaisir à manger une crème aigre et sucrée à la fois? pourquoi tendre un pareil piège à un petit garçon innocent qui se serait trouvé si bien de croquer un quignon de pain bien croustillant avec un "bout" de fromage de son Jura ? fût-ce avec une bonne tasse de thé bien sucré ! J'avais à tout moment envie de vomir, mais le gâteau russe n'en était pas l'unique cause. Bien pire était la "gorge" de la Princesse, femme fort mûre, mais au large décolleté ouvrant sur l'entre deux seins, ridé comme une peau de pachiderme d'un rose brun atrocement indécent ! Je n'ai que très rarement éprouvé malaise aussi cruel, pourtant la mère de mon camarade ample de formes, tant pour le visage que pour le corps, ne manquait ni de gentillesse ni du désir de faire plaisir au petit roturier de la Tchaux. Ce qu'elle a pu me dire, je l'ai totalement oublié, seul me reste le souvenir nauséeux de la crème et du décolleté. Faut-il ajouter que la dame était passablement flétrie, sans voile ni diadème et ressemblant bien moins à Blanche Neige qu'à une concierge en cheveux. C'était donc cela, une princesse? et le moyen de distinguer sans ses atours une grande dame d'une maritorne? La question est restée pour moi sans réponse, Mme Galitzine fut la seule et unique princesse de ma vie. Il ne m'a jamais été donné de fréquenter une société aristocratique ailleurs qu'à l'écran ou sur la scène. Encore s'agissait-il d'acteurs seulement.

Si on me demande pourquoi je me suis arrêté si longuement sur cette rencontre, je répondrai: parce que c'est une des seules aventures historiques de ma vie, un des seuls aspects vécus de la terrible révolution bolchévique. Peut-être peut-on aussi y voir un témoignage de la candeur d'un petit garçon face à l'histoire , de son ignorance de tout ce qui dépassait la cuvette de sa petite patrie. Il y a peut-être plus de notions innées qu'on ne croit, celle de l'égalité naturelle me paraît du nombre, à moins qu'à notre insu, elle nous ait été inoculée par Jean-Jacques Rousseau? Mais n'en avait-il pas trouvé le modèle chez les Montagnons? Serions-nous une des tribus perdues d'Israël ? Un peuple de bergers restés hors de l'histoire? sans châteaux, sans seigneurs, sans aristocrates autochtones, la tribu des Egaux? sans guerriers, sans généraux vainqueurs, sans héros, sans princes ! De telles idées sont évidemment creuses, elles n'en existent pas moins à l'état diffus dans les consciences des gens d'ici. Peut-être si on les transporte sur le terrain politique peut-on y voir une des sources du socialisme de nos Montagnes. Nous n'avons connu ni les mensonges forcés de la servitude, ni les persécutions, ni les guerres, ni les dévastations, d'où la tentation de croire que nous représentons un modèle de société, une démocratie naturelle et que nous devons notre bonheur à nos vertus.

En ce qui me concerne cette vision idéalisée de nos Montagnes, dont je ne me suis jamais entièrement départi doit beaucoup à la découverte parmi les livres de tante Amélie de la "Description des montagnes et des vallées qui font partie de la principauté de Neuchâtel et Valangin" du Banneret Osterwald de 1766. Je l'ai lu et relu avant de de prendre connaissance des pages éblouissantes de J.J; Rousseau sur les Montagnons dans la lettre à d'Alembert. J'étais alors au Gymnase. La préface de Chapuis contient une appréciation fort

Dans notre famille, les enfants jouissaient d'une grande liberté; pou
vu que nous soyons rentrés à la tombée de la nuit ou même un peu apr
tout était en ordre. Peut-être notre groupe d'Amis de la Nature s'éta
il attardé à patauger dans le bied de la combe Girard où tant de merv
les nous paraissaient impossibles à ignorer: les patineurs, les fleur
d'eau, les lentilles, les algues, le mystère de tout ce qui bouge dan
le courant, qui chatouille les pieds, rafraîchit délicieusement, mai
fait néanmoins un peu peur. Ajoutant ainsi le piment d'un léger risqu
au plaisir de marcher dans l'eau sur un fond de pierres bien assemblé
une sorte de chemin de fraîcheur construit pour la seule joie de nos
jeunes pieds encore roses.Peut-être n'avions -nous pas mesuré exacte-
ment le temps du retour? En tout cas, le président ne s'en était pas
soucié un instant ! Aucune sottise ne pesait sur nos consciences, nous
ne courions aucun danger, pourquoi donc nous inquiéter et surtout pou
quoi d'autres que nous auraient_ils à le faire? J'ignorais qu'en ce
jour mémorable le groupe des Amis de la Nature comprenait un prince !
J'appris alors que la valeur d'un individu peut considérablement vari
comme celle des pierres et bijoux, des trésors et des chefs d'oeuvre !
En tant que Montagnon républicain, je pensais que les hommes étaient
égaux. J'ignorais tout des cours, des monarques et des princes ! Ce
n'était certes pas le cas de la pauvre demoiselle Robert, l'une des no
breuses institutrices et gouvernantes neuchâteloises qui avaient ser-
vi chez les grands de Russie. Lors de la révolution de 1917, elle ava:
réussi à fuir avec l'enfant qui lui était confié, un trésor à ses yeu
Comment le laisser courir avec les galopins de la Chaux-de_Fonds, com-
ment ne pas être de retour en fin d'après-midi? Et s'il venait à dis-
paraître? le don de sa vie même ne suffirait pas à la disculper. Quant
à nous, nous rentrions triomphalement avec un retard bien naturel en
regard du plaisir obtenu, pas de quoi faire une affaire d'Etat !
Notre retour calma ces vaines inquiétudes et tout rentra dans un or-
dre naturel qui n'aurait jamais dû être troublé pour si peu. Rien de
plus normal que les classes assemblées autrement chaque année, selon
d'autres critères, seuls connus de la toute puissante et mystérieuse
administration des Ecoles. Bien fragiles étaient les liens qui unis-
saient les écoliers d'une même classe qui se connaissaient à peine et
ignoraient tout des familles auxquelles leurs camarades appartenaient.
Je ne m'étais même pas souvenu que si nous étions garçons et filles
dans les premières années confiées aux maîtresses, l'arrivée chez les
maîtres impliquait un nouveau tri. Nous étions des classes de garçons
et de garçons seulement. Je ne crois pas avoir souffert de cette sépa-
ration, nous en étions plutôt fiers d'autant plus qu'à cet âge les
garçons ont tendance à tenir les filles à distance et en assez piè-
tre estime ! Donc notre troupe recrutée dans la classe uniquement ne
comportait aucune Amie de la Nature ! Même lorsque j'appris que les
Galitzine étaient une famille princière dont le nom revient à maintes
reprises dans l'histoire et la littérature russes, je ne me souciai de
savoir ce qu'était devenu le prince au sortir de l'année qui nous avai
bien fortuitement placés sur les mêmes bancs. Plus tard, beaucoup plus
tard, j'appris que notre prince était devenu contrôleur des wagons-
lits quelque part en France et que sa vie n'avait rien révélé de
grand ou de princier. Pourtant j'avais été invité chez Mademoiselle
Robert un peu après l'"événement de la combe Girard". Madame Mère

A ce moment-là, j'avais déjà le virus helvétique des sociétés et j'avais créé une société des Amis de la nature. Nous payions nos cotisations de 20 centimes par semaine et nous faisions de temps en temps ou des jeux ou une excursion. Nous allions jouer par exemple à football avec notre autre ami commun, Louis Rosat, dans le pré à l'est de la maison des Eplatures-Grise 5 qui deviendra le Musée paysan. Nous étions les hôtes de la grand-maman Moser-Rosat qui était la grand-mère de Louis, inutile de dire que nous étions fort bien traités, mais que je n'avais même pas remarqué que cette ferme avait un intérêt quelconque. Voulant faire mieux, je décidai que nous allions faire une excursion à La Combe-Girard au Locle et là nous rentrâmes trop tard et toute La Chaux-de-Fonds était en émoi parce qu'on cherchait partout le prince Galitzine, c'était notre camarade. Les téléphones avaient déjà tinté de tous les côtés !



LE RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

a le profond regret de faire part du décès de

Monsieur André TISSOT

ancien Docteur honoris causa de la Faculté des lettres et sciences humaines,

survenu le 19 avril 2000.

28-254657

LE PARTI SOCIALISTE,
SECTION DE LA CHAUX-DE-FONDS

a le regret de faire part du décès de

Monsieur André TISSOT

ancien conseiller général et ancien député dont nous garderons un lumineux souvenir.

132-71556

c'est-à-dire qu'il avait 18 ans probablement et quelques mois. Un élève brillant qui avait été embauché à l'école primaire pour être secrétaire et qui était aussi disponible pour des remplacements. C'était Georges Dubois et avec lui, je me souviens, tout était changé, c'était l'école heureuse avec toutes sortes de préoccupations fort modernes. On faisant des quantités de tests, de mémoire et tout, dont je n'ai jamais d'ailleurs connu le moindre résultat, Mais le travail se faisait joyeusement et puis, surtout, nous allions jouer à la chasse au renard dans la forêt en hiver. Je suis allé quelques fois chez Georges Dubois, j'ai toujours été reçu chez lui avec la plus grande gentillesse. Il a fait plus tard de brillantes études, une licence en biologie, et il est devenu professeur au gymnase de Neuchâtel. C'était un homme distingué vraiment charmant. Ensuite, ce fut le cher Fernand Landry, un bon instituteur du cru, d'une équanimité parfaite, avec lequel également le travail paraissait presque une fête, un plaisir, et je me souviens des lectures du samedi matin. Tous les samedis quand la semaine s'était bien passée et elle se passait toujours bien, nous avions droit à une lecture, c'était Le secret de la porte de fer ou encore L'ile mystérieuse de Jules Verne. Cette classe se tenait au collège de l'Abeille, aujourd'hui disparu, comme les années précédentes au collège primaire dans un bâtiment également disparu. C'est dire que le temps a passé. Ce n'est guère qu'à partir de ce moment, c'est-à-dire vers 10/11 ans, que je me souviens de quelques camarades. Nous avions, chose nouvelle, sans doute remarquable, droit aux douches. On nous y conduisait régulièrement et c'est là que je vis pour la première fois mes camarades nus. Il y en avait un en particulier qui avait une particularité étonnante, il portait une carte du ciel sur le ventre et pouvait montrer le soleil, c'était le nombril, et on voyait les étoiles avec leur trajectoire inscrites en cercle autour de ce centre! C'était un très gentil camarade qui s'appelait Schupbach. Il habitait dans le gratte-ciel près de la gare et son père faisait de la peinture, c'est-à-dire des amas de colombes de toutes sortes, ce devait être un colombophile. Dans ce groupe d'élèves figurait aussi un autre personnage plus grand que nous au front très élevé, à la figure un peu poupine, très réservé et dont on nous avait pas dit grand chose sinon peut-être qu'il s'appelait Galitzine, qu'il venait de Russie. En effet, il avait quitté la Russie en 1917 et nous jouions avec lui tout à fait comme avec n'importe lequel de nos camarades.

Le dessin était un véritable calvaire pour moi. Enfin en plus de ça, je n'avais guère de contact avec mes camarades. Là encore, je me sentais isolé, perdu pour ainsi dire, mais je n'en avais guère conscience. Ce qu'en revanche, je savais bien, c'est que j'étais follement amoureux de la charmante Marguerite et je me revois encore dans les corridors appuyant ma tête contre son ventre avec une espèce de rage folle qui était aussi bien une rage amoureuse et un camarade se moquant de moi et disant "Eh ! Eh ! on voit ce qui se passe là", moi je n'avais évidemment aucune espèce d'idée de ce que je faisais et croyais vraiment cela fort innocent. Je me souviens aussi que nous avions eu une immense bringue, comme on dit, parce que j'avais rapporté à la maîtresse ce que disaient les dames du coin, en particulier la mère d'une de mes camarades, qui déclarait qu'on devrait donner moins de devoirs aux enfants et les faire un peu plus travailler en classe. Je crois que, dans mon innocence, c'était moi qui avais dit cela à la maîtresse et cela avait donné une querelle de toute beauté. Enfin moi-même j'en souffris beaucoup, croyant avoir dit ou rapporté ce que j'avais entendu et rien de plus. Mais il m'a semblé être l'objet de brimades et je vois encore piquant des "coraillons", comme on disait, des rages effroyables et me roulant par terre dans la salle de classe. J'eus d'ailleurs des rapports assez semblables avec les garçons et les filles du quartier. Dans plusieurs cas, je livrais des batailles assez héroïques, souvent contre des garçons beaucoup plus grands que moi et qui, à chaque assaut, me rendaient mes coups au quadruple et au quintuple. Cela ne m'empêchait pas de poursuivre la bataille comme un coq devenu en somme presque enragé. Enfin après cette année de Mlle Berger, j'arrivai chez un maître. Ce maître, un long gaillard à cheveux blonds aux yeux bleus, quelque chose d'assez glaçant, s'appelait Voumard. Il rentrait dans la salle de classe, une cigarette au bec qu'il allait éteindre dans un pot de fleurs. Il jouait assez bien du violon et nous faisait chanter "Laboureur voici le soir". En plus de cela, il avait une habitude singulière qui était de rouler les oreilles des élèves jusqu'au sang et il m'est toujours apparu comme un tortionnaire. Je le détestais. Enfin au milieu de l'année il s'en alla, nommé quelque part à Zurich à Pro Juventute. En effet, personne mieux que lui n'était apte à protéger la jeunesse et nous eûmes alors un jeune maître qui sortait à peine de l'Ecole normale d'alors,

crois que la population était à ce moment-là assez désespérée, mais encore une fois je ne me rendais pas bien compte de ce qui se passait, pas plus que je n'ai compris vraiment bien ce qu'était la grève générale, dont j'ai quelques souvenirs

Enfin, mon père était rétabli et bientôt il voulut faire du jardin et là je fis mes premières expériences de jardinier

1918 coïncide aussi avec mon entrée dans les écoles primaires de La Chaux-de-Fonds. Après six mois merveilleux d'école au Locle chez Mlle Seigne, je tombais chez une vieille institutrice qui devait avoir à mes yeux à peu près 80 ans et qui ressemblait à la fée Carabosse, toutefois sans doute une excellente femme et qui nous faisait faire la prière le matin au début de la journée, qui parfois ne venait pas en classe pour des raisons que nous ignorions. Nous savions toutefois où elle habitait et en bande nous allions la chercher chez elle. C'était vraiment quelque chose de tout à fait sinistre. L'année suivante, ce fut Mlle Perrier réputée pour être d'une sévérité assez exceptionnelle. Elle était dure, grande, hommasse, décidée, autoritaire. Heureusement, je fus très rapidement parmi les meilleurs élèves et je n'eus vraiment pas à souffrir de cette institutrice qui certainement m'a beaucoup appris. Ma soeur Paulette, qui fut plus tard également son élève, me racontait qu'elle était horrifiée de la manière dont elle traitait ces pauvres gosses de l'orphelinat. Ce que ma soeur m'en a dit me les rappelle, je les vois avec leur culotte de mi-laine descendant jusqu'au milieu du mollet, des culottes de paysan et on disait, qu'ils sentaient même la ferme et c'était vraiment de pauvres diables, mais il me semble que j'étais très peu sensible à ces différences de niveau social. Je me croyais un pauvre parmi les pauvres toutefois gardant cette fierté de la famille et de mon père, mais je me situais extrêmement mal dans ce nouveau milieu. L'année suivante, ce fut le collège primaire chez Mlle Berger, Cette demoiselle avait la réputation d'être une excellente maîtresse, mais je ne tardai pas à entrer en conflit très violent avec elle parce qu'elle était injuste, favorisant mes camarades de "famille" C'est ainsi qu'elle s'arrêtait auprès de la chère Marguerite Kaufmann, la fille du quincaillier, personnage fort riche et important à La Chaux-de-Fonds, lui montrait là où les lignes où la chère enfant avait fait une faute et lui disait "Marguerite, Marguerite, voyons..", alors la chère Marguerite pouvait corriger à loisir.

malgré tous les accords interdisant l'emploi des armes chimiques. Je me souviens tout de même de mes rêves d'enfant, rêves effroyables, cauchemars nocturnes où je voyais des flammes, où j'entendais le canon, enfin un spectacle d'horreur incroyable. J'étais vraiment hanté par cette guerre bien que petit et ne comprenant pas bien ce que c'était que la guerre en réalité. La situation de la famille comme je l'ai, je crois, déjà expliqué était dramatique, le père à l'hôpital, ma mère enceinte, bientôt nous devions recevoir un nouvel enfant qui fut mon frère Maurice. Au mois de mai 1918 dans des conditions alimentaires assez difficiles, il faut le dire, heureusement nous avions au bout de notre massif de maison à la rue des Endroits, une petite épicerie tenue par de braves gens, les Cattin, qui nous réservaient tout de même du lait pour notre bébé, mais Maurice est né dans des conditions extrêmement difficiles, tant pour le moral de ma mère que pour l'alimentation et la situation économique de la famille, Mon père était assuré certainement, mais il devait retirer quelques 4 ou 5 francs par jour au maximum; heureusement tante Amélie avait pris la famille en charge et je ne sais trop comment ces deux femmes ont réussi à tenir le coup, mais je sais toutefois que mon père n'avait pas pu payer le loyer et que lors de son rétablissement relatif, il avait réussi à s'arranger avec le propriétaire qui s'était montré compréhensif. Mon père avait réussi ensuite en quelques mois à s'acquitter du loyer en retard. Quant à l'alimentation, je ne me souviens pas vraiment de grandes privations. Je me rappelle cependant qu'on nous montrait ce qu'on appelait le pain K K, je ne sais plus exactement ce que signifie ce terme de K K, mais c'était un pain qui était presque aussi noir que de la tourbe ou du charbon et ma foi fort peu appétissant. On nous disait que c'était le pain que mangeaient les Allemands. Je n'imaginais pas du tout ce qu'aurait pu signifier la mort de mon père, à cet âge on ne comprend pas les conséquences qu'un tel événement peut avoir. J'admire que ma mère et ma tante aient réussi à franchir ce défilé sinistre et à maintenir malgré tout un certain moral dans la famille. L'année 1918 fut celle de bouleversements sociaux, de troubles graves, celle de la grève générale et peu après celle de l'armistice du 11 novembre, mais aussi de la grippe dite espagnole qui fit de très nombreuses victimes en ville. Je me souviens encore, je crois l'avoir dit déjà, des enterrements militaires qui en cortège et tambours-détendus avec crêpe parcouraient la ville dans la direction de la Charrière. C'était vraiment très très sinistre et je

Au dessus de chez nous logeaient des gens qui s'appelaient Méroz-Huerst, plus haut encore les Bôrle et enfin, au dernier étage, les Guy-Robert, c'est-à-dire de petits fabricants et marchands de montres, mais aussi des gens qui étaient adventistes et ces vieilles demoiselles Robert qui habitaient avec les Guy vendaient des biscuits de Gland. On pouvait aller en chercher même le samedi ou le dimanche à condition de payer le lundi. Les Bôrle avaient grand genre et pour le Nouvel-An, ils faisaient venir chez eux une cantatrice assez dévastatrice que nous entendions hurler jusque dans notre logement. L'appartement était vaste mais je ne me souviens pas très bien comment nous y étions installés, sauf peut-être que la chambre sud-ouest, chambre d'angle, était occupée par tante Amélie et qu'il y avait ensuite au nord une chambre où mon père un peu plus tard avait installé son atelier d'horlogerie avec ses deux camarades. Nous possédions un balcon, la vue donnait sur la rue du Temple-Allemand et le temple indépendant, de ces églises gothiques que je trouvais assez belles, qui plus tard fut l'objet de mon mépris pour enfin réapparaître sous un jour plus favorable. La flèche n'est pas sans finesse et sa teinte argentée s'accorde parfois fort bien avec le bleu du ciel, sans parler des hirondelles qui tournent autour du clocher en sifflant et dont maintenant encore je me souviens bien. Nous y débarquions donc en automne, probablement au terme, c'est-à-dire autour du 11 novembre. Ce n'est certes pas le meilleur moment de s'installer dans une ville inconnue et tous mes souvenirs de cette arrivée forment une sorte de mélange où je ne me reconnais pas bien, mais certes, fort sombre et douloureux. En effet, les circonstances le voulaient ainsi. Peu après notre arrivée, mon père tomba malade comme je l'ai déjà raconté, il devait faire 240 jours d'hôpital. La guerre sévissait plus que jamais et nous étions terrifiés par la crainte de voir les Allemands pénétrer en Suisse. Nous suivions tant bien que mal comme peuvent le faire de petits enfants - j'avais six ans à l'arrivée, six ans et demi - toute cette histoire de sang, de feu et de mort. Il semblait en 1917 et surtout au début de l'année 1918 que la défaite de la France et des Alliés était presque certaine. Les Allemands avaient fait d'énormes progrès, arrivant de nouveau sur la Marne à même pas 160 km de Paris, ils avaient installé la "Grosse Bertha", c'est-à-dire un canon qui pouvait tirer d'énormes obus sur Paris et ils tiraient dans le tas. Ils avaient même tiré sur une maternité, enfin la guerre faisait rage et une guerre chimique impitoyable s'était en plus de cela installée,

Arrivée à La Chaux-de-Fonds mes années d'école primaire.

J'ai essayé de rappeler mes souvenirs d'enfant jusqu'en 1917, c'est-à-dire à l'âge de six ans. Là se produit pour moi une coupure très profonde et je me trouve brusquement plongé dans un monde entièrement ou presque entièrement différent. La Chaux-de-Fonds, comment me représenter ou me ressouvenir de cette arrivée. Bien sûr le sentiment tout d'abord d'aborder dans un monde inconnu, hostile plus ou moins, laid en tout cas, La maison de la rue du Doubs 55 où nous nous installions me paraissait désespérément triste, celle de la rue de la Gare, du Locle, était dégagée, ensoleillée, peinte en bleu, bleu ciel si j'ai bonne mémoire, enfin elle avait à mes yeux beaucoup de charme, alors que celle de La Chaux-de-Fonds paraissait une sorte de caserne très austère et d'une banalité épouvantable, soulignée encore par ces espèces de teintes jaunâtres qu'on rencontre si souvent à La Chaux-de-Fonds. J'y suis naturellement retourné, j'ai revu la maison bien souvent, je n'y suis jamais rentré, mais il est bien clair que ce n'était de loin pas une maison aussi piteuse que je l'avais ressenti comme enfant. Ce quartier était loin d'être un quartier ouvrier au sens plein du terme, il y avait autour de nous pas mal de gens aisés, à la rue du Temple-Allemand, même des villas avec jardin. Quant à notre maison, elle se contentait d'une grande cour presque entièrement fermée par de hautes barrières à pointes, le sol en était raboteux fait de groise comme on dit chez nous, sans aucun apprêt, garni souvent de mauvaises herbes bien entendu, quelque chose encore d'assez désolé, une cour la séparait de sa voisine, tête d'un autre massif à l'ouest, au nord une terrasse avec une sorte de fabrique, de hautes maisons dont toutes me paraissaient également assez peu agréables. Enfin au rez-de-chaussée de la maison une usine qui s'appelait L'ORTOMETRE et au sous-sol des presses qui travaillaient très souvent la fenêtre ouverte et où j'eus plus tard l'occasion de faire la connaissance d'un ouvrier décolleteur qui travaillait près de la fenêtre et avec lequel j'entretenais des rapports amicaux. L'ennui c'était que l'usine du rez-de-chaussée possédait des transmissions dont le bruit s'entendait très lourdement à l'étage. C'est ainsi que lorsque j'étais malade, j'avais presque plus mal du bruit qui m'avait assailli pendant toute la journée que de la fièvre ou de la toux, de la bronchite, auxquelles j'étais sujet. Nous avions eu cet appartement, je crois, à un prix relativement avantageux à cause de ce bruit.

ORTHOMÈTRE



Au chalet, où se retrouve la jeune génération!

De gauche à droite: Héloïse, Yvonne, Aline, Pierre, André, Alexandre. Des cousins qui s'aiment bien et forment une belle équipe!



La tradition des pique-niques dans les rochers du Doubs se perpétue à travers trois ou quatre générations. Toujours avec la même joie, riche de tant de souvenirs!



Le bassin de l'Echo, où le campement de la famille se situa pendant une dizaine d'années. Carrefour important pour nombre d'entre-nous, lieu de bonheur et de paix.



Grand'maman Loukette au chalet, dans les 70 ans, toujours souriante et tendre sous son ineffable "bugne"! La bonté même!



L'oncle Charles-Auguste et la tante Cam (Camille) chez qui j'ai vécu de 1930-32 à Genève, lors de mes études à l'Uni.



A Avenches 1952. La famille André - Lily au grand complet.

De gauche à droite, Anne-Hélène, Alain-Pierre, André, Lucien-Maurice, Louis-Olivier, maman Lily!

Ici on ne pose plus! l'expression est plus naturelle!



Louis-Alexandre dans la cinquantaine. Grande allure! Un chef, mais très humain.

Les quatre générations Tissot - Daguette. A droite le grand-père Edouard, à gauche mon père Louis - Alexandre, au centre André-Edouard dans ses bras Lucien-Maurice, âgé de quelques mois, donc 1939, automne.





Chez les grands-parents, à la ferme du Bois-Gentil 1939. La Gloire qui chante, enfin un garçon, la lignée se poursuit!

De gauche à droite, tante Suzanne, la grand'mère cachant le grand-père Edouard. Louis et Louquette portant le dauphin, Lily l'heureuse maman, fierté de son beau-père! Tout ici est joie et sourire.

siers. Loin, aussi bien du peuple d'où ils sortaient, que de la classe nouvelle dans laquelle leur qualité d'élève brillant et de boursier les avait promus. Ceux que Barrès appelle les déracinés et qu'il peint sous de si piteux aspects. Peut-être aussi un peu le Julien Sorel du Rouge et le Noir.

Hommage à un ancien directeur au Gymnase cantonal

L'Impartial 28 IX 94

Le savoir et l'ouverture

Une cérémonie toute de simplicité et d'émotion a rassemblé, hier en fin d'après-midi, amis et collègues d'André Tissot, ancien directeur, et professeurs actuels du Gymnase cantonal. Objectif: inscrire pour la postérité le nom d'André Tissot dans les murs de l'institution, qu'il a profondément marquée de sa personnalité.

Entre Vivaldi et Bach, interprétés par le petit orchestre de l'établissement, Claude-Eric Hippenmeyer, directeur et Willy Kurz, ancien professeur, ont retracé le règne d'André Tissot au Gymnase de La Chaux-de-Fonds. Durant trente-deux ans à la direction de l'institution, «vous y avez laissé une empreinte; elle est toujours présente et actuelle», déclara le premier.

Une raison suffisante pour qu'une plaque apposée sur la porte de la bibliothèque-salle de lecture le rappelle, notamment aux étudiants d'aujourd'hui, pour lesquels André Tissot, celui que ses anciens élèves surnommaient affectueusement ou dans la colère «Le Peum», ne dit pas grand-chose. Car entre 1944 et 1976, l'école, à l'image du monde de manière générale, a ressenti les ondes de choc des bouleversements des valeurs et des idées jusqu'en ses fondements. Que le capitaine André Tissot a su contrer ou adopter, dans la pérennité d'une véritable ouverture humaniste, nourrie d'anticonformisme et de l'esprit montagnon.

Une ouverture extra muros qui se vérifie aujourd'hui par l'accrochage des toiles vibrantes de lumière réalisées par le peintre Philippe Rufenacht, que le public est invité, au même titre que les élèves, à découvrir et à revoir. (sg)



Une plaque pour 32 ans de direction

A. Tissot (à gauche), fêté, avec le directeur actuel C.-E. Hippenmeyer (Henry)

L'Univers alors ne dépassait guère pour moi la cuvette de mon village, il restait sans doute bien hypothétique pour mes parents. Cette absence d'environnement culturel a certainement duré, pour moi, jusqu'au Gymnase, à mes premiers voyages. Peut-être m'a-t-il empêché de jouir pleinement d'une formation intellectuelle et artisti - que complète. Même maintenant, je garde l'impression d'être resté étranger à la culture classique et de n'avoir eu d'autre point de comparaison que la pauvre expérience de mon village natal. Long - temps, les Anciens sont restés, pour moi, des êtres de carton-pâte et n'ont pas vraiment pénétré en moi comme il aurait fallu. Je n'y croyais pas, pas plus qu'à la Bible, aux prophètes et à Jésus-Christ. Je croyais plus au sapin de Noël qu'à la naissance du Sauveur! Toute ma culture, il a fallu la découvrir, je me suis toujours méfié des activités purement intellectuelles et artistiques. Comme Thomas, j'avais, et j'ai encore, besoin de voir et de toucher pour croire. Je n'ai pas mariné dans un milieu où ces valeurs avaient cours. Peut-être la définition de mon caractère donnée par Marcel Raymond dans une lettre à la Commission scolaire me recommandant comme directeur du Gymnase est-elle la bonne: "un certain idéalisme pratique" ou, si l'on veut, actif! Peut-être ce que je pense et sens a-t-il l'avantage d'être authentique et bien ancré, dans les limites d'une individualité donnée. Il m'est arrivé souvent de me sentir un villageois égaré dans un Musée des Beaux-Arts! Et je ne vois pas sans tristesse la gravure de Daumier représentant des paysans visitant une exposition! D'effroyables têtes de crétins! Je me suis en revanche reconnu modestement dans les textes de Marouzeau et de Guéhenno; professeurs en Sorbonne, écrivains, ils n'ont pas moins souffert d'avoir été dépaysés, à la fois mandarins et bour-

Le mot camarade avait encore un sens! Celui de l'ouverture, de l'espoir, de la lutte commune, de l'amitié et de la fidélité. Mais mon père ne haïssait personne, sinon les tricheurs, les lêche-cul, les traîne-sabre et les mômiers! Comme l'affreux père Rosat qu'il appelait la lime douce! T.Combe, une des premières féministes, femme de bien, bourgeoise de gauche en somme, championne de la Croix-bleue et de la lutte contre l'alcoolisme. Il détestait tout excès! Les saints n'étaient pas dans ses bons papiers! A ses yeux, une vertu modérée et tolérante aurait largement suffi à faire le bonheur de l'humanité. Il était bouillant, affectif et ses colères ne se privaient pas de Nom de Dieu de Noms de Dieu! Au point que je fus sur le point de quitter l'école du dimanche malgré le petit nègre qui remerciait en bougeant la tête lorsqu'on mettait un sou ou un bouton dans sa tire-lire, parce qu'on n'y entendait que des noms de Dieu et Dieu, gros mots qui m'étaient interdits! Autre anecdote me concernant: j'eus l'honneur de la Sentinelle pour avoir dit au cantonnier Guillaume, notre voisin que j'aimais bien: -"Toi, Guillaume, p'isque t'as déclaré la guerre, j'te salue plus!"

Quant à moi, jusqu'à l'âge de six ans, j'avais vu la fosse aux ours, les trams et le buffet de la gare de Berne, lors de la visite à l'Hôpital de l'Isle. Nous avions été en break à la Brévine avec oncle Conrad. Je ne me souviens pas d'être allé à La Chaux-de-Fonds avant le déménagement. Peut-être suis-je allé avec les parents à St.-Imier chez l'oncle Edmond; je passai la journée à découper des sujets et images. La chère tante m'avait prêté des ciseaux et de vagues journaux de mode! Je ne m'ennuyai pas, c'était un jeu nouveau.

Mon père avait été à l'hôpital de l'Ile, à Berne; à quelques fêtes de gymnastique avant son mariage, quelque part en Suisse. Il n'avait jamais mis les pieds à l'étranger hormis la région frontière la plus proche de Franche-Comté.

Ma mère n'était jamais sortie de son Locle, du moins avant son mariage, ensuite les enfants étaient venus. Bref, mes parents étaient des gens simples, honnêtes, intelligents, mais sans culture au sens bourgeois du terme! Ils se bornaient à lire le journal, la Sentinelle en l'occurence, Maman lisait le "feuilleton"!, quelquefois la Feuille d'Avis des Montagnes!

Il n'y avait alors ni radio, ni télévision, ni téléphone, ni automobile à disposition d'une famille ouvrière, même relativement aisée! Nos seules "visites" étaient les membres de la famille, et encore, les Tissot ne se fréquentaient guére. On ne se chamaillait pas, les rapports étaient cordiaux, mais on ne se voyait pas ou peu. Cela n'empêchait pas mes parents, mon père surtout, d'avoir des vues larges et pleines d'espérance pour ses enfants. Il le devait en partie à la fréquentation de ses camarades du parti dont plusieurs étaient des hommes remarquables. Nous n'avions aucun contact avec des bourgeois ou des gens riches et bien pensants! Sauf de patrons à ouvriers, ce qui n'empêchait pas mon père d'avoir certains de ses adversaires politiques bourgeois en haute estime. Je l'ai souvent entendu parler de Mr.Piguet, membre comme lui du Conseil général; plus tard, de certains libéraux, comme un Mr. Clottu, sauf erreur, député comme lui au Grand Conseil. J'ai déjà cité les noms de ses amis politiques. Je n'y reviens pas. Le parti, alors, était une vraie pépinière de gens remarquables, une école de vie!

"Qui répond, append!" il faut savoir se taire, ne pas céder au plaisir du bavardage! Parmi les valeurs capitales: le travail, la persévérance, mais par excellence la bienfacture, comme il convient dans une famille d'horlogers! La gogne c'est la honte!

A cet âge, bien entendu, je ne pouvais rien savoir des activités de mon père en dehors de la maison. Il n'était pas instruit et certes pas un intellectuel, mais son comportement était intelligent, généreux et toujours positif. Je ne l'ai jamais vu inoccupé ou s'ennuyant, il avait toujours quelque travail en route.

Il en allait de même pour ma mère. Je ne l'ai jamais entendu se plaindre de quoi, ou de qui, que ce soit!

Je n'ai donc bénéficié que d'une éducation simple mais pratique. Je n'avais guère de moyens culturels à disposition. Nous avions aux murs des "cadres" dorés et ornés, mais gros courant, avec la photo de mariage, une broderie sur soie, chef-d'oeuvre de ma mère. On ignorait tout, ou presque tout, de l'art, de la littérature, de la musique (encore que mon père aimât bien fanfares et accordéons!..) Mes parents n'avaient pour ainsi dire jamais voyagé! Je me souviens du retour d'un voyage à Bâle, chez des amis, un événement considérable! ils avaient rapporté des images de cartes postales coulées dans le plâtre au fond d'une soucoupe, merveilles à mes yeux, un gâteau aux "raisinets" meringué, le premier de ma vie, et la nouvelle d'une terrible inondation en Hollande dont j'ai oublié la date, 1914 ou 15, j'imagine.

tait imprégnée. Autre faute grave et souvent reprochée: "rédgiponer" c'est-à-dire "répondre", renâcler, ergoter, refuser d'obéir! Un autre proverbe, alors, intervenait: -Il faut savoir obéir, avant de vouloir commander! ou : - Apprendre coûte, savoir vaut!- - C'est le roi de Prusse qui dit "je veux".

Nous savions qu'il ne suffit pas de désirer et de demander pour obtenir! La seule prière que je me rappelle de cette période de ma vie, c'était souvent répétée: "Dame de Noël, Dame de Noël, apporte-moi la petite pompe (à incendie) que j'ai vue dans la vitrine du bazar! Je reçus une boîte de construction et un petit char! Le choix des cadeaux appartenait encore aux parents! ils devaient, en principe, être utiles et permettre de jouer indéfiniment en développant l'imagination. On se gardait bien de nous gâter! Et nous n'avons jamais ressemblés à ces enfants déshérités et déçus au milieu d'un tas de jouets sans plus aucun attrait. A vrai dire, si je me plains de n'avoir pas été assez cajolé, serré, embrassé, j'oublie les richesses affectives qui me, et nous, furent prodiguées par notre chère tante Amélie! Que de trésors ne lui devons-nous pas! J'allais oublier une autre interdiction: celle de "raccuspéter" c'est-à-dire de rapporter! Celui qui s'y laissait aller était vertement réprimandé! -proverbe: -que chacun balaie devant sa porte! Faire son devoir sans se soucier de celui des autres! (ce mot: "redgiponer" ne figure pas dans le Pierrehumbert; il était d'usage courant dans la famille). La médisance ne tenait guère de place chez nous. Les jugements négatifs surtout étaient laconiques! Ce sont des gens de peu, des mistons, des mal élevés... etc. Autre proverbe:

exemple"! L'aîné-modèle, tout un programme! Je crois n'avoir pas été jaloux de mes soeurs, mais je me suis chamaillé avec Madelon jusque vers l'âge de 15 ou 16 ans, alors que j'étais plein de tendresse pour Poulette et que nous nous entendions à merveille, quoi qu'il arrive! On s'étonnera peut-être du peu de place que tiennent mes soeurs dans ces souvenirs. Je m'en étonne moi-même et ne saurais pas le moins du monde comment elles étaient, sans les photographies de famille; il est vrai que je pourrais en dire autant de moi à cet âge. Peut-être aussi, suis-je beaucoup plus égocentrique que je ne l'imagine. Mon "semblable" ne m'a jamais passionné et je n'ai rencontré que peu d'alter ego vraiment excellents. On ne nous apprenait pas à "aimer son prochain comme soi-même"! Ce haut lieu de la morale chrétienne tenait bien moins de place que la justice, la vérité, le devoir et autres règles pratiques et d'une exécution plus facile, mais aussi plus vraie, plus en rapport avec les possibilités de l'être humain! C'était une morale à la mesure de l'homme et réellement présente et appliquée dans tous les actes de la vie quotidienne. Elle s'étendait cependant à la société qui devait être débarrassée des injustices et des crimes légaux qu'elle tolérait tout en se réclamant de la morale chrétienne.

On ne pouvait vivre dans un milieu plus "honnête"! Mon père soutenait toujours l'under dog! Il se battit même une nuit près du passage à niveau proche de la maison pour secourir un pauvre diable qui se faisait tabasser et appelait au secours. Pour ma part, je rêvais de soutenir le faible et de mener le "bon combat". C'était d'ailleurs une des exigences du socialisme dont la famille é-

salement; tout était subordonné au modèle, être un jour une grande personne! Ça suffisait en général pour assurer notre éducation, avec, au besoin, de temps en temps, une fessée! pas de longues punitions, mais de brèves et efficaces "interventions" en paroles ou en actes, ensuite, l'ardoise effacée: redépart à zéro!

Nos parents ne nous punissaient que par nécessité, leur sévérité se bornait à l'essentiel; nous étions aussi libres que des enfants peuvent l'être. Un enfant sage a soin de ses vêtements, il ne se salit pas ou le moins possible; il se lave, se mouche, etc. Tout gaspillage doit être évité, tout objet a sa valeur; on n'abîme et ne casse pas par plaisir, on ne laisse rien "traîner", - jouez tant que vous voulez, "écalambrez" tout au fond de la chambre, mais quand papa rentre du travail, tout doit être "réduit" et en ordre.- Règle absolue, sans exception, devenue, à la longue, naturelle et indiscutable! Parfois resurgissait une parole de la Bible, fondement de la sagesse des Montagnons: -Quand le juste a juré, fût-ce à son dam, il n'en changera rien! ou quelque proverbe: -Ce qui est dit est dit! Ce qui est promis est dû! Pas de pardons, pas de prières, de confessions, le mensonge doit être banni sous toutes ses formes! (mais, il y a des questions qu'on n'aborde jamais, des domaines "réservés"). Rien de plus laid qu'un enfant qui ment! De la sorte, on se sent responsable dès les plus jeunes années, cette responsabilité est dure à porter, elle s'accompagne d'une solitude relative, elle croit manquer d'amour, d'une certaine tendresse, celle du soleil ou de la lumière pour les plantes. Ce mal, ce manque apparaît peut-être davantage chez les aînés, les "dépossédés" par l'arrivée des suivants et l'exigence cent fois répétée de "donner le bon

mais peu démonstrative et pas du tout "sentimentale"! Mon père, je l'aimais, certes, mais le craignais plus encore; son affection se manifestait plus par ses taquineries que par des caresses ou des encouragements. Et puis, j'étais l'aîné, mes deux soeurs et même mon frère Maurice me suivaient de près. Ma mère devait s'occuper de tous, elle l'a fait d'une façon exemplaire, avec un sens de la justice évident, mais aussi avec beaucoup de raison, de sagesse simple, mais efficace. Son instinct et son bon sens paysan, de La Brévine, si l'on veut, lui servaient de guides. Elle ne devait pas avoir lu un seul livre concernant les soins aux bébés ou l'éducation des enfants. Elle ne s'en tirait pas moins à merveille. Nous devions être sages. -André, tu es un grand garçon, un grand garçon ne fait pas ceci et cela; il se doit de faire ceci et cela!- Je devais me conformer à un modèle d'une indiscutable autorité, conforté par l'exemple des parents qui vivaient en parfaite harmonie, accomplissaient leur devoir sans faille. Mais la communication passait bien, je pouvais parler avec ma mère, tout, ou presque tout, lui dire. Nous avions le droit de parler à table, d'écouter ce que disaient les parents, de poser des questions, de bavarder même, à condition de savoir nous taire quand les "grandes personnes" parlaient. Il fallait savoir se tenir, manger proprement et surtout manger de tout. Je détestais les laitues, les épinards, les carottes, le bouilli-ficelle, les choux, en général les légumes; il fallait manger sa ration. "Cette soupe ne te plaît pas? - Non, c'est de la soupe à quoi? - ..de la soupe à la "mangela"! Défense de dire des gros mots! de parler

les gens accouraient, à peine habillés, en savates, par n'importe quel temps! Une nuit, je fus réveillé par un vacarme insolite. Les lits, à côté de moi, étaient occupés par trois ou quatre gosses. La maison voisine, celle de l'appentis, brûlait. C'était aussi merveilleux qu'un déménagement! Là, je crois que les pompiers avaient eu plus de chance! L'odeur âcre du bois brûlé et arrosé me remonte encore dans le nez avec le souvenir du nouveau collège décoiffé et noirci par l'un des plus mémorables incendies survenus au Locle.

Pas de victimes, heureusement; l'évacuation des élèves s'était passée d'une façon exemplaire, comme disent les journaux! Déjà installé dans une ancienne maison du Crêt Vaillant, un instituteur surveillait tranquillement la récréation en fumant sa pipe! Comment pouvait-on tenir l'école ailleurs que dans un collège? et encore avec, sur la colline, de l'autre côté de la vallée, les murs noircis du vénérable "Nouveau Collège"? J'avais alors quatre ans! Mais je pouvais parler en toute liberté avec l'imposant personnage dont la silhouette se dessinait devant le bâtiment sinistré; c'était l'Oncle Julien! et, de plus, l'Oncle Alexandre n'était-il pas chef des pompiers?! de quoi être fier de la famille!

Quel rôle ont joué ces premières années dans ma vie, quel rôle dans ma formation? Sur le plan affectif? ai-je manqué d'affection? de manifestations extérieures, de caresses, probablement; d'affection profonde, en aucun cas. Ma mère était d'humeur absolument égale, aussi ferme que douce,

tes les directions. Une autre fois, je me décidai à entasser les briquettes et y trouvai une satisfaction de meilleur aloi. Je fis également quelques découvertes dont le souvenir me reste très présent: par exemple: que le gazon peut-être d'une traîtrise incroyable; je me roulais avec un petit camarade dans son verger lorsque mon visage rencontra un tapis de jeunes orties tapies à la hauteur de l'herbe. Je rentrai en hurlant à la maison. Une autre fois, je trouvai une merveille dans la rigole du chemin qui menait à Mi-Côte! quoi donc?..une prune, ou un pruneau!..il poussait donc des fruits rares, incroyables au Locle, tout près de la maison! J'eus grand peine à découvrir l'arbre dont il provenait, juché plus haut dans la Côte, mais je lui vouai une admiration presque religieuse.

Un peu plus haut, j'assistai, un jour, à un merveilleux incendie. Une ferme, ordinairement si paisible, vomissait d'énormes flammes et d'immenses volutes de fumée. La pompe y était déjà arrivée gravissant la côte au grand trot de ses deux ou quatre chevaux.

Les pompiers, coiffés de leur beau casque de laiton brillant, actionnaient le balancier bien en cadence! quatre d'un côté, quatre de l'autre! Quel spectacle! Certains d'entre eux, munis de cordeaux, maintenaient le public à l'écart du brasier. En ce temps-là, la foule se précipitait pour assister à "toutes les incendies" (on disait une incendie) aussitôt que retentissait le tocsin, accompagné des sons aigus des cornes d'alarme qui se répandaient dans les rues pour alerter les pompiers! Ils arrivaient toujours trop tard! mais leur intervention ajoutait à la grandeur de la scène! Inutile de dire que c'était encore plus spectaculaire la nuit,

Ils servaient de bornes à l'ennui endimanché que nous traînions avec nombre de familles. On se saluait, s'arrêtait parfois, échangeait quelques mots avec des connaissances et puis on rentrait à la maison. Ce désastreux itinéraire était sans doute dicté à nos parents par l'habitude. Le site du Col des Roches avec ses tunnels et ses rochers à pic était considéré comme remarquable et "à voir absolument"; la quantité de cartes postales figurant dans l'album de famille en fait foi. La sensibilité populaire restait romantique, on aimait les gouffres, les endroits sauvages et encaissés. Peut-être aussi la nécessité de véhiculer une poussette contraignait-elle mes parents à une promenade à plat et sur des chemins aisés.

Ce fut à l'occasion d'une telle promenade que je fus cause d'un accident survenu à ma soeur Madeleine, Les parents, peut-être pour aller sortir la poussette, s'étaient absentés un instant, me confiant la garde de celle qui ne marchait encore qu'en appuyant ses mains contre les parois! Je ne me méfiais de rien, jusqu'au moment où des cris atroces m'avertirent qu'il se passait quelque chose. La pauvre petite avait les mains collées à la porte du fourneau. Je ne sais si j'eus la présence d'esprit de les en arracher ou si ce fut le fait des parents survenus à temps. La bonne Madame Baillod se chargea de soigner les menottes brûlées; je revois encore la scène de ces soins journaliers qui aboutirent à une entière guérison. On ne me fit aucun reproche. Pour me punir, ma mère me menait à la cave et m'y enfermait. Il y faisait sombre et ma rage était telle que je ne trouvai l'apaisement de ma révolte qu'en arrachant les poireaux qu'on plantait dans une caisse pour l'hiver et en les jetant dans tou-

reux et apaisé à La Chaux-de-Fonds, en train. Ma mère me donnait les quelques sous nécessaires pour payer mon billet simple course, demi-place en 3ème classe, bien sûr!

Je faisais tout de même judicieusement mes choix, si j'aimais Melle Seigne, je détestais Mme. Fatton, amie de ma tante Amélie, soeur de la douce Angélique Grandjean du Crêt Vaillant. Elle me torchonnait la tête à la hussarde, en m'appelant, j'en frémis encore, chou-pomme, tout simplement! Je lui aurais arraché les yeux, tant cet horrible surnom (je n'avais jamais vu ce légume) m'allait sur l'honneur! Chou-pomme, chou-pomme! Je n'ai, hélas, jamais pu venger cette offense, mais ma haine fut tenace, elle n'est pas éteinte! Je revois encore l'endroit de la rencontre, ce bouledogue de femme, avec à ses côtés un mari effilé, très bien mis, qui ne prit même pas ma défense lorsque l'affreux chou-pomme me fut asséné. J'en conclus que c'était une flanelle et le dernier des lâches!

Comment être le mari d'une pareille mégère! Je n'ai jamais pu me défaire d'une aversion immédiate et insurmontable pour les femmes hommasses! Il me suffit d'y penser pour entendre leur voix, voir les gros poils gris ou même blancs qui leur pousse au menton ou sous le nez, en forme de vrille ou de tire-bouchon. Sorcière peut-être ou tout au moins Mère Macmiche!

J'aurais bien sûr encore quelques souvenirs épars à glaner dans cette première période de ma vie. Je revois certaines promenades le long de la route du Col, sous une lignée d'arbres aux bourgeons collants et odorants, j'appris plus tard que c'étaient des peupliers du Canada!

maison, comme un enfant sage donnant la main à sa gardienne, je n'étais déjà plus le même. Sous l'apparence du petit garçon bien sage, se cachait le mal; j'étais déjà un hypocrite, j'étais deux êtres en un, ange et démon. J'avais un secret, un vrai secret jamais confié à personne, tant il m'aurait valu de réprobation, surtout, bien entendu, de la part de mes parents! C'était horrible et merveilleux! Pourquoi n'ai-je pas oublié ces misérables aventures? Sans doute parce qu'elles étaient les premiers pas dans la découverte du lancinant problème de la sexualité. Il me restait encore un bien long chemin à parcourir pour toucher au but et y voir un peu plus clair.

Mais, si je compare ces expériences à celle du grand amour que je portais, sans en connaître la nature, à mon institutrice, elles me paraissent plutôt mineures. Lorsqu'à l'âge de six ans, la famille déménagea à La Chaux-de-Fonds, j'étais pris périodiquement d'un désir irrésistible de revoir ma chère maîtresse. Je partais à pied pour parcourir bravement les 8 kilomètres qui me séparaient de l'objet aimé, sûr d'être accueilli avec des transports d'affection, tant de la part de l'élue que de sa vieille mère qui vivait avec elle. J'apportais triomphalement un magnifique bouquet de fleurs des champs cueillies au bord de la route. Elles étaient reçues avec les mêmes transports! Hélas! même les plus belles amours ne vont pas sans illusions! voire sans quel que duperie! On m'apprit plus tard que ma très chère maîtresse s'amusait beaucoup de ces pauvres fleurs tout empoussiérées! les routes à l'époque n'étaient pas goudronnées! Je n'en rentrais pas moins heu-

pas été tentée d'en faire autant. J'étais comme un chiot chez qui le flair présage et précède toutes les aventures amoureuses. Mais une lourde culpabilité accompagnait cet acte inavouable!

Je ne me souviens pas d'en avoir été réprimandé, ni d'avoir été chassé des jupes de Marie. Mon âge tendre garantissait l'innocence de ce manège et ces dames se souciaient autant de mon intrusion dans le monde du péché que si j'avais été un chat ou un chiot.

J'eus l'occasion, en ces tendres années, d'obtenir des renseignements plus précis surl'étrange question du sexe féminin. Une jeune Belge réfugiée fut chargée de me conduire en promenade; elle pouvait tout au plus avoir une dizaine d'années. Elle n'était pas belle, mais fille, et venait sans doute d'une ville ou de quelque campagne où on se déniaisait plus facilement et plus tôt qu'au Locle. Je me vois encore assis sur l'herbe devant elle, quelque part près du dépotoir, lieu en lui-même déjà étrange, et surtout solitaire. Elle me racontait des histoires d'hommes armés de couteaux qui rôdaient autour des enfants; moi qui ignorais tout, ou presque tout, de la peur, j'étais comme fasciné. Pour corser ses histoires et me faire pénétrer plus avant dans le royaume du mal, elle écartait les jambes et me révélait l'étrange nature du sexe féminin, qui n'a même pas un nom convenable en français. Une petite ouverture, une sorte de grotte plutôt grise dans la pénombre qui, elle aussi, avait une odeur étrange. Mais ces investigations n'allaient pas au-delà.

J'assistais à un curieux lever de rideau sur un monde inquiétant où régnaient le désir, l'odeur du mal, la peur et la vision de l'homme au couteau rôdant autour de sa victime. Rentrant à la

provocation! On verrait bien la suite. Il n'y en eut aucune, la sage matrone ne fit même pas état de notre crime!

Mes investigations ne s'arrêtèrent pas là. Ma mère avait une apprentie, nommée Marie, fort gentille et d'une féménité accomplie. Elle avait plutôt l'allure d'une paysanne et je ne me souviens pas de son visage. J'en tombai amoureux et j'allais l'attendre blotti dans la haie proche du passage à niveau; alors déjà, je goûtais le plaisir de la voir arriver, de bondir de ma cachette et de me précipiter dans ses jupes. Elles étaient fort longues et quand Marie cousait, elles retombaient jusqu'au sol et formaient une sorte de tente. Jouant à ses pieds, en toute innocence, je m'en approchais et, doucement, pénétrais sous le chapiteau. Ma mère, toujours certaine de l'innocence de son enfant, comme la Vierge Marie tenant le petit Jésus sur les genoux, ne s'apercevait de rien. Je ne saurais dire exactement combien de temps je passais dans cette étrange cabane, ni exactement ce que j'y voyais. Tout au plus, me semble-t-il, les mêmes larges volants à dentelles déjà répertoriés dans les lessives de la terrasse. Mais, le charme résidait tout entier dans l'atmosphère qui y régnait. Je respirais une odeur chaude, étrange, grisante, où fermentaient des mystères infinis. Ça tenait du pain chaud, de la cuisine, mais surtout du défendu!

A quoi bon chercher, à ce comportement, des explications freudiennes, imaginer que déjà je partais à la recherche du sein maternel d'où notre exclusion ressemble à celle du paradis, etc. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'une fille n'aurait

jamais l'on en parlait. Cependant, dès la petite enfance, nous devions apprendre à être propres, et nous avions horreur et dégoût des excréments et même des organes dont ils dépendaient. Peut-être avions-nous eu l'occasion de constater, alors qu'on la langeait, que le sexe (ce mot est-il à sa place?)de la petite soeur était différent, mais nous reconnaissions les filles à d'autres critères, notamment au fait qu'elles avaient les cheveux longs, qu'elles portaient des tresses, alors que les nôtres étaient coupés court.

Dès la petite enfance on les habillait autrement, il n'y avait aucun doute sur leur identité, nous vivions ensemble comme chatons dans leur corbeille. Mais, le problème de l'interdit, de la faute, revenait hanter la conscience. Le linge sale, son odeur attirait l'oeil et la narine. Les culottes de femme suspendues sur la terrasse étalaient une singulière impudicité, surtout lorsqu'elles se gonflaient au vent et se révélaient fendues en deux canons, nettement séparés. Ce n'étaient bien entendu pas les culottes de ma mère, mais celles d'une voisine, d'une propreté éblouissante, des enveloppes étalées comme des oriflammes, mais pour contenir quoi? La zone interdite qui, tout à coup nous était, pour ainsi dire, révélée, notre imagination la peuplait de son contenu et de tous les phantasmes possibles. Mais nous ne savions rien de la pilosité de ces régions, ni de la fonction sexuelle, seule nous apparaissait la fonction excrémentielle, nous ne savions pas qu'il s'y mêlait déjà d'autres curiosités. Je dis nous, parce que, mon petit camarade réfugié de Mulhouse et moi, n'avions pu résister à la tentation de mettre un étron bien dodu, mais déjà sec, dans une des culottes à grands volants qui nous narguaient comme une insoutenable

Cette extase me semble, encore aujourd'hui, avoir eu un caractère mystique, assez fréquent dans l'expérience de l'amour. Mais, dit l'Ecriture, si l'esprit est prompt, la chair est faible; l'est-elle tant que cela pour provoquer si tôt d'étranges tourments? Si le coeur et l'esprit s'épanouissent au soleil, l'instinct auquel l'enfant est déjà asservi, totalement à son insu et sans qu'il comprenne rien à ses pulsions, cherche sa voie dans la nuit. Lorsque, bien plus tard, j'ai dit à ma mère que je ne croyais pas à l'innocence de l'enfant, elle en a été offusquée. C'est peut-être qu'elle était elle-même d'une profonde innocence, elle ne pouvait admettre la présence du mal chez ses semblables, à plus forte raison chez l'enfant. C'est peut-être aussi que, chez la femme, l'instinct est moins offensif et que, pour autant qu'il n'ait pas été allumé et pour ainsi dire échauffé, il ne lui cause que peu de troubles. J'ai eu l'occasion, bien plus tard, de constater l'extrême pruderie de mon père. J'avais rapporté d'un voyage en Italie de très belles photos de nus de Michel Ange, ceux de la chapelle des Medicis; plein d'enthousiasme et d'émerveillement, je les avais épinglés aux parois de ma chambre; elles n'y restèrent pas longtemps, mon père les avait enlevées.

Dans la famille, tout ce qui touchait au sexe était soigneusement caché. L'idée que les parents pourraient se montrer nus à leurs enfants relevait du sacrilège. L'ignorance des problèmes sexuels se prolongeait fort tard, mais tout ce qui concernait le bas du corps était tabou. C'était là que se cachaient les démons. Toute curiosité, toute investigation dans le monde du pipi-caca constituait une faute dont la gravité restait incertaine puisque

lesquels elles figuraient en papier d'émeri. Le jeu, car c'en était un, consistait à les identifier, les yeux bandés, en les suivant du doigt; je me taillai aussitôt un succès qui me remplit de fierté en décidant que le carton qu'on m'avait mis entre les mains portait la lettre F, sans même l'avoir tâté. Il était seul de cette longueur! Parmi mes camarades figurait François Cart, le fils du directeur, mon aimable rival, aussitôt promu aux premières places, comme moi.Il y avait aussi une certaine Colette Humberset, fille d'un instituteur, dont la maîtresse prenait un soin particulier, surtout en ce qui concernait sa rentrée à la maison fort éloignée de l'école.

Il me semble que tout était lumineux dans notre classe, c'était peut-être vrai puisque les baies des fenêtres surpassaient le format ordinaire, particularité due à l'ancienne affectation du bâtiment, soulignée, d'ailleurs, par le monument de Daniel JeanRichard au milieu de la cour.

Mais, cette vision de lumière et de bonheur total se concrétise dans une classe de l'après-midi où Melle. Seigne baigne dans une clarté de miel. Je revois sa robe écrue toute garnie de petits boutons rouges, son visage souriant, son expression plus douce et sereine encore que celle de ma mère; elle se dresse sur l'estrade, tout en face de moi, pour moi uniquement, comme une statue dans le choeur d'une église. C'est elle assurément qui répand partout cette clarté céleste! Je suis amoureux pour la première fois! A mon insu, sans doute, mais transporté, oubliant tout autour de moi, le regard fixé sur ma chère idole! Que n'aurais-je fait pour lui plaire! Pour sûr, elle me rendait un amour égal. J'étais le prince charmant, elle était ma princesse.

Il me semble que pour achever la parure de ce qui devait être la belle chambre aux meubles Louis XV, d'autres auraient dit la salon, une plante verte occupait presque toute l'embrasure de la fenêtre; ce pourrait bien avoir été déjà le fameux palmier qui suivit la famille au cours de toutes ses pérégrinations et finit par occuper la presque totalité de la chambre des Monts.

Sa redoutable prospérité le rendit si encombrant qu'il fallut s'en débarrasser, mais mon père ne pouvait envisager de le détruire. Il finit donc sa vie dans mon bureau de directeur, assez vaste pour le laisser croître et prospérer, mais, hélas! confié pendant les vacances à l'inévitable concierge...je le retrouvai réduit à quelques feuilles jaunies. Son gardien obligé, comme les gens qui soignent les plantes sans amour, l'avait arrosé par accrocs et, surtout, exposé au soleil. Il mourut. Je dissimulai cet accident à mon père aussi longtemps que possible, sachant qu'il croyait que la mort de son palmier entraînerait la sienne ou, du moins, en serait le signe précurseur. Cela, le concierge ne pouvait le savoir et il ne songea qu'à peine, et en passant, à s'excuser! Le soleil, c'était clair, avait fait tout le mal!

J'aurai tout inventorié, ou presque, dans cette période, lorsque j'aurai parlé de mon entrée à l'école enfantine!

Il y avait foule à cette entrée à l'école, des mamans qui accompagnaient leur enfant, d'aucuns pleurant et se débattant entre leurs bras pour ne pas entrer en classe. Moi, je crois avoir été au collège seul et très fier d'être enfin assez "grand" pour entrer à l'école. Notre classe était logée dans l'ancienne école d'horlogerie, au premier étage. Cette période, grâce à une excellente institutrice, fut belle. Elle nous enseignait les lettres au moyen de cartons sur

doute considéré comme un malheur, alors que faire pipi était une faute.

L'appartement ne laisse guère de trace dans ma mémoire. Je revois cependant notre merveilleuse lampe à suspension, avec son abat-jour de porcelaine en forme de cloche, les chaînes surchargées d'ornements en bronze (ou en faux bronze, plutôt) qui montaient jusqu'au plafond et permettaient de monter et descendre la lampe au moyen de contrepoids. Un tube de verre sortait du réservoir à pétrole dissimulé dans une potiche de faïence couverte d'un entrelacs de fleurs pour monter jusqu'à l'orifice de la cloche.

La merveille consistait dans le fait qu'elle était déjà électrifiée! Une "poire" à filament de charbon laissait filtrer dans la pièce la plus parcimonieuse clarté. Ne le sachant évidemment pas, j'avais devant les yeux la lampe d'Edison.

Le filament sortait d'une pastille de verre, montait puis s'enroulait en une spirale simple pour redescendre au point de départ; c'était un joli dessin, surtout lorsqu'il devenait incandescent. Et la prison de verre dans laquelle il était enfermé avait vraiment la forme d'une poire, ici renversée. Plus besoin de nettoyer le verre, de remplir le réservoir, de moucher la mèche, de l'allumer au moyen d'une allumette soufrée ou de sûreté; enfin, et surtout, plus d'odeur de pétrole si écoeurante et tenace, surtout lorsque, lors du remplissage, ou de l'allumage, on s'en imprégnait les mains.

Le progrès paraissait indéniable, même si cette lampe d'apparat ne donnait qu'une maigre clarté, sans doute insuffisante pour permettre un travail quelque peu minutieux!

rationné, que nous devrions renoncer aux tartines pour nous contenter de "pommes de terre rondes" avec un peu de confiture dessus. Cette bizarre association m'est restée sur l'estomac, bien qu'à ce qu'il me semble, cet avertissement n'ait pas été suivi d'effets. Je me souviens très bien avoir fait la queue au pied du perron de l'ancien hôtel de ville pour bénéficier d'une distribution exceptionnelle de "grièsse" c'est-à-dire de semoule. Parmi tous les adultes, je paraissais un nain mais n'en reçus pas moins un petit "cornet" de semoule que je rapportai tout glorieux à ma mère. J'étais parfaitement capable de remplir des missions difficiles réservées aux grandes personnes! Pourtant, je me souviens très bien aussi d'avoir été conduit par ma mère devant la grande armoire à glace et revêtu d'une robe en tricot bleu marine qu'elle conservait dans le tiroir du bas; c'était la punition humiliante réservée aux petits garçons qui faisaient pipi dans leur culotte. Contrairement à ce qu'on pourait croire, ce faisant on ne les habillait pas en fille, à deux ou trois ans, au sortir des langes, les garçons portaient la robe; cette imfamante livrée me ravalait donc au rang de nourrisson. Combien de fois n'ai-je pas été torturé par des besoins plus importants, alors que je jouais sur la route passant derrière la maison. Je me précipitais alors à travers la passerelle pour rentrer au plus vite. Hélas, combien de fois n'ai-je pas trouvé la porte fermée et malgré une résistance héroïque, perdu la bataille au cours de l'assez long détour qu'exigeait la rentrée par la porte du bas et les interminables escaliers qui menaient à notre logement. Chose étrange, ce malheur autrement grave et désagréable, autant pour ma mère que pour moi, ne me laisse le souvenir d'aucune punition. C'était, sans

voir bénéficié d'un si grand privilège. Mais cela est-il concevable? La chaudière, tout de même élevée et d'un diamètre considérable, peut-elle permettre un tel chevaùchement? Sans parler de la chaleur de la chaudière, dont je ne sais, à vrai dire, rien. Je reste donc sceptique à l'égard de cette image solidement ancrée dans ma mémoire et d'une précision parfaite. J'aimais tant les locomotives à cet âge qu'elles auraient fort bien pu enfanter un tel phantasme.

En revanche, un autre souvenir est assurément vrai. Il se situe au début de la guerre, je suis au Col-France, lieu magique entre tous, à la sortie du tunnel du Col des Roches/. Tout à coup, la roche, abrupte à cet endroit, vomit une locomotive tout entourée de fumée noire, ainsi que sa suite de wagons, accompagnée d'un fracas vraiment magique. Un soldat français, d'un âge déjà avancé, garde la sortie du tunnel ou je ne sais quel poste frontière. Rien de plus pacifique que ce brave homme avec lequel mon père échange quelques propos.

De cela je me souviens à peine, en revanche, ses amples culottes garance m'ont laissé une sensation intense; ce fut le plus beau soldat de ma vie, le rouge si beau, si éclatant, me faisait croire que la guerre n'était rien d'autre que la plus flamboyante parade. Combien de morts a coûté à la France ce malheureux uniforme hérité des guerres de Napoléon III et des conquêtes coloniales, alors que les Allemands se dissimulaient dans le Feldgrau! On n'aurait guère pu imaginer meilleure cible pour l'ennemi!

De la guerre, ou des premières années de guerre, je ne garde que de rares souvenirs. Je me vois un soir, au pied d'une armoire, pourquoi, je n'en sais rien, et mon père nous annonçant, à moi et à ma soeur probablement, que le pain serait bientôt

premier livre illustré et en couleurs que j'eus le bonheur de tenir entre mes mains! Que ne l'ai-je conservé! il figurerait parmi les ouvrages les plus précieux de ma bibliothèque!

Face au déluge d'images en couleur, souvent d'une excellente qualité, cet humble livre n'offrait que quelques planches surannées, mais d'autant plus efficaces, qu'au lieu de provoquer la satiété qui s'est emparée de la jeunesse, elle suffisait à son émerveillement et nourrissait, pour longtemps, une imagination encore vierge.

Notre civilisation pléthorique émousse les sensations parce qu'elle prévient le désir et n'exige rien ou presque du destinataire.

C'est pourquoi l'image d'un accès facile supplante la lecture qui exige un effort, une idéation, une recréation à partir du mot.

Remarques banales sans doute, mais constatation généralement reconnue vraie. En ce qui me concerne, d'ailleurs, les lectures n'ont laissé que peu de traces. Parmi les souvenirs de ces premières années de ma vie, certains me paraissent aujourd'hui peu crédibles. J'ai cité l'exemple de l'aéroplane tournant autour du clocher de l'église, il me paraît aujourd'hui peu croyable que l'avion soit descendu si bas au risque de se fracasser dans quelque rue en plein village.

Rien ne peut m'empêcher de me voir installé à califourchon sur une locomotive en gare du Locle. Mon père qui faisait chaque jour le voyage Locle-Chaux-de-Fonds connaissait certains mécaniciens de locomotive; c'est à ses relations, à sa puissance que je devrais d'a-

selles Grandjean dont l'une préparait la soupe pour le quartier. Une tablette et une claire-voie à portillon, séparait son officine du public. Caché dans la très vieille maison, un atelier d'horlogerie entrelaçait ses transmissions autour des roues suspendues au plafond et de celles des tours dont j'ignore toujours l'usage. Qu'elle devait être ancienne aussi la petite maison de grand'mère. A peine le perron de pierre et une lourde porte de bois franchis, on se trouvait en face d'un portillon toujours fermé, qui marquait le début d'un escalier fort raide menant sans doute à la cave, mais qui me semblait mener à quelque mystérieux souterrain. Un cabinet ouvrait sur la belle chambre, longtemps je n'y remarquai rien d'intéressant jusqu'au jour de la découverte! Le fond de la minuscule cellule n'était autre que le couvercle d'une boîte bourrée de merveilles. Un jeu ancien de nain jaune, des quantités de pions, des cartes à jouer avec lesquelles je pourrais construire des châteaux, enfin je ne me rappelle pas le reste des trésors contenus dans la boîte; l'un d'eux, cependant, m'émerveille encore, c'était un Buffon avec au moins quatre ou cinq planches en couleur, dans le style des images d'Epinal. On y voyait une chasse au tigre où les chasseurs, de rang royal ou princier, montés sur un éléphant, s'apprêtaient à jeter leur lance sur le fauve. Tout y respirait le calme, l'assurance, les chasseurs comme des dieux dans leur palanquin richement décoré ne s'émouvaient nullement de la présence du roi de la jungle. Ça se passait en Inde, sûrement!

Une autre gravure montrait un boa constrictor étouffant un âne. Je crois que tel fut le

rions tant à souffrir plus tard de l'effroyable cruauté d'une civilisation devenue démente.

En revanche, c'est dans le jardin de ma grand'mère que je découvris la fleur-miracle dont je rêve encore aujourd'hui. Elle ne s'offrait pas aussitôt au regard, comme les délicieuses pensées des Alpes qui ornaient les marches de bois de l'escalier; non, comme la Belle au bois dormant, elle se cachait dans une sorte de tonnelle de verdure, au bas du jardin. Elle était seule, blanche, souveraine, d'une éclatante beauté. Ses pétales d'une forme parfaite se joignaient comme une sorte de dôme, comme des mains, d'autres au contraire, se courbaient gracieusement vers le sol offrant au regard une crête dorée sur un fond de nacre. Je n'ai, de ma vie, jamais revu fleur aussi envoûtante, tant l'habitude fane le regard et la sensibilité. C'était un iris blanc, tout simplement. Etait-ce l'attrait de l'ancienneté auquel les enfants sont en général sensibles, rien dans ces lieux et cette maison n'était ordinaire. Une sorte de mystère flottait partout. D'abord les hauts murs superposés en étages des "reçues, où le jardinier Türtschy avait ses serres, puis les belles maisons bourgeoises qui les surmontaient. Le calme de la rue qui s'accordait si bien avec les vieilles gens nombreux dans le quartier. Les propriétaires, les Sandoz, dont les fenêtres étaient garnies de fleurs, dont certaines fort nombreuses ressemblaient à de jolies bourses jaunes, c'étaient les calcéolaires jamais vues encore. La grand'mère Robert avec son long nez toujours garni d'une goutte brillante. Ma charmante grand'mère qui, semble-t-il, ne sortait jamais de sa belle chambre boisée; les demoi-

tement trait à la vie animale doit être pudiquement voilé. Le boucher qui étalerait ainsi sa marchandise risquerait fort de desservir sa boutique. L'hygiène, les emballages soignés, la boîte de conserve, nous ont éloignés de la réalité; on aime la viande, le beefsteak saignant, mais pas au-delà de l'étal du boucher, la sensibilité moderne à l'égard des animaux se refuse à prendre conscience de leur mort. C'est affaire de boucher et d'abattoir, cela n'empêche pas de rejoindre la violence et le sang au cinéma, bien sûr. Mais, on s'en console en se disant, cela est truqué, ils ne meurent pas vraiment.(pas toujours cependant voir Franju et les documentaires..)

A l'autre bout du Crêt Vaillant, côté est, on rencontrait une autre fontaine, moins idyllique où je vécus une scène abominable. Les gosses du quartier n'avaient rien trouvé de mieux pour s'amuser que de faire passer un ou des petits chats dans le canal de sortie du bassin, de les repécher à quelques mètres dans un regard et de recommencer l'opération. Moi qui adorais les chats et surtout les petits chats, le plus beau jouet du monde, j'en étais malade, comme hébété. Ces tortionnaires étaient nombreux et plus forts que moi, que pouvais-je faire? M'en aller, sans savoir si la victime de ce jeu abominable survivrait, (les chats ont la vie si dure), mais j'avais découvert le mal sous une de ses formes les plus abjectes, la torture et le sadisme. En plus, l'impuissance du faible et la révolte. Elevé dans la bonté, je ne pouvais imaginer que nous au-

montante avec ses vieilles maisons, dont aucune n'a retenu mon attention; ce ne fut que plus tard que j'appris à regarder l'architecture et découvris le bel hôtel Houriet, de même que le Château des Monts.

Pour l'heure, j'étais très fier de m'en aller seul, ma grosse montre suspendue au cou par un lacet de soulier. De temps en temps, je la sortais de sa cachette, m'arrêtais et la consultais avec le plus grand sérieux. Lorsqu'il me l'avait donnée, mon père ne s'était pas demandé si je "savais les heures"! Lorsque, tout à coup, il me le demanda, je dus, à ma honte, avouer mon ignorance et j'appris les heures. Dès lors, ma montre cessa de m'intéresser et je ne la portai plus.

En revanche, la fontaine située en face de la boucherie Berger, avec ses deux grands bassins, ses eaux abondantes, le grand mur qui dominait l'esplanade où elle s'élevait, les arbres qui, d'en dessus, se penchaient vers elle, me procurait une joie inexplicable. Le contenu des bassins m'intriguait fort. D'inextricables lacis de tuyaux rose pâle y baignaient ordinairement, tel du linge qu'on aurait mis rincer. Au bout de quelques minutes, un malaise m'envahissait, celui, bien connu, qu'éprouvent la plupart des néophytes lorsqu'ils découvrent les viscères, plus particulièrement, bien sûr, les intestins. Le boucher, le plus naturellement du monde, nettoyait ses tripes et ventres de veaux, dans la belle eau claire de sa source. Les bassins, si longtemps fréquentés par les femmes venant s'approvisionner en eau, ou faisant la lessive tout en bavardant, devenus déserts, avaient trouvé nouvel emploi. Je doute qu'aujourd'hui, le service d'hygiène tolérerait cet usage. De plus, tout ce qui a trop direc-

A cet âge, toute saison est accueillie avec joie, attendue, nouvelle; les jeux de l'automne annoncent les joies de la nouvelle neige, de la luge, des givres étincelants; le traditionnel ramassage de litière pour les berceaux d'enfants s'interrompit avec notre départ pour La Chaux-de-Fonds. Les matelas firent leur entrée dans la maison, avec le gaz; mais, nous conservions encore le chauffage au bois et à la tourbe dans les grands poêles de catelles.

Oui, je me rappelle; oui, je croyais l'avoir oublié, eh! bien, non! cela me revient! Un seul souvenir évoqué en appelle d'autres, beaucoup d'autres! Ils reviennent tous, comme dans une vaste toile, un seul fil tiré communique avec tous les autres. La question serait de savoir lesquels méritent d'être racontés. Certains ne concernent que moi; d'autres, la famille; d'aucuns ne sont que pittoresques, d'autres ont quelque valeur historique et concernent un monde qui a tellement changé en si peu d'années qu'ils constituent un témoignage. Bien sûr, aux yeux de beaucoup et surtout des gens avides d'action et d'aventures, rien dans ces notes ne saurait les intéresser, pas plus que ceux dont les yeux sont tournés vers l'avenir et que le passé ennuie ou même pour qui il n'existe pas.

J'aimerais, bien sûr, avoir des souvenirs plus originaux; avoir pris conscience de ce qui m'entourait, avec plus d'intelligence et de sensibilité. J'aimerais évoquer mieux Le Locle d'alors, mes allées et venues de la rue de la Gare au Crêt Vaillant, par exemple.

Aller chez ma grand'mère était un grand plaisir, j'en ai déjà parlé. Je revois la rue

En même temps que les prodiges de la technique faisaient leur entrée dans notre vie, d'autres aspects anciens s'y maintenaient comme la chose la plus naturelle du monde. Les chevaux de bois tournaient dans des draperies de velours pourpre constellées de verroterie, de miroirs, de fausses perles, de franges dignes de quelque palais oriental, mais ils étaient entraînés par un pauvre cheval condamné à ce manège comme un forçat et qu'on ne songeait même pas à dissimuler aux regards.

Les enfants dormaient encore sur des paillasses de feuilles de foyard, assez tôt réduites en poussière et qu'il fallait changer en automne. Quelle fête alors! Je me vois avec mon père, quelque part du côté des Vieilles Mortes, remplissant d'énormes sacs de feuille odorante et crissante, nerveuse, vernissée, brillante, d'un rouge cuivre tirant sur le brun.

Je revois la surprenante méthode de mon père, si désinvolte et drôle, contrastant avec son autorité, son sérieux habituel, la crainte qu'ils m'inspiraient. Le jeu consistait à précipiter les sacs vers le fond de la combe! Je les vois encore rouler, danser comme des hommes ivres, faire la culbute, s'arrêter tout à coup, pour être précipités à nouveau. C'était notre carnaval, la grande, inoubliable, inimitable fête de l'automne. Il faisait toujours beau temps, le ciel plus bleu que bleu jouant avec les ors et les cuivres de l'automne exaltés par le soleil caressant les gazons encore très verts de sa lumière oblique, devenue, de ce fait, presque magique.

Même les ombres, démesurément allongées, d'un vert plus sombre, n'inscrivaient aucune mélancolie sur le cadran des saisons.

Généalogie de la famille Tissot - Daguette

Branche de Fritz-Edouard grand-père d'André-Edouard auteur de cette chronique

1. Fritz-Edouard fils de Charles
communier du Locle et des Planchettes
Né le 5 avril 1861, à La Chaux-du-Milieu; + au Locle, le 22 janvier 1943. Horloger. En 1888, il est dit paysan-horloger et vit au Crozot 530.
Le 28 mars 1884, au Locle, il épouse

Louise Matthey de l'Endroit fille d'Henri et d'Hortense
née Jeanmaire-dit-Quartier,
du Locle. Louise est née le 10 juin 1863, à La Porte des Chaux au lieu-dit l'Endroit; + le 22 janvier 1948.
Dans les années 1888, vivant au Crozot no. 530, le ménage avait une servante nommée Lucie Lesquereux.

Enfants, més au Crozot et au Locle:

Henri-Edouard né le 2 septembre 1884
Louis-Alexandre né le 2 janvier 1886, au Quartier-Neuf 17, au Locle; il épouse Louise-Léonie Giauque, de Prêles, fille de Jules et de Louise née Montandon
Charles-Edmond né le 5 mars 1887
Georges-Fernand né le 20 septembre 1888
Jules-Bernard né le 31 mars 1890
Louise-Henriette née le 28 décembre 1894
Suzanne-Catherine née le 24 mai 1903, au 47 rue de la Concorde, au Locle.

2. Charles fils de Philibert
communier du Locle et des Planchettes. Né au Locle, le 11 mars 1833. Horloger. Le 2 juillet 1857, il épouse

Cécile Favre-Bulle, du Locle; fille de Frédéric-Louis et de Marianne née Perrin (de Noiraigue),

Cécile Favre-Bulle est née le 6 décembre 1838; horlogère.

Enfants de Charles et de Cécile:

Charles-Auguste né le 5 mai 1858; horloger aux Billodes. Il épouse en 1881, Camille-Adèle Perrenoud, fille de Zélim-Edouard et de Adèle-Camille née Matthey.

Elise-Bertha née le 1er janvier 1860, au Locle

Fritz-Edouard né le 5 avril 1861, à La Chaux-du-Milieu

Louise-Aline née le 9 octobre 1863, au Locle; elle épouse Martin Thomen, horloger, d'Eptingen (BL), fils de Martin et de Maria Flückiger.

Louis-Ulysse né le 14 janvier 1866, au Locle

Marc-Eugène né le 1er décembre 1867, au Locle

Jules-Henri né le 16 octobre 1869; horloger aux Monts du Locle; épouse Léa-Esther-Louise Béguin, fille d'Aimé, de Rochefort, paysan aux Brenets, et de Sophie-Elvina née Roulin.

Paul-Lucien dit Paul-Julien né le 28 février 1872, au Locle; instituteur au Locle; il épouse Estelle-Amélie Robert-Prince, horlogère, fille de Louis-Edouard, des Verrières et de Françoise née Steiner.

Georges-Alexandre né le 7 avril 1874; meurt bébé.

Georges-Alexandre né le 7 septembre 1877; électricien; épouse Martha Senn fille de Heinrich et de Lisette Waefler, de Maisprach (BL).

Cécile-Eugénie née aux Malpierres 637, le 13 juillet 1879.

3. Philibert fils de Charles-Frédéric, bourgeois incorporé de Valangin, communier non-reconnu des Montagnes de Valangin. A sa mort, il est dit: "communier du Locle, des Planchettes et de La Ferrière en Erguel". Né le 9 septembre 1807, au Locle; + d'accident, le 24 août 1843. Faiseur et fabricant de limes. Il épouse, aux Planchettes, le 12 décembre 1829, Louise Robert, fille de Georges, du Locle, et de Julie née Huguenin.

Louise Robert est née le 28 novembre 1801, aux Planchettes; veuve de Philibert, le 29 novembre 1845, elle épousera Josué Philippe-Henri Calame-Besson.

Enfants de Louise et de Philibert Tissot-Daguette: nés au Locle:

Louis-Philibert né le 27 mars 1830; pierriste; il épouse Françoise-Pauline Benguerel-dit-Perroud, fille de Daniel-Henri et de Julie née Milliet.

Charles né le 11 mars 1833

Paul né le 17 novembre 1834

César né le 28 août 1836

Jules-Henri né le 14 novembre 1831

Fritz né le 14 août 1838; épouse, en 1864, Elise Dubois-dit-Cosandier, du Locle, fille d'Ami-Louis, et de Pauline née Jacot.

Edouard né le 4 avril 1840

Philippe-Alexandre né le 5 février 1843; épouse Louise Perrte-Gentil, du Locle.

4. Charles-Frédéric fils de Charles-Daniel; bourgeois de Valangin, communier du Locle et des Planchettes.

Né au Locle, le 28 janvier 1777, et baptisé au Moûtier, le 9 février de cette année-là. Soldat au Bataillon des

Canaris où il a été enrôlé. Il épouse, le 20 mai 1802, à La Chaux-du-Milieu,

Henriette Calame, fille de Jean-David, du Locle, bourgeois de Valangin, et de Marie-Magdelaine Jeanneret, du Locle. Née le 24 juillet 1773. Dentellière.

Enfants baptisés au Moûtier du Locle:

Lucie	née le 16 décembre 1802
Mélanie	née le 17 juin 1805
Philibert	né le 9 septembre 1807.

5. Charles-Daniel fils de Jean-François-Charles, bourgeois de Valangin, du Locle et des Planchettes. Horloger.

Baptisé le 10 octobre 1756, aux Planchettes. En 1785, il est dit absent du pays. Meurt avant 1802. Il avait épousé, au Locle, le 1er août 1776,

Marie-Magdelaine Jacot-Descombes, du Locle; fille de Moyse-Balthazard; dentellière.

Enfants, baptisés au Moûtier du Locle:

Charles-Frédéric	né le 28 janvier 1777
Marie-Charlotte	née le 22 janvier 1778
Henriette-Marianne	née le 20 février 1780
Marianne-Henriette	née le 2 février 1782; épouse, au Locle, en 1805, Charles-Henry Brandt fils d'Henry-Frédéric. Marianne-Henriette se noye le 19 octobre de l'année 1826,
Marie-Magdelaine-Emélie	née le 17 juillet 1785.

6. Jean-François-Charles bourgeois de Valangin, paroissien des Planchettes; dès 1756, communier des Planchettes; anciennement paroissien de Saint-Imier en Erguel. En 1756, il est encore établi

en Erguel, laboureur et cousandier. Il dissipe ses biens. Aux Planchettes, il épouse

Jeanne-Marie de La Chaux dit Péter, fille de Pierre et de Jeanne-Marie née DuBoz.

Jeanne-Marie a été baptisée le 22 janvier 1730, aux Planchettes. Décédée au Locle le 19 juillet 1811. Veuve de Jean-François-Charles, Jeanne-Marie épousera Théodore Grandguillaume-Perrenod, de La Sagne.

Enfants de Jean-François-Charles et de Jeanne-Marie: nés et baptisés aux Planchettes:

Julianne — baptisée le 24 janvier 1751; épouse Charles-François Stinner, meunier au Sault-du-Doubs.

Charlotte — baptisée le 28 jenvier 1753; décédée le 3 novembre 1761. Son parrain était Pierre Tissot-Daguette paroissien de St.-Imier, et sa marraine Esther Droz (femme du parrain), oncle et tante de l'enfant.

Charles-Daniel baptisé le 10 octobre 1756.

Charles-Emanuel baptisé le 1er juin 1760.

7. Abram Tissot-Daguette fils de David, de la communauté des Montagnes de Saint-Imier; cousandier; il + à Lausanne.

Il a épousé une Lausannoise:

Enfants:

Pierre

Jean-François-Charles

8. David fils probable de Pierre
bourgeois et membre de la Communauté des Montagnes de Valangin, paroissien de Saint-Imier, communier du Locle, résidant aux Pruats. Meurt avant avril 1767. Epouse en premières noces: Suzanne Jacot fille de l'ancien d'Eglise Abram, du Bas-Monsieur. Veuf, il épouse II: Anne-Marie Humbert-Droz, du Locle.

Enfants de David Tissot-Daguette:

David célibataire il teste le 16 avril 1767 chez Valier Voisin notaire à Corgémont. Il est de santé chancellante et institue héritiers, pour le tiers de ses biens, les deux enfants vivants de feu son neveu Jean-François-Charles de la Communauté des Montagnes de St.-Imier, prénommés Charles-Daniel et Julianne.

Abram

Pierre marié, sans descendance. *

Ester décédée le 4 août 1751; elle OO Abram Robert-chez-Othenin, du Crest de la Ferrière. Abram meurt le 12 juin 1751, assassiné.

* au sujet du dit Pierre: il meurt avant 1767, âgé d'environ quarante ans. Esther Droz sa relicte teste le 16 avril 1767. Elle stipule que Jean-François-Charles est deshérité car il dissipe ses biens dans l'inconduite.

9. Pierre fils de David
bourgeois externe de Valangin; meurt entre 1680 et 1704. Forgeron aux Pruats. Avant 1677, il épouse
Lucrèce Meyrat de Saint-Imier; veuve de Pierre, elle se remariera avec Elias Meyrat.

Enfant de Pierre et de Lucrèce : David

10. David fils de Jaques, du Locle.
Il est favre aux Pruats. Il meurt entre 1657 et 1663. Il a épousé
Eve Robert du Locle, paroissienne de St.-Imier; fille de Pierre.

Enfants:
Pierre

Jaques il meurt vers 1680
David meurt en 1677.
Susanne meurt vers 1670
Marie elle épouse en 1676, Olivier Grisard, de Villeret, chirurgien. Leur traîté de mariage est de juin 1676.
Magdelaine épouse Elias Meyrat, de St.-Imier.

11. Jaques fils de Pierre Tissot-Daguette, du Locle, paroissien de St.-Imier.
Laboureur sur la Montagne du Droit de Sonvilier.
Il teste le 3 mars 1666, mais vit encore en 1674.
Il épouse
Blaisette Robert, du Locle
Blaisette meurt après 1670.
Ils ont eu:

Pierre
David

Marie qui épouse Pierre Sagne
Judith elle 00, avant 1666: Jacob Bourquin, de Sonvilier.
Susanne elle épouse Abram Sandoz, de La Chaux-de-Fonds.

12. Pierre fils de Claude; paroissien de St.-Imier. Il est fondateur de la Communauté des Montagnes de St.-Imier à la date du 25 juillet 1590. Jeune homme, il avait quitté les Joux-Derrière pour s'établir comme laboureur en Erguel. Il épouse

Jehanne NN... citée en août 1621.

enfants établis dans l'Evêché de Bâle:

Claudet laboureur à La Chaux-d'Abelle; témoin en 1613. Partage de ses biens en 1635. Sa veuve, Jehanne, épouse Daniel Humbert. Claudet est père de Pierre, Claudet, Marie, Susanne qui épouse Abram Perret, à Renan; ainsi que 4 autres enfants.

Daniel maréchal-ferrant, père d'Abram qui 00 Bindite Bénon*, de Jacob, d'Isaac, de Daniel qui a 00 Susanne, de Pierre laboureur à l'envers de Sonvilier, de Josué maître-maréchal, d'Adam, de Marie qui 00 Josué Mathez, de Tramelan-dessus et de Susanne qui 00 Josué Calame.

Jaques dit Jaquet

Susanne elle 00 vers 1620 Claudet Vuillemin, de Renan.

13. Claude dit Claudet fils de Blaise. Laboureur aux Joux-derrière près La Chaux de Fonds. Il reçoit une lettre de bourgeoisie datée du 6 octobre de l'an 1570 accordée par le comte de Vallangin Jehan de Madrutz et par Dame Isabelle de Challant.
Claude meurt avant le 12 juillet 1588. Il avait 00

Jehanne Sagne de La Chaux de Fonds, dont:

Abram il possède une maisonnette à La Chaux de Fonds et est père de Marie et de Jehanne

Claude laboureur au Valanvron; père d'un autre Claude

* Bénon ou Beynon.

Blaise qui est père de Jaques, de Jehan (qui quitte le pays), de David, de Claude (établi à Montpugin avec Jaques, David et Josué ses fils).

Daniel laboureur à La Sombaille; il est père de Daniel, Abram et Josué tous résidant à La Sombaille.

Pierre

Jonas sans hoirs.

Guillaume sans hoirs.

Othenin sans hoirs.

14. Blaise fils de Claude qui est fils de Pierre le Tissot-Daguette, franc-habergeant du Locle, fils de N...; Blaise s'établit à La Chaulx de Fondz car il ne possède plus de terre au Locle mais en achète à la dite Chaulx en 1524, 1526, 1527, 1528, 1530, 1531 et en 1533. Terres mouvant des Morel, des Hautz Geneveys. Blaise meurt avant 1552. Il avait OO

Blaisa NN... qui, veuve, se reOOra* avec Jehantô Racyne, deladite Chaulx. Blaisa échange avec Jean Bart curé de la Chaulx de Fondz, un cernil et joux à La Combe de la Sombaille, contre une joux au Dazenet de 58 faulx de terre, en date du 12 septembre 1524. Blaise et Blaisa ont

Claudet

Henryette qui épouse Jehan fils de Nycolas chiez Othenin Robert, de la Chaulx de Fondz.

Les renseignements des Tissot-Daguette en Erguel ont été donnés par Monsieur le pasteur Jean-Philippe Gobat (1988), ceux sur la principauté de Neuchâtel, par P.-A. Borel.

explication de signe: OO = mariage, épouser.